



ANNALES

PROPAGATION DE LA FOL

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

ANNALES

Avec approbation des Supérieurs.

PROPAGATION DE LA FOI



Lyon, imp. de J. B. PÉLAGAUD.

80004684

8^o Rés. 26
(171-)

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

8^o Rés



A LYON,

(CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Pérat, n° 6.

1845.

inv 1575

MISSIONS

DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

MISSION DE TONGA.

*Lettre du P. Jérôme Grange, Missionnaire apostolique
de la Société de Marie, à M. Nicoud, curé de Saint-
Clair (Isère).*

Tonga-Tabou, 1^{er} juillet 1843.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CURÉ,

« L'immense distance qu'il nous sépare ne fait que me lier plus étroitement à votre chère paroisse, et me rendre votre souvenir plus précieux ; aussi déroboré-je avec bonheur quelques instants à mes nombreuses occupations pour m'entretenir avec vous.

« Il paraît certain que l'archipel de *Tonga*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, fut aperçu, il y a deux cents ans, par le Hollandais *Tasman* ; mais il n'y aborda pas. A peine y a-t-il soixante et dix ans que nos insulaires

virent , pour la première fois , un navire qui les étonna beaucoup ; ils le prirent pour une île flottante , et finirent par le nommer *planche du ciel* , *papa langui* , nom qu'aujourd'hui ils donnent indistinctement à tout ce qui est étranger. Ce navire était commandé par le capitaine Cook.

« L'île de *Tonga-Tabou* est située par le 178° de longitude occidentale et le 21° parallèle-sud , et par conséquent peu éloignée de vos antipodes. C'est une terre entièrement plate ; point de ruisseaux , point de sources jaillissantes. Sa plus grande hauteur n'excède pas trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous pourrions craindre à chaque instant d'être submergés , si nous ne savions pas que celui qui a creusé l'Océan , lui a dit : Tu viendras jusqu'ici , et tu briseras contre ce grain de sable l'orgueil de tes flots. Sa plus grande longueur est de huit lieues , et elle ne dépasse pas quatre lieues en largeur. Elle est entourée d'une quarantaine d'îlots , tous plus élevés qu'elle , et qui semblent exécuter une danse au milieu du perpétuel balancement des vagues. Le terrain , à peu près sans pierres , est d'une grande fertilité. L'île est bien boisée , quoiqu'elle ait peu de grands arbres ; il en est cependant quelques-uns d'une prodigieuse grosseur , j'en ai mesuré un qui avait cinquante-six pieds de circonférence.

« La population de *Tonga-Tabou* est d'environ quinze mille âmes ; ajoutez-y le même chiffre pour les sept autres îles qui sont habitées , et vous aurez un total de trente mille âmes pour tout l'archipel , et non pas deux cent mille , comme je le lis dans presque toutes les géographies. Voilà le troupeau que nous devons évangéliser , mon confrère et moi. Avant de vous parler de nos travaux , je vous ferai connaître en peu de mots le peuple qui nous est confié.

« Sa nourriture consiste en bananes , ignames et fruits

à pain ; le coco et le kava forment la boisson ordinaire. Le bananier croît annuellement et très-vite ; il produit une seule grappe où l'on compte jusqu'à cent cinquante fruits, aussi gros que vos plus belles figues de France. Aussitôt que le fruit est mûr, la plante meurt, et se trouve bientôt remplacée par un nouvel arbre qui sort de sa tige. Ses feuilles, longues de six pieds et larges de trois, servent aux insulaires de plats et de table. La banane est d'un bon goût, mais peu nourrissante. L'igname, qui fait le principal aliment des naturels, est une grosse racine, pesant de dix à cinquante livres, assez semblable pour la saveur à nos pommes de terre. L'arbre à pain, qui a quelque rapport avec les gros noyers de France, porte un fruit de quatre à cinq livres, qui est d'un très-bon goût lorsqu'il est cuit au four. Le cocotier, admirablement placé par la Providence dans ces îles basses et peu arrosées, donne continuellement des fruits qui contiennent trois à quatre verres d'une eau très-agréable à boire, et dont la chair n'est pas à dédaigner lorsqu'on les laisse mûrir. Son noyau produit une huile abondante, dont les indigènes font usage pour apprêter leurs mets et s'oindre le corps. Il serait trop long d'énumérer tous les avantages du cocotier ; il suffit de dire qu'il pourrait servir à nourrir, habiller et loger les naturels. Le kava est une plante assez semblable, pour l'extérieur, à l'hortensia, mais beaucoup plus grande. Nos insulaires en mâchent la racine, puis la délayent dans de l'eau qu'ils boivent ensuite avec délices. Les Européens partagent peu leur enthousiasme pour cette liqueur divine, soit à cause de son âpreté, soit à cause de sa préparation dégoûtante ; mais le Missionnaire ne pourrait s'en abstenir sans nuire à la confiance que demandent ses travaux. J'en ai pris jusqu'à dix fois par jour.

« *Tonga-Tabou* possède encore des orangers et des citronniers aussi forts que les noyers d'Europe. Le coto-

nier et la canne à sucre y croissent parfaitement bien. Mais le fruit qui me paraît mériter une mention honorable, bien qu'il soit peu estimé des naturels, est l'ananas, grosse fraise épanouie sur une tige épineuse, pesant jusqu'à trois livres, et surpassant autant par sa qualité que par sa grosseur les fraises de France. C'est le seul fruit parfaitement bon que j'aie mangé dans ces îles. J'ai introduit la vigne et le figuier qui, d'après les connaissances que j'ai en agriculture, doivent bien réussir. En onze mois la vigne a poussé des sarments de trente pieds de long. Les figuiers nous ont déjà donné deux fois d'excellentes figues, et la troisième récolte commence à paraître. Parmi les différents arbustes que j'ai apportés, la rose, la balsamine et le géranium ont seuls réussi.

« Nous avons quelques animaux domestiques, tels que le chien, le chat, le porc, les poules, canards, dindes, pigeons. J'ai amené de Sydney des brebis qui prospèrent. *Tonga* a beaucoup de rats et de lézards, mais point d'animaux venimeux.

« Les naturels de *Tonga* ne diffèrent guère des Européens pour la taille, les traits et la couleur ; ils sont un peu basanés, ce qu'on doit attribuer à la température très-élevée du climat : il est assez difficile d'avoir le teint bien frais avec trente degrés (Réaumur) de chaleur, comme nous les avons pendant quatre à cinq mois de l'année, où le soleil est près de notre zénith. Ici, comme en France, je me trouve dans la classe des hautes tailles ; on voit cependant ici moins de petits hommes qu'en Europe. Si nos insulaires n'ont pas la stature élevée que je leur trouve dans les relations de voyages, ils n'ont pas davantage la vigueur qu'on se plaît à leur attribuer ; il en est peu qui n'aient quelques plaies existantes ou cicatrisées, et plus de la moitié d'entre eux meurt poitrinaire. Outre leur mauvaise nourriture, beaucoup d'autres raisons contri-

buent à cet état de faiblesse, sans parler de leurs excès dans le mal.

« Si les voyageurs qui ont tant vanté leur propreté, avaient été obligés de vivre seulement quinze jours avec eux, ils auraient, je pense, changé de langage. Sans doute qu'ils ne les ont vus que dans leurs fêtes. Oh! alors ils sont parés avec autant de recherche que peut le permettre une agreste pauvreté; ils savent tirer parti, dans l'intérêt de leur coquetterie, de tout ce que leur fournissent l'industrie et la nature. Hors de là, c'est une malpropreté dégoûtante.

« Au reste, on peut dire qu'ils sont beaux, intelligents, toujours gais; les Français sans éducation sont moins polis et surtout moins hospitaliers. Aussi je crois qu'ils sont bien loin de mériter, sous ce rapport, le nom de sauvages qu'on leur donne. Se rencontrent-ils? ils s'offrent leurs amitiés, *'tsi oto ofa* (mon amitié); s'ils portent quelque chose qu'ils puissent donner, comme du kava ou des fruits, ce serait une grande malhonnêteté de ne pas l'offrir. N'ont-ils rien, ils en font mille excuses. Les subalternes s'asseyent à terre pour parler à leurs supérieurs. Allez-vous dans une case? c'est le gracieux salut *tsi oto ofa*, puis des remerciements pour votre visite, des félicitations sur votre santé, et tout en vous présentant le kava, ils s'excusent de n'avoir rien à vous offrir. Si vous ne demeurez pas assez longtemps pour qu'ils puissent vous préparer des aliments, ils se confondent en regrets de n'avoir pas prévu votre arrivée. Dans les visites de cérémonie, outre le kava, qui est de rigueur, ils se font mutuellement des présents; ils ne savent jamais rien refuser de ce qu'on leur demande. Dans les rapports particuliers que nous avons avec eux, ils ont en général la même civilité à notre égard.

« Les hommes et les femmes ont les cheveux courts, et

les enfants des deux sexes portent jusqu'à l'âge de douze ans une espèce de tonsure, faite au rasoir ou au moyen d'une dent de requin ; c'est un triangle qui a sa base sur le front, et son sommet à la partie inférieure du derrière de la tête, laissant de chaque côté un toupet bien frisé, qui leur donne un air tout à fait gentil. Ils naissent aussi blancs qu'en Europe, ce n'est qu'insensiblement qu'ils se cuivrent. Les hommes faits sont tatoués depuis les genoux jusqu'à la ceinture ; ce tatouage est pour eux l'époque d'une fête. Ils ont peu de barbe et ils se rasent souvent. Les femmes portent les mêmes habillements que les hommes ; ils consistent en tapes, ou étoffes faites avec des écorces d'arbres, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'au genou. Au reste, les usages sont à peu près les mêmes ici qu'à Wallis, et vous en avez lu la description dans les Annales de la Propagation de la Foi.

« Il serait difficile de dire quel est le vice dominant des naturels ; l'orgueil, l'immoralité, la paresse, marchent de pair. Dans leurs rapports avec les blancs ils sont assez peu respectueux ; ils affectent même une espèce de mépris. Je serais presque porté à croire que ce mépris, ils l'ont dans le cœur, et que les marques particulières d'amitié qu'ils leur donnent quelquefois, sont ordinairement intéressées. A leurs yeux, aucun peuple sur la terre n'est digne de s'asseoir auprès d'un kanack de *Tonga*. Lui seul sait quelque chose. De même qu'autrefois, qui n'était pas Grec ou Romain, était considéré comme barbare, ainsi, d'après les idées de nos insulaires, celui qui n'est pas de l'*Ile-Sacrée* (c'est ce que signifie *Tonga-Tabou*) est ignorant et esclave. Si le roi de France venait ici, on lui donnerait sans doute de grandes marques de respect, moins toutefois qu'au roi et aux principaux chefs indigènes ; le dernier esclave de *Tonga* se croirait d'origine plus noble que lui. Quant à la moralité, n'en parlons pas ; le vice ici n'a aucun se-

crot, même pour les enfants. Disons toutefois qu'on nous respecte et qu'on se gêne beaucoup en notre présence.

« La paresse semble être leur défaut de prédilection. Les naturels ne font d'autre travail que celui dont ils ne peuvent se dispenser. Hors les jours de fêtes, ils mangent très-peu, de sorte que la nourriture d'un homme en France suffirait ici abondamment pour dix personnes. Ils souffrent, mais pour eux mille fois mieux vaut souffrir la faim que supporter la fatigue. Il en advient que nous sommes réduits à faire de temps en temps bien des jeûnes forcés.

« Les naturels de *Tonga* ne sont point grossièrement idolâtres ; les *esprits* seuls reçoivent leurs adorations, et, comme les païens de l'ancien monde, ils débitent à leur sujet mille contes absurdes. Le plus grand de leurs dieux est *Maoui* qui, de temps immémorial, pêcha *Tonga* dans l'Océan. On conserve encore, disent-ils, l'hameçon qui servit à tirer l'île du fond des mers. Mais ceux qui en ont la garde, ont soin de dire que le premier qui le verra sera frappé de mort. La vue n'en est permise qu'au roi seul, enfant bien-aimé de *Maoui*.

« Lorsque nous les interrogeons sur l'origine de leurs divinités, ils balbutient quelques mots, puis finissent par dire : « Nous n'en savons rien, nous faisons comme nos pères. » Toujours est-il certain que les objets de leur culte sont des esprits malins qu'ils craignent beaucoup, mais qu'ils n'aiment pas. Ces dieux habitent invisiblement, dit-on, dans les grands chefs et dans les vieilles femmes. Nos insulaires sont aussi esclaves de mille superstitions : toucher un bâton placé à l'entrée d'une plantation de bananiers ou de cannes à sucre, est un crime que les esprits punissent de mort. Personne, s'il n'est grand chef ou ami des dieux, ne peut manger une tortue ou tout autre ob-

jet estimé dans le pays. Cependant ces idées s'en vont, et les jeunes gens surtout les méprisent. Les vieillards seuls font résistance. « Les Dieux que les Missionnaires nous « annoncent, disent-ils, sont bons sans doute, mais les « nôtres ne le sont pas moins, puisque ce sont eux qui « font croître les ignames, les cocos et surtout le kava. « Tenons bon, il faut au moins que la moitié de l'île « reste fidèle à nos anciens dieux ; autrement ils se ven- « geraient de notre abandon par notre perte. »

« Les habitants de *Tonga* tiennent à honneur d'avoir un grand nombre d'enfants, et ils les élèvent avec une tendre sollicitude jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. A cette époque ils les abandonnent ; aussi les jeunes gens n'ont-ils aucun respect pour leurs parents. Bien différents des Nouveaux-Zélandais, qui exposent leurs infirmes en plein air et les délaissent, nos insulaires ont recours à tous les moyens imaginables pour obtenir leur guérison : le malade est bien logé, sa nourriture préparée avec soin ; on fait pour sa santé des vœux et des prières. Si un grand chef est alité, on coupe des doigts à plusieurs personnes, quelquefois même on en immole pour apaiser la *Divinité malfaisante qui dévore les malades tout vivants*.

« Mais rien n'égale le soin qu'ils prennent de la sépulture des morts. Dès qu'un naturel a rendu le dernier soupir, les voisins en sont informés, et à l'instant toutes les femmes viennent pleurer autour du corps. — Ici jamais les hommes ne pleurent. — On le garde ainsi un ou deux jours, pendant lesquels on s'occupe à ériger son tombeau près de la demeure de ses parents. La maison sépulcrale est belle, bâtie sur une éminence, entourée d'une jolie palissade de bambous choisis ; l'enceinte est plantée de toutes sortes d'arbustes odoriférants et surtout d'immortelles. Enfin le monument est couvert d'un toit artistement travaillé. Pour le tombeau des rois ou des plus grands

chefs, on va chercher des pierres colossales dans les îles lointaines, pour couronner le sépulcre. J'en ai vu une qui a vingt-quatre pieds de long sur huit de large et dix-huit pouces au moins d'épaisseur. L'un de ces tombeaux a été construit par les gens de Wallis, qui ont apporté des blocs énormes dans d'immenses pirogues. C'est prodigieux pour ces peuples. Mais ce qui fait gémir sur le malheur de nos insulaires, c'est de voir ces pleureuses qui, pour témoigner leur douleur, se coupent les doigts, se fendent le nez, les oreilles et les joues ; et cependant, tant de larmes ne sont que de vaines cérémonies, où le cœur n'a point de part : ces femmes sont bien joyeuses lorsqu'elles se voient délivrées d'un tel supplice.

« Nos insulaires n'ont aucune forme régulière d'administrer la justice. La volonté bizarre d'un tyran, qui ne pense à faire respecter l'ordre que lorsqu'il y est personnellement intéressé, voilà l'unique et souveraine loi. J'ai vu des hommes en tuer d'autres sans que personne se soit le moins du monde inquiété de venger le crime. Avec des usages aussi arbitraires, ce qui m'étonne c'est que ces peuples ne soient pas parvenus à se détruire.

« Il n'y a pas de despote plus redouté que le roi du pays. Lorsqu'il commande, chacun s'empresse de lui obéir : veut-il faire mourir quelqu'un de ses sujets, il n'a qu'à l'envoyer chercher ; soyez sûr que la victime contre laquelle est décerné ce mandat d'amener, ne cherchera pas à prendre la fuite, lors même qu'elle connaîtrait le motif de son appel. Aussitôt que le tyran se lève, c'est à qui aura l'honneur de lui baiser les pieds. Ouvre-t-il la bouche ? chacun écoute avec une respectueuse attention ; et ses oracles fussent-ils autant de sottises, tout le monde de répondre : C'est la vérité, *boe!* Ce régime d'esclavage apportera un grand obstacle à la conversion du peuple ; parce que les chefs ont en général de fortes raisons pour

demeurer dans l'infidélité, et que, d'ailleurs, les sujets sont peu hardis à prendre l'initiative ; nous espérons néanmoins, parce que Dieu tient dans ses mains le cœur des peuples et des rois.

« Ici la cuisine est toujours en commun ; c'est assez d'apercevoir la fumée d'un banquet pour avoir droit d'y prendre place. Quelqu'un prépare-t-il un mets, tout le quartier en est informé, et il est de bon ton que celui-là seul qui l'a apprêté, n'en goûte point. Si l'on veut faire cadeau d'un porc ou d'un autre animal, on vous le donne, on le tue, on le mange ; il ne vous reste que l'honneur de régaler vos voisins. Je vous ai parlé plus haut de l'empressement des naturels à offrir des fruits aux personnes qu'ils rencontrent sur leur route ; cette politesse, cette communauté de biens, qui paraît si belle au premier abord, est loin d'être utile en réalité. Qu'en arrive-t-il ? chacun compte sur son voisin, et personne ne pense à se pourvoir de ce qui lui est nécessaire. Ainsi nos kanacks vivent dans une funeste oisiveté, et meurent souvent de faim, dans une île si féconde qu'un seul jour de travail par semaine suffirait à un père de famille pour nager dans l'abondance avec tous ses enfants.

« Nos insulaires bâtissent avec assez d'élégance ; leurs maisons sont de forme elliptique, disposées à peu près comme un vaste parapluie, et ouvertes à tous les vents, ce qui est un avantage dans les grandes chaleurs. Elles sont assez élevées, et pour l'ordinaire d'une grande propreté à l'extérieur. Je ne pense pas qu'un bon ouvrier européen, avec une simple hache comme nos indigènes, pût travailler avec autant d'adresse, je dirais même d'élégance, la charpente et les colonnes qui soutiennent leurs cases. Ils excellent surtout à les revêtir de tresses, dont ils forment un tissu de diverses couleurs, représentant des figures de la plus étonnante régularité. Ces tresses sont

une espèce de ficelle plate , qui leur sert à lier les bois et leur tient lieu de clous. Leurs embarcations ou pirogues sont d'une beauté à ravir l'admiration des Européens eux-mêmes. J'en ai vu qui avaient cent cinquante pieds de long ; elles étaient ornées de brillants coquillages et de plumes des plus beaux oiseaux du pays ; ils savent aussi très-bien confectionner les voiles et les cordages. Montés sur ces petits navires, nos insulaires font quelquefois jusqu'à trois cents lieues , sans autre boussole que les astres.

« Pendant les dernières années, des guerres de religion avaient divisé et armé les unes contre les autres les diverses tribus de *Tonga*. Les adeptes des ministres protestants voulaient propager leur foi avec les armes parmi leurs compatriotes rebelles, qu'ils appelaient *le parti du diable*. Alors les deux camps se sont construit des forts pour se mettre à l'abri des surprises, et ils s'y retirèrent pendant la guerre ; en temps de paix ils habitent des villages qui sont aux environs. *Tonga* compte quatre redoutes principales : Béa, où nous résidons, est la mieux fortifiée ; aussi est-elle réputée presque imprenable. Des Européens nous assurent qu'elle a renfermé jusqu'à cinq mille hommes ; je crois le nombre exagéré, mais deux à trois mille peuvent y habiter à l'aise. Elle est divisée en compartiments par de jolies haies de roseaux, et ces divers compartiments où sont groupées les maisons, forment des rues qui se croisent en tout sens et donnent à ce camp l'aspect d'une petite ville.

« Béa a soutenu un siège il y a trois ans. Une tribu gagnée au protestantisme, qui tentait depuis plusieurs années, mais toujours en vain, de faire embrasser sa croyance à la peuplade infidèle qui nous donne l'hospitalité, décida que ces endurcis se convertiraient, ou qu'ils expieraient leur obstination par la mort. Le Ministre anglais, qui dirigeait

cette affaire, fit entrer dans ses vues un commodore de sa nation, dont le navire était en rade. On vint donc assiéger la place en forme ; le *parti du diable* se mit en état de défense, et il fut heureux. Le commodore Croker fut tué avec onze des siens et beaucoup d'insulaires ; mais il ne périt personne du côté des infidèles, qui restèrent maîtres de trois pièces de canon.

« Dernièrement, un capitaine anglais est venu réclamer ces trois pièces ; il les exigeait avec un ton de hauteur, offrant toutefois une récompense aux vainqueurs, et il ajoutait qu'ils pourraient avoir à se repentir s'ils n'accédaient pas à sa demande. Alors un des chefs, après avoir pris l'avis des autres guerriers, parla ainsi au commandant : « Vous êtes venus nous attaquer chez nous, « lorsque nous jouissions de la paix la plus profonde ; « nous n'avons fait que nous défendre, alors que nous « aurions eu des raisons pour attaquer. Les canons que « nous avons pris, nous appartiennent d'après les lois « du pays ; nous pourrions donc les garder et nous en « servir contre vous. Mais, afin de vous montrer que « nous ne vous craignons pas, nous vous les rendons. « Pour les vendre, nous ne le voulons pas ; c'est au pé- « ril de notre vie, au péril de la vie de nos femmes et de « nos enfants, que nous les avons conquis ; il n'y a pas de « prix pour cela. Prenez-les et allez-vous-en. »

« Quoique le pays ne parle guère à l'imagination, à cause de sa monotonie et de son peu d'étendue, les habitants de *Tonga* ne sont pas cependant tout à fait étrangers à la poésie. Ils composent eux-mêmes des chansons qu'ils savent rendre tristes ou joyeuses selon la circonstance. Lorsqu'un convoi de pirogues part pour une île lointaine, grand nombre d'indigènes accompagnent leurs frères sur le rivage ; puis, au moment où les voyageurs mettent à la voile, deux ou trois cents personnes entonnent ce

chant mélancolique et harmonieux : « Où vas-tu, jeune
 « et imprudent oiseau, où vas-tu? pourquoi t'abandon-
 « ner aux caprices des flots et des ondes trompeuses? Tu
 « ne pourras plus désormais étancher ta soif dans le creux
 « du bambou, ou dans l'épaisse écorce du cocotier. Le
 « bananier, de ses larges feuilles, ne te défendra plus
 « des ardeurs du soleil, ni du froid de la nuit ; et si le
 « vent vient à souffler, tu n'auras plus pour abri les ailes
 « de ta mère. Où vas-tu, jeune et imprudent oiseau, où
 « vas-tu? » et ils répètent en cadence ce chant si doux
 jusqu'à ce que les pirogues aient disparu à leurs yeux.

« Laissez-moi maintenant vous parler un peu de notre nouvelle Mission. Les protestants sont en possession de l'île depuis plus de vingt ans. On ne peut nier qu'ils n'aient de leur côté beaucoup de naturels. S'ils sont venus annoncer Jésus-Christ à ces peuples, du moins ont-ils prêché à la manière de Mahomet, et s'ils ont opéré des conversions, c'est avec le sabre. Je suis sûr qu'ils n'ont qu'un bien petit nombre de partisans sincères et qui leur soient attachés. J'ai demandé à plusieurs insulaires pourquoi ils n'avaient pas embrassé le protestantisme, depuis si longtemps qu'il y avait des ministres dans leur île ; et j'ai toujours reçu la même réponse : « J'avais peur des coups. »

« En effet, on ne voudrait pas croire en Europe avec quelle sévérité les protestants traitent leurs néophytes. Ce n'est pas assez de leur interdire tous les amusements, on leur impose des jeûnes arbitraires, on les soumet à une pénitence publique. Les travaux forcés suivent de près la moindre infraction à des pratiques indifférentes: il n'est pas rare de voir un pauvre kanack attaché à un arbre, frappé jusqu'à tomber sous les coups, et cela tout simplement pour avoir fumé une pipe. Je dois le dire néanmoins, depuis notre arrivée dans cette île, les ministres ont cru qu'il était

de leur intérêt de revenir à un régime plus doux, et j'avoue qu'il y a sur ce point une grande amélioration. Notre présence n'eût-elle amené que ce résultat, il faudrait encore s'en réjouir pour l'humanité.

« Il n'y a pas encore un an que le P. Chevron s'est établi à *Tonga-Tabou* : deux jours après son arrivée, il lui fut enjoint de partir. Vous comprenez sans peine quels étaient les moteurs de cet ordre. Trois mois plus tard, lorsque j'arrivai ici, nous craignîmes un instant un soulèvement général, et nous ne nous fîmes point illusion sur ses causes ; mais nous avons pris patience, et peu à peu le calme s'est rétabli. Maintenant nous commençons à avoir un petit troupeau. Déjà plus de deux cents naturels assistent, matin et soir, à la prière et à nos instructions. Il est à croire que si nous étions venus les premiers, il nous eût été facile de les gagner tous ; mais, après avoir été prévenus par un enseignement contradictoire, ils ne savent à quelle doctrine donner le choix. D'ailleurs, tant d'étrangers les ont déjà dupés, qu'ils sont portés à les croire tous trompeurs ; et en cela beaucoup d'entre eux ne distinguent pas le matelot du Missionnaire, et le Missionnaire catholique du ministre protestant. Ce sont des étrangers, cela suffit. « Ils viennent, disent-ils, pour se disputer les uns les autres, pour manger ce que nous avons de meilleur, et se moquer de nous ; puis ils finiront par s'emparer de nos terres. » Malgré cet obstacle, notre courage n'est point abattu ; nous comptons sur la grâce de celui qui est le maître des cœurs, et sur la protection de la Vierge puissante *qui seule a terrassé toutes les hérésies dans l'univers*. Tôt ou tard nous triompherons. L'intelligence des insulaires aidera même à nos progrès, car ils raisonnent assez bien ; je vais vous en donner des exemples.

« Un de nos fervents catéchumènes disputait un jour

avec un de ses compatriotes protestants. Celui-ci donna en preuve de la vérité de sa secte qu'elle avait été apportée la première dans leur île. Le catéchumène répondit : « Il ne faut pas trop faire attention à l'époque où une religion a été enseignée dans un pays ; mais il faut examiner avec soin si les Missionnaires qui l'ont prêchée ont été envoyés par le *vrai Maître*. En effet, ajouta-t-il, les voleurs de fruits devancent toujours le propriétaire. » — Le naturel protestant, qui crut avoir trouvé une raison péremptoire, s'empressa de riposter avec un ton de suffisance : « Notre religion est bien la meilleure, car notre ministre n'a voulu avoir aucune relation avec l'*Epikopo*, lorsque ce dernier vint ici pour laisser Se-veto (le P. Chevron), parce qu'il est écrit qu'on ne doit point avoir de communication avec les méchants ; il se cacha et nous fit tous cacher. — C'est bien, c'est bien, dit le néophyte, voilà une raison qui prouve encore que notre Eglise est bonne. » Puis continuant sa comparaison : « N'est-il pas vrai, ajouta-t-il, que le voleur se cache, lorsqu'il voit venir le propriétaire ; et il cache aussi les choses volées, parce qu'il craint qu'on ne le punisse et qu'on ne lui enlève son larcin. Ainsi fit votre ministre, parce qu'il avait volé la religion d'*Epikopo*, et qu'il s'était mêlé d'enseigner sans avoir été envoyé par le *vrai Maître*. »

« Un autre catéchumène confondit avec le même succès un missionnaire anglican qui, en présence des naturels, se moquait du chapelet suspendu à son cou, et l'interrogeait, d'un ton railleur, sur l'utilité de ce *collier diabolique*. Le néophyte interpellé alla s'asseoir au milieu du cercle, en face du ministre, et lui dit : « Tu veux savoir ce que signifie notre *lozatio* (chapelet), je vais te le dire. Le chapelet ne sert qu'à régler un certain nombre de prières, et l'ordre dans lequel

« nous avons l'habitude de les dire. Voici les prières que
 « nous faisons : Je crois en Dieu, etc. D'abord tu vois que
 « cette prière n'a rien de *diabolique*, je crois en Dieu... »
 Il allait continuer lorsque le ministre se leva et rentra
 chez lui pour cacher sa défaite. Le catéchumène se mit à
 rire, et tous les naturels, même protestants, d'applaudir à
 sa réponse.

« Une autre fois, le roi d'une île voisine et protestante
 étant venu à *Tonga-Tabou*, voulut contraindre un de ses
 sujets, qui est notre catéchumène, à retourner chez ses
 parents, où sa foi naissante aurait couru le plus grand
 danger. Alors un de nos plus fervents disciples prit la pa-
 role devant une petite assemblée, et s'adressant au jeune
 néophyte : « Ne vois-tu pas, dit-il, que c'est pour te faire
 « tourner à l'hérésie que le roi Georges veut t'emmener
 « avec lui ? Au reste, quels sont nos meilleurs parents, ou
 « ceux qui nous ont donné la vie, ou ceux qui nous ap-
 « prennent à bien vivre ? Ne disons-nous pas tous les
 « jours que notre père est dans le ciel, ce père commun
 « que les *vieux Seveto et Helenimo* (Jérôme) nous ont
 « fait connaître ? Ils ont quitté leur pays, leurs familles,
 « leurs amis, qui sans doute les aimaient beaucoup ;
 « leurs parents ont versé bien de larmes à leur départ ;
 « je suis sûr qu'ils les ont accompagnés jusque sur le riva-
 « ge, et le vaisseau avait disparu, qu'ils pleuraient enco-
 « re. Ces étrangers sont venus pour l'amour de Jésus-
 « Christ et pour nous ; ils sont venus nous annoncer le
 « bonheur, et maintenant que nous le connaissons, nous
 « pourrions le quitter ? non, jamais ; et quand Georges
 « débarquerait avec tout son peuple pour nous tuer, nous
 « devrions encore demeurer fermes. » Je ne puis vous
 rendre toute l'énergie de ses paroles, tout le feu de son ac-
 tion ; chez le kanack tout parle à la fois ; les pieds, les

main, les yeux ; la figure n'est pas moins expressive que la langue.

« Je vous citerai un dernier trait qui, pour être plus simple, ne sera pas moins de votre goût. Dans un village situé à quatre lieues de notre habitation, souffrait un homme atteint d'une maladie grave, et qui refusait obstinément le baptême. Nous avions à peu près désespéré de le gagner à Dieu. Heureusement que dans la même tribu se trouvait une de nos jeunes catéchumènes fort intelligente. Nous retournâmes quelques jours plus tard au même lieu ; à notre arrivée, nous aperçûmes cette jeune personne accourir à notre rencontre : « Cela va bien ! dit-elle, cela va bien ! un petit enfant de cet homme qui ne voulait pas se convertir, est tombé malade ; je l'ai baptisé sans en rien dire à personne. J'ai bien fait comme tu m'avais dit. Il est mort tout de suite après. Il est allé en paradis, et déjà il a prié pour son père, qui maintenant demande sans cesse à être baptisé. Je lui ai appris tout ce que je savais, il en sait autant que moi ; il n'attend plus que toi pour recevoir le baptême. » En effet, nous le trouvâmes bien disposé et suffisamment instruit ; nous lui administrâmes le sacrement de la régénération, et deux jours après il rendait son âme à Dieu.

« La jeune catéchumène me dit encore : « N'ai-je rien gagné pour moi à baptiser cet enfant ? — Tu as beau coup gagné, répondis-je ; car si cet enfant a obtenu une si grande grâce pour son père, qui ne lui avait donné qu'une existence misérable, que n'obtiendra-t-il pas pour toi, qui lui as procuré une vie éternelle. — Oh ! tant mieux, dit-elle, je suis bien contente. »

« Il me semble que depuis peu notre sainte cause a fait bien des progrès. Il n'y a pas longtemps qu'à notre arrivée dans une peuplade, nous fûmes reçus à coup de sifflets, et

personne ne voulut ni nous recevoir ni nous donner à manger. Nous avons marché la moitié du jour, par une chaleur de trente degrés ; nous étions bien las ; et nous n'eûmes pour abri qu'une cabane abandonnée sur le bord de la mer. Mais nous étions consolés par la pensée qu'autrefois Marie et Joseph essayèrent à Bethleem un refus bien plus humiliant. Aujourd'hui l'on nous accueille avec amitié dans cette même tribu, où déjà nous comptons six catéchumènes. Dans la grande tribu protestante, on nous jeta des pierres, la première fois que nous y allâmes : aujourd'hui le grand chef lui-même, bien qu'il soit hérétique, vient d'ordonner à son peuple d'avoir à nous respecter, et, de fait, il donne l'exemple en nous recevant honorablement chez lui. Un bruit de guerre s'étant élevé entre sa tribu et la nôtre, il convint ou plutôt il proposa de s'en rapporter aux *deux vieux de la Religion du Pape*.

« Dieu soit béni ! nous voyons de temps en temps des infidèles et même quelques hérétiques venir à nous. Nous avons régénéré vingt-cinq personnes en danger de mort, et le jour de la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, nous avons administré le baptême solennel à trente personnes. J'ai donné à différents néophytes les noms de mes amis et bienfaiteurs, ce qui me rappelle de bien doux souvenirs. Parmi ces néophytes on comptait neuf pères de famille et seulement trois femmes. Les petits enfants suivent toujours le père. Oh ! qu'il est consolant de voir un kanack, naguère adonné à tant de crimes et aux plus sottes superstitions, venir avec deux ou trois enfants qu'il conduit par la main, solliciter la grâce d'être admis au saint baptême ; d'entendre dire à ces jeunes prédestinés, dans leur simple et naïf langage : *Je veux être religieux avec mon père ; oku oli lotu !* Qu'il est touchant de voir ce père, assis dans sa cabane, entouré de ces petits anges,

chanter nos cantiques, réciter nos prières et le chapelet, à quoi répond l'innocente famille qui sait à peine bégayer; mais pour la mère, couchée négligemment sur une natte, elle ne montre que de l'indifférence et même du mépris pour ses enfants et pour la Religion!

« Il est en effet à remarquer qu'ici les femmes sont plus difficiles à convertir que les hommes; jamais elles ne prennent l'initiative, et quand elles se rendent, ce n'est que longtemps après l'abjuration du mari. En Europe je crois avoir remarqué tout le contraire; les femmes y sont généralement plus dévouées à la Religion que les hommes. La raison en est, je pense, qu'ici comme dans tout pays qui n'a pas été éclairé et civilisé par l'Évangile, les femmes ne sont que des esclaves. La servitude avilit, et, pour embrasser la vérité, pour combattre ses passions, il faut du courage, de la noblesse, de la grandeur d'âme. Nos polynésiennes sont si méprisées, et, de fait, si méprisables par leur conduite, qu'on les regarde comme des êtres différents des hommes.

« Oh! si les femmes d'Europe, si solidement pieuses, et partant si respectées, pouvaient être les témoins de l'état d'avilissement et de dégradation où sont plongées leurs sœurs de l'Océanie, elles seraient encore plus dévouées à la Religion, qui les a délivrées de cet esclavage; elles comprendraient peut-être mieux encore que si la piété est pour elles un besoin du cœur, elle est aussi un devoir de reconnaissance! Espérons que les Océaniennes, un jour devenues catholiques, rivaliseront de vertu avec leurs sœurs de l'ancien monde.

« Dès mon arrivée, et après que le tumulte dont j'ai parlé plus haut fut apaisé, nous pensâmes à la construction d'une église. Cent quatre-vingts personnes, reçues à cette époque au rang des catéchumènes, mirent l'affaire en train et un nombre à peu près égal d'infidèles voulut participer

à la bonne œuvre. Cette église a été achevée en quatre mois et demi ; ils ont mis à sa construction toute l'adresse et toute l'activité dont ils sont capables ; et , de fait , elle est plus belle qu'on ne pourrait se le figurer en Europe. Bâtie en bois , elle a , en y comprenant la sacristie , soixante-douze pieds de long et trente de large. Douze colonnes élégantes de bois de fer soutiennent une voûte magnifique , élevée de trente pieds. Les murailles sont en bambous bien entrelacés avec des ficelles de cocotier ; les poutres qui forment la voûte sont tressées avec des filaments de diverses couleurs , et représentent différents oiseaux du pays. Deux cents jolies nattes en forment le pavé. Je puis dire avec vérité que bon nombre de paroisses en France s'estimeraient heureuses d'en avoir une semblable. Le 12 février , jour de sa dédicace , fut un grand jour de fête ; plus de six cents naturels assistèrent aux offices divins : nous déployâmes tous les ornements que nous pûmes nous procurer ; aussi les naturels ouvraient-ils de grands yeux et étaient-ils tout hors d'eux-mêmes. Le soir nous fîmes aussi un salut très-solennel. Ce fut alors que je me servis pour la première fois du bel ostensor dont Mme^{***} me fit présent à mon départ ; ce fut alors qu'élevé par mes faibles et indignes mains , le Sauveur du monde bénit sensiblement , pour la première fois , cette île lointaine avec ses tribus encore infidèles. Ah ! Monsieur le Curé , qu'il était beau et consolant pour un pauvre Missionnaire , le spectacle d'un peuple encore à demi sauvage prosterné aux pieds du Saint-Sacrement , et accomplissant déjà sans le savoir l'oracle sacré : *Au nom de Jésus , tout genou fléchira au ciel , sur la terre et dans les enfers !*

« Je vous ai dit qu'aujourd'hui l'on nous respectait à *Tonga-Tabou*. Outre plusieurs autres raisons , ce commencement d'estime que l'on a conçu pour nous , vient de

la haute idée qu'on s'est formée de notre science. Nous fûmes les premiers à signaler la grande comète que vous avez aussi vue en Europe ; mais nous l'apercevions beaucoup mieux ici, à cause de la beauté des nuits sous la Zone Torride. Nos insulaires ne se rappelaient pas avoir jamais remarqué rien de semblable ; ils crièrent à la merveille et interrogèrent les ministres protestants, qui ne purent leur donner qu'une réponse vague, ne sachant pas ce que c'était. Le capitaine d'un navire anglais qui se trouvait en rade, ne put leur en dire davantage ; mais il nous les renvoya, en leur disant que les Missionnaires catholiques étaient savants, et que sans doute ils sauraient leur expliquer cet étrange phénomène. Aussitôt il nous vint des députations de toutes les parties de l'île ; nous leur dîmes que c'était une comète, chose si peu nouvelle pour nous que déjà nous en avions vu trois. Je leur expliquai ensuite la nature de ces astres errants, et d'après le peu de connaissance que j'avais en astronomie, je déduisis le temps que celui-ci devait paraître sur l'horizon, et je rencontrai juste. Pour les intéresser davantage, je leur montrai la figure de ces corps lumineux dans un ouvrage d'*Uranographie* ; tout le monde voulut voir la comète sur le livre d'*Helenimo* ; le concours des curieux dura quinze jours.

« Un tremblement de terre extraordinaire, qui arriva dans le même temps, jeta toute l'île dans la consternation. Ils s'adressèrent encore à moi pour avoir l'explication de ces effrayantes secousses ; je le fis de mon mieux, et je leur en montrai aussi la figure et les effets sur un ouvrage de géographie raisonnée. Ils furent très-contents de ces faciles notions ; mais surtout la représentation de ces phénomènes sur le papier les satisfit pleinement : « Il faut qu'on connaisse bien tout cela, disaient-ils, puis-
« qu'on en a fait la description. »

« Un résultat encore plus heureux, c'est que nous leur avons empêché de commettre des cruautés. Nos insulaires, dans de pareilles circonstances, croient que leurs dieux sont irrités contre les grands chefs, et que ces phénomènes sont les signes avant-coureurs de la vengeance qui les menace ; ils sont donc dans l'usage, pour apaiser leurs divinités, de couper des doigts à plusieurs personnes, et même d'en mettre à mort quelques-unes. Déjà plusieurs jeunes gens étaient destinés à perdre les doigts ou la vie. J'avais beau leur dire que les sujets de leur superstitieuse terreur étaient des effets ordinaires et purement naturels, ils ne voulaient pas entendre raison. Enfin je changeai de batterie, et je trouvai un moyen qui me réussit mieux. Voulez-vous faire entrer ce peuple dans votre sentiment ? dites-lui justement le contraire de ce que vous voulez lui persuader. J'allai donc chercher une grande mappemonde, et je leur montrai toutes les parties du globe ; je les priai ensuite de me désigner *Tonga*. Ils ne purent jamais y parvenir, et je m'y attendais bien, car c'est un point presque imperceptible. Je le leur indiquai, puis je fis ce raisonnement : La comète se montre par tout le globe ; partout il arrive des tremblements de terre. Pour la plupart vous savez qu'il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant, qui est Jéhovah. Est-ce que, par l'apparition de ces phénomènes, Dieu indique qu'il veut faire mourir tous les rois du monde ? — Non, répondirent-ils ; ceux de *Tonga* seulement. — Ah ! sans doute, leur dis-je, ce grand Dieu Jéhovah, qui gouverne tous les empires, ce grand Dieu qui a fait toutes choses de rien, ne s'inquiète point de tous les autres royaumes du monde ; tous ses soins sont pour *Tonga*, parce que toutes les autres terres ne sont rien, tous les autres rois du monde, tous les autres peuples sont des sots ! c'est pour *Tonga* seul que le soleil se lève, que la lune et les astres se meuvent,

parce que c'est dans *Tonga* seul que se trouvent les hommes savants en Religion, habiles à faire des livres, de grands navires, des fusils, des montres, des haches, des couteaux, des scies et de belles étoffes! *Tonga* est tout, le reste du monde n'est rien! Oh! le peuple aimé des cieux que le peuple de *Tonga*! — Ici on m'interrompt en me disant : *Helenimo*, ta langue a assez remué pour nous faire honte; arrête-la, pardonne-nous, nous sommes des imbéciles, tu es savant. — Et l'on ne parla plus de couper des doigts ni de faire mourir personne...

« Quelques morceaux de planches arrangés avec des bambous, forment dans ma cabane un petit cadre de bibliothèque, où sont placés avec ordre cent quatre-vingts volumes assez bien choisis et reliés. Tout le monde a voulu les voir, les toucher et les compter. *Il est bien savant*, disaient-ils, *puisqu'il a tant de livres*. Ici je passe pour un érudit du premier ordre. Vous voyez qu'il m'a fallu venir bien loin pour m'attirer cette réputation.

« Que de bien à faire dans ces îles! que la moisson est grande, et que le nombre des ouvriers est petit! Deux Missionnaires et un frère catéchiste pour trente mille indigènes! et puis l'archipel de Viti, qui renferme, dit-on, au moins un million d'habitants, et qui est tout près de nous! Que de brebis errantes et sans pasteurs sont encore plongées dans l'ombre de la mort! Oh! n'y aura-t-il personne qui vienne au secours de ce pauvre peuple? Si quelqu'un parmi vous meurt sans que la Religion console et sanctifie ses derniers instants, c'est presque toujours par sa faute; mais ici combien d'âmes périssent faute de prêtre! Oh! si mes amis de France si savants, si pieux, si zélés, pouvaient voir cette affreuse disette spirituelle, combien d'entre eux franchiraient les espaces qui nous séparent, et voleraient au secours de leurs frères sur ces

plages lointaines ! Les dangers de la mer ne sont rien pour un apôtre ; des périls sur les lieux, il n'y en a pas pour ceux que Dieu envoie et protège : pour des peines, ils en trouveront ; mais elles disparaissent sous le torrent des consolations que le Seigneur nous prodigue.

« Agréez , etc.

« Jérôme GRANGE, *Missionnaire apostolique*
de la Société de Marie. »

*Lettre du P. Chevron, Missionnaire apostolique de la
Société de Marie, à sa famille.*

Tonga-Tabou , 24 juin 1843.

« BIEN CHERS PARENTS ,

« On m'annonce qu'il vient d'arriver un navire faisant voile pour Sydney. Je profite de cette occasion pour vous donner signe de vie, et satisfaire au désir bien légitime que vous m'exprimez de connaître les lieux que nous habitons, et les succès que nous pouvons obtenir dans nos travaux. Ce pays n'est réellement plus pour moi une terre étrangère : je croirais presque me retrouver en France en voyant nos sauvages adorer le Dieu de ma patrie, et si ce n'était votre souvenir, je serais complètement Océanien.

« Grâce à Dieu, je crois que la domination des ministres dans ces pays a reçu le coup mortel, et qu'ils seront bientôt obligés de céder à la puissance de Marie, au nom de laquelle nous avons pris possession spirituelle de Tonga. Je ne vous parlerai pas des pénitences cruelles qu'ils imposaient aux pécheurs, avant notre arrivée; je vous en ai dit un mot dans ma dernière lettre; mais, je le répète pour la dernière fois, tous les jours nous voyons encore les traces de ces barbaries : des dents brisées à coups de poing, des yeux pochés, des cicatrices larges et nombreuses, certifieront longtemps ici de la douce morale des protestants.

« Hâtons-nous de dire que l'île est en paix aujourd'hui. Aussi le protestantisme s'en va-t-il avec la terreur qu'il avait inspirée. Du reste, les défections nombreuses que les ministres ont à déplorer devraient peu les surprendre, s'ils faisaient un instant réflexion à ce que deviennent leurs transfuges. Quelques-uns, en petit nombre, se rangent de notre côté; mais la grande majorité retombe dans le paganisme, ou plutôt, sans rien changer à sa croyance, elle reprend toutes ses anciennes pratiques. Je demandais à l'un de ces derniers son nom de baptême, il me répondit qu'il n'en savait rien. — « Combien y a-t-il de « Dieux? — Je ne sais pas. — As-tu été baptisé? — Oui, « mais malgré moi. J'habitais, ajouta-t-il, le fort oc- « cidental de Tonga; depuis longtemps on avait employé « tour à tour les sollicitations et les menaces pour nous « faire embrasser la religion. Comme nous refusions tou- « jours, on réunit contre nous Vavau, Hapai et tous les « protestants de l'île; notre fort fut pris et je fus emmené « avec bon nombre des nôtres à Vavau, où bon gré mal « gré, on nous fit tous chrétiens. Alors on me laissa re- « venir, et de retour ici, j'abandonnai la religion. »

« Si nous n'avons pas vu jusqu'ici un grand nombre de protestants se convertir à la foi catholique, le bon Dieu nous console en bénissant le petit troupeau qui suit nos instructions. Nous avons baptisé vingt-cinq personnes en danger de mort; dans peu de jours nous ferons le premier baptême solennel; trente kanaks y seront régénérés, lesquels ajoutés au même nombre de néophytes venus de Wallis, formeront comme le noyau de la chrétienté naissante. Nous espérons qu'elle s'accroîtra bientôt par un second baptême; car beaucoup de catéchumènes sont venus cette semaine solliciter, mais un peu trop tard, la même faveur...

« J. CHEVRON, *Miss. apost.* »

MISSION DE WALLIS.

*Lettre du Père Roudaire, Missionnaire apostolique de la
Société de Marie, à un Père de la même Société.*

En vue de Wallis, à bord du *Bucéphale*, le 1^{er} décembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Ce fut le 4 mai que nous montâmes à bord de la belle frégate l'*Uranie*, dont Mgr d'Amata avait fait la bénédiction la veille, en présence de l'état-major. Je crois bien que près de trois mille personnes couvraient les quais au moment de notre embarquement; les Toulonnais voulaient encore une fois voir ce jeune Evêque, qu'ils avaient entouré de tant d'honneurs et de tant d'affection pendant son séjour dans leur cité hospitalière. Le Prélat arrive, accompagné de tout le clergé de la ville; et, au moment où il mettait le pied sur le canot, cette pieuse multitude tombait à genoux, et recevait, en fondant en larmes, la bénédiction de l'Evêque missionnaire. Et nous aussi nous laissions couler les nôtres; ce ne fut pas sans sentir nos cœurs oppressés par la douleur, que nous saluâmes pour la dernière fois, et cette généreuse ville de Toulon,

et les nombreux amis que nous y avons rencontrés, et notre belle France que nous quitions pour la propagation de l'Évangile.

« Bientôt nous mouillâmes à Gorée (Sénégal), où nous fûmes accueillis avec enthousiasme par M. Moussa, prêtre mulâtre, qui a fait ses études à Paris, et que vous connaissez sans doute de réputation. Il est aussi distingué par ses talents que par son zèle, et avec l'aide de quelques sœurs de la Charité, il opère de grands fruits de salut parmi ses compatriotes qui, pour la plupart, sont mahométans. Le jour de l'Ascension, Mgr Douarre officia pontificalement en présence de M. le gouverneur de nos possessions du Sénégal, de M. Bruat, gouverneur des établissements français de l'Océanie, et d'un brillant état-major.

« Curieux de connaître un peu cette terre d'Afrique où nous venions d'aborder, nous fîmes une excursion dans le petit royaume de Dakar, qui est à une lieue de Gorée. La première chose à faire était de visiter le roi. Accoutumé que j'étais encore à nos idées européennes, et à l'éclat qui environne nos princes, je me surpris à trembler un peu à l'approche de la royale résidence. Qui n'admirerait mon étrange simplicité ? au lieu d'un palais, je ne vis qu'une misérable hutte, semblable à celles qu'habitent les bergers de nos montagnes ; et à la place du trône, un tréteau sur lequel était accroupi le monarque. C'est un bel homme, mais, dans toute la rigueur du mot, une majesté sans culotte : une mauvaise ceinture autour des reins, un turban autour de la tête, voilà sa parure, son manteau, son diadème. Nous eûmes avec lui une assez longue et intéressante conversation, à la suite de laquelle nous lui offrîmes une médaille de la sainte Vierge, qu'il accepta volontiers et suspendit à l'instant à son cou. Puisse Marie l'arracher à ses erreurs !

« Au sortir de la cabane du roi, nous aperçûmes une trentaine de marabouts ou prêtres mahométans, assis devant leur temple et délibérant avec beaucoup de gravité sur le châtiment à infliger à une femme qui avait commis un vol. Je ne sais quelle sentence porta le tribunal; mais pendant qu'il était tout occupé de cette affaire, sans trop prévoir de danger sérieux, nous pénétrâmes dans la mosquée; heureusement que nous ne fûmes pas découverts, car le poignard doit tirer vengeance de l'infidèle assez téméraire pour oser franchir ce seuil sacré. Pour louer le vrai Dieu aux lieux mêmes où le démon reçoit tant d'hommages, nous chantâmes quelques couplets de nos pieux cantiques en passant devant les marabouts, et ils les trouvèrent fort beaux.

« Nous avons séjourné trois semaines à Valparaiso. Vous dire l'accueil que nous ont fait les Pères de Picpus, est une chose impossible. Ils ont eu pour nous toute la charité que saint Paul demandait aux Corinthiens pour son cher Timothée.

« Pendant notre séjour dans cette ville, Mgr Douarre a administré le sacrement de Confirmation à plus de cinq mille personnes, et, ce qui nous a surtout comblés de joie, il a donné le baptême solennel à un jeune indigène des îles Marquises. C'étaient les prémices de son apostolat. M. Bruat et sa dame ont bien voulu être parrain et marraine.

« Là encore une scène touchante a aussi fait couler nos larmes. Un vénérable Evêque, couronné de cheveux blancs, s'était retiré à Valparaiso par suite des troubles politiques survenus dans les républiques américaines, qui l'ont contraint de quitter son siège. Il vint trouver Mgr d'Amata; et ôtant la croix pastorale qu'il portait, il dit à son jeune collègue : « Monseigneur, daignez accepter cette

« croix que je vous offre. Vous êtes digne de la porter,

« vous qui ne craignez pas d'affronter de si grands pé-
 « rils pour étendre le règne de Jésus-Christ. Pour moi,
 « serviteur inutile, je n'ai rien fait, je ne puis plus rien
 « pour sa gloire ; du moins je vous suivrai de mes vœux,
 « et je ne cesserai plus de prier pour le succès de vos tra-
 « vaux. Vous allez faire lever le soleil de justice sur de
 « nouveaux peuples, vous allez enfanter une nouvelle
 « Eglise au Sauveur : partez, Monseigneur, et que l'Ange
 « du Seigneur accompagne tous vos pas ! »

« Enfin nous reprîmes la mer ; nous avons vu quelques-
 uns de ses dangers ; mais Marie, cette étoile si chère au
 Missionnaire voyageur, nous a guidés vers le port. Après
 trente-deux jours de navigation, nous arrivâmes, un sa-
 medi soir, devant les Marquises où la France a deux éta-
 blissements. Nous avons mouillé en vue de Tanata, et le
 lendemain, dimanche 15 octobre, Mgr d'Amata a célébré
 la Messe pontificale sur le rivage, sous un arbre grand et
 touffu, qui lui servait de cathédrale. Un modeste autel
 avait été dressé pour l'auguste sacrifice, là où peut-être
 maintes fois des sacrifices humains s'étaient offerts. Les
 naturels contemplaient avec étonnement, sous les cocot-
 tiers et les arbres à pain, cette cérémonie que rendait
 extrêmement imposante la présence du gouverneur, celle
 de son état-major, de la garnison et de l'équipage de
 l'*Uranie* ; joignez à cela la musique et les salves d'artillerie.
 A l'élévation, la frégate a salué de quinze coups de canon,
 et le fort a répondu.

« Nous avons trouvé là, avec deux Pères de Picpus, une
 cinquantaine de kanacks d'une île voisine qui, persécutés par
 leurs parents à cause de la religion qu'ils avaient embras-
 sée, ont mieux aimé s'exiler que d'abandonner Jésus-
 Christ. Ils venaient au-devant de nous avec toutes les mar-
 ques de la plus vive affection ! *Kaoc e te Matana : Bonjour,
 mon Père !* et il fallait répondre à chaque instant *Kaoo* ;

c'était un feu roulant de saluts. Une pauvre petite fille de huit à neuf ans, nommée Annette, venait nous baiser la main à tous, en nous disant que nous étions bien bons.

« Je vous assure, mon cher Père, que je vois peu de différence entre les Européens et les Marquisiens ; ceux-ci sont très-bien faits sous tous les rapports. Seulement il y a une chose frappante, que tout le monde remarque : c'est la différence d'expression qui distingue les indigènes baptisés de ceux qui ne le sont pas. Ces derniers ont quelque chose de sauvage et de triste dans l'ensemble des traits ; chez les autres, c'est le regard de l'agneau, et l'on dirait qu'une teinte de christianisme reste visiblement empreinte sur leur visage. J'ai aussi fait cette observation à Tonga, et l'on m'assure que j'aurai lieu de la faire partout.

« Le lundi, nous nous sommes rendus à la grande île *Nukahiva*. L'amiral Dupetit-Thouars s'y trouvait avec cinq bâtimens sous ses ordres. Sur-le-champ il mit le *Bucéphale* à la disposition de Mgr d'Amata, et le 1^{er} novembre nous faisons voile pour Tonga-Tabou. C'est là que nous avons dit adieu à nos compagnons de l'*Uranie*. Pendant une aussi longue traversée, nous n'avons eu qu'à nous louer de leurs égards ; mais nous devons une reconnaissance toute particulière à M. le gouverneur Bruat ; ce digne officier nous aimait ; aussi il n'a pu quitter Mgr d'Amata sans verser des larmes.

« Le jour de la Présentation de la sainte Vierge, nous étions en vue de Tonga. C'était la première Mission de notre Société que nous avions le bonheur de visiter. Combien ne fûmes-nous pas heureux de nous jeter dans les bras des Pères Chevron et Grange et du cher frère Attale ! Le dénûment dans lequel nous les avons trouvés nous a arraché des larmes. Vous avez des pauvres en France, mon révérend Père ; mais je ne pense pas que, dans l'ex-cès de l'indigence, leur détresse égale ce que nos confrères

ont eu à souffrir pendant plusieurs mois. S'ils plantent la croix, c'est en l'arrosant de leurs sueurs; ils travaillent dans la faim, la soif et la nudité. Ils ont été admirables de courage et de confiance en Dieu dans leurs épreuves, au milieu des persécutions que leur ont suscitées des ministres protestants établis dans cette île depuis 1825. Des circonstances majeures ayant forcé Mgr Pompallier à les laisser dans une espèce d'abandon, nos ennemis n'avaient pas manqué de dire aux naturels que les prêtres catholiques étaient des aventuriers, des gens sans aveu, expulsés de leur patrie et jetés par la tempête sur les rives de Tonga. Cette imposture a été dévoilée lorsque les indigènes ont vu l'accueil honorable que leur faisaient MM. les officiers du *Bucéphale*.

« Nous avons visité presque tous les chefs de l'île, même celui du fort protestant, et le *Toui-Tonga*, espèce de demi-dieu ou grand roi de l'archipel. Tous ont diné à bord, et après avoir bu le *cava* français, qui est un peu meilleur que celui de Tonga, le chef protestant que notre visite avait probablement embarrassé, à cause de ses ministres, s'est un peu ouvert; il disait à deux insulaires catholiques : « Entre ces deux religions, nous ne sommes pas assez instruits pour discerner de quel côté est la vérité; il serait bon cependant de savoir à quoi s'en tenir, et pour cela que vos Missionnaires et nos ministres eussent une conférence. Si nous les entendions discuter entre eux, nous pourrions bien juger qui a tort ou raison. — Mais à qui la faute? répliquèrent les chefs catholiques; nos prêtres ont été voir vos ministres, et ceux-ci n'ont même pas voulu les recevoir : chaque fois que nos Pères se présentent dans vos villages, vos pasteurs ont soin de se cacher. — C'est vrai, répondit l'autre. »

« Je crois qu'aujourd'hui le succès de la Mission est assuré. Nos confrères qui, depuis quatorze mois, se-

maient dans les larmes , moissonneront bientôt dans l'allégresse. Ils ont déjà cent néophytes qui sont bien fervents, deux cents catéchumènes qui leur donnent beaucoup de consolation, et en tout près de deux mille personnes qui se rangent de leur côté. Nous pouvons assurer, et c'est le témoignage général, que les deux Pères sont aimés de tous les insulaires, même des protestants; et pourrait-il en être autrement? Ils pansent et guérissent leurs malades; ils leur donnent ou prêtent des outils; ils supportent avec patience leur ingratitude et quelquefois leurs mépris, sans jamais cesser de les instruire.

« Jusqu'ici nos confrères n'ont point encore eu de discussion avec les ministres; au reste, il n'y a pas lieu de s'effrayer de leur science; les connaissances de la plupart d'entre eux se bornent à savoir et à débiter avec suffisance une foule de sottises objections contre le catholicisme. Ce qu'ils font le mieux, c'est le commerce et leur fortune. Ils s'y entendent, je vous l'assure.

« Pendant notre séjour à Tonga, les officiers du *Bucéphale* furent invités à une de ces fêtes meurtrières, que le catholicisme détruira un jour ou du moins réformera, nous en avons la confiance. Six mille hommes environ étaient réunis dans une immense plaine; un morne silence régnait dans toute l'assemblée, lorsque tout à coup un chef se lève et harangue le peuple. A l'instant deux champions sautent dans l'arène, armés chacun d'un énorme casse-tête. Chacun des combattants portait des coups terribles à son antagoniste, qui devait être assez habile pour les éviter. Un grand nombre de lutteurs vinrent successivement se joindre aux premiers, et l'assemblée ne fut dissoute que lorsque la victoire fut assurée à l'un des deux partis. Heureusement ce jour-là il n'y eut que quelques blessés. Pauvre peuple, d'être asservi à des coutumes si barbares!

« Cette île est sans contredit la plus avancée dans la civilisation polynésienne ; son influence s'étend sur tous les archipels voisins, tels que les *Hamoà*, les *Fidji*, et même jusqu'aux *Hébrides*, avec lesquelles elle communique au moyen de ses belles pirogues, bien construites, excellentes voilières, et assez grandes pour contenir une cinquantaine de personnes. Espérons que le Seigneur bénira un peuple si intéressant, et que bientôt, grâce aux efforts de ses dignes Missionnaires, il appartiendra tout entier à la véritable Eglise.

« Nous voilà donc à Wallis, cette terre de désir. Je dois y demeurer pour établir notre imprimerie qui sera d'une immense utilité. Le temps me presse ; je me réserve de vous donner une autre fois plus de détails sur nos chères Missions. Après-demain aura lieu le sacre de Mgr Bataillon.

« Daignez agréer, etc.

« ROUDAIRE, *Miss. apost.* »

« P. S. Je reprends ma lettre pour vous retracer une scène très-touchante qui vient de se passer à notre débarquement. Mgr Bataillon, qui était venu nous embrasser sur le navire, voulut nous emmener à terre avec lui. Lorsque le canot s'arrêta sur les récifs, les naturels qui nous attendaient sur le rivage, au nombre de quatre cents environ, mirent à la mer une de leurs pirogues et nous y firent monter. Comme ces embarcations calent très-peu d'eau, n'étant composées que d'une seule pièce de bois, ils nous poussèrent eux-mêmes un assez long espace de chemin,

marchant dans la mer, et n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Enfin la pirogue toucha le fond et ne put plus avancer. Alors ces bons chrétiens, sans nous laisser le temps de descendre, se rangèrent tout autour de nous en poussant de grands cris, prirent la pirogue sur leurs épaules, et nous enlevant ainsi au milieu des acclamations de tout le peuple, comme nos ancêtres enlevaient autrefois les Pharamond sur leurs boucliers au jour de leur triomphe, ils allèrent nous déposer au milieu de l'assemblée rangée en face de l'église. Le chef qui présidait vint alors rendre ses hommages à Mgr d'Amata. De là, nous entrâmes à l'église où Monseigneur donna la bénédiction solennelle. »

Lettre de Mgr Bataillon, Evêque d'Enos et Vicaire apostolique de l'Océanie centrale, au R. P. Colin, Supérieur général de la Société de Marie.

Océanie centrale, Ile Wallis, 6 décembre 1843.

à MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Ces lignes sont celles du dernier de vos enfants, de celui qui se plaisait à être ignoré dans son îlot lointain, et qui tout à coup se voit forcé par son père même de recevoir un fardeau tout à fait au-dessus de ses forces, d'être subitement donné en spectacle aux Anges et aux hommes. Monseigneur d'Amata, arrivé aux îles Wallis le 30 novembre, m'a remis les Bulles de la Cour de Rome, avec vos lettres par lesquelles vous me déclariez que, m'opposer aux intentions du Souverain Pontife, serait aller contre la volonté de Dieu. Eh bien ! mon révérend Père, je vous ai obéi, et me voici Evêque ; mais vous en êtes responsable ; vous êtes tellement obligé de prier pour moi, de me veiller de si près, que je puisse me sauver dans la position redoutable où vous-même m'avez placé. Il y a plusieurs jours que j'ai reçu l'onction sainte, et il me semble encore que c'est un rêve ; je me trouve comme dans un labyrinthe d'où je ne sais par où sortir. Que Dieu m'assiste !

« Faut-il vous dire les vœux et les espérances qui remplissent mon cœur? Je sens en moi, Dieu en est témoin, une volonté ferme de sauver mon âme d'abord, et puis de sauver celles dont je dois un jour répondre; je désire ardemment procurer la gloire de l'Eglise romaine, assurer le bonheur de tous les peuples qui me seront confiés, et surtout celui des prêtres et des frères qui me seront donnés pour collaborateurs. Telle est mon unique pensée, mon ardente ambition; mais je vous en conjure par votre amour pour Notre-Seigneur, par l'intérêt que vous portez à vos Missionnaires, pensez sans cesse à moi, au saint autel, afin que Dieu conserve et perfectionne l'esprit dont il m'anime. Quant à mes espérances, j'ai le pressentiment que nous touchons à l'époque où le Seigneur doit faire éclater ses miséricordes sur les peuplades de l'Océanie.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« † PIERRE, Evêque d'Enos, et Vicaire apostolique
de l'Océanie centrale. »

MISSION DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

*Lettre du Père Rougeyron, Missionnaire apostolique de la
Société de Marie, au R. P. Favier, de la même Société.*

Port Balade, Nouvelle-Calédonie, 31 décembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Arrivés enfin au terme de notre long voyage, après avoir mis le pied sur cette terre de la Nouvelle-Calédonie, qui pendant si longtemps avait été l'objet de nos conversations et de nos plus vifs désirs, nous avons hâte de jeter un regard en arrière sur la route que nous avons parcourue, pour vous raconter quelques-unes des circonstances de notre navigation. Je suis heureux de reporter mes pensées vers vous et vers la maison du noviciat; vos sages conseils vont me guider, et l'espoir que vous prierez pour moi, me soutiendra dans les épreuves.

« C'est le 29 novembre dernier que nous aperçûmes Wallis. Je vous laisse à penser quelle fut notre joie à la vue de ces riants ilots qui environnent l'île principale. Sur cette terre chérie nous devions embrasser le digne Confrère, qui par la consécration épiscopale allait devenir notre Pasteur et notre Père.

« Nous avons trouvé le P. Bataillon sans chapeau, sans souliers, n'ayant plus que de misérables vêtements en lambeaux. Ah ! qu'il a souffert et combattu pendant les six années de son séjour à Wallis ! Quel autre aurait été aussi digne d'être le premier Vicaire apostolique de cette nouvelle Mission, qu'il a fondée avec tant de peine ? Tout nous a charmés en lui, même sa glorieuse pauvreté. L'île entière a applaudi de grand cœur au choix du Saint-Siège ; lui seul a été consterné de sa promotion à l'épiscopat. En l'apprenant, il est resté interdit. Que vous auriez été heureux, mon révérend Père, si vous aviez été comme nous témoin de la joie de ses néophytes !

« Cette nouvelle se répandit en un instant d'un bout à l'autre de Wallis ; de toutes parts on entendait crier : *Pataio Epikopo, Pataio Epikopo, Bataillon est Evêque !* Et ils venaient en foule se prosterner à ses pieds, pour recevoir sa bénédiction.

« La cérémonie de sa consécration eut lieu le 3 décembre, époque bien mémorable. Outre que c'était la fête du Patron des Missions, c'était aussi le même jour que, six ans auparavant, Mgr l'évêque d'Enos avait dit, pour la première fois, la sainte Messe dans une forêt de cette île. Après la cérémonie qui édifia beaucoup nos bons indigènes, eut lieu un festin où assistèrent le roi et la reine de Wallis, ainsi que MM. les officiers du *Bucéphale* ; la fête se termina par une partie solennelle de kava.

« Mais ce qui m'a le plus touché, c'est la ferveur de la primitive Eglise que j'ai vue renaître dans cette île. Tous les soirs, chaque village se réunit dans sa chapelle pour faire la prière ; un catéchiste préside l'assemblée ; l'exercice fini, ils se retirent, les uns dans leurs cabanes, les autres sur le rivage, tandis que le reste demeure dans la vallée, et alors ils récitent le chapelet, et chantent des cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie. Le samedi, ces chants

se prolongent jusqu'à onze heures et même minuit, de sorte que de toute part vous entendez des hymnes pieux, et que toute cette île bénit à la fois le Dieu qui l'a sauvée.

« Le matin ces chants recommencent dès l'aurore, et au lever du soleil le Missionnaire sonne la sainte Messe, où tous se rendent avec empressement. Combien leur recueillement ne m'a-t-il pas édifié et couvert de confusion ! Rien ne saurait les distraire dans ce saint exercice. Un jour que j'accompagnais Mgr Douarre, nous nous trouvâmes tout près d'un groupe considérable de pieux chrétiens en prières. Ils nous entendirent; deux seulement détournèrent tant soit peu la tête, et pas un ne quitta la prière pour venir à nous, ce qui est si naturel à un Polynésien. Sur deux mille personnes qui peuvent communier, près de cinq cents s'approchent chaque dimanche de la sainte table.

« Autrefois ce peuple était fourbe, voleur de profession, pirate et anthropophage; aujourd'hui, tant la grâce a été puissante pour changer les cœurs, la douceur forme son caractère, la franchise lui semble naturelle, et il a le vol en horreur. Ici l'on n'a plus besoin de serrures; le Missionnaire peut laisser fruits, vin, argent, effets, sous la main des naturels, sans crainte qu'ils y touchent. Heureux peuple d'avoir si bien goûté le don de Dieu ! Heureux nous-mêmes de penser qu'ils lèvent sans cesse vers le ciel pour nous des mains suppliantes ! Sans doute qu'ils obtiendront pour des milliers d'infidèles le bienfait d'une prochaine conversion.

« La mort ne semble plus avoir pour eux ses horreurs. « Pourquoi la craindre ? me disait un néophyte. Ne serons-nous pas plus heureux dans le ciel ? » Pendant mon séjour à Wallis, une vieille femme vint à mourir; et ses parents, au lieu de se désoler, vinrent se réunir autour du corps, récitèrent des chapelets et chantèrent continuellement des

cantiques. Une autre fois je plaignais un malade, qui souffrait beaucoup; il me répondit : « Père, ne me plains pas; la souffrance est bonne pour le ciel. » Il avait raison. Ces chrétiens valent mieux que nous, qui depuis si longtemps sommes comblés de grâces.

« Après une dizaine de jours passés auprès de Mgr l'évêque d'Enos, il fallut quitter Wallis; mais que notre petite troupe apostolique avait diminué! Cinq de nos confrères étaient encore aux Marquises; le P. Matthieu restait avec Mgr Bataillon, ainsi que le Père Roudaire et M. Grézel.

« Et moi je partais pour la Nouvelle-Calédonie, avec Mgr Douarre, le Père Viard et les deux frères Tarnat et Marmoiton. Le bon Père Roudaire a versé des torrents de larmes en se séparant de Monseigneur, et j'avoue que cette nouvelle séparation m'a été aussi pénible que celle de mes parents et de ma patrie. Mais nous n'étions pas seuls dans les pleurs; toute l'île était dans l'affliction à cause du départ du Père Viard. Ce bon Père a bien voulu passer quelque temps avec nous à la Nouvelle-Calédonie, avant de rentrer à la Nouvelle-Zélande. Lorsqu'on apprit qu'il allait s'éloigner, ce fut une désolation générale. La veille de son départ, le roi et les chefs vinrent consulter Mgr Bataillon, pour savoir s'il y aurait péché à l'enlever. Leur projet était de l'emporter dans un bois et de l'attacher à un arbre, jusqu'à ce que le navire fût parti. Le Prélat leur ayant répondu qu'il n'était pas permis de s'opposer à la volonté de Dieu, ils se retirèrent en pleurant, et toute la nuit se passa en cris et en lamentations. Ils répétèrent sur un ton lugubre, et plus de deux mille fois, la phrase suivante : *Notre Père est mort, pleurons!*

« Plus de trois cents jeunes gens l'ont accompagné l'espace de deux lieues, chargés chacun d'un panier de fruits pour le Père. Mais le moment de se dire adieu était

arrivé ; déjà nous avançons vers le canot. Alors tout le village se transporte sur le rivage, et pousse des cris de douleur. Plusieurs tombaient d'évanouissement. Déjà nous étions au large, lorsque tout à coup une foule d'insulaires se jettent à la nage et accompagnent le canot, pour voir encore une fois le bon Père qui leur était ravi.

« Mgr Douarre avait demandé un jeune homme dévoué pour l'accompagner à la Nouvelle-Calédonie. Il s'en présente un sur-le-champ. Mgr lui fait un tableau terrible des dangers qu'il va courir. N'importe ; il répond qu'il est trop heureux d'être choisi pour aller au martyre. Tout était arrangé pour son départ, lorsqu'un chef y mit tout à coup obstacle. Il vint néanmoins sur le rivage, mais on le tint attaché pour qu'il ne pût pas nous suivre. Ce pauvre jeune homme fondait en larmes. Nous étions déjà bien loin en mer, lorsque nous découvrîmes un insulaire à la nage qui venait vers nous : c'était lui ; mais six hommes qui le poursuivaient, l'atteignirent, et l'entraînèrent à terre.

« Enfin nous sommes arrivés à la Nouvelle-Calédonie, le 21 décembre. Vous raconter dans ce moment tout ce qui s'est passé depuis l'instant où nous avons mis pied à terre, me serait impossible. D'ailleurs, j'en pourrai faire la matière d'une longue et intéressante lettre. Cette nouvelle patrie peut avoir quatre-vingts lieues de long sur quinze de large. Je n'ai pas encore vu de pays qui me rappelât aussi bien mon Auvergne. Elle a de hautes montagnes, de riches vallées, de magnifiques cascades. Il est à croire que nous sommes les seuls Européens qui habitent ce pays sauvage. Jusqu'à ce jour les indigènes nous ont bien reçus ; nous ne savons pas si cette bienveillance est sincère ; la crainte du navire peut y être pour beaucoup. Cependant nous espérons qu'il en sera de même dans la suite ; car la Providence veille sur ses Missionnaires, et

Marie sur ses enfants. Nous allons commencer notre apostolat ; nous nous attendons que dans le principe ce sera un apostolat de patience et de prière. Nul n'a autant besoin que nous du secours d'en haut ; abandonnés au milieu d'un peuple qui peut-être sera pour nous plus féroce que les tigres, Dieu seul va être notre défense. Ce qui nous encourage, ce qui nous rend heureux , c'est la pensée que la chère société de Marie ne cesse de prier pour nous, que chaque jour nos confrères font mémoire de nous au saint autel ; enfin nous sommes fortifiés par la touchante communion de prières qui existe surtout entre les associés à l'OEuvre de la Propagation de la Foi.

« Nous avons l'espoir que dans quelques mois un nouveau bâtiment viendra nous visiter , nous apporter des secours et de nouveaux confrères. Nous devons une grande reconnaissance à M. l'amiral Dupetit-Thouars , à M. le gouverneur Bruat , à M. le commandant La Ferrière , et à tous les officiers du *Bucéphale*. Ils ont été admirables de générosité envers nous et envers les néophytes de toutes les Missions que nous avons visitées. Je puis dire sans exagération que M. La Ferrière a constamment déployé le zèle et le dévouement d'un Missionnaire.

« Agréez , etc.

« ROUGEYRON , Missionnaire apostolique. »

Lettre de Mgr Douarre, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

En rade de Balade, 1 janvier 1844.

« MESSIEURS,

« Il me serait trop pénible de laisser partir le *Bucéphale* qui vient de nous déposer dans la Nouvelle-Calédonie, sans profiter de cette occasion pour vous témoigner ma vive reconnaissance. Moins heureux que le Vicaire apostolique de l'Océanie centrale, je ne puis pas encore vous parler de ce que j'ai fait; je m'en dédommagerai néanmoins en vous entretenant de mes espérances.

« Avant d'appeler votre attention sur la Nouvelle-Calédonie, je dois quelques mots de reconnaissance aux matelots, officiers et commandants de l'*Uranie*, du *Phaëton*, et du *Bucéphale*, dont les bontés envers nous ont été sans nombre.

« Je consacrerai aussi quelques lignes à Wallis; car quoique Mgr Bataillon l'ait fait lui-même, il pourrait bien avoir supprimé plusieurs circonstances propres à édifier.

« Les commencements de cette Mission avaient été pénibles; la goëlette qui avait débarqué notre confrère et son catéchiste était encore sur la rade, que déjà la presque totalité de leurs effets était pillée; pour s'emparer du reste, défense avait été faite de leur fournir des vivres; et

sans une fille du roi qui leur portait en cachette quelques aliments, ils n'avaient que la mort, une mort prochaine à attendre.

« J'étais trop ému au moment du sacre, pour vous rendre compte de ce qui s'est passé pendant la cérémonie. On y était accouru de toutes les parties de l'île; chaque naturel avait demandé à Dieu les grâces les plus abondantes pour ce Pasteur tendrement aimé; soir et matin l'église de saint Joseph était pleine, et à la tenue des habitants on voyait assez qu'ils priaient de tout leur cœur.

« Un officier du *Bucéphale*, appartenant à la religion protestante, m'avait demandé la permission d'esquisser la scène imposante dont il allait être témoin, ce que je lui avais accordé avec d'autant plus de plaisir, que je lui étais très-redevable pour les bons procédés et les services qu'il n'avait cessé de nous rendre en toute occasion; mais ravi du recueillement de ces bons sauvages, les crayons lui étaient tombés des mains; un cantique par lequel ils avaient terminé la cérémonie, l'avait électrisé.

« J'ignore quels vont être mes épreuves et mes besoins, ne connaissant pas encore assez la terre que j'ai à défricher. Si je prévois pour les commencements beaucoup de dépenses à faire, tout me porte à concevoir de grandes espérances : les habitants sont, il est vrai, ignorants, pauvres et très-paresseux; mais ils me paraissent bons.

« C'est le 21 décembre que je me prosternai sur cette terre tant désirée, et que j'invoquai sur elle les grâces d'en haut. Le jour de Noël, je célébrai le saint sacrifice sur l'emplacement de ma case : le temple était beau, il avait pour voûte le firmament; l'autel ne ressemblait pas mal par sa pauvreté à la crèche de Bethléem, et les bons naturels qui l'entouraient dans le plus profond silence, me rappelaient assez les bergers accourus auprès de l'Enfant-

Dieu, après avoir entendu les Anges entonner ces belles paroles : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Elles s'adressaient aussi en ce moment à mes sauvages ; du moins le demandais-je de tout mon cœur au divin Enfant.

« Je vous ai peu entretenus des ressources matérielles de l'île : ses montagnes, très-élevées, sont tout à fait arides ; il n'en est pas de même de ses nombreuses vallées, qui paraissent d'une fertilité surprenante. De belles cascades alimentent des ruisseaux et même des rivières, qui coupent l'île dans tous les sens. Dernièrement en allant visiter le roi, j'en ai traversé une d'une largeur assez considérable ; on pourrait sans exagération la comparer à la Seine : elle parcourt une longue plaine assez bien cultivée sur quelques points. Le bananier, le taro et un fruit violet, ressemblant assez pour la forme et la grosseur à la pomme de terre, font toute la richesse des habitants. Leurs cases, qu'on prendrait pour de grandes ruches à miel, n'ont pour toute ouverture qu'une petite porte étroite et basse, en sorte que pour y être à l'aise il ne faut pas avoir besoin de beaucoup d'air pour respirer, et surtout ne pas craindre la fumée.

« J'ai des graines de cotonnier et d'un grand nombre de légumes d'Europe ; j'espère également avoir sauvé quelques pieds de vigne : je vais donc tenter fortune, avec une certaine probabilité de réussir, le climat paraissant assez tempéré. Comme les pâturages sont abondants, je compte employer l'aumône que vous avez eu la bonté de m'allouer, à faire venir, dans cinq ou six mois, des bestiaux qui pourront offrir aux Missionnaires d'abord, et ensuite aux naturels, quelque ressource pour l'avenir. Je pense, Messieurs, entrer dans vos vues en agissant de la sorte ; car, après avoir fait des chrétiens, il faudra préserver ces insulaires de l'oisiveté, source de tant de vices ; et si nous

ne pouvons les engager à un travail pénible , peut-être pourrions-nous en faire des pasteurs.

« Lorsque je parlerai un peu la langue du pays , je visiterai l'intérieur de l'île, accompagné du bon Père Viard , au dévouement duquel je ne saurais trop rendre témoignage , afin de connaître les différentes localités où la présence d'un prêtre serait nécessaire, et savoir positivement s'il y a ici des protestants et des ministres, ce dont je doute , par la raison que, s'ils avaient voulu occuper quelque point, ils se seraient fixés au port Balade ou dans la vallée du roi. Inutile, Messieurs , de recommander à votre pieux souvenir la Nouvelle-Calédonie; vous m'aidez surtout à remercier la divine Providence pour tant de soins particuliers qu'elle nous prodigue, et ajouterez ainsi à ma dette de reconnaissance qui ne saurait être plus vive ! Je n'aurai , pour reconnaître ce que vous et les membres de la Propagation de la Foi faites en faveur de ma Mission, que des vœux et des prières ; mais Dieu les exaucera, parce qu'ils partent du cœur. Ces sentiments que j'ose vous exprimer , vous les agréerez , Messieurs, ainsi que l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble et obéissant serviteur ,

« † G. DOUARRE , *Evêque d'Amata.* »

Extrait d'une lettre du même Prélat à Mlle C. Monaxon.

Port Balade, 12 janvier 1844.

« MADemoisELLE,

« Je ne vous parlerai ni de Tonga qui promet beaucoup, ni de Wallis dont la Mission, sous le rapport spirituel, est très-florissante, pas même de Futuna, que le sang du Père Chanel a fertilisé; il faut que j'arrive de suite à ma Nouvelle-Calédonie; c'est là le lieu de mon repos, du moins celui de mon séjour; j'y habiterai, non pas parce que je l'ai choisi, mais parce que le Seigneur me l'a destiné.

« Avant d'aborder cette terre si désirée, il y avait en moi un peu d'agitation intérieure. Comment serons-nous reçus? me demandais-je. Les protestants ne nous auront-ils pas devancés? J'ajoutais cependant que Dieu devait avoir préparé la voie, que c'était son œuvre, qu'il n'arriverait que ce qu'il voudrait bien, et le cœur se calmait. Nous avons été agréablement surpris: pas un protestant, pas même un Européen, ce qui est très-étonnant, car vous ne pouvez aborder dans une île sans en rencontrer.

« Le jour de la fête de saint Thomas je me prosternai sur cette terre infidèle, sur laquelle j'aurais voulu attirer toutes les bénédictions du ciel. Le Seigneur m'entendait bien certainement, et Marie jetait sur moi un regard de

Mère. L'Ange du Seigneur nous avait précédés ; les cœurs étaient déjà à nous. Un chef est devenu malade par la crainte seule de me perdre ; il a de la peine à me voir aller visiter d'autres chefs. Le jour de Noël j'ai célébré le saint sacrifice sur l'emplacement de ma case. Pouvais-je choisir un plus beau jour !

« Il y a quelques jours , nous sommes remontés , le Père Viard et moi , à une douzaine de lieues dans l'intérieur ; nous avons fait une partie du chemin pendant la nuit , accompagnés de sauvages que nous ne connaissions pas ; et mon cœur était aussi tranquille qu'au milieu des rues de votre pieuse cité. D'un village à l'autre c'était à qui ferait des torches pour nous éclairer , et tout cela sans que nous le demandassions. A mon retour du hameau de Boudet , résidence d'un grand chef qui ne savait comment exprimer sa joie de nous voir , et avec lequel j'avais laissé mon confrère , pour aller rejoindre seul la station , je fus obligé de traverser une rivière de la largeur de la Seine. Comment faire ! Ne sachant pas nager , je dépose mes effets que je confie à un naturel , et me voilà dans cinq ou six pieds d'eau , entre deux bons sauvages qui nagent d'une main , et de l'autre me soutiennent jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'autre bord. Je suis obligé de m'en tenir là pour cette fois ; dans six mois je vous écrirai très-longuement.

« † G. DOUARRE, *Evêque d'Amata.* »

MISSIONS DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE
ET DE FUTUNA.

Extrait d'une lettre du Père Servant, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à M. Mazenod, curé de Saint-Héant (Loire).

Futuna, le 19 août 1842.

« MONSIEUR ET DIGNE CURÉ,

« J'ai quitté la Nouvelle-Zélande pour un petit coin de terre, presque imperceptible dans l'Océan, et à peu près inconnu des géographes; mais je n'ai pas tout à fait perdu le souvenir de ma première Mission, à laquelle Futuna ressemble sous plusieurs rapports. Ici comme à la Baie des Iles, je retrouve cette éternelle fougère qui exerce tant de fois la patience du voyageur; je gravis encore les collines par des chemins escarpés, heurtant à chaque pas contre les racines des mêmes arbres; c'est aussi une terre volcanique avec ses ruisseaux d'eau chaude, avec ses cratères qui fument encore dans les temps de pluie, et ses

tremblements de terre aux secousses plus violentes qu'à la Nouvelle-Zélande.

« Dans les néophytes qui m'entourent, je retrouve mes Nouveaux-Zélandais, vifs, travaillant par boutade, faciles à la colère et prompts à la vengeance, mais très-sensibles à l'amitié.

« Que vous dirais-je de la population de Futuna ? D'après les rapports de quelques vieillards qui en ont été témoins, la grande île était autrefois habitée dans toutes ses vallées et contenait plusieurs milliers de kanacks ; mais le fléau de la guerre a presque tout moissonné, et c'est à peine s'il en reste neuf cents. Une mortalité plus effrayante encore a frappé la petite île, dont les naturels, jadis au nombre de quinze cents, sont aujourd'hui réduits à cinquante. De plus, le prédécesseur du roi, assassin du révérend Père Chanel, était un monstre qui a tué et mangé plus d'un millier d'hommes (1). Les mères elles-mêmes ne se faisaient pas scrupule d'ôter la vie à leurs enfants... Maintenant la population augmente de jour en jour ; depuis que les indigènes ont embrassé la foi catholique, on voit partout s'élever, sous ses auspices, une jeune génération dont les progrès finiront par combler le vide des familles.

« Un mot sur la manière dont les Futuniens font la guerre. Au moment d'engager l'action, ils se peignent en noir et en rouge, se revêtent d'une belle ceinture, lient leurs cheveux au sommet de la tête, font rouler des yeux

(1) On a compté un jour quatorze cadavres sur la table de ce prince ; encore trouvait-il que c'était trop peu pour le dîner d'un roi.

étincelants dans leur orbite, et s'élançant au combat, tous en désordre, poussant des hurlements affreux et faisant des contorsions horribles. Leurs armes sont des massues et de longues lances dentelées qu'ils manient avec adresse. La femme accompagne son mari sur le champ de bataille, portant avec elle de l'huile et des tapes pour l'ensevelir en cas qu'il succombe. Lorsqu'un parti est vaincu, il se réfugie sur le haut des montagnes où les naturels ont des forts. Mais les vieillards, pour qui la fuite serait un déshonneur, restent paisiblement dans leurs habitations, attendant une mort certaine; et quand le parti vainqueur a tout pillé, tout ravagé et tout tué, il va présenter aux vaincus des propositions de paix.

«... Futuna abonde en reptiles. A la grande île, il n'est parlé que de petits serpents aux couleurs brillantes et variées; mais à la petite île il en est de toute dimension et de toutes nuances; le plus gros est presque égal à un corps humain, et d'une longueur proportionnée à sa grosseur.

« Il est certain que ces serpents sont venimeux, puisque plusieurs naturels atteints de leur morsure ont été malades; cependant on n'a pas entendu dire que quelqu'un d'eux en soit mort.

« Ici surtout le serpent a mille ruses pour saisir sa proie; souvent il grimpe sur le haut des arbres qu'il enlace de plusieurs contours, et présente à travers le feuillage une partie de son corps qui ressemble à une eau limpide; l'oiseau, surtout le pigeon, trompé par cette apparence, va pour s'y désaltérer, mais il y trouve la mort. D'autres fois, caché dans l'épaisseur des rameaux, il tourne sa tête de côté et d'autre pour épier sa proie, et s'élançe sur elle avec impétuosité pour la saisir.

« Mais la Providence a donné aux oiseaux un merveil-

leurs instinct pour s'avertir mutuellement du danger. Paraît-il un petit serpent, ils se réunissent plusieurs dans l'endroit où se cache leur ennemi commun, et font entendre simultanément le cri d'alarme. Quand le serpent est gros, il n'y a qu'un seul oiseau qui annonce sa présence.

« Je ne vous ai rien dit encore de la température de Futuna. Quoique nous soyons dans un pays tropical, nous n'avons pas beaucoup à souffrir de la chaleur ; souvent les brises de mer nous rafraîchissent, et nous avons une foule d'arbres pour nous ombrager.

« En finissant, je vous prie de recommander à Dieu le peuple dont le soin m'est confié. Il nous donne beaucoup de consolation par les heureuses dispositions qu'il apporte au baptême. N'oubliez pas non plus celui qui se dit tout vôtre, dans les saints cœurs de Jésus et de Marie.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre du P. Reignier, Missionnaire de la
Société de Marie, à ses parents.*

Nouvelle-Zélande, 30 mars 1843.

« MON CHER PÈRE ET MA CHÈRE MÈRE ,

« Depuis longtemps j'attends en vain quelques signes de vie de votre part ; je n'ai point eu le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Dieu soit béni de tout , je ne vous en porte pas moins dans mon cœur, et prie toujours le Père de la grande famille qu'il nous réunisse un jour dans son sein.

« Grâce à la miséricorde divine, mon séjour ici n'a pas été inutile ; déjà un certain nombre d'âmes sont allées au ciel, qui, sans le secours de mon ministère, n'auraient pas maintenant le bonheur de voir Dieu pour toute l'éternité.

« Mes premières courses apostoliques se sont faites en compagnie et sous la direction du Père Comte. Pendant que nous travaillions de concert au bien de la Mission, nous eûmes la douleur d'apprendre qu'une bande de sauvages venaient de dresser des embûches à une tribu rivale, et que plusieurs naturels avaient été massacrés. Les cadavres des vaincus, mis en lambeaux, furent dévorés par les vainqueurs. Cette horrible scène, dont les kanacks pro-

testants étaient les auteurs, a jeté un grand discrédit sur la secte, qu'elle a couverte de confusion, et par suite, les insulaires ont embrassé la foi catholique en grand nombre.

« Mes chers parents, animés pour moi d'une excessive tendresse, vous vous troublez peut-être dans la crainte que je ne devienne aussi la proie de quelques cannibales : cessez, je vous en prie, de vous alarmer à mon sujet ; les peuples au milieu desquels je vis, avaient, il est vrai, la coutume affreuse de dévorer les chairs fumantes de leurs ennemis vaincus ; mais, grâce aux bienfaits de la Religion, ces scènes d'horreur sont devenues extrêmement rares ; je suis ici aussi en sûreté qu'en France ; les naturels craignent les Européens, et respectent les Missionnaires.

« J'ai entrepris récemment un voyage à une cinquantaine de lieues dans l'intérieur de l'île, et j'ai eu le bonheur de faire retentir les saints noms de Jésus et de Marie parmi des populations perdues au milieu des bois, là où jamais prêtre n'avait encore pénétré. Avec quel étonnement ces pauvres sauvages nous voyaient ! avec quelle joie beaucoup d'entre eux nous recevaient dans leurs cabanes ! Dieu, dans sa miséricorde, m'accorda la grâce immense, pour le cœur d'un Missionnaire, de donner à Jésus-Christ de nouveaux disciples, en conférant le saint baptême à un grand nombre d'enfants ; plusieurs de ces petits anges sont allés peu après au ciel, et j'ai la consolation d'avoir en eux autant de saints et puissants protecteurs.

« Dans ma Mission nouvelle, le pays présente des phénomènes extrêmement curieux : on trouve au fond des vallées comme sur les montagnes une multitude de sources tièdes ou bouillantes, des ruisseaux d'eaux chaudes et soufrées, des abîmes brûlants. J'ai vu entre autres

une vaste fontaine, dont les jets bouillonnants s'élançaient jusqu'à six ou sept pieds en l'air, au milieu d'une épaisse fumée blanche. Nos insulaires les appellent les *soupiraux de l'empire de Satan*.

« Ces sources ont, du reste, leur utilité; outre qu'elles offrent des bains très-salutaires, elles servent encore aux naturels de fourneaux pour cuire leurs aliments; chacun y porte ses pommes de terre, ses légumes ou ses poissons, et fait une cuisine aussi prompte qu'économique.

« Plusieurs montagnes présentent le spectacle le plus imposant. L'une d'elles, extrêmement élevée, a ses flancs couverts de neige, tandis qu'une grande source d'eaux chaudes jaillit au sommet. Combien de fois j'ai contemplé avec admiration le penchant d'une autre colline dont l'aspect est autrement grandiose que les palais de vos plus riches cités! A la cime s'épanche un bassin d'eaux thermales, dont les nappes azurées se déroulant en cascades successives, sur une échelle de gradins d'une centaine de pieds, bondissent sur des aiguilles de granit, qu'elles enveloppent comme de gracieuses tourelles d'un nuage transparent, et glissent jusqu'à vous sur un lit marbré de bleu, de rouge et de mille autres fraîches couleurs. L'eau qui baigne les degrés de ce curieux amphithéâtre, permet cependant de les franchir et d'arriver jusqu'au sommet. Alors, je le répète, le coup d'œil, dans son ensemble, est plus magnifique que celui de vos monuments les plus admirés.

« Tout récemment, au retour d'une de mes courses, j'allai me reposer quelques jours chez un de mes confrères voisins; là j'eus la consolation de donner la sainte communion à vingt-deux naturels. Pour la première fois ils recevaient le Dieu de toute charité, qui daignait purifier des lèvres qui s'étaient autrefois souillées en dévorant la chair

de leurs semblables ! Que la grâce de mon Dieu est puissante , pour transformer ainsi les hommes les plus féroces en doux agneaux !

« Il faut, mes très-chers parents, que j'abrège ces détails ; je suis appelé par des malades. En une journée, marchant le long des bords de la mer, sur le sable, j'arriverai jusqu'à eux.

« Votre fils qui vous aime ardemment et prie Dieu pour vous de tout son cœur,

« REIGNIER, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du Père L. Rozet, Missionnaire apostolique de la Société de Marie, à M. Chirat, curé de Neuville-sur-Saône.

Wangaroa, Mission de l'Épiphanie, 2 novembre 1843.

« MONSIEUR LE CURÉ,

« Le Maori est un peuple jovial et bon. Naturellement doux et hospitalier, il a beaucoup perdu de ses vertus primitives au contact des Européens, dont l'exemple a fini par le rendre égoïste. Une fois qu'il vous a donné sa confiance, il est assez docile. Un fait récent va vous en fournir la preuve.

« C'était autrefois l'usage parmi les chefs d'enlever la jeune fille qu'ils désiraient pour épouse. La tribu où je réside, oubliant combien ces moyens sauvages sont réprouvés par la décence chrétienne, était allée, sans me prévenir, se mettre en embuscade pendant la nuit, sur le passage d'une jeune insulaire, et l'avait portée en triomphe à celui dont elle avait fixé le choix. Aussitôt que je l'appris, je montrai la plus grande indignation; j'exclus tous les coupables de la prière publique et de l'entrée de la chapelle, et leur dis que je ne les voulais plus pour mes enfants. Ils m'ont envoyé quatre ambassades pour me fléchir; ils m'ont écrit pour me demander pardon; mais j'ai feint d'être inexorable. « Je vous abandonne, leur ai-je fait répondre :
« retournez à vos anciens usages, si vous voulez; faites-

« vous protestants, si vous l'aimez mieux ; pour moi, j'écouterai à l'Evêque, et j'attendrai sa décision ; mais vous êtes exclus de la prière. »

« La tribu s'est montrée inconsolable ; le grand chef a pleuré deux nuits ; son fils aîné ne voulait plus ni boire, ni manger, ni parler à personne. Voyant que j'avais réussi à leur inspirer une douleur salutaire, propre à prévenir le retour d'un semblable scandale, et craignant d'ailleurs de trop les abattre, je fis appeler le fils aîné du roi, qui était le futur époux ; je lui énumérai toutes les marques d'affection que j'avais données à ses compatriotes, et je me plaignis que pour récompense de cet amour, ils eussent attaché une note d'infamie à ma Religion, en suivant des usages mauvais. Après beaucoup de larmes, « Eh bien ! me dit-il, que faut-il donc faire ? Je suis repentant ; c'était notre ancienne manière de nous marier, et je ne pensais pas faire en m'y conformant un si grand mal. » Je lui dis qu'avant tout j'exigeais qu'il allât rendre la fille enlevée. « J'irai demain, me répondit-il, car il est nuit à présent, et je ne pourrais pas arriver ; mais au moins permets-nous de prier avec toi. »

« Voyant tant de soumission et de déférence, je consentis à ce qu'ils fissent la prière en commun dans leur maison ; cela les consola un peu, mais ils me questionnaient tous les jours pour savoir si Monseigneur leur permettrait de revenir dans notre chapelle, et, sur ma réponse que je n'en savais rien, ils reprenaient tristement : « Tu es dur pour nous, toi qui nous connais ; l'Evêque qui vit loin de nous le sera peut-être autant que toi ; eh bien ! s'il ne veut pas nous recevoir, nous ne suivrons pas nos anciens usages, puisqu'ils sont mauvais ; nous n'irons pas aux protestants, parce que leur Eglise est fautive ; nous ferons la bonne prière, ta prière, dans notre maison, jusqu'à ce qu'il vienne un autre Evêque qui veuille

« bien nous pardonner; et nous voulons tâcher, par notre
 « conduite, en attendant que nous soyons reçus, de re-
 « gagner ton affection. Cependant, si nous venions à mou-
 « rir pendant ce temps-là, nous pensons que tu retrou-
 « verais encore pour nous ton ancien cœur de père, et
 « qu'après avoir béni notre tombe, tu y laisserais tomber
 « une larme et quelques prières. »

« Il a fallu me faire violence pour ne pas pleurer de
 joie à de si beaux sentiments. Cependant pour rester fi-
 dèle à ma parole, je n'ai pas voulu les admettre à la prière
 publique de ma propre autorité, leur ayant dit que je
 laissais tout à la disposition de l'Evêque; mais je leur ai
 promis de partir pour Kororareka, et d'intercéder en leur
 faveur.

« A cette admirable docilité, nos jeunes gens joignent
 un vif désir de s'instruire. Un jour que je leur racontais
 quelques traits de l'histoire sainte, et que je leur parlais
 du paradis terrestre, deux Maoris se lèvent aussitôt : « At-
 « tends un peu, » me disent-ils; et les voilà sortis; une ou
 deux secondes après, ils rentrent avec des charbons de bois
 à la main. Je continue ma narration, et mes sténographes
 s'efforcent d'écrire sur leurs jambes ce que je leur disais.
 Après avoir rempli ce livre d'une espèce si nouvelle, après
 avoir crayonné, noirci le vélin sur toutes ses faces, ils me
 prièrent de suspendre mon récit pour ce jour-là, et ils se
 retirèrent dans leur maison pour tirer copie, sur du pa-
 pier, de ce qui était écrit sur leur peau...

« Louis ROZET, *Miss. apost.* »

MISSIONS DE L'ARABIE.

*Lettre du révérend Père Joguet, religieux espagnol des
Servites de Marie et vice-préfet apostolique de l'Arabie,
à M. le Président du Conseil central de Lyon.*

(Traduction de l'italien.)

Aden, le 9 juin 1844.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Bien que la moisson recueillie jusqu'ici dans cette Mission abandonnée ne soit pas très-abondante, cependant je crois devoir vous donner un aperçu de son état présent avec quelques détails sur l'établissement primitif du christianisme dans ces contrées. Puisse cette fidèle peinture d'un passé qui ne fut pas sans gloire pour l'Évangile, vous intéresser aux malheurs actuels de ce pauvre peuple, et le recommander de plus en plus à la charité de votre pieuse et à jamais bénie Association!

« Trois religions différentes se partageaient l'Arabie avant l'ère chrétienne. La plus répandue était comme partout l'idolâtrie; chaque ville avait son sanctuaire, chaque tribu son autel, consacrés à des simulacres d'hommes, de femmes ou d'animaux divinisés. Déjà, à cette époque, la Mecque possédait un grand temple qu'on pouvait appeler le Panthéon de l'Arabie, puisqu'au rapport des écrivains nationaux il renfermait trois cent soixante-cinq idoles. Un grand nombre de pèlerins y accouraient au mois fixé pour ce dévot exercice, et pendant ce temps une espèce de trêve sacrée régnait entre les tribus les plus hostiles.

« À ce culte grossier se joignait le sabéisme, dont les sectateurs faisaient remonter leurs traditions jusqu'au berceau du monde, prétendant que leur religion avait été révélée à Adam, puis écrite par Seth, et propagée principalement par Enos; mais ceux qui l'embrassèrent, prirent, dit-on, leur nom de Saba, autre fils de Seth. Ils adoraient les astres, qu'ils croyaient animés et établis par Dieu comme des génies médiateurs entre lui et les hommes, dont ils se chargeaient de faire agréer les vœux et les prières.

« Le judaïsme avait aussi beaucoup de partisans en Arabie, non-seulement parce qu'un grand nombre d'Hébreux s'y étaient réfugiés au temps de la captivité de Babel, mais encore parce que l'émigration même s'était recrutée d'une foule de prosélytes. Il n'est pas non plus absolument improbable que la reine de Saba, nommée par les Arabes *Balkis*, ne se soit convertie à la vraie religion dans le voyage qu'elle accomploit à Jérusalem; et que, plus tard, rentrée dans ses états, elle ne l'ait propagée parmi ses sujets.

« Tel était l'état religieux de l'Arabie lorsque vint au monde le Rédempteur du genre humain. Cette contrée, par son rapprochement de la Palestine, ne put demeurer

longtemps sans recevoir quelque rayon de la céleste lumière, destinée à se répandre d'un bout du monde à l'autre, et à éclairer tous les peuples *assis à l'ombre de la mort*. Il paraît hors de doute que saint Paul en se retirant dans ces solitudes après sa conversion, saint Thomas en les traversant, comme on le pense, pour aller planter la croix dans l'Inde, n'y aient porté l'Évangile. Et, ce que les historiens ecclésiastiques constatent, les progrès de la foi y furent si consolants, qu'on put compter jusqu'à trente-cinq sièges épiscopaux dans la seule Arabie-Heureuse. Le christianisme pénétra même dans le désert, où plusieurs tribus se soumirent à Jésus-Christ. Quant à l'Arabie-Pétrée, plus voisine de la Palestine, elle était presque toute convertie à la foi. On nous a conservé la mémoire de deux conciles provinciaux qui s'y tinrent au troisième siècle pour l'extinction de diverses hérésies, propagées ici, comme dans tout le reste de l'Orient, avec une déplorable facilité.

« L'Église arabe eut aussi ses martyrs, entre lesquels, pour ne parler que des plus illustres, on cite saint Aretta ou Hareth et ses trois cent quarante compagnons, qui souffrirent sous Dhu-Naan, tyran juif, comme s'exprime le martyrologe romain.

« Mais cette ardente charité devait bientôt s'éteindre dans le schisme et l'hérésie. Alors la main de Dieu finit par s'appesantir sur ces malheureux peuples : après avoir inutilement attendu leur retour à l'unité, elle saisit l'épée de Mahomet pour venger de longues injures ; elle imposa les chaînes de l'esclavage le plus accablant à ceux qui ne voulaient pas se soumettre au joug si doux de Jésus-Christ.

« L'Islamisme, si terrible pour tant d'autres contrées, fut plus fatal encore à l'Arabie, où depuis ce moment il a seul régné dans toute son intolérance. S'il s'est conservé quelques fidèles, ce n'a été qu'en se réfugiant aux extré-

mités de la péninsule; du moins, à présent, ne trouve-t-on qu'à Tor et à Suez, sur la mer Rouge, à Karak près de la mer Morte, à Hauran et à Basra, quelques débris des chrétientés indigènes.

« Depuis peu, un assez grand nombre d'Européens catholiques, attirés par le commerce, étaient venus s'établir à Gedda, port de la Mecque; et c'est ce qui détermina la sacrée Congrégation de la Propagande à m'envoyer à ce poste en 1840. Mais à cette époque les événements politiques ayant forcé Méhémet-Ali à retirer ses troupes de l'Arabie, je ne trouvai plus en arrivant à Gedda qu'un petit nombre de coréligionnaires; et encore, parmi eux, plusieurs étaient-ils sur le point de partir. J'informai aussitôt la Propagande de l'état des choses, et je reçus l'ordre de me transporter à Aden, où s'était formé un troupeau plus nombreux depuis que les Anglais avaient occupé cette ville. J'y trouvai, en effet, quatre cents catholiques, la plupart militaires irlandais; le reste appartenait aux troupes indigènes de l'Inde. Le nombre de ces derniers a sensiblement augmenté depuis.

« Ici, sous la domination anglaise, le Missionnaire, tout libre qu'il est dans l'exercice de son ministère apostolique, est naturellement placé dans des conditions moins favorables que le ministre protestant; et néanmoins nos consolations ne nous laissent rien à envier aux siennes. Tandis que ses assemblées religieuses ne sont, pour ainsi dire, que des réunions nationales, nous, en jetant les yeux sur notre humble chapelle de roseaux, nous y retrouvons ce caractère de catholicité promise à la seule Eglise de Jésus-Christ; nous y voyons confondus, au pied du même autel, ces hommes de diverses tribus, de mœurs opposées, de langues et de couleurs différentes, auxquels le Sauveur nous a ordonné, dans la personne des Apôtres, d'aller prêcher son Evangile.

« Le nombre des adultes baptisés ici en trois années, quoique peu considérable, me console cependant et m'encourage quand je pense à la nullité absolue de l'influence chrétienne dans ce pays durant tant de siècles; il y a eu quinze personnes régénérées par la grâce. Mais, hélas! qu'est-ce qu'un tel chiffre comparé aux seize mille habitants qui m'entourent, et parmi lesquels tant d'âmes ne connaissent pas encore ou connaissent mal Jésus-Christ!

« Et maintenant, si je porte mes regards sur le reste de l'Arabie, quel affligeant spectacle elle offre aux yeux de la foi! J'en ai été témoin moi-même dans un récent voyage entrepris après la célébration des fêtes de Pâques à Aden. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais laissé à Gedda un certain nombre de catholiques; il me tardait de les visiter, et ils se sont tous montrés heureux de me revoir. Pendant mon séjour parmi eux, j'assistai dans ses derniers moments un voyageur français, brisé par une chute de chameau : fonction bien triste à remplir, si elle n'eût été bien consolante pour celui à qui, loin de sa patrie et sur la terre infidèle, Dieu envoyait ainsi dans ces redoutables instants le ministre de paix et de pardon.

« Un mois après mon arrivée à Gedda, je repartis sur une barque qui faisait voile pour Suez. Parvenu en vue de Raja, petite rade voisine de Tor, je descendis à terre, et je trouvai là dans un pauvre village une cinquantaine de chrétiens grecs schismatiques, administrés par un moine du mont Sinâï. Deux jours après, je me mettais en route pour visiter cette sainte montagne, distante d'une journée et demie du bord de la mer. Le chemin est mauvais, et à l'exception de quelques parties du *vadi habran*, ombragées de rares palmiers près de faibles cours d'eau, on n'aperçoit de végétation nulle part.

« Arrivé au monastère où, comme vous le savez, la crainte des Arabes n'a permis de pratiquer qu'une porte

souterraine du côté du jardin, je fus enlevé par le cabestan à une hauteur de quarante pieds, et introduit par la fenêtre qui sert d'entrée principale au couvent. Je fus très-bien reçu par les religieux, quoiqu'ils soient schismatiques. Ils étaient alors au nombre de vingt-deux, la plupart originaires de la Valachie, et comptaient parmi eux quatre prêtres seulement.

« L'intérieur du couvent offre peu de régularité dans la construction ; mais l'église est vraiment comparable aux grandes basiliques de la Terre-Sainte, attribuées à sainte Hélène et à Constantin. Un archevêque du titre du Mont-Sinaï est à la tête du monastère ; et néanmoins, comme le supérieur actuel, il réside souvent à Constantinople.

« Ce couvent a obtenu autrefois de Mahomet un firman pour le protéger contre la fureur de ses farouches disciples, souvent plus fanatiques que le prétendu prophète. En effet, l'édifice serait déjà détruit malgré cette puissante sauvegarde, si les moines n'avaient consenti à y laisser bâtir une petite mosquée qu'on voit encore (1).

(1) « Le monastère de la Transfiguration, au mont Sinaï, est une espèce de petit village entouré de hautes murailles, dont les pierres sont d'énormes blocs de granit. La clôture forme un carré qui, sur chacun de ses côtés, a quatre-vingts et quelques toises de longueur ; l'intérieur n'est qu'un amas de bâtiments irréguliers, construits d'après différents plans, sur un terrain très-inégal. Excepté l'église, tout y est pauvre ; mais partout règne la plus grande propreté.

« Une des choses que le voyageur y remarque le plus vite et avec le plus de plaisir en arrivant du désert, c'est l'abondance de l'eau, elle n'y manque jamais. Outre ces sources qui suffisent aux divers besoins, il y a un puits célèbre qui date, dit-on, du temps des Patriarches. On prétend que ce fut tout près que le libérateur des Hébreux rencontra les filles de Jéthro.

« Le jour qui suivit mon arrivée, je visitai la célèbre montagne où le chef vénéré du peuple de Dieu reçut les tables de la loi. Le rude sentier qui mène au sommet est bordé de chapelles en ruines. C'est un reste de cellules

« Le couvent proprement dit fut bâti en l'an 527 par l'empereur Justinien. On y voit encore l'édifice qui servait d'église aux catholiques, et d'où ils furent expulsés, il y a cent quarante ans, par les grecs schismatiques qui en sont maîtres aujourd'hui. Je ne pus arrêter mes regards sur le monument, sans éprouver un vif sentiment de douleur. Hélas ! si le ciel ne vient au secours des catholiques, l'or et l'intrigue des grecs leur enlèveront insensiblement tous les sanctuaires, et ne laisseront pas en leur possession un seul des établissements qu'ils ont en Orient.

« En me conduisant à l'église, le frère me fit apercevoir une mosquée qui, me dit-il, avait été construite par les Arabes employés jadis au service intérieur de la maison.

« La beauté de l'église me surprit : elle est divisée en trois nefs par deux rangs de colonnes de granit, qui supportent une voûte peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or. Ces colonnes qu'on a mal à propos revêtues de plâtre, appartiennent à divers ordres d'architecture ; la plupart sont du corinthien : elles remontent au commencement du sixième siècle.

« Tout le pavé est, ainsi que les murs du sanctuaire, en marbre blanc et noir tiré d'Italie et d'un fort beau travail.

« L'église est éclairée par une multitude de lampes d'argent et de vermeil. Ce sont autant de cadeaux faits par les Russes, parce que le corps de sainte Catherine, pour laquelle ils ont une grande vénération, y repose. Les murailles sont ornées de nombreux tableaux richement encadrés ; mais il n'en est pas un dont la peinture ait quelque mérite.

« Après cette visite, je fus mené dans la chapelle appelée du *Buisson ardent*. C'est au lieu même où Dieu manifesta sa présence par un si grand prodige, que, d'après la tradition, est bâtie la chapelle destinée à en perpétuer le souvenir. Il n'est permis d'y entrer que pieds nus. Le sanctuaire est en tout semblable à ceux de la Palestine : un autel élevé, soutenu par des colonnes, et sous l'autel le lieu révérend. »

(Pèlerinage à Jérusalem, etc., par le révérend Père Marie-Joseph de Géramb.)

autrefois habitées par de saints ermites. A ces retraites se joignaient les jardins ombragés de cyprès et d'oliviers ; et maintenant que ceux qui les plantèrent ne sont plus, ces arbres toujours verts contrastent encore admirablement avec les arides rochers dont se forme le groupe de l'Horeb et du Sinäi.

« A la vue de cette dernière montagne, une pénible réflexion venait désoler mon esprit. Je me disais : Voici donc où la loi fut donnée à l'homme sur des tables de pierre ; et maintenant les lieux mêmes où Dieu la promulgua jadis aux éclats de la foudre, en ont perdu le souvenir. Ce fatal oubli sera-t-il donc éternel ! L'Arabie aurait-elle pour jamais fermé les yeux aux clartés de la foi ! Ah ! loin d'elle ce malheur, mais plutôt qu'elles se réalisent enfin les espérances de salut dont mon cœur aime à se nourrir.

« Après huit jours de voyage dans cette péninsule consacrée par les plus grands souvenirs, j'arrivai aux sources connues encore aujourd'hui sous le nom de *Fontaines de Moïse*. Elles sont ombragées par quelques palmiers, et se trouvent situées à quatre heures environ de Suez. De là j'atteignis bientôt le rivage de la mer Rouge.

« Agréez, Monsieur le Président, etc.

« JOGUET, *Vice-Préfet apostolique*
de la Mission de l'Arabie. »

MISSIONS DE L'AUSTRALIE.

Extrait d'une lettre du Père Louis-Marie Pesciaroli, religieux passioniste, à Son Eminence le Cardinal Gaspard-Bernard Pianetti, Evêque de Viterbe.

(Traduction de l'italien.)

He Denwich, le 29 janvier 1844.

« EMINENCE,

« Pauvre Missionnaire, conduit par la Providence sur une plage lointaine, transporté du sein d'une riante nature au milieu de sombres forêts, et sans autre société que des tribus sauvages, c'est une douce consolation pour moi de tracer sous vos yeux une rapide esquisse de ma

situation nouvelle. J'ose espérer que Votre Eminence voudra bien agréer ce témoignage de mon humble dévouement.

« La station qui nous a été assignée par Mgr Polding pour l'évangélisation des sauvages, est l'île Denwich, située entre le 27° degré de latitude et le 151° de longitude, à une distance de six cents milles environ de Sidney, dans la direction des côtes du nord, et quarante-cinq milles avant d'arriver au petit village de Brisben-Town. Cette île, de quarante milles environ de longueur, mais beaucoup moins large, ne compte pas plus de cent cinquante habitants.

« Là, nous sommes quatre Missionnaires passionnistes établis au fond d'une baie, dans une maison en ruines, qui a servi autrefois de prison aux Anglais déportés. Non loin de notre résidence, s'arrête souvent une bande de sauvages composée d'environ quarante personnes. — Les plus nombreuses tribus ne comptent pas au delà de soixante indigènes. — Quoique chacune d'elles ait un rayon déterminé qui est censé la propriété héréditaire et exclusive de la peuplade, cependant elle n'occupe point de poste fixe. Promenant d'un lieu à l'autre son existence vagabonde, elle ne campe jamais plus de huit à dix jours dans la même vallée, semblable, si j'ose le dire, à ces troupeaux nomades que la faim pousse vers des pâturages nouveaux, et qui abandonnent sans regret la prairie après l'avoir dévastée.

« Nos sauvages, à défaut d'habitations permanentes, se construisent de misérables huttes avec des écorces d'arbres, frêles abris d'un jour que le lendemain verra abandonnés ou réduits en cendres.

« Depuis longtemps familiarisés avec les Européens, les indigènes qui nous avoisinent sont plus sociables ; ils se mettent volontiers en rapport avec nous, et semblent même nous écouter avec docilité : toutefois, nous sommes avertis de ne pas trop nous fier à ces apparences ; car ils sont d'un naturel à trahir même ceux qui leur font du bien.

« Ils ont la physionomie moins disgracieuse et la couleur moins noire que les nègres d'Afrique, mais en fait d'ornements ils ne choisissent pas mieux ; ils croient s'embellir en se barbouillant la figure avec du charbon, sur lequel ils étendent, en guise de fard, une couche de terre rouge ou d'autre matière fortement colorée. Avec une taille élevée et une constitution robuste, ils sont poltrons à l'excès ; la glotonnerie et la somnolence se partagent leur vie, heureux encore si la vengeance n'avait pas pour eux plus d'attrait que le sommeil !

« Il est rare, à la vérité, que les membres d'une même tribu se divisent entre eux par des querelles intestines ; mais la guerre s'élève plus d'une fois entre peuplade et peuplade, et les armes dont se servent alors les combattants sont la massue, le bouclier et la lance.

« Ici, comme dans vos sociétés élégantes, la vanité a aussi son martyre. C'est un axiome reçu parmi nos sauvages que les prétentions à la beauté sont le prix de la douleur. Aussi n'est-il pas d'homme qui, pour se donner un complément de grâce, ne se déchire les bras, la poitrine, le dos et les jambes avec des coquillages, afin d'obtenir à chaque incision une hideuse excroissance de chair, qu'il étale avec la plus repoussante coquetterie.

• Quant aux femmes, c'est moins le goût de la parure

que l'idée d'un sacrifice religieux qui les porte à se mutiler. Lorsqu'elles sont encore en bas âge, on leur lie le bout du petit doigt de la main gauche avec des fils de toile d'araignée; la circulation du sang se trouvant ainsi interrompue, on arrache au bout de quelques jours la première phalange, qu'on dédie au serpent boa, aux poissons ou aux kanguroos.

« Sans doute que nos sauvages espèrent par cette offrande obtenir une chasse heureuse et une pêche abondante; car ils n'ont presque pas d'autres ressources pour vivre. Il est vrai qu'ils recueillent aussi une espèce de racine dont le goût diffère peu de celui de la patate, qu'ils mangent au besoin un reptile assez semblable au lézard, mais beaucoup plus gros, qu'ils surprennent parfois le renard-volant, qu'on prendrait pour une grosse chauve-souris; mais après le kangaroo qui se trouve en grand nombre dans les îles voisines, leur principale nourriture est le poisson. Réunis sur la côte au nombre de six à huit, et armés chacun d'un filet qu'ils confectionnent avec la racine d'un arbre réduite et tordue en mince ficelle, ils s'avancent en demi-cercle dans les flots, murmurant à voix basse je ne sais quelles paroles; et quand ils ont cerné leur proie, ils la poussent doucement vers le rivage. Alors tous ensemble ils poussent de grands cris, comme pour l'étourdir, et s'en emparent avec facilité. Aussitôt pris, le poisson est jeté palpitant sur la braise, et dévoré même avant d'être rôti.

« Pour du feu, ils en ont toujours à leur disposition, l'usage, je dirai presque la dévotion de ce peuple, étant de ne marcher qu'un brandon à la main. Si par mégarde ce tison vient à s'éteindre, ils s'empressent aussitôt d'en allumer un autre, et voici comment : ils prennent un sar-

ment bien poreux auquel ils pratiquent une légère entaille ; sur cette incision ils appuient la pointe d'un second sarment plus sec encore , ils le tournent et retournent rapidement entre leurs mains comme un fuseau , jusqu'à ce qu'échauffé par le frottement , il fume et puis s'enflamme.

« Cette espèce de culte des sauvages pour le feu se reproduit encore dans leurs funérailles. Avec le guerrier qu'on vient de déposer dans la tombe , on ne manque jamais de placer d'un côté une de ses armes défensives , et de l'autre un tison ardent. Pensent-ils que ce compagnon inséparable de ses migrations pendant la vie , est encore plus nécessaire à ses membres glacés par la mort ? Je serais plutôt porté à croire que cette pratique est pour eux un symbole d'immortalité ; car de même que la flamme , en se dégageant des corps qu'elle consume , s'élançe vers les cieux , ainsi sont-ils persuadés qu'au sortir de ce monde ils s'élèvent dans les régions supérieures , où les privations de la terre sont oubliées dans les joies d'un éternel festin.

« Vous le voyez , nos pauvres insulaires sont encore bien éloignés des saintes idées de la foi. Le moyen de les leur inculquer serait de prêcher aisément dans leur langue naturelle ; mais malheureusement nous ne la parlons pas encore avec facilité : elle est embarrassante pour un Européen surtout , parce qu'elle a cette pauvreté , ce laconisme et cette absence de liaisons , qui jettent ordinairement tant de difficultés dans l'idiome des nations primitives et des tribus sauvages.

« Eminence , il est temps que je termine cette lettre , si je ne veux pas trop abuser de vos moments et de votre

patience. Veuillez me bénir et recommander au Seigneur une mission qui a si grand besoin de son assistance.

« Je suis avec le plus profond respect, etc.

« Louis-Marie PESCIAROLI, *Passioniste.* »

MANDEMENTS ET DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Mgr l'Archevêque de Cagliari, en Sardaigne, et Mgr Polding, archevêque de Sidney, en Australie, viennent de publier des lettres pastorales en faveur de l'Association.

Mgr Jean-Baptiste Epalle, évêque de Sion, de la Société de Marie, est parti dans le courant du mois de décembre, pour les Missions de l'Océanie, avec douze membres de la même Congrégation dont les noms suivent : le Père Frémont, Jean-Pierre, prêtre du diocèse d'Angers ; le Père Paget, Jean-Marie, du diocèse de Chambéry (Savoie) ; le Père Verguet, Clair-Marie-Léopold, du diocèse de Carcassonne ; le Père Chaurin, Etienne, du diocèse de Lyon ; le Père Montrouzier, Jean-Xavier-Hyacinthe, du diocèse de Montpellier ; le Père Thomassin, Joseph, du diocèse de Nancy ; le frère Rouesné, Augustin-Prosper, du diocèse de Nantes ; le frère Vincent-

Charles, du diocèse de Lyon; le frère Rolland, Jean-Pierre, du diocèse de Lyon; le frère Chatellet, Joseph, du diocèse d'Autun; le frère Besselle, Claude, du diocèse de Lyon; le frère Brun, Jean, du diocèse du Puy.

Un mois avant le départ de cette nombreuse colonie, trois autres Religieux de la même Société s'étaient embarqués à Londres pour les Missions de l'Océanie-Occidentale: c'étaient le Père Freydier-Dubreul, Antoine, de Saint-Etienne en Forez (Loire); le Père Rocher, Jean-Louis, de Lyon, et le frère Leblanc, Auguste, de Dôle (Jura).

Le Père Granger, de la communauté de Notre-Dame-de-Sainte-Croix-du-Mans, est parti du Havre le 10 septembre dernier; il était accompagné de trois frères et de trois sœurs, destinés comme lui à l'établissement de Notre-Dame-du-Lac, dans le diocèse de Vincennes aux Etats-Unis.

Six Pères Dominicains sont partis dans le mois de novembre pour les Missions des Etats-Unis.

Extrait d'une lettre de Hong-Kong, du 24 juillet 1843.

« Il y a dans cette île une église catholique fort jolie, desservie par sept ou huit Missionnaires français, italiens, espagnols et même chinois. Chaque jour on y dit sept ou huit messes. Ainsi, dans un lieu, inhabité il y a deux ans, et où s'élèvent déjà de vastes édifices, les catholiques possèdent une belle maison de prières. Mais ce qui me frappe et me réjouit encore davantage, c'est de voir sur cette partie du sol chinois s'agenouiller au même instant des représentants de presque toutes les nations qui sont sous le soleil, avec leurs différents costumes, avec toutes les nuances de couleurs sous lesquelles l'espèce humaine se montre ; et ces hommes, si différents de mœurs, d'intérêts, de couleur, de langage, sont, au pied de l'autel, également attentifs, également recueillis et occupés du même objet : unité merveilleuse que [notre sainte Eglise romaine a seule réalisée. »

MISSIONS DU LEVANT.

*Extrait d'une lettre de Mgr Guasco, Evêque de Fez et
Déléгат apostolique de l'Egypte et de l'Arabie, à MM.
les Membres du Conseil central de la Propagation de la
Foi à Lyon.*

Alexandrie d'Egypte, 16 octobre 1844.

« MESSIEURS ,

« Le but que je me propose en vous adressant cette esquisse des mœurs égyptiennes , est d'offrir à vos Associés un gage de ma vive reconnaissance. Je n'ignore pas que ce tableau , souvent ébauché par beaucoup d'historiens et de voyageurs, ne se composera en grande partie que de traits déjà connus ; mais si la vérité des descriptions peut suppléer à l'intérêt de la nouveauté, si le caractère d'un peuple a toujours quelque chose de saisissant lorsqu'il est tracé avec exactitude, j'aurai aisément ce modeste avantage ; car en peignant les Egyptiens

tels qu'ils sont, ce sera simplement vous redire ce qui se passe autour de moi ou sous mes yeux.

« La population indigène se partage en deux familles principales, les Arabes et les Cophtes ; ces derniers, comme seuls descendants des anciens Egyptiens, se présentent aussi les premiers à ma pensée. L'étymologie de leur nom, suivant quelques historiens, paraît dériver de *Cophtos* ou *Kypt*, ville autrefois célèbre dans ce pays. Il en est qui lui attribuent une autre origine ; mais quelle que soit la diversité des opinions à ce sujet, tous les auteurs s'accordent à regarder les Cophtes comme les habitants primitifs de la contrée.

« Soumis depuis plus de vingt siècles au despotisme étranger, ils ont oublié peu à peu le génie, les arts et les connaissances de leurs ancêtres ; toutefois, ils ont conservé plusieurs de leurs usages ; et les notions qu'ils se sont transmises de père en fils, touchant les terres ensemencables et les produits les plus favorisés par l'inondation périodique du Nil, les font choisir, même aujourd'hui, pour remplir les fonctions de secrétaires ou d'intendants, sous l'autorité des beys et des gouverneurs. N'allez pas croire que pour servir d'instruments à une civilisation qui n'est pas la leur, ils démentent leur origine : loin de là ; comme les pères écrivaient en caractères hiéroglyphiques, pour dérober au vulgaire le secret de leurs sciences, ainsi les fils écrivent en cophte pour mieux cacher l'intelligence de leurs calculs. Voilà, sans aller en chercher d'autre cause, d'où vient que la langue des anciens Egyptiens ne s'est point perdue.

« Les Cophtes embrassèrent la foi chrétienne presque aussitôt qu'elle fut apportée en Egypte par l'évangéliste saint Marc. Ils la gardèrent dans toute sa pureté jusqu'à la naissance du monothélisme. Abandonnant alors les saintes traditions pour les nouveautés de la secte, ils

portèrent dans leur égarement cette opiniâtreté et cet esprit de parti, qui rendent l'aveuglement presque incurable, surtout lorsqu'à la faveur d'une épaisse ignorance il a reçu la sanction du temps et de l'habitude. L'hérésie, d'ailleurs, perdit bientôt chez eux son caractère primitif, en s'alliant aux superstitions locales, et en faisant aux souvenirs de l'ancien paganisme des emprunts plus coupables encore.

« Au reste, les Cophtes valent mieux que leurs croyances; ils sont doux, humains et hospitaliers; sensibles à la tendresse paternelle, comme à l'amour filial, ils honorent et respectent les liens du sang. Le commerce qu'ils font dans l'intérieur du pays, et l'administration des affaires qu'on leur confie volontiers, leur procurent parfois des trésors considérables. Mais ces richesses même sont presque toujours la source de leurs malheurs; car à peine a-t-on deviné leur opulence, que des malveillants ou des envieux les accusent de concussion ou de rapine, et sans plus d'examen le gouvernement les dépouille sans pitié. Trop heureux encore s'ils pouvaient toujours s'en tirer par la perte de leur fortune. Malgré ces vexations continuelles, ils n'ont jamais rien entrepris contre la tyrannie qui les écrase; au contraire, ils en supportent le joug avec une patience à toute épreuve: tant il est vrai qu'une longue habitude peut rendre légers les fers même de l'esclavage.

« Après les Cophtes, les Arabes sont le plus ancien peuple de l'Égypte. Ils forment à peu près les deux tiers de la population. Leurs mœurs diffèrent avec le genre de vie auquel ils sont adonnés. Je ne parlerai pas des *fellahs*, parce que le silence est le seul voile que la charité puisse jeter sur leurs défauts.

« Ceux qui sont connus sous le nom de bédouins, et qui couvrent les solitudes brûlantes situées à l'orient et

à l'occident de l'Égypte, présentent des caractères beaucoup moins odieux. Divisés par hordes nomades, ils dédaignent la culture, vivant de fruits sauvages et du produit de leurs troupeaux. Aussitôt que les pâturages où ils ont fait une halte passagère sont épuisés, ils chargent leurs tentes et leurs familles sur leurs chameaux, et vont se fixer dans une autre oasis. Ces hôtes des déserts, vrais pirates d'un océan de sables, sont la terreur des caravanes. Malheur à celles qui ne peuvent leur opposer des forces supérieures ; elles doivent se soumettre au tribut ou accepter le combat. Repoussés, les bédouins échappent à toute poursuite en disparaissant comme un trait dans des profondeurs inconnues ; ont-ils l'avantage, ils dépouillent les vaincus et se partagent entre eux le butin ; mais ils n'abusent pas du succès pour répandre le sang, à moins qu'ils n'aient à venger quelques-uns de leurs compagnons morts ou blessés.

« Malgré leur goût pour le pillage, ces peuples respectent les droits de l'hospitalité ; le voyageur qu'ils prennent sous leur sauvegarde, n'a plus rien à craindre ni pour son or ni pour sa vie, car leur parole est un serment inviolable, et je ne crois pas qu'il y ait d'exemple qu'aucun bédouin se soit rendu parjure.

« Il est une troisième classe, celle des Arabes-cultivateurs, qui ne connaît pas plus la cruauté du fellah que la fierté indomptable du bédouin. Ce sont les plus doux et les plus humains des orientaux. Le désir de la vengeance, si naturel aux nations à demi barbares, n'est point éteint dans leurs cœurs ; mais si l'ennemi dont ils ont résolu la perte, peut se soumettre à venir boire le café avec eux, il n'a plus à trembler pour ses jours ; à cette marque de confiance, ils oublient tous leurs ressentiments.

« Avant de commencer leur repas, qu'ils prennent

ordinairement à l'entrée de leurs chaumières ou de leurs tentes, les Arabes-agriculteurs crient à haute voix : Que celui qui a faim approche et mange ! et cette invitation n'est point une stérile formule de politesse ; tout homme, quelle que soit la religion à laquelle il appartient, a droit de s'asseoir à leurs côtés, et de se nourrir des aliments servis à leur famille.

« Avec tant d'excellentes qualités, et attachés à la culture d'une terre qui ne demande qu'à produire, ils devraient, ce semble, jouir de toutes les délices de la vie. Toutefois, ils sont les plus malheureux des hommes. Du matin au soir, et d'un bout de l'année jusqu'à l'autre, ils travaillent sans se reposer un moment ; leurs pénibles sueurs produisent chaque année des richesses immenses, et cependant ces malheureux languissent dans la pauvreté au milieu de l'opulence qu'ils entretiennent ; de toutes leurs fatigues, il ne leur revient que les coups de fouets qui trop souvent ensanglantent leurs épaules.

« Au-dessus de cette caste agricole, dont l'activité n'a d'égale que la misère, les grands de l'État s'enorgueillissent dans la mollesse et l'oisiveté. Convaincus qu'une aveugle fatalité préside aux destinées humaines, ils attendent l'arrêt du sort sans porter un regard curieux sur l'avenir ; ils jouissent avec insouciance du présent, pensent peu, n'ont pas les rêves de l'ambition parce qu'ils n'en ont pas l'énergie, et sont capables de fumer un jour entier sans ennui.

« Tout seigneur musulman, en Egypte, se lève avec le soleil pour respirer l'air frais du matin. Bientôt après, des esclaves lui apportent de l'eau. Il se purifie en se lavant le visage, les mains et les bras jusqu'aux coudes, et les pieds jusqu'aux chevilles ; cela fait il se tourne vers l'orient et commence ses prostrations. Viennent ensuite d'autres esclaves qui lui présentent le café et la

pipe, et tant que dure le déjeuner du maître, ils se tiennent debout devant lui, les mains croisées sur la poitrine, cherchant à prévenir ses moindres volontés. Ses enfants, qu'il envoie chercher, paraissent alors en sa présence : il leur dit quelques mots, les caresse gravement, leur donne sa main à baiser, et les fait reconduire auprès de leur mère.

« De sa famille il passe au soin de ses affaires, qui ne sont jamais compliquées; quelques heures suffisent à ce travail sérieux, après quoi le musulman n'a plus qu'à se chercher des distractions.

« S'il survient des visites, il les reçoit le plus poliment qu'il sait, mais sans beaucoup de compliments. Ses inférieurs doivent se tenir à genoux devant lui, appuyés seulement sur leurs talons; ses égaux ont droit de s'asseoir à ses côtés; un sofa est réservé aux visiteurs de distinction. Dès qu'on s'est placé dans le rang qui convient à chacun, le maître du logis bat des mains, et à l'instant un esclave entre et pose au milieu de la salle une cassolette où brûle un encens précieux; on apporte de longues pipes garnies d'ambre et tout allumées; on sert le café, des confitures et des sorbets, et la conversation se poursuit, lente et amicale, au milieu de rafraîchissements exquis, à travers un léger nuage de vapeurs odorantes.

« Les visiteurs parlent-ils de se retirer, un esclave reparaît, un large plat d'argent à la main; il y place la cassolette aux senteurs embaumées, et la présente tour à tour à chacun des assistants, qui s'en parfument la barbe. L'eau de rose est ensuite versée sur leur tête, et après cette cérémonie, on est libre de reprendre ses pantoufles et de se dire adieu.

« Le soir, on va à la promenade : monté sur des ânes ou sur des chevaux richement caparaçonnés, on suit les

rives du Nil ou le bord des canaux, pour jouir de la fraîcheur du crépuscule. Une heure après le coucher du soleil, chacun est rentré chez soi. On soupe en famille, on se couche tout habillé pour se reposer d'une journée loislve, et l'on ne se réveille que pour reprendre, où on l'avait laissée, la trame uniforme d'une vie toujours indolente.

• En Egypte comme dans tout l'Orient, l'existence des femmes riches est en quelque sorte murée dans l'intérieur du logis ; elles naissent, vivent et meurent au sein de ce sanctuaire impénétrable. Toutefois, le soin des affaires domestiques et l'éducation des enfants ne les absorbent pas tellement qu'elles n'aient encore de doux loisirs ; elles ne sont même pas aussi prisonnières qu'on pourrait le penser. Tous les jeudis, elles sortent avec leurs esclaves chargées de rafraichissements. Des pleureuses à gage les suivent. C'est qu'un devoir sacré les appelle au cimetière public. Là elles font entonner des hymnes funèbres ; à ces lamentations mercenaires elles mêlent leurs accents plaintifs, elles versent des larmes et des fleurs sur les tombeaux de leurs parents, qu'elles couvrent ensuite des mets apportés par leurs suivantes, et la foule, après avoir convié les âmes des morts, prend un repas religieux, dans la persuasion que ces ombres chéries savourent les mêmes aliments et qu'elles s'associent au sympathique banquet.

• Les Egyptiennes sortent encore une ou deux fois par semaine pour visiter leurs parentes ou leurs amies. Aussitôt qu'une dame étrangère se présente au divan des femmes, la maîtresse du logis se lève en souriant, et va l'embrasser au milieu de la sille ; elle lui prend une main qu'elle presse sur son cœur à plusieurs reprises ; elle l'invite à s'asseoir sur le sofa d'honneur : « Comment avez-vous pu nous oublier si longtemps ? lui dit-elle ; ne savez-

« vous pas combien nous sommes heureuses de vous
 « voir ? Votre présence ennoblit notre demeure ; vous
 « êtes le bonheur de notre vie , la prunelle de nos
 « yeux , etc. » Tels sont les premiers compliments
 d'usage. Bientôt les inévitables pipes, le café, les sor-
 bets, les fruits, les confitures et les parfums sont appor-
 tés par les esclaves ; l'eau de rose coule sur les mains ;
 on mange, on rit, on folâtre avec une joie que j'appel-
 lerais infantine, si la candeur n'était pas inconnue à ces
 enfants de la servitude.

« Au moment de se séparer , on se dit plusieurs fois :
 « Dieu vous accorde une nombreuse postérité ; que le
 « ciel vous donne une longue vie ; puisse votre santé
 « être aussi durable qu'elle nous est chère ! etc. » Mais
 on ne s'appelle jamais par son nom ; ma mère, ma sœur,
 ma fille, voilà les titres qu'on adresse à la femme d'un
 âge mûr, à la nouvelle mariée, et à la jeune per-
 sonne.

« Tels sont les Egyptiens dans leur vie privée ; tels
 sont du moins ceux de leurs usages qu'un Missionnaire
 peut décrire ; car s'il les connaît sous beaucoup d'au-
 tres rapports, ce n'est pas pour en parler, mais pour en gé-
 mir devant Dieu. Et quand je pense combien est profond
 l'abîme qui les sépare de la vérité , je m'attendris sur
 leur aveuglement funeste, je verse des larmes amères
 sur leur avenir éternel que je voudrais prévenir, fût-ce
 au prix de mon sang.

« Daignez agréer, Messieurs, l'expression du respect
 avec lequel je suis, etc.

« † Fr.-Perpetuo GUASCO, *Evêque de Fez,*
Vicaire et Déléгат apost. de l'Egypte et de l'Arabie. »

*Autre lettre du même Prélat à M. le Président du Conseil
central de Lyon.*

Alexandrie d'Égypte, 24 février 1844.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT ,

« Je suis heureux de fournir mon tribut à vos Annales. Le sujet dont je vais vous entretenir est bien simple ; ne s'agit que d'une toute jeune fille ; mais dans cette enfant a éclaté le triomphe de la grâce, et c'en est assez pour fixer l'attention de vos pieux lecteurs.

« Sur la fin de 1841, une famille catholique composée de trois personnes, le père, la mère et une fille de dix ans, quittait Alep pour se rendre en Égypte. Après avoir visité les lieux saints et traversé la Judée, elle s'enfonça dans le désert par la même route qu'avait autrefois parcourue la sainte famille, fuyant devant la colère d'Hérode. Déjà elle apercevait dans le lointain les murs d'El-Arich, l'antique Gerara, lorsque apparut une bande de soldats albanais : à cette vue l'épouvante saisit nos pieux voyageurs, ils courent au hasara et se dispersent dans la solitude qui ne peut les cacher. La jeune fille fut trouvée par ses ravisseurs, pâle, tremblante, appelant sa mère qu'elle ne devait plus revoir, et fut emmenée captive au Caire où on l'enferma dans la maison d'un Arnaute.

« L'infortunée y passait ses jours dans les pleurs,

pouvait-elle trop en répandre sur sa liberté perdue et sur sa famille égorgée ! Un seul bien lui restait ; c'était sa foi naïve au Dieu des orphelins, et ce trésor menacé, elle le défendait avec un héroïque amour : « Sache bien, disait-elle souvent à son maître, sache bien que ton esclave est chrétienne. »

« Hélas ! il ne l'oubliait pas. Chaque jour, frémissant de n'avoir pas encore brisé ce faible roseau qui se redressait toujours sous l'effort de sa main, il recourait à de nouvelles ruses, flattait par de plus éblouissantes promesses, s'abaissait aux supplications pour se relever vaincu, mais furieux, et dans son dépit essayait de nouvelles tortures, aussi impuissantes que ses prières méprisées et ses vaines menaces. Des larmes et des sanglots, c'est tout ce qu'il arrachait à la pauvre enfant. En vain, le Turc lui disait-il : « Captive d'un musulman, tu embrasseras la religion de ton maître, ou tu vas périr de sa main. — Prends ma vie, répondait-elle, mais laisse-moi mon Dieu ; la jeune fille qui a tout perdu en ce monde, ne consentira pas à se fermer le ciel. »

« Et la grâce comptait un triomphe de plus chaque fois que l'oppresseur assaillait sa victime. Comme ces vierges timides des premiers siècles, à qui il fut si souvent donné de dompter dans l'arène des lions rugissants, de les voir enchaînés à leurs pieds par le charme divin d'une angélique vertu, la chrétienne d'Alep imposait au Turc dans sa propre maison, devenue pour elle un amphithéâtre ; et le soldat albanais, indigné de céder la victoire à une fille, à une enfant, se retirait étonné et confus de sa défaite.

« Un jour, et ce fut le 18 janvier 1843, la porte de la maison où notre captive gémissait depuis deux ans, était restée entr'ouverte : ne doutant pas que le moment

de sa délivrance ne fût venu, elle franchit sans être aperçue le seuil de sa prison, et courut se réfugier au hasard dans l'habitation voisine. Par bonheur c'était celle d'un Arménien catholique. A la vue de cette enfant qui entraît chez lui tout effarée, il la reçut dans ses bras, lui demanda qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle voulait de lui ; mais elle, tremblante, et comme poursuivie par des ennemis invisibles, ne sut répondre que par ce cri déchirant : « Sauvez-moi ! achetez-moi ! »

« Le bon Arménien pensa qu'il fallait la retirer pour le moment, et étant parvenu à la tranquilliser, il l'interrogea de nouveau et avec plus de succès. Elle lui raconta tous ses malheurs dans le plus grand détail, puis elle ajouta : « Vous ne me rendrez pas au meurtrier de ma famille ; car cette fois il tiendrait sa menace, et pour prix de ma fidélité à notre Dieu, je serais ou égorgée dans sa maison, ou vendue aux nègres du Sennaar. »

« Il n'en fallut pas davantage pour intéresser l'Arménien au sort de l'orpheline : d'abord il la tint cachée pendant plusieurs jours ; mais craignant de s'exposer à quelque avanie si d'autres que lui révélaient son secret, il jugea prudent d'informer lui-même l'autorité musulmane de tout ce qui s'était passé.

« Sur sa déposition, le gouverneur égyptien fit amener à son tribunal la fugitive et le soldat albanais ; il questionna la jeune fille sur son pays, sur ses parents et sa religion : à quoi elle répondit avec beaucoup d'assurance qu'elle était chrétienne, native d'Alep, qu'elle avait été enlevée de force dans le désert par des soldats albanais, et qu'à défaut de ses parents elle reconnaissait le curé arménien pour son père. — « Fais-toi mahométane, lui dirent les Turcs assis pour la juger, et tu partageras notre fortune et nos plaisirs. — Je suis reine par

« ma foi, répondit-elle : tous vos biens ne valent pas
 « ma couronne ; je souffrirais la mort avant d'y re-
 « noncer. »

« Tant de courage confondit dans une même admira-
 tion le tribunal et l'auditoire, les musulmans comme les
 chrétiens. Parmi les spectateurs se trouvait un jeune
 Chaldéen catholique, qui avait suivi ces débats avec le
 plus vif intérêt : charmé des vertus de la jeune fille, ravi
 de ses réponses, et s'estimant heureux s'il pouvait lui
 faire oublier ses longs malheurs, il la demanda pour
 épouse ; son offre fut agréée, et le curé de Terre-Sainte,
 Don Léonard de Spigno, mineur observantin, a comblé
 ses vœux en bénissant, il y a peu de jours, ces noces
 fortunées. Toute la population catholique du Caire a
 pris part à sa joie, et mon cœur de père, trop souvent
 abreuvé d'amertume, s'est reposé avec une indicible con-
 solation sur ces deux enfants, si dignes l'un de l'autre par
 la générosité de leur foi et l'innocence de leur vie.

« Fasse le Seigneur, dans sa miséricorde, que j'aie
 bientôt des relations aussi édifiantes à envoyer au Con-
 seil : je m'empresserai de les lui communiquer et de
 lui renouveler l'assurance du respect avec lequel je
 suis, etc.

« † Perpétuo GUASCO, *Evêque de Fez,*
Vicaire et délégal apost. de l'Egypte et de l'Arabie. »

*Mémoire adressé aux Conseils centraux de l'Œuvre de la
Propagation de la Foi, par M. Eugène Boré.*

17 décembre 1843.

« MESSIEURS ,

« Celui qui cherche à se rendre compte de l'état religieux des peuples soumis à la domination musulmane, est arrêté par des difficultés qui le poussent à des conclusions en apparence contradictoires. Tantôt il est porté à louer, et même à envier pour de grands états de l'Europe, l'espèce de sécurité dont jouissent, en divers endroits et à certains moments, les chrétiens de la Turquie et de la Perse; d'autres fois quelques actes lui retracent la barbarie intolérante des premiers siècles de l'Islamisme. Souvent il rend grâce à Dieu de trouver ses frères libres dans la pratique de leur religion, et tout à coup un incident lui fournit la triste preuve qu'ils sont gênés, molestés et dépendants dans l'exercice de leurs droits spirituels. Comment expliquer cette opposition? par l'examen du caractère musulman, tel que l'a formé la loi de Mahomet, et par les influences hostiles à l'Eglise qui changent sa droiture naturelle.

* La religion musulmane, contrefaçon grossière de la loi mosaïque avec le mélange de quelques principes

chrétiens, a emprunté au judaïsme la foi profonde et inébranlable à l'unité divine, l'observation méthodique et scrupuleuse de ses réglemens hygiéniques, mais sans se pénétrer de l'esprit de charité qui vivifie la loi nouvelle, complément et perfection de l'ancienne. Or, croire sans aimer, c'est ne remplir que la moitié de la vocation imposée à l'homme, et quiconque s'arrête ainsi à mi-chemin dans la voie de la vérité, demeurera nécessairement incomplet et défectueux. Telle est donc la nature du musulman; vous admirez en lui sa disposition à adhérer aux dogmes constitutifs de toute religion; vous n'êtes point effrayé de cette audace de la raison niant et raillant chez nous les croyances des autres; au contraire, la parole ou l'acte qui honorent Dieu, sont toujours respectés et appréciés de lui, quelles que soient la bouche ou la main qui les offrent, et la seule faute impardonnable et incompréhensible à son bon sens est le monstre de l'incrédulité philosophique. Inaccessible aux lâches suggestions du respect humain, plusieurs fois le jour il se met en prière sur la terrasse de sa maison, se prosterne dans la poussière des chemins et des places publiques; il récite par les rues, sur son chapelet, les mille et un attributs glorieux du Créateur, et pendant les trente jours de jeûne du Ramazan, l'homme qui peine à la corvée, la femme délicate ou son enfant ne porteront pas à leur bouche un morceau de pain ou un verre d'eau, tant que la lumière qui nous éclaire entre les deux crépuscules permet de distinguer le *fil blanc* du *fil noir*.

« Le mal d'autrui doit toujours coûter à dire, et c'est pourquoi nous ne voulons point exposer les défauts du caractère turc en regard de ses bonnes qualités. Notre intention est seulement de révéler ici certains vices qui lui sont ajoutés par l'esprit et les principes de la reli-

gion musulmane, parce que ces mêmes vices forment le principal obstacle au triomphe de l'Évangile.

« Et d'abord, la postérité d'Ismaël étant proclamée par Mahomet le peuple élu à qui doit appartenir l'empire de la terre, toute autre race qui méconnaît ou n'adopte point son symbole doit être exterminée par le glaive, à moins qu'elle n'achète par un humiliant tribut le droit d'exister. Si les gouvernements des états musulmans vivent aujourd'hui en bonne harmonie avec la chrétienté, c'est la nécessité de leur faiblesse qui les y contraint. Car, selon le Coran, ils ne peuvent jamais déposer les armes, et la guerre sacrée, le *Djehad*, est non-seulement légitime mais de précepte obligatoire, tant qu'il existe des *infidèles*, terme qui dans leur bouche désigne toute société non musulmane. Il ne faut donc point croire à une amélioration de leur part, sous ce rapport; elle est incompatible avec l'Islamisme. Pour le comprendre, il suffit de montrer dans quelle sujétion vivent les peuples d'une autre religion soumis à la race *croyante*.

« Tous sont encore désignés aujourd'hui sous le nom humiliant de *Raïas*, mot qui, sans avoir d'analogie philologique avec le mot *parias* qu'il rappelle, exprime au fond la même idée. Son radical arabe signifie le *troupeau* de brebis que le pasteur fait paître, tond et traite à sa guise. Or, tel est véritablement la condition des chrétiens vivant sous le joug de la domination musulmane, sauf peut-être quelques exceptions dans la Perse, l'Égypte de Mehemet-Ali et le Liban, où leur unité compacte les préserve des vexations arbitraires des pachas.

« Le *Raïa* n'est pas une personne devant la loi mahométane, mais plutôt une chose utile, dont elle use et

abuse trop souvent. En Turquie, les fonctions civiles et le service militaire lui sont interdits. Il a pour compensation le service domestique, l'industrie des arts et des métiers ; et le plus haut degré de l'échelle sociale auquel aspire son ambition est la profession lucrative de banquier. Toutefois, si les voies d'une fortune rapide lui sont ouvertes, et s'il peut à satiété se gorger des deniers publics, l'avidité jalouse de ses chefs trouve aisément aussi le prétexte de sa ruine, et il finit bientôt comme les victimes engraisées pour l'immolation prochaine du sacrifice. Hors des cités, il se livre à l'agriculture ; mais la libre possession des terres ne lui est pas assurée, et il est plutôt serf que propriétaire. Ce n'est pas que l'impôt légal soit trop pesant ; mais il est aggravé par les taxes arbitraires des gouverneurs locaux et de leurs subalternes ; en sorte que le paysan, privé par ces injustices des profits de la récolte la plus abondante, ne veut plus travailler inutilement pour les autres, et se borne à ensemen- cer le coin de terre suffisant aux besoins de sa maison. Telle est la cause de la diminution progressive de la culture, et le voyageur, habitué à la fertilité des campagnes de l'Europe, croit en mettant le pied sur le territoire ottoman entrer dans un désert.

« La Perse, malgré le caractère actif et industriel de ses habitants, offre un spectacle plus attristant encore, à cause de l'usage d'affermir et de sous-affermir les villages, livrés de la sorte aux mains de spéculateurs avides et peu scrupuleux de s'enrichir en les appauvrissant. Le *Raïa* persan a sur celui de la Turquie l'avantage de pouvoir légalement occuper les emplois publics ; il peut être anobli, devenir chef et administrateur de son village ; libre à lui encore d'entrer dans la carrière militaire, qui le conduit, avec la faveur du prince, jusqu'au rang de généralissime et de gouverneur

de province, comme le prouvent de récents exemples. Cette tolérance des Persans, qui a l'inconvénient d'habituer trop aux mœurs musulmanes les chrétiens vivant parmi eux, tient moins à leur propre religion, plus superstitieuse encore que celle des Turcs, qu'à la position particulière des chrétiens, dont le petit nombre ne peut inspirer de crainte au gouvernement. Il en est autrement de la Turquie, où la moitié de la population est chrétienne. Tout droit politique est refusé aux *Raïas*, de peur qu'en s'unissant et venant à se compter, ils ne mettent un terme à la domination qui les opprime.

« L'homme des états libres de l'Europe ne peut s'habituer au spectacle de populations douées des plus riches dons de la nature, ayant eu un passé glorieux, et maintenant tombées dans le mépris et l'avilissement. Voyez la *Raïa* en présence du Turc : ses habits comme sa maison, lorsque la façade en est peinte, n'ont point les couleurs éclatantes que se réserve le musulman ; il est condamné à porter perpétuellement le deuil, et à Constantinople où la force irrésistible de la civilisation triomphe du fanatisme, lors même qu'il est vêtu comme son maître, à la nouvelle mode adoptée par feu Mahmoud, il doit encore coudre à son bonnet une bande de taffetas noir, indiquant à tous son état de servitude. Dans les provinces où l'oppression n'a encore ni frein ni contrôle, un pacha voyant des chrétiens se présenter à lui avec des vêtements un peu propres, osa le leur reprocher en disant : « Des misérables comme vous ne doivent se promener qu'en haillons. »

« Le *Raïa* entre-t-il dans une assemblée de musulmans accroupis sur leurs canapés, il se tiendra timidement debout jusqu'à ce qu'il reçoive la permission de s'asseoir, et encore se mettra-t-il au dernier rang prescrit

par l'étiquette cérémoniale. Ses regards seront baissés et furtifs; le ton de sa voix sera craintif et doux, et sa posture celle de l'accusé à la barre du juge. Le plus souvent il ne vient pas les mains vides, ou bien les bénéfices résultant de la négociation qui l'amène, peuvent seulement lui concilier de la bienveillance. Il y a peu d'années encore qu'un Arménien fut renversé de cheval et tué, parce qu'il eut le malheur de se trouver au détour d'une rue devant le cortège du Sultan. Il sera très-difficile et quelquefois impossible au marchand de recouvrer ses créances, s'il a eu affaire à un acheteur de mauvaise foi. Ces cas, très-fréquents en Perse, sont rares en Turquie où la loyauté est une qualité assez ordinaire du caractère national. Et encore oserions-nous émettre le doute que les consciences, si scrupuleuses touchant la restitution des petites sommes, se conservent aussi pures dans le maniement des grandes; car le juge ne refuse jamais les cadeaux, et la tache de concussion souille la mémoire des plus nobles caractères politiques.

« Jamais le *Raïa* n'oserait entreprendre avec le musulman une discussion ouverte sur la religion; ce serait une témérité punie de mort immédiatement, surtout s'il mettait à nu les impostures du prophète. Beaucoup de fidèles interrogés sur ce point, se retranchent dans un silence absolu, qui a la lâcheté apparente de l'apostasie. Un livre de controverse ne pourrait encore être imprimé publiquement à Constantinople, sans mettre en péril les jours de l'auteur. Le Franc lui-même n'entrera point dans une mosquée sans la permission spéciale du gouvernement, et plusieurs hommes de police doivent l'accompagner pour sa sûreté personnelle.

« L'esprit de prosélytisme est encore ardent parmi les sectateurs de Mahomet, et ils usent de toutes les séductions que la fortune et l'autorité mettent entre leurs

mains pour gagner de nouveaux disciples. Si la foi des chrétiens orientaux était languissante et incertaine comme celle d'un trop grand nombre de chrétiens de l'occident, que de défections l'Eglise aurait à déplorer ! Que de scandales mettraient à l'épreuve la persévérance des fidèles ! Ne faut-il pas avoir une conviction profonde et un attachement tenace à la croyance de ses pères, pour la préférer avec les humiliations et la pauvreté qui l'accompagnent, aux honneurs et à la richesse, récompense immédiate de tout renégat ? Il suffit de prononcer cette courte formule. « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ou même de dire plus laconiquement encore : *Je le suis, Oulouroum*. Dès que deux musulmans témoignent qu'ils ont entendu cette profession de foi, on est contraint d'opter entre l'islamisme et la mort. Et souvent des pièges sont perfidement tendus à la simplicité des *Raïas*. On en cite qui ont été déclarés musulmans pour avoir répété machinalement ces paroles avec le crieur qui les chante cinq fois le jour du haut des minarets. D'autres, excités à les balbutier dans un moment d'ivresse, étaient ainsi punis de leur intempérance. Quelques-uns même, convaincus d'avoir proféré ces paroles au milieu des illusions d'un rêve, n'ont pu échapper à la persécution. Il n'est guère de Turc un peu fervent qui ne cherche à convertir ceux qui sont sous sa dépendance, et nous pourrions citer beaucoup de cas où les moyens employés étaient la menace et la violence. Nous avons rencontré de ces victimes dans l'intérieur de la Turquie et de la Perse, en un mot, partout où la présence d'agents européens n'arrête pas l'audace des dominateurs. La plupart étaient des Grecs et des Arméniens enlevés à leur famille dans un âge encore tendre, et exportés au fond des provinces où ils remplissent les

fonctions de secrétaires, d'inspecteurs et de trésoriers. La supériorité intellectuelle des races chrétiennes force les musulmans à y choisir ceux à qui ils confient les emplois de la comptabilité et de l'administration. A quels excès plus graves encore devait les porter le fanatisme, dans des temps où il n'était pas contenu par l'influence de la politique occidentale? On pourrait presque en conclure que le musulmanisme aurait déjà péri d'épuisement en plusieurs localités, s'il n'avait sans cesse comblé, par ces recrutements illégitimes, les vides que faisaient à sa population la guerre, la peste et la polygamie plus destructrice encore que les deux autres fléaux.

« La traite des esclaves, abolie présentement par l'humanité chrétienne des grandes puissances de l'Europe, est prospère et impunie dans les Etats mahométans. Les Circassiens, les Abazes et les marchands du Sennaar ont toujours la commission d'approvisionner les marchés de Smyrne, de Constantinople et du Caire. Combien de femmes chrétiennes sont arrachées à leur famille et à leurs maris, pour contracter malgré elles un second mariage, dont le premier abus est de les priver, par le fait, de leur propre religion et de les rendre musulmanes!

« En Turquie, le chrétien peut offrir à Dieu les prières et les hommages consacrés par sa liturgie, sans craindre jamais que le gouverneur ou l'iman, intervenant dans l'intérieur du sanctuaire, en trouble les rits et les cérémonies. Mais, par une contrariété bizarre, cette église où il est si libre, lui n'est pas libre de la bâtir. Il faut premièrement qu'il y ait un titre antérieur, reconnu par l'autorité musulmane, et constatant que ce lieu, avant la conquête, était consacré au culte divin. Sans cela on ne permettrait pas l'érection d'un monument dont la destination est opposée à la foi du Coran. Il est

vrai qu'on élude aisément cet interdit légal ; et puis on a surtout recours à l'argument décisif du *richoet*, mot spécial qui manque heureusement à nos langues et à nos usages, puisqu'il exprime le *présent* offert aux grands et aux juges pour acheter leur approbation. Ce défaut a envahi toutes les classes de la société, le palais, le ministère, le divan ou le tribunal de la justice, la mosquée, le marché et l'échoppe de l'artisan.

« Une fonction n'est point conférée, sans que le candidat n'engage ses émoluments, et quelquefois durant plusieurs années, pour payer et récompenser les personnes qui ont servi d'entremetteurs. La sentence juridique finit presque toujours par être favorable à la partie la plus riche. Il ne se passe guère de contrats et de marchés sans que l'acheteur ou le vendeur ne se réserve un bénéfice équivalent à notre mot trivial de *pot de vin*. Mais c'est en Perse, surtout, que ces habitudes de vénalité sont devenues publiques et sociales : personne n'osera vous demander un service, sans promettre d'avance des dédommagemens, et plusieurs fois nous avons vu de pauvres gens qui, jugeant de nos coutumes d'après les leurs, se croyaient obligés de payer en quelque sorte le droit de nous visiter, en se présentant avec un fruit ou une fleur à la main. Ils auraient craint d'être éconduits s'ils ne se fussent concilié notre intérêt par l'appât d'un bénéfice quelconque. Comment ces pauvres gens peuvent-ils comprendre l'absolu dévouement de la charité chrétienne ! Mais revenons au sujet.

« L'Eglise anciennement bâtie tombe-t-elle en ruine, ou un simple pan de mur miné par les eaux pluviales menace-t-il de crouler, la construction partielle de l'édifice devient aussi difficile à obtenir que la reconstruction totale. Il faut dans les deux cas dresser une requête

qui doit passer par la filière de tous les bureaux du ministère, et chaque signature obligée qu'elle rencontre sur sa route se paye au poids de l'or. La faculté de bâtir coûte autant que la bâtisse, et nous connaissons beaucoup de villages catholiques qui dans quelques années resteront privés du culte, parce que la pauvreté croissante des populations chrétiennes de l'empire ne leur permet plus de faire la demande officielle de la réparation des églises. Et qu'on ne croie pas la justice exercée gratuitement par les musulmans, surtout à l'égard des chrétiens. Les avocats et les écrivains cherchent souvent à embrouiller les affaires, à traîner en longueur les procès, à doubler la somme des amendes, et les juges ne se font pas scrupule de vendre leur sentence aux deux parties à la fois, en donnant gain de cause à celle qui rétribue le plus largement. « Ton adversaire m'a mieux payé que toi, » disait en Perse un magistrat à un pauvre Chaldéen qui se plaignait d'avoir perdu son procès.

« Outre ces rétributions destinées à récompenser des services rendus, le clergé est obligé encore de verser d'énormes sommes dans les bureaux, et d'offrir des présents pour détourner de sa tête les avanies qui le menacent. Nous savons tel pauvre Evêque faisant dans une ville de province une rente mensuelle à un riche musulman, son voisin, seulement pour conserver la jouissance de l'église qu'il a fait bâtir dernièrement. Quand le terme est passé de quelques jours, le Turc lui dit : « La clochette de ton église fait beaucoup de bruit ; ce matin, les chants de tes prêtres ont réveillé mes femmes. » Et l'Evêque qui comprend l'allusion s'empresse de lui jeter l'os à ronger, et s'obère de dettes pour qu'on le laisse, lui et son troupeau, vaquer au culte

divin. Tel autre faisait poser quelques tuiles sur le toit de sa chapelle, lorsqu'un musulman l'aperçoit et accourt en lui disant : « Donne-moi telle somme ou je te dé-
« nonce. » Le Prélat qui craignait de payer une amende plus forte, si le fait allait aux oreilles du gouverneur, dut accepter ces conditions.

« Les habitants des villes, et principalement de la capitale, ont encore une existence assez tolérable comparativement à celle des habitants de la campagne, surtout lorsque les villages sont situés sur les grandes routes de l'empire. On sait que dans tous les états musulmans il n'y a pas d'hôtellerie. Les voyageurs sont obligés de recourir à l'hospitalité publique. Mais ce devoir devient une corvée ruineuse pour les chrétiens, quand ils sont forcés de recevoir quiconque frappe à leur porte. Les musulmans les traitent en maîtres; on s'empare de leur maison; les brebis, la volaille, la crème du lait, les jardins, quand il y en a, tout est mis à contribution pour le repas du soir, et nous avons vu de misérables laboureurs apporter le dernier boisseau d'orge, destiné à leur famille, pour nourrir le cheval d'un soldat.

« A ces plaintes l'on peut répondre, à l'honneur du gouvernement actuel de la Turquie, que ces désordres sont autant de violations des dernières lois de *Gul-hané*. Les hommes les plus capables sentent le besoin d'une réforme, ils la désirent, et si Dieu a des desseins de miséricorde sur l'empire, il leur fournira sans doute les moyens et le courage de l'exécuter.

« En terminant cet exposé, nous attirerons l'attention du lecteur sur ce fait affligeant, à savoir qu'à la somme des maux endurés par les raïas de la part des musulmans, maux partagés par les catholiques, il faut ajouter un surcroît d'avaries que les enfants de la véritable Eglise ont à souffrir de la part des chrétiens dissidents. Le ca-

tholicisme est bien toujours et partout *le signe que l'on contredit*, la pierre angulaire contre laquelle heurtent toutes les passions ; et à ce caractère exceptionnel on devrait reconnaître sa divine vérité et sa conservation miraculeuse. Nos frères dans la foi, mince débris des grandes ruines de l'Eglise orientale, sont encore clair-semés et placés çà et là, comme la lumière sur le candélabre au milieu des ténèbres. Leur existence, qui est une protestation continuelle et manifeste contre le schisme et l'hérésie, irrite ceux qu'elle condamne. Aussi ont-ils l'incalculable avantage d'être éprouvés et purifiés périodiquement par les persécutions promises en partage aux véritables enfants du Christ. Chose remarquable ! ces différentes sectes, rivales et divisées sur tous les points, s'accordent néanmoins en celui de combattre l'orthodoxie, comme leur ennemi commun. De même que l'amour universel des hommes unit indistinctement les membres de la société catholique, et les porte à se dévouer pour le salut de leurs frères égarés ; ainsi une haine particulière rassemble et ligue les dissidents, dans l'unique but de nuire spécialement à ceux qu'ils ne peuvent convaincre d'erreur.

« Le récit des outrages, des violences et des oppositions de tout genre que les catholiques ont eu à souffrir et endurent encore dans l'exercice de leur culte, est trop long pour trouver place ici : autant vaudrait-il compter les épreuves journalières qui remplissent la vie de l'âme fidèle. Le plus ordinairement, la grande accusation intentée aux catholiques est d'être *Francois* et amis des *Francois*, et ces dénonciations étranges se font aux Turcs, afin d'exciter leur ressentiment et de provoquer leurs vengeances. Sans cesse on leur fait craindre que la foi religieuse des catholiques ne cache la pensée politique de s'unir avec l'Occident pour les déposséder de leurs conquêtes. Grecs,

nestoriens, jacobites, cophtes, arméniens désunis, tous acceptent la même calomnie et en usent comme d'un épouvantail près des autorités turques et persanes ; les ministres protestants mêlent au besoin leur voix à cet harmonieux concert, notamment en Perse où, depuis cinq années, ils travaillent par ce moyen déloyal à arrêter les travaux de nos Missionnaires et à les faire bannir du royaume.

« E. BORÉ. »

*Lettre du P. Riccadonna, de la Compagnie de Jésus,
au P. Planchet, de la même Société.*

« MON RÉVÉREND PÈRE,

• Vous me demandez si dans mes courses apostoliques je n'ai pas recueilli quelques traits propres à vous édifier. En voici un qui répondra peut-être à vos pieux désirs.

« Au commencement de 1841, une famille nestorienne composée de trois personnes, une pauvre veuve nommée Nassimou, avec son fils Nuejié et sa fille Schimouni, était venue d'Amadie se fixer à Erbella. Le pays voisin était habité par des chaldéens catholiques. Bientôt il s'établit entre eux et la famille nestorienne de fréquents rapports, à la suite desquels ces trois enfants de l'erreur embrassèrent notre Religion sainte.

« Or, un jour que la jeune Schimouni allait puiser de l'eau à la fontaine publique d'Erbella, un musulman, aussi connu pour ses vices que pour sa haine contre les chrétiens, s'approcha d'elle et lui proposa de se faire mahométane. Sans lui répondre, Schimouni s'enfuit pleine d'horreur et d'effroi chez sa mère.

• Le turc ne devait pas l'y laisser en paix. Voyant sa première tentative échouée, il s'en alla trouver une femme musulmane, à qui il dicta le rôle odieux qu'elle avait à remplir, convint du prix avec elle, et le lendemain, cette misérable, voilée selon l'usage du pays, fut conduite devant l'habitation de Nassimou. Là, en

présence de deux témoins, le turc l'interroge; elle répond qu'elle est Schimouni et qu'elle veut embrasser le Koran. Aussitôt l'imposteur mène les témoins auprès du cadî, pour certifier la déclaration qu'ils viennent d'entendre; et celui-ci ordonne à son tour que la jeune fille lui soit présentée. La vraie Schimouni comparait à sa barre. On la félicite de son abjuration. Mais elle, avec autant d'indignation que d'étonnement, jure qu'elle ne sait rien de tout ce qu'on lui impute. De leur côté, les témoins affirment qu'elle a déclaré devant eux changer volontairement de religion. C'est tout ce qu'il en fallait au juge; la preuve légale existait: il adjugea donc la chrétienne au prophète. En vain protesta-t-elle contre la sentence. Sa fermeté ne fit qu'aggraver son malheur. Le cadî prononça qu'elle serait incarcérée et soumise aux tortures, jusqu'à ce qu'elle reconnût la vérité de ses prétendus aveux. Elle fut en effet jetée en prison, les pieds et les mains chargés de chaînes, sans autre aliment que du pain et de l'eau, et condamnée à recevoir la bastonnade trois fois par jour, et cela pendant cinq jours consécutifs.

« Mais ce fut sans succès; la courageuse jeune fille était bien résolue à mourir, s'il le fallait, plutôt que de renier son Dieu. Les musulmans, d'ailleurs, n'étaient pas sans appréhension sur les suites de cette affaire; ils se rappelaient que trois mois auparavant le consul français de Bagdad avait tiré de leurs mains plus de vingt chrétiennes, réduites en esclavage par le bey de Ravan-douze: s'il apprenait de nouvelles violences, n'était-il pas à craindre qu'il n'intervînt de nouveau, et que son énergie bien connue ne fit retomber la persécution sur ses auteurs? Ils ôtèrent donc à Schimouni ses lourdes chaînes, et cessèrent de la frapper pour essayer sur elle la séduction des promesses. Elle y résista comme elle

avait fait aux tourments. Mais, devenue un peu plus libre depuis que le genre de ses épreuves avait changé, elle en profita pour méditer son évasion. On lui avait dit que le vice-consul français de Mossoul, M. Jean Benni, couvrait les opprimés de sa protection généreuse : dans son malheur c'était son unique ressource ; elle se déroba furtivement à la surveillance de ses gardiens, et le 8 juin elle vint à Mossoul avec sa mère se mettre sous la sauvegarde de l'agent consulaire.

« M. Benni l'accueillit comme son enfant, loua sa constance et ranima son courage. Tandis qu'elle commençait à respirer sous l'égide du vice-consul, un nouveau malheur la frappait dans son frère ; car à peine sa fuite était-elle connue, que le cadi d'Erbella avait fait incarcérer Nuejié comme otage. M. Benni réclama aussitôt sa mise en liberté, et fut assez heureux pour obtenir la délivrance de cette seconde victime, qui vint aussi se réfugier à Mossoul.

« Par malheur le visir Mohammed-Pacha se trouvait alors à Mardin. En son absence, le gouverneur de Mossoul se mit aussi en tête de contraindre Schimouni à l'apostasie. Il fit donc venir les témoins d'Erbella, et le 29 juin, somma le vice-consul de livrer la jeune fille à son tribunal. Un refus énergique fut tout ce qu'il obtint. Au lieu de sa pupille, ce fut M. Benni qui se présenta au divan, pour demander sinon qu'on abandonnât les poursuites, au moins qu'on les différât jusqu'au retour prochain du visir. Ce n'était pas ce que voulaient les juges. Persuadés que Mohammed rendrait justice à la chrétienne, ils repoussèrent tout ajournement, et comme ils avaient la force en main, sans respect pour le représentant d'une puissance alliée, ils violèrent son domicile et en tirèrent l'infortunée Schimouni qui, toujours intrépide et toujours fidèle à son Dieu, protesta qu'on la cou-

perait en morceaux avant de lui arracher une abjuration.

« Tandis qu'elle passait du tribunal dans un cachot affreux, dont il fut défendu aux chrétiens d'approcher, le zèle du vice-consul ne restait pas oisif. Déjà il avait expédié au visir des lettres pressantes qui, malheureusement, furent interceptées par les arabes du désert. Un second courrier fut plus heureux et rapporta des instructions favorables. Mais le gouverneur n'en tint pas compte. A la réception des dépêches, il convoqua le divan, où l'agent français fut appelé, et sans communiquer les ordres qu'il avait reçus, il lut la lettre dans laquelle M. Benni dénonçait au visir l'iniquité des magistrats de Mossoul :

« Et voilà, ajouta-t-il en fureur, les accusations qu'un raïa se permet contre nous ! Je le livre à vos insultes, et si vous croyez que sa mort puisse expier votre injure, je l'abandonne à votre vengeance ! »

« On n'osa pas cependant se porter contre lui à cette extrémité. Mais Schimouai paya pour le vice-consul. Rappelée de nouveau à la barre du gouverneur, elle repoussa avec une nouvelle énergie les dépositions mensongères des témoins. N'importe, on voulait en finir : « Au nom de nos lois, dit le juge, je te déclare musulmane ! — Et moi, s'écria la captive, je déclare que je suis chrétienne, que je l'ai toujours été, que je le serai jusqu'à la mort. » Le juge, bondissant sur son tribunal, commanda aux bourreaux de la flageller. Elle reçut ce jour-là près de cent coups de bâton. On lui arracha avec les cheveux des lambeaux de peau saignante. — « Tant qu'il me restera un souffle de vie, il est à Jésus-Christ, » murmurait la jeune fille d'une voix étouffée par la douleur. A ces mots, le cadî s'en prend aux bourreaux : « Ils ne font pas leur devoir, dit-il au gouverneur. Ne voyez-vous pas, à la mollesse de leurs coups, que l'argent du vice-consul

« retient leurs bras ? Laissez-moi faire ; je me charge ,
 « moi , de mesurer le châtimeut à l'obstination de la
 « chrétienne. » Et il la fait emporter chez lui sur un
 brancard , loin de tout encouragement , de toute conso-
 lation humaine , afin de la torturer plus à son aise.

« Libre cette fois de persécuter sans contrôle et sans
 témoins , il chargea de fers sa victime , la tint constam-
 ment exposée , sous un ciel de feu , aux ardeurs brûlantes
 du soleil , joignant chaque jour le supplice du fouet à la
 privation presque totale des aliments. Aussi fut-elle bien-
 tôt réduite à la dernière extrémité. Un médecin qui la vit
 dans cet état , pensa qu'elle ne pouvait pas vivre au delà
 de vingt-quatre heures. Et pour désoler encore son ago-
 nie , le cadi lui répétait sans cesse que si elle ne se faisait
 pas musulmane , on allait l'abandonner comme un vil
 jouet aux outrages de la populace turque.

« Dieu ne permit pas qu'il réalisât cette horrible me-
 nace. On venait d'apprendre à Mossoul que le consul gé-
 néral à Bagdad avait porté ses plaintes à Constantinople ;
 de son côté , M. Benni avait écrit de nouveau au visir , et
 des ordres plus impérieux de Mohammed avaient enjoint
 au gouverneur de suspendre la procédure jusqu'à son re-
 tour. Il fallut bien céder. Après trois mois et demi d'ab-
 sence , Mohammed rentrait enfin à Mossoul , et le jour
 même où la Chaldée fête la patronne de Schimouni , cette
 héroïque néophyte était rendue à sa mère. Elles reprirent
 ensemble le chemin d'Amadie , lieu de leur naissance , afin
 d'y achever leurs jours en paix , dans la pratique de la
 Religion et la fidélité à la foi dont elles avaient failli être
 les martyres. — J'étais moi-même dans cette ville au mo-
 ment où elles venaient y chercher le repos.

« Agréez , mon révérend Père , etc.

« RICCADONNA , S. J. »

MISSIONS DE SIAM.

*Lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique dans
le royaume de Siam, à ses frères et sœurs.*

Bangkok, le 1^{er} août 1843.

« MES CHERS FRÈRES ET SŒURS ,

« Je ne puis répondre aujourd'hui à toutes vos questions; mais puisque mon cher Joseph est si curieux de savoir comment les Siamois font la guerre, je vais vous en dire un mot. Permettez-moi auparavant quelques observations sans lesquelles vous ne comprendriez rien au système militaire que je vais exposer.

« 1° A Siam, personne n'est indépendant : dès qu'un jeune homme a atteint l'âge de seize à dix-huit ans, il est obligé de se donner à un prince ou à quelque grand mandarin qui le prend sous sa protection, et auquel il a recours lorsqu'on lui suscite une querelle ou qu'on lui

intente quelque procès. 2° Lorsqu'il s'est ainsi inféodé à un grand du royaume, c'est comme soldat, comme médecin, comme peintre, comme orfèvre ou comme exerçant un état dont ce seigneur peut tirer profit, en le faisant travailler pour lui et gratuitement pendant trois ou quatre mois de l'année; le reste du temps il est libre de chercher sa vie comme il peut. 3° Si le client n'a ni état ni profession, il est obligé d'apporter chaque année une certaine quantité de riz, de fruits, de gibier, d'ivoire ou d'autres choses utiles, en tribut à son suzerain. 4° Dès qu'un Siamois s'est constitué vassal, tous ses enfants mâles, de génération en génération, dépendent du prince dont il est feudataire, et lorsqu'ils sont en âge, ils sont tenus de rendre à ce prince les mêmes services que leur père, c'est-à-dire d'être soldats si leur père était soldat, médecins s'il était médecin, etc. Voilà pourquoi tous nos chrétiens sont ou militaires, ou médecins, ou interprètes. 5° Un chef est-il appelé par le roi sous les drapeaux, il emmène avec lui tous ses clients, les uns en qualité de combattants, les autres de rameurs, ceux-ci pour prendre soin de sa santé, ceux-là simplement pour lui former un cortège d'honneur; en sorte que sur cinq ou six mille hommes qui entrent en campagne, il n'y en a quelquefois que cent ou deux cents qui portent le fusil. 6° Au retour de l'expédition, chacun rend son arme et rentre dans ses foyers: de cette manière, il est beaucoup de Siamois qui sont allés souvent à la guerre, et qui n'ont pas fait feu une seule fois en leur vie. 7° Un soldat reçoit une paye annuelle de trente-six francs; un médecin et un interprète, de quarante-huit; et pour un si beau salaire ils sont assujettis à des corvées qui les occupent au moins deux ou trois mois par an. De plus, lorsqu'ils sont en campagne, leur absence se prolonge quelquefois une ou deux années,

pendant lesquelles ils sont obligés de se procurer, à leur compte, la nourriture et les vêtements nécessaires ; car, près ou loin de leurs familles, en temps de guerre ou en temps de paix, ils ne reçoivent jamais que leur solde annuelle, qui se distribue en présence du roi et avec une grande solennité. Aussi la plupart de nos chrétiens sont-ils très-pauvres, et c'est presque toujours la femme qui nourrit le mari et les enfants, soit en faisant des gâteaux, soit en pêchant des écrevisses à la ligne, ou en élevant des porcs qu'elles vendent aux Chinois.

« Lorsqu'une expédition est résolue, et qu'un chef a reçu ordre du roi de marcher à l'ennemi, il fait aussitôt avertir tous ses clients de se préparer à partir au premier signal. Chacun alors fait sa petite provision de riz, de tabac, de sel, d'arêque et de bétel, qu'il met dans un sac, ainsi qu'un vase en terre pour cuire son riz ; et au jour marqué on se rend chez le prince, où on l'attend jusqu'à ce qu'il soit prêt : il paraît enfin, monté sur son éléphant, et chacun le suit à pied, pêle-mêle, sans tambour ni trompette.

« On se met en route avant le jour ; vers les neuf ou dix heures du matin, on s'arrête pour prendre un peu d'aliment et de repos ; et quand la chaleur commence à diminuer, c'est-à-dire vers trois heures du soir, on continue la marche jusqu'à la nuit. A peine a-t-on fait halte, que la troupe s'éparpille ; chacun va ramasser un peu de bois, fait cuire son riz, le mange et se couche à la belle étoile. Il n'y a que le général et les grands chefs qui soient abrités par des tentes ; tous les autres dorment, ou du moins passent la nuit, exposés à la rosée, au vent et à la pluie.

« Au bout de quinze jours, de trois semaines au plus, les petites provisions des soldats étant épuisées, ils n'ont plus de ressource pour vivre que dans le vol ou

l'aumône ; mais comme ils n'ont pas toujours occasion de piller ou de mendier, ils passent souvent un et deux jours sans aucune nourriture. La fièvre fait alors parmi eux d'affreux ravages ; et ce qui multiplie encore les victimes, c'est que n'ayant point d'hôpitaux, les médecins ne soignent le malade qu'autant qu'il peut suivre le corps d'armée ; dès qu'il n'a plus la force de soutenir une longue marche, ne fût-il que légèrement blessé, on lui prépare deux rations de riz, et on l'abandonne ainsi au milieu des déserts où il est bientôt la proie des bêtes féroces. Figurez-vous un de ces malheureux délaissés dans ces lugubres solitudes, quel ne doit pas être son désespoir ! Mais c'est bien autre chose, lorsque après une bataille on en abandonne ainsi deux ou trois cents qui ne peuvent plus marcher, et qui se voient mourir de faim ou dévorer par les tigres !

« Il est vrai qu'ils évitent le combat autant qu'ils peuvent, et qu'ils ne cherchent guère qu'à surprendre çà et là quelques hommes isolés, afin de les présenter au roi comme un gage de leur victoire. Quelquefois ils sont surpris, à leur tour, par l'ennemi qui les massacre sans pitié, ou les renvoie dans leur pays après leur avoir coupé le nez, les oreilles, ou les extrémités des pieds et des mains ; car les Annamites ne se soucient pas, comme les Siamois, de faire des prisonniers.

« Dans la guerre qui eut lieu l'année dernière, comme presque tous mes chrétiens étaient partis avec un frère du roi, qui dirigea son expédition par mer, il n'en mourut qu'un seul, et ce fut de maladie. Ce général avait la réputation d'un prince guerrier : sans doute que sa valeur s'était signalée par de plus brillants exploits ; car après avoir examiné de loin avec une lunette d'approche la forteresse qu'on voulait emporter, il se retira à deux journées de distance, enjoignant à ses troupes de

commencer l'attaque. On suivit ses ordres, c'est-à-dire qu'on tira le canon pendant quatre ou cinq jours, mais de si loin que les boulets n'arrivaient pas même au pied des remparts; puis on lui fit dire que les projectiles et la poudre étaient entièrement épuisés. Aussitôt il envoya un messenger prévenir le roi que la citadelle était imprenable, et il reçut ordre de revenir. Il n'en fut pas ainsi de ceux qui formaient l'armée de terre, presque toute composée de païens : ils sont encore en campagne; la fièvre, la faim et la misère en tuent tous les jours un grand nombre; jusqu'à présent ils ont fait prisonniers environ trois cents Cochinchinois tout au plus, et leurs morts s'élèvent déjà à plus de quinze mille. En voilà assez, je pense, pour vous donner une idée du courage des Siamois et de la manière dont ils font la guerre.

« Je ne sais pas si dorénavant je pourrai vous écrire aussi souvent que je l'ai fait jusqu'ici; car dernièrement il a été résolu qu'aussitôt la saison des pluies passée, c'est-à-dire vers la fin de novembre, je me mettrais en route pour essayer de pénétrer dans le Laos, pays que Monseigneur voudrait enfin évangéliser. Ce voyage qui doit durer près de deux mois, toujours en barque, ne présente rien de bien dangereux de la part des voleurs ou des bêtes féroces; mais comme je suis obligé de partir en cachette, vu qu'on ne m'accorderait point de passeport, je ne sais pas encore quel parti prendre pour éviter les douanes des frontières, qui ne manqueraient pas, si j'étais reconnu, de me ramener à Bangkok de brigade en brigade. Si, une journée ou deux avant d'arriver à ces douanes, je rencontrais un guide qui voulût, pour de l'argent, me dérober à leur surveillance, en me conduisant à pied par monts et par vaux, je laisserais là ma barque et je partirais volontiers avec lui, m'abandonnant à la Providence; autrement, je serai obligé d'al-

ler droit aux postes militaires, sans paraître les craindre, et si je m'aperçois qu'on songe à m'arrêter, il faudra alors tâcher d'épouvanter le chef en lui faisant entendre que je suis libre, et qu'il n'a aucun droit sur ma personne, ou bien lui fermer la bouche avec de l'argent. Qu'un de ces moyens réussisse, il est bien probable que je m'établirai au Laos, pour ne plus revenir à Bangkok. A la volonté de Dieu ! Tout ce que je puis vous demander, c'est de prier pour le succès de mes travaux au cas que je puisse annoncer l'Évangile à ce pauvre peuple.

« Je suis, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

« Votre tout dévoué Frère,

« J.-B. GRANDJEAN, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam, à M. Albrand, directeur du Séminaire des Missions étrangères.

Bangkok, le 24 juillet 1843.

« CHER CONFRÈRE ,

« Je viens de faire un long voyage avec M. Vachal et M. Albrand, votre cousin. Après avoir navigué au sud-ouest de Bangkok, l'eau venant à nous manquer, il fallut tirer nos barques sur la vase; puis tournant à l'ouest et remontant un magnifique canal tiré au cordeau, nous entrâmes dans la rivière *Thâ chin*, dont l'embouchure est large et majestueuse. A demi-journée de là, on commence à rencontrer des bâtiments immenses où l'on fabrique le sucre; chaque manufacture occupe au moins deux cents ouvriers, tous Chinois. Or, ces établissements se comptent par centaines. Votre cousin m'avait devancé auprès d'eux; le lendemain matin j'aperçus ce Missionnaire debout sur le rivage, à la tête d'une soixantaine de Chinois chrétiens. Ma barque mandarine se dirigea de ce côté, et je débarquai devant une petite église couverte en chaume où l'on célébra les saints mystères.

« Je laissai M. Albrand préparer ses néophytes à la confirmation, et en compagnie de M. Vachal je poussai mes

découvertes presque jusqu'à la source de la rivière, l'espace de soixante lieues environ. Arrivé à la ville appelée Sùphânthâburi, je fus arrêté par des bancs de sable insurmontables. Là se trouve une population de plusieurs milliers de Laociens ; le fleuve est extrêmement poissonneux et infesté de crocodiles ; les plaines, parsemées d'antiques palmiers, sont d'un coup d'œil magnifique ; en portant ses regards à l'est, sur un terrain légèrement ondulé et fuyant à perte de vue, on a le même horizon qu'en mer ; à l'ouest, il est borné par une chaîne de montagnes où abonde surtout le bois de cam-pêche.

« De là nous redescendîmes vers une petite rivière qui coule au nord-ouest ; nous y trouvâmes une quantité de barques annamites, appartenant à nos chrétiens qui font la pêche, et qui nous approvisionnèrent de poissons et de tortues. Nous visitâmes Sòng-Phinông, gros village pittoresque, bâti au milieu des campagnes de riz et tout près de la lisière des bambous sauvages qui bordent le pied des montagnes. J'allai offrir quelques présents au chef du village, riche propriétaire qui a une vingtaine d'éléphants et plusieurs centaines de buffles. Je me mis à le prêcher ainsi que sa famille, et il reçut la bonne nouvelle avec joie, promettant de venir plus tard s'instruire à Bangkok. De Sòng-Phinông nous nous rendîmes à Nâkôn-xâi-s'î, ville considérable dont la population se compose de Chinois, de Laociens, de Cambogiens et de Siamois ; sa latitude est à peu près huit lieues au nord de la capitale. Quand j'eus confirmé et visité les néophytes, nous revînmes à Bangkok par un canal étroit, dont la navigation est exploitée par des douaniers. Comme leurs attelages n'étaient pas prêts, et que nous ne voulions pas attendre, nous fîmes remorquer nos barques par nos rameurs. Quand ils furent essoufflés,

hors d'haleine, il fallut bien nous mettre de la partie et tirer nous-mêmes comme des buffles. Que ne vient-il ici des entrepreneurs de canaux et de chemins de fer!

« Je suis pressé, je pars cette nuit pour Juthia. Je vous prie de présenter mes amitiés à tous nos chers directeurs. Tous mes confrères se portent bien. Priez pour nous.

« Votre très-humble serviteur et frère en Jésus-Christ.

• † J. BAPTISTE, *Evêque de Mallos,*
Vicaire apostolique de Siam. »

Notice sur le mandarin Benoit, par le même Prélat.

« Le mandarin Benoît a été d'une grande édification pour la chrétienté de Bangkok pendant sa dernière et longue maladie, et ses funérailles ont été faites avec beaucoup de pompe, pour répondre aux désirs du roi et des princes.

« Benedicto Ribeiro das Alvergarias, issu d'anciens Portugais, autrefois auxiliaires à la cour de Camboge, transmigra de la province de Battambang à Bangkok, avec tous les chrétiens de son village. Il était alors âgé

d'une douzaine d'années. Peu après, ses parents l'envoyèrent au collège, et de là il fut associé, comme collaborateur, à un prêtre qui allait faire mission. Il m'a raconté lui-même qu'il a fait bien des courses et essuyé bien des fatigues pour procurer le saint baptême à une foule d'enfants moribonds.

« Plus tard il se maria; mais le choléra lui ayant bientôt enlevé sa épouse, il détacha de sa succession deux vastes bâtiments qu'il offrit à l'Église pour en faire un presbytère. N'étant encore que lieutenant-canonnier, il avait su captiver les bonnes grâces du roi qui, l'ayant emmené à la guerre du Laos, lui faisait préparer les mets de sa table, ce qui indique qu'il avait une confiance exclusive en sa fidélité, craignant sans doute que tout autre ne l'empoisonnât.

« Un jour que le roi avait fait attacher des prisonniers Laociens à la bouche d'un canon, il ordonna à Benoît d'y mettre le feu; mais lui, en digne chrétien qui a horreur de servir d'instrument à un acte de barbarie, se tenait prosterné devant son prince sans bouger, quoiqu'il sût bien qu'il s'exposait à la mort par une telle désobéissance. Le monarque irrité le fit saisir par ses satellites, et un autre fit feu à sa place. Quand la colère du roi fut passée : « Misérable, dit-il, je te pardonne; « mais pourquoi n'as-tu pas fait feu à mon ordre? — « Je craignais le péché, répondit Benoît. — Vous autres chrétiens, répartit le prince, vous observez une « religion bien austère. »

« Quelque temps après, le roi éleva Benoît au grade de grand mandarin, avec le titre de *Phâja Visét Sông Kram mén pùn jâi* (mandarin précieux de la guerre, habile à tirer le canon). Le jour de son installation, il y eut selon la coutume une procession solennelle autour des remparts avec musique et fanfares. Le nouveau

mandarin était habillé en costume de général européen, avec chapeau à grand plumet, assis les jambes croisées sur une estrade dorée que supportait un petit char attelé de deux ânes, monture d'honneur dans ce pays. Tout le cortège, composé de plus de deux mille hommes défila sur la place royale devant Sa Majesté siamoise qui, placée au balcon d'un belvédère, frappait des mains en signe d'applaudissement.

« Le mandarin Benoît avait un si bon cœur qu'il aurait voulu rendre service à tout le monde; chrétiens et païens s'adressaient à lui de tous côtés, et quand il s'agissait de leur obtenir quelque faveur, malgré une hernie qui le tourmentait sans cesse, il était d'une activité surprenante. Plus d'une fois, en voyant qu'il achetait souvent des esclaves païens, trop jeunes ou trop vieux pour qu'il pût être d'aucun secours, je lui demandais de quelle utilité lui seraient ces gens-là? « Je les achète, répondait-il, pour avoir leur âme; » et, en effet, le plus grand nombre de ses esclaves a été baptisé. Il a aussi procuré le même bienfait à une femme de distinction que le roi lui avait fait épouser en secondes noces.

« En 1834, quand les Siamois allèrent attaquer la Cochinchine, Benoît eut encore souvent occasion de montrer sa charité pour les malheureux. A la prise de Chodok, ordre fut donné par le barcalon, ou général en chef, de massacrer tous les prisonniers qu'on trouva aux fers ou à la cangue dans les cachots. Dès qu'il le sut, Benoît se hâta d'aller implorer la clémence du grand mandarin, demandant au moins la vie des chrétiens détenus pour cause de religion. Il fut assez heureux pour l'obtenir, et aussitôt il courut, arriva juste au moment où le glaive allait frapper les victimes, et arracha des mains des soldats une douzaine de chrétiens, qu'il amena comme en triomphe à la barque de guerre qu'il monta.

« Il avait aussi un zèle extraordinaire pour le culte divin. Ayant équipé et chargé une somme chinoise, il fit vœu qu'au retour du navire il emploierait la moitié du gain à construire une belle église : mais ses désirs furent trompés, la somme fit naufrage, et néanmoins deux ou trois ans après il se donna tant de mouvements qu'il put élever un beau temple au vrai Dieu ; on peut dire que ce fut à la sueur de son front, puisqu'il surveillait lui-même l'ouvrage, encourageait les travailleurs et mettait souvent, avec eux, la main à l'œuvre.

« Il serait trop long de raconter tous les services qu'il a rendus à la religion sur cette terre idolâtre. Parvenu à l'âge de soixante-six ans, ses infirmités dégénérent en crises très-douloureuses ; il se hâta donc de mettre ordre à sa maison et à sa conscience. Il dit à son frère, en ma présence : « Je t'en prie, charge-toi du soin de mes affaires, des remèdes et de tout ce qui regarde le corps ; pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon âme. » A la nouvelle qu'il allait plus mal, le roi lui envoya sept de ses médecins qui ne le quittèrent plus. Un chef des pages venait tous les jours de sa part avec des présents de fleurs et de fruits rares, et allait rendre compte au roi de l'état du malade. Un jour Sa Majesté lui fit dire : « Je vois bien que mes médecins auront de la peine à vous guérir ; dites à l'Evêque et aux prêtres qu'ils fassent des bonnes œuvres tant qu'ils pourront, pour vous conserver la vie. »

« Enfin, après avoir reçu tous les secours de la religion, purifié par une longue et cruelle maladie, et sentant sa fin approcher, il appela sa femme et ses enfants, leur fit le signe de la croix sur le front, leur donna sa bénédiction dernière, et s'endormit dans le Seigneur, le 8 mars 1843. Dans cette nuit-là même, son frère alla en porter la nouvelle au roi qui lui dit avec un tendre inté-

rét : « Eh bien! maintenant, voulez-vous que j'envoie
 « cent talapoins pour prier auprès de son corps? —
 « Sire, je ne le désire pas. — Voulez-vous que j'aide en
 « quelque chose aux funérailles? — Comme il plaira à
 « Votre Majesté. » Le roi fit donner des parfums pour
 laver le corps, des étoffes blanches pour l'ensevelir, de la
 cire et une somme de quatre-vingts ticaux (1).

« Pendant les huit jours qu'on employa à préparer
 les funérailles, des groupes de chrétiens siamois, cambo-
 giens, chinois et annamites récitaient le chapelet, chacun
 à son tour et dans sa langue, au lieu où le corps était
 exposé ; pendant ces huit jours, bien des princes et des
 mandarins envoyèrent aussi leur offrande. Enfin les
 obsèques furent célébrées avec pompe, au milieu d'une
 multitude de chrétiens et de païens qui regrettaient en
 lui leur chef, leur ami et leur bienfaiteur. »

(1) « Le tical vaut environ vingt-cinq francs de notre monnaie.

*Lettre de M. Raymond Albrand, Missionnaire apostolique,
à M. Albrand, son frère.*

Bangkok, 24 mars 1843.

« MON CHER FRÈRE ,

« Depuis que Mgr Courvesy me rappela en 1834 de ma chère Mission de Syncapour, pour venir évangéliser les Chinois qui habitent le continent et qui forment la moitié de la population siamoise, jusqu'à l'arrivée de mon cher confrère, M. Dupont, ma vie a été des plus monotones. La seule ville de Bangkok, si grande et si peuplée, étant plus que suffisante pour occuper tous mes instants, je ne pouvais faire aucune excursion dans l'intérieur du pays. Poser les premiers fondements de ma chrétienté naissante, lui donner le développement dont l'heureuse disposition des Chinois envers notre sainte religion la rendait susceptible, chercher de nouveaux prosélytes, et pour cela parcourir en barque les rues-canaux de la capitale, qui est bâtie sur pilotis comme Venise, les instruire, les baptiser, leur accorder les soins et les secours de mon ministère, que leur jeunesse dans la foi, leur fervente piété rendaient indispensables, tel a été mon apostolat pendant cinq ou six ans : apostolat si consolant que, n'eussé-je pas obtenu d'autre

résultat de mes efforts , je me croirais trop dédommagé de tous mes sacrifices ; non, ce n'est pas inutilement que j'aurais traversé les mers. Peut-on trop faire pour le salut d'une seule âme ? Et, quand un Missionnaire voit son ministère béni par des conversions nombreuses, est-il au monde une position préférable à la sienne ?

« Après 1840, MM. Dupont et Vachal m'ont été successivement adjoints, et l'arrivée de ces deux confrères m'a rempli le cœur de joie. Désormais je suis assuré sur l'avenir de ma Mission, mes pauvres Chinois de Siam ne seront pas abandonnés ; je puis, quand le Seigneur le voudra, chanter mon *Nunc dimittis*.

« Ce double renfort a ouvert un plus vaste champ à mon ministère. Mgr Pallegoix, notre Vicaire apostolique, a jugé le moment opportun d'appeler, par une prédication plus directe, à la connaissance de l'Évangile et à la participation du salut tous les Chinois répandus sur la surface du royaume. En conséquence, dans les trois années qui viennent de s'écouler, j'ai multiplié mes courses à travers les provinces. Je consacre environ six mois à cette œuvre, c'est-à-dire la seule partie de l'année où l'on peut voyager sous ces climats brûlants et malsains. Partout le Seigneur a béni les travaux de son pauvre prêtre ; diverses localités sont devenues des stations chrétiennes où s'offre de temps en temps le véritable sacrifice ; je ne leur fais pas de visites sans y baptiser un certain nombre de néophytes de tout âge, préparés d'avance par mes catéchistes qui presque toujours m'y précèdent. Ces catéchistes me sont du plus grand secours pour le succès de mon ministère ; mais combien serait plus abondante la moisson, s'il nous arrivait de nouveaux collaborateurs, si nos ressources étaient moins en disproportion avec nos besoins !

« Voulez-vous avoir une idée de mes courses aposto-

liques ? Pour cela , je n'ai qu'à raconter mon dernier voyage , car ils se ressemblent tous. *Bang-pla-foi*, station nouvellement érigée , a reçu ma première visite. Pour m'y rendre, ainsi qu'aux autres chrétientés éparées à l'est de Bangkok, il me faut traverser le golfe, ce qui n'est pas très-rassurant, vu la petitesse de ma barque. La tempête nous surprit au milieu des flots ; plusieurs fois ma faible embarcation faillit chavirer : néanmoins, alors comme toujours, j'étais sans crainte, sachant par expérience qu'il y a une Providence spéciale pour les Missionnaires. Et d'ailleurs, en cas d'accident, qui y perdrait ? Assurément ce ne serait pas moi.

« Dans toutes mes excursions , je porte avec moi une ample provision de quinine , afin que, si la fièvre venait à me saisir, je pusse m'en défendre avec quelques pilules. Assez souvent je trouve occasion d'en faire part aux malades que je visite, et il n'en faut pas davantage pour me faire auprès d'eux la réputation de docteur.

« Cette précaution est surtout nécessaire lorsque je vais près des montagnes. Les naturels disent qu'elles sont infestées de malins esprits qui font mourir en vingt-quatre heures. Avec des idées plus saines, nous appelons tout simplement ces malins esprits *fièvre des bois* : maladie très-dangereuse en effet , et qui a bientôt emporté ses victimes ; pour en être atteint, il suffit de se reposer sous les arbres touffus des montagnes, ou d'y boire de l'eau fraîche. On voit sur les sentiers , au milieu de ces forêts insalubres , beaucoup d'ossements humains. Jusqu'ici , grâce à Dieu, j'ai été préservé du fléau.

« Mon costume de voyage est assez singulier pour que je vous en dise deux mots. Sans bas, sans souliers, sans chapeau , à plus forte raison sans soutane, je chemine avec tout le sans-*façon* du pays , couvert d'une simple chemise et d'un pantalon. Ce qui serait presque

un scandale en France est ici nécessité ; nous sommes obligés de nous vêtir de la sorte, afin de n'être pas reconnus comme étrangers et ramenés à la capitale, où probablement on ne nous ferait d'autre mal que de nous interdire de nouvelles sorties. Les Siamois prennent cette précaution par la crainte de favoriser l'invasion du royaume, en laissant circuler en liberté des explorateurs ennemis. Pour nous la mesure est inutile : travestis de la manière que je viens de décrire, nous passons pour des chrétiens natifs de Siam ; seulement, le profil de notre nez et la nuance de notre teint nous trahissent quelquefois. Aux Chinois même païens je ne fais pas mystère de ma naissance, ils ne m'ont jamais dénoncé ; et pour mes Chinois convertis, je n'oserais pas même leur faire l'injure d'un tel soupçon.

« Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point ils me sont reconnaissants du bienfait de la foi, que le Seigneur a daigné leur accorder par mon ministère. Lorsque mes catéchistes exhortent à s'amender quelques chrétiens moins fervents que les autres, je les ai souvent surpris à leur dire que leur conduite attriste le *vieux Père*, lui qui a quitté parents, famille et patrie, qui est venu de si loin pour le salut de leurs âmes. C'est là, de tous les arguments, celui qui fait le plus d'impression sur leur cœur. »

Bangkok, 12 février 1844.

« Cette année, j'ai éprouvé de nombreuses tracasseries. Cependant j'ai baptisé une centaine d'adultes, et j'ai ouvert deux nouvelles Missions qui donnent de grandes

espérances. Bientôt je vais me remettre en course. Des catéchumènes préparés au sacrement de la régénération m'attendent en cinq endroits différents, que je visiterai en poussant jusqu'à *Tchantaboun*.

« J'ai avec moi huit à dix petits enfants qui me rendent quelques services, en même temps que je les forme aux sciences; le plus âgé a treize ans, et le plus jeune en a dix à peine. Comme leurs parents habitent la province, je suis obligé de les nourrir. Plusieurs de ces enfants m'ont été donnés par écrit, en sorte que personne ne peut les ravir à ma sollicitude. Voici l'histoire de l'un d'eux : Son père et sa mère, qui sont païens, l'avaient vendu deux livres d'argent; heureusement pour lui, son aïeul maternel, chrétien octogénaire, parvint à se procurer cette somme et le racheta. Alors il me confia ce précieux dépôt; mais craignant qu'après sa mort les parents ne vinssent me l'enlever pour le revendre encore, il m'a fait un écrit par lequel il déclare qu'avant de m'arracher mon pupille, ils doivent me rembourser le prix de sa rançon, et c'est ce qu'ils ne feront jamais. Je l'ai baptisé, je suis content de lui; j'espère qu'un jour, promu au sacerdoce, il sera l'apôtre de sa famille et de son pays. Que ne puis-je le montrer aux jeunes prêtres d'Europe pour les engager à venir sauver de si belles âmes!

« Raymond ALBRAND, *Miss. apost.* »

MISSIONS

DE L'OCÉANIE ORIENTALE.

Lettre du P. François-d'Assise Caret, de la Société de Picpus, à Mgr l'Archevêque de Calédoine, Supérieur général de la même Société.

Mission de Notre-Dame-de-Foi à Tahiti, le 21 février 1842.

« MONSEIGNEUR,

« C'est pour la troisième fois que je vous écris de Tahiti, où je suis avec les Pères Saturnin et Armand, depuis le 31 décembre dernier. Craignant que mes lettres ne vous soient pas parvenues, je répète dans celle-ci les nouvelles qu'elles contenaient.

• Le 26 juin, Marguerite Huaputoka, la troisième de nos catéchumènes de Vapou, vint nous prier de l'in-

struire pendant l'absence du roi qui était alors à l'île Tahuata. Ce jour-là même la tribu de Naiki commença à persécuter ceux qui manifestaient le désir de nous écouter ; ce qui fut cause que plusieurs cessèrent tous rapports avec nous ; mais Huaputoka n'en montra que plus de fermeté, ainsi qu'une autre néophyte un peu plus âgée qu'elle. Toute la haine des païens se porta donc sur ces deux femmes. On employa les supplications et les menaces pour les détourner de leur pieux dessein ; on leur représenta que la reine était irritée, et qu'elle les chasserait de leurs terres si elles continuaient à braver son ressentiment.

« Ces deux insulaires qui connaissaient déjà les vérités fondamentales de notre sainte Religion, et qui, par la grâce de Dieu, en avaient été profondément touchées, répondirent à leurs parents que la reine pouvait se mettre en colère, si cela lui convenait ; mais que pour elles, craignant plus le courroux de Dieu que le sien, elles ne prendraient conseil que de leur conscience. « Quant à vous, ajoutèrent-elles, vous n'avez rien à redouter, puisque vous n'écoutez pas les Missionnaires : « si c'est là un crime, il n'y a que nous de coupables. » Elles continuèrent, en effet, à venir recevoir nos instructions avec plusieurs enfants, et nous nous appliquâmes à seconder de notre mieux des dispositions si généreuses.

« Cette persévérance augmenta naturellement la rage des païens. On ne s'en tint pas à insulter nos disciples et à blasphémer en leur présence le Dieu qu'ils adoraient, on entreprit de les dompter par la famine. Tout à coup les familles auxquelles ils appartenaient refusèrent de leur donner aucune espèce d'aliments ; de sorte que ces infortunés étaient réduits à aller chercher dans les bois

des fruits sauvages; ils en trouvaient très-peu, et encore étaient-ils brutalement chassés par les païens qui les rencontraient, et qui se disaient propriétaires du terrain, quoiqu'il fût inouï à Vapou que l'on eût jamais disputé aux pauvres cette chétive nourriture. « Allez, leur disait-on, allez demander à manger au Dieu des étrangers. »

« Toutes ces persécutions ne furent point capables d'éloigner de nous nos néophytes; il est vrai que nous nous efforcions de les dédommager en les recevant, s'il était possible, avec plus de bonté et de bienveillance. Nous primes même le parti de loger dans notre cabane tous les jeunes garçons, et de partager avec eux le peu de vivres que nous pouvions nous procurer. De leur côté, ces bons Indiens témoignaient à écouter la parole sainte un zèle qui ne le cédait en rien aux plus fervents néophytes de Mangaréva.

« Ce qu'il y avait de plus admirable, c'était leur désir de mourir en confessant le vrai Dieu. Depuis les enfants de l'âge le plus tendre jusqu'aux plus anciens, tous savaient que leur persévérance à suivre nos instructions leur coûterait probablement la vie. Aussi leur conversation presque habituelle roulait-elle sur le bonheur des chrétiens qui avaient versé leur sang pour Jésus-Christ. Je leur racontais souvent quelques histoires des martyrs pour entretenir leur ferveur; je leur disais que dans presque tous les pays ceux qui avaient eu la force d'embrasser les premiers le christianisme, avaient été victimes de leur fidélité à la grâce, et que le même sort les attendait peut-être; que du reste, obligés de vivre au milieu d'un peuple infidèle, il leur serait impossible d'y conserver la foi s'ils manquaient de courage. Tous montraient les plus admirables dispositions.

« Tel était l'état du petit troupeau de Vapou, quand

l'un de nos confrères, le Père Colomban, arriva de Ta-huata dans l'intention de me décider à partir pour Tahiti. Il avait, disait-il, acquis la certitude que, malgré les promesses faites par la reine Pomaré de nous recevoir dans ses états, les protestants allaient nous fermer l'entrée de ces îles, si l'on ne se hâtait de prévenir leurs manœuvres. Que faire dans cette alternative? Je n'avais personne que je pusse laisser à ma place auprès de ma congrégation naissante, qui n'était encore, il est vrai, ni chrétienne ni catéchumène, mais qui montrait la bonne volonté à laquelle la paix du ciel est promise. Je ne pus me résoudre à l'abandonner au moment du péril. Je chargeai donc le Père Colomban d'aller prendre le Père Armand avec le catéchiste Nil à l'île Nukahiva, et de se rendre avec eux à Tahiti; il fut convenu que je resterais quelques mois encore à Vapou avec le Père Saturnin, pour voir si nos néophytes soutiendraient la rude épreuve que nous attendions à la prochaine arrivée du roi. Tout le monde savait qu'il avait plusieurs fois menacé de nous massacrer, s'il nous trouvait encore dans l'île à son retour. Chaque jour on le répétait à nos néophytes: « Quittez donc la parole de ces étrangers, leur disait-on; le roi va les tuer en arrivant, et on pillera tout ce qu'ils ont. » Néanmoins tous persévéraient à venir auprès de nous; et l'instruction les fortifiait de plus en plus.

« Une épreuve inattendue était réservée à Huaputoka. Un jour que nous étions réunis, la reine entra dans notre cabane et voulut que nos disciples chantassent un cantique; on s'empessa de la satisfaire. Pendant ce temps-là, quelques sauvages qui cueillaient des *Meï* sur des arbres voisins, tentèrent, en lançant la perche dont ils étaient armés, de percer notre toit de feuilles: je les réprimandai en présence de la reine, qui ne dit mot. Mais à peine Huaputoka fut-elle de retour chez elle, que

la reine s'y rendit, et entourée du peuple qui s'était attroupe, elle parla avec beaucoup de colère à cette pauvre femme, la menaçant des plus terribles supplices, si elle revenait auprès de nous. La foule criait et hurlait contre nos disciples, et plusieurs disaient qu'il fallait les mettre au four avec nous, puisqu'ils s'opiniâtraient à nous écouter. Le vieux père de Huaputoka passa la nuit à presser sa fille de céder à l'orage; mais il ne gagna rien sur elle : elle lui prouva au contraire que l'Évangile est la parole du salut, et elle déclara en finissant qu'elle mourrait avec ses deux enfants plutôt que de retourner au paganisme, dont elle connaissait l'absurdité et les fourberies. Elle vint en effet le lendemain comme à l'ordinaire, et le Seigneur la récompensa de sa fermeté en lui donnant de nouvelles forces. Elle en avait besoin; car c'était contre elle que les païens dirigeaient surtout leurs efforts, la regardant comme la personne la plus influente de tout le troupeau.

« Cependant, comme nos auditeurs commençaient à bien connaître notre sainte Religion, nous en admîmes onze au catéchuménat, la veille de l'Assomption de Marie. Je n'ai pas besoin de vous dire que la cérémonie se fit à huis clos, sans qu'aucun païen le sût, et le lendemain, tous vinrent, dès le point du jour, assister à la messe jusqu'à l'offertoire; ce qu'ils firent tout le temps du catéchuménat.

« Enfin, le roi débarqua le 18 septembre, et nous reçûmes par le même vaisseau des lettres du Père François de Paule, qui nous donnait avis que ce prince, en quittant Tabuata, avait déclaré de nouveau qu'il nous ferait périr à son retour à Vapou. Je laisse à penser si nous étions sans inquiétudes. Un jour se passa sans qu'il arrivât rien, sinon que le fils aîné de Pueri (c'est la plus

âgée de nos catéchumènes) qui était revenu avec le roi, adressa à sa mère de sanglants reproches sur ce qu'elle était assez folle pour écouter nos prédications; il ajouta qu'il se regardait comme déshonoré aux yeux de toute l'île, d'avoir une mère qui, à son âge, abandonnait les usages de ses ancêtres. C'était toucher cette malheureuse femme à l'endroit sensible : elle fut ébranlée, sans toutefois cesser de venir aux exercices; le dimanche 26 septembre elle parut encore à la messe avec les autres catéchumènes; mais ce jour fut un jour de catastrophe.

« Comme nos disciples se retiraient de grand matin, après avoir assisté à la sainte messe et à l'instruction, les deux femmes Huaputoka et Pueri furent arrêtées par un prêtre des idoles qui leur dit : « Pourquoi vous obstinez-vous à aller chez les Missionnaires, malgré les défenses qu'on vous a faites? » Au même instant le roi parut lui-même, et sa colère éclata : « Voilà donc, s'écria-t-il, ces femmes opiniâtres, qui n'écourent rien! si je les vois approcher de ce lieu, je les perce moi-même de ma lance, et si je les trouve chez les Missionnaires, je les brûle tous dans leur maison. » Ces deux pauvres femmes s'en allèrent sans rien dire; et quelques heures après, Huaputoka reparut chez nous : elle était extrêmement souffrante, mais décidée à mourir plutôt que de trahir sa foi. Ce même jour, la tribu d'Atipopo vint tout entière à Hakahau fêter l'arrivée du prince. Tous les jeunes garçons que nous avions admis au catéchuménat étaient dans notre maison, lorsque, vers dix heures du matin, la tribu dont je viens de parler se porta en masse sur notre demeure, qu'elle cerna. Nous l'entendions s'exciter à la démolir, ce qui eût été chose facile. Comme l'audace de ces insulaires allait toujours croissant, nous crûmes qu'ils avaient ordre du roi de nous massacrer. Alors nous primes le parti d'ouvrir notre porte, et de leur deman-

der ce qu'ils voulaient. Nous nous présentâmes donc, le Père Saturnin et moi, à l'entrée de notre maison, et nous leur parlâmes à peu près en ces termes :

« Nous voilà tous les deux ; vous pouvez nous tuer ;
 « nous sommes sans armes. Mais répondez : quel mal
 « vous avons-nous fait pour nous traiter comme des vo-
 « leurs et des assassins ? Nous vous annonçons, vous le
 « savez, qu'il n'y a qu'un seul Dieu qu'il faut adorer :
 « voilà tout notre crime ! Encore une fois, tuez-nous, si
 « cela vous plaît ; que votre roi vienne, qu'il soit témoin de
 « notre mort. Nous irons au ciel ; peut-être obtiendrons-
 « nous de Dieu qu'il ne vous punisse pas d'avoir versé
 « notre sang. Mais que diront les étrangers, quand ils
 « apprendront que vous nous avez ôté la vie sans sujet,
 « à nous qui sommes vos hôtes ? » Ils écoutaient en si-
 lence. Quelques-uns même nous dirent : « Pourquoi vous
 « ferions-nous du mal ? Vous êtes des gens pacifiques. »
 Peu à peu nous vîmes cette foule se disperser paisible-
 ment, à l'exception d'un petit nombre d'insulaires qui
 demeuraient immobiles à nous regarder. Nous dîmes à
 ces derniers : « Puisque vous ne voulez nous faire aucun
 « mal, nous rentrons chez nous. » Nous fermâmes en
 même temps notre porte, et un instant après il n'y eut
 plus personne autour de notre cabane.

« Assurément, ce fut Dieu qui nous inspira de leur
 parler avec tant de douceur ; car nous apprîmes depuis
 qu'ils ne cherchaient qu'un prétexte pour nous massacrer.
 Durant toute cette scène, nos catéchumènes se comportèrent
 avec un sangfroid admirable, à l'exception de l'un d'eux,
 nommé Raphaël, qui voulait résister seul à tous ; mais
 nous le calmâmes.

• Cependant le fils aîné de Pueri pressa tellement sa
 mère les jours suivants, qu'elle céda enfin et ne revint

plus. Avec elle tomba sa fille, ainsi qu'une catéchumène infirme que ses parents menaçaient de laisser mourir de faim. Huaputoka et les autres disciples ne furent nullement ébranlés par ces défections, ce qui irrita de plus en plus le roi contre cette néophyte; il ordonna même à quelques hommes de l'étrangler. Heureusement c'étaient des parents de la catéchumène, et ils refusèrent d'obéir. Alors le roi déclara que si cette femme s'obstinait à désertier le paganisme, il faudrait trancher la difficulté en exterminant les étrangers qui l'endoctrinaient.

« Comme nous craignions à chaque instant d'apprendre la mort de Huaputoka, je la baptisai le 2 octobre, sous le nom de Marguerite; et depuis ce moment, son cœur fut soulagé. Ses deux enfants, avec deux autres jeunes garçons, furent aussi admis au baptême, la veille de la fête de tous les Saints. Nous comptons donc alors sept néophytes que nous cultivions de notre mieux, et auxquels nous donnions les avis propres à les diriger après notre départ, dans le cas où nous serions obligés de nous séparer d'eux.

« Ainsi, depuis près de six mois, nous étions toujours à la veille d'être dévorés par ces cannibales, dont la fureur n'était évidemment retenue que par la puissance invisible du Seigneur. Chaque jour les menaces et la rage des païens s'augmentaient d'autant plus qu'ils ne pouvaient, malgré tous leurs efforts, réussir à ébranler aucun de nos disciples. Enfin, le 21 décembre, la goëlette *le Rob-Roi*, portant le pavillon de Tahiti, parut au large dans la baie. Je me rendis au rivage, où aborda bientôt une petite embarcation qui me porta à bord avec le roi de Vapou. Là, après avoir pris connaissance des lettres de nos Pères qui me marquaient que ma présence était indispensable à Tahiti, je demandai passage pour

cette île, et j'avertis le roi de la nécessité où je me trouvais de partir, ajoutant que si plus tard lui et son peuple désiraient entendre la parole du salut, on leur enverrait des Missionnaires. Je lui demandai encore si on pillerait nos effets au départ : il me donna sa parole qu'on les respecterait ; il fit même semblant de nous regretter. Il me donna, au sujet de nos chrétiens, que je lui recommandai en grâces, toutes les promesses que je voulus, bien décidé à n'en tenir aucune.

« De retour à terre, j'annonçai à mes néophytes que nous allions partir, sans pouvoir les prendre avec nous, parce que le capitaine manquait de vivres. Que de pleurs alors, que de sanglots de la part de ces pauvres Indiens !
 « Quand vous serez loin, s'écriaient-ils, nous serons
 « tous mis au four si nous n'apostasions pas. Mais nous
 « préférons toujours la mort au crime. » Je tâchai de ranimer leur confiance en Dieu, et je leur promis que je reviendrais au plus tôt les conduire à Mangaréva. Ils se consolèrent un peu. Cependant nous procédâmes sans délai au transport de nos effets sur le rivage ; mais au même instant, notre maison fut encombrée par les païens qui commencèrent à piller tout ce que nous avions. De son côté, le roi, malgré les présents que nous lui avions offerts pour conserver à ce prix quelque chose, fit transporter nos malles chez lui, où elles furent brisées, et tout ce qu'elles contenaient enlevé. Je ne conservai pour ma part que les médailles qui m'avaient été données par le Saint-Père en 1838. Mais, en même temps, nous eûmes lieu d'admirer une marque signalée de la divine Providence : c'est que, dans ce pillage universel, aucun des ornements sacerdotaux, aucun des vases ni des linges sacrés, ne tomba entre les mains des sauvages ; nous conservâmes aussi nos livres, et nous fûmes fort heureux de nous sauver avec cela et la soutane que nous avions

sur le corps. Encore ce peu que nous conservions a-t-il été presque entièrement avarié par la mer. Nous avons perdu dans cette circonstance la valeur de mille piastres environ, sans compter que nous avons été sur le point d'être massacrés.

« Quant à nos néophytes, on les insultait sous nos yeux, on les menaçait devant nous de les manger après notre départ. L'un d'eux, nommé Pierre, eut assez de vigueur pour s'arracher des mains de ceux qui voulaient l'entraîner loin de nous, et pour se maintenir dans notre barque avec un autre chrétien nommé Raphaël. Une veuve avec ses deux enfants s'était avancée jusque sur une pointe de rocher, pour se jeter à la mer et gagner le navire; mais le capitaine refusa de la prendre à son bord. Il faut avoir eu autant de peine que nous à arracher ces âmes au démon, pour comprendre combien notre cœur eut à souffrir en nous séparant de ce petit troupeau, plus fervent encore que celui de Gambier, parce qu'il s'est formé et fortifié au milieu de la persécution. Hélas! que sont-ils devenus? ont-ils persévéré? les a-t-on tués comme on les en menaçait? nous n'en savons rien. Les deux aveugles de la tribu d'Atipopo, qui s'étaient formellement prononcés pour notre sainte Religion, ont-ils pu communiquer avec leurs frères, comme nous le leur avions recommandé? Jean, ce Job de la terre de Vapou, a-t-il été abandonné? nous l'ignorons. S'il nous arrivait un navire de guerre, nous le prions d'aller au secours de ces infortunés néophytes. »

Tabiti, le 2 juin 1842

« Le Père Colomban, en revenant de Gambier, a touché à Vapou. Quelques naturels étant montés à bord, il engagea le capitaine à les retenir en otage, pendant que trois fidèles de Mangaréva, qu'il conduisait avec lui, allèrent à terre pour savoir des nouvelles des chrétiens que j'y avais laissés. Ils trouvèrent l'infirmes Jean dans la maison de Marguerite, avec les trois autres chrétiens, les anciens catéchumènes et trois nouveaux disciples. Pas un n'avait fléchi devant la persécution. Les Mangaréviens leur proposèrent de se réfugier à bord; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient le faire, et qu'ils attendaient Tareta (Caret) Ah! quand pourrai-je revoir ces bons néophytes! peut-être vont-ils se multiplier ainsi par eux-mêmes. Les desseins de Dieu sont si différents de ceux des hommes!

« Je suis, etc.

« François-d'Assise CARET. »

Lettre du Père Cyprien Liausu, Supérieur de la Mission de Notre-Dame-de-Paix aux Iles Gambier, Prêtre de la Société de Picpus, à Mgr l'Archevêque de Calédoine.

Ile Mangaréva, le 16 juin 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Dans le cours de l'année dernière, j'ai eu l'honneur de vous transmettre les détails les plus consolants sur notre Mission ; aujourd'hui je me bornerai à reproduire les mêmes nouvelles, parce que dans ce pays, maintenant tout chrétien, les choses vont toujours à peu près de la même manière. Notre population continue à augmenter rapidement : vous en jugerez vous-même en apprenant que, cette année, nous avons compté ici cinquante-deux naissances, tandis que nous n'avons eu que vingt-deux décès. La piété se maintient : il y a eu, en 1841, six mille trois cents communions dans la grande île, qui ne compte que seize cents habitants. On ne cite dans tout l'Archipel que quatre indigènes qui n'aient pas fait leurs pâques.

« Vous savez, Monseigneur, que notre but en venant parmi ces peuples a été avant tout d'en faire des chrétiens, et puis d'améliorer aussi leur existence matérielle, en leur apprenant les arts de première nécessité et les connaissances qui sont pour l'homme un bienfait.

Il fallait d'abord songer à les nourrir, à les vêtir et à les loger : c'est aussi de ce côté que s'est portée d'abord notre attention. Dieu a béni nos efforts, et nous n'en sommes plus maintenant à de simples essais ; nous avons, à la grande île seulement, huit métiers de tissanderie, lesquels ont confectionné cette année deux mille trois cents brasses de toile. Tout le coton a été filé en deux mois et demi et tissé en sept mois. La quantité d'étoffe qui est revenue à chacune des fileuses, a été aux unes de trois à cinq brasses, et aux autres de dix à onze, proportionnellement à leur travail.

« Les bâtiments nouvellement élevés sont, à Taravai, une église de soixante-quinze pieds de long, avec la sacristie en dehors ; une maison pour le roi, de quarante-deux pieds de façade ; une autre résidence pour nous de trente pieds. A Akamaru les habitants s'occupent à réunir les matériaux nécessaires à la construction d'une église de quatre-vingts pieds de long, y compris la sacristie qui sera derrière l'autel. Nous avons déjà quatre fours à chaux, et on va en faire un cinquième. Tous nos insulaires sont résolus à se bâtir des maisons en pierres, parce qu'ils trouvent que les constructions en bois se pourrissent trop vite, et les obligent trop fréquemment à abattre leurs plus beaux arbres.

« Mais cette bonne volonté se trouve enchaînée pour le moment par la nécessité où ils sont de se procurer de la nourriture. Ils ont assaini tous les endroits marécageux pour y planter du taro ; ils ont arraché les forêts de roseaux inutiles qui couvraient les montagnes, et ont planté à la place des patates douces. Après le terrible ouragan de 1841, ils avaient semé dans les vallées des courges qui, dans la pénurie presque absolue d'autres aliments, leur ont sauvé la vie. La crainte de la famine, jointe à

nos exhortations, leur a donné un tel goût pour l'agriculture, qu'ils ont défriché jusqu'aux plus mauvais terrains occupés par la fougère. Nous espérons que dans la suite ils n'auront plus à redouter ce fléau. Leurs arbres à pain, si cruellement endommagés par l'orage dont j'ai parlé, repoussent avec vigueur, et donneront du fruit dans cinq ou six mois.

« Nous sommes ici trois prêtres, depuis l'arrivée du Père Potentien Guilnard, qui nous est venu de Valparaiso tout malade. Les frères Gilbert et Fabien jouissent d'une bonne santé, et travaillent toujours avec ardeur à nos établissements. Les uns et les autres me chargent, Monseigneur, de vous présenter leurs hommages, et de vous dire qu'ils sont bien contents de leur position.

« Je ne sais point d'autres nouvelles dignes d'être adressées à Votre Grandeur. Il ne me reste qu'à vous prier d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel je suis, etc.

« Cyprien LIAUSU, *Missionnaire apostolique,*
Supérieur de la Mission de Notre-Dame-de-Paix. »

*Lettre du Père Désiré Maigret, Prêtre de la Société de
Piepus, Préfet apostolique des îles Sandwich, à un
Prêtre de la même Société.*

Honolulu, 30 octobre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Le navire qui vous portera cette lettre est *l'Ajax*, commandé par M. Letellier de Lillebonne; ses marins sont pour la plupart du diocèse de Rouen. A leur arrivée ici, un homme qui se donne le titre de chapelain des matelots, leur a distribué, avec l'Écriture sainte, quantité de petits livres sortis des presses protestantes de l'Amérique. Selon les ministres, autant de Bibles placées, autant de conversions faites; de sorte que, si ces Bibles toutes seules changeaient les cœurs, comme ils le prétendent, nous ne verrions que des saints sur les navires. Hélas! il s'en faut bien qu'il en soit ainsi! Les assassins des *Sept Îles*, près de l'Ascension, où j'ai été relégué pendant sept mois, avaient aussi des Bibles; ils y faisaient des lectures deux ou trois fois par jour; ils savaient presque par cœur ce livre sacré; mais il faut voir comme ils le commentaient au profit de leurs passions, et comme ces interprétations, laissées à leurs caprices individuels, étaient propres à les rendre meilleurs.

« Pour revenir aux matelots de *l'Ajax*, je doute fort

qu'on ait réussi à en faire des protestants par le moyen des livres qu'on leur a distribués. Cependant il serait bien à désirer que les catholiques fissent pour conserver la foi de leurs frères, ce que les protestants font pour la détruire. Ne pourrait-on pas répandre une foule de bons ouvrages dont la réimpression coûterait peu, et qui seraient bien autrement capables de convertir les marins ou de les prémunir contre le vice, que ces misérables brochures américaines qu'on voit partout, et qu'on ne lit qu'une fois, si tant est qu'on les lise? Si ces opuscules ne coûtaient rien, le matelot les recevrait avec plaisir; il les lirait plus souvent qu'on ne pense, et en tirerait du profit pour le salut de son âme. J'ai vu nos marins, honteux de ne pas posséder un seul livre, venir m'en demander : que n'avais-je, comme notre chapelain protestant, une bibliothèque nombreuse à leur offrir!

« Messieurs les ministres viennent d'établir ici une société de tempérance, à l'instar de celles d'Angleterre et des Etats-Unis. Ils y ont fait entrer tout ce qu'ils ont pu recruter d'insulaires; des milliers de kanaks, qui n'avaient jamais bu que de l'eau, ont juré qu'ils ne boiraient jamais de vin. Ceux qui ont donné leurs noms font partie de ce qu'ils appellent *Puali jnu vai* (armée qui boit de l'eau). Les soldats de cette nouvelle milice sont distingués par une cocarde qu'ils portent au chapeau, s'ils en ont, ou pendue au cou; et sur cette cocarde, qui n'est qu'un morceau de papier, est écrite la devise : *Plus de liqueurs enivrantes, rien que de l'eau fraîche.*

« Ces jours-ci, notre *Puali jnu vai* a fait une promenade solennelle dans la ville. Il y avait des bannières, il y avait des pavillons; et, sans parler des missionnaires calvinistes et du gouverneur en grand uniforme, il y avait des kanaks en masse, des hommes, des femmes et des enfants : tous marchaient en rang, cinq par cinq, ou dix

par dix. La poussière, qui ne manque pas dans nos rues, était si grande, que quelquefois la *Puali jnu vai* disparaissait à nos regards. Placés au haut du clocher, d'où nous découvrons toute la ville, nous avons suivi des yeux cette singulière procession, où personne ne priait ; elle est enfin entrée dans le temple protestant, et là on a fait répéter à tous les membres le serment qu'ils ne boiraient plus que de l'eau.

« Le soir même, le commandant d'un navire de guerre américain, qui se trouve dans la rade, vint me voir, et me raconta que l'un des porte-bannière étant allé à son bord, on lui avait présenté de l'eau-de-vie, et que le brave homme en avait bu deux grands verres. Ce que voyant, le capitaine avait fait emporter la bouteille, et mettre à la place du vin de Bordeaux, dans la crainte qu'il ne s'enivrât ; et le porte-bannière, qui probablement avait la tête solide, avait encore bu quatre verres de vin.

« Assurément la tempérance est une excellente chose ; mais on me permettra de douter que ce moyen réussisse à l'établir parmi nos insulaires. En vain on interdira les liqueurs étrangères et les boissons fermentées ; il faudrait changer les cœurs pour empêcher les excès ; mais c'est ce que les calvinistes ne feront pas, parce qu'ils ne sont point les envoyés de Celui qui change à son gré les volontés les plus rebelles.

« Je suis, etc.

« L. D. MAIGRET,
Provicaire et Préfet apostolique. »

*Lettre du R. P. Desvaulx, Prêtre de la Société de Picpus,
à un Prêtre de la même Société.*

Iles Sandwich, Oahu, 29 décembre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Le 23 du courant, un navire de guerre français, *la Boussole*, commandé par M. Vrignaud, a mouillé dans la rade de Honolulu. Nous nous attendions enfin à recevoir des nouvelles de Mgr de Nilopolis; mais nous avons été cruellement trompés dans notre attente. Le commandant nous a dit qu'un bateau à vapeur avait parcouru le détroit de Magellan pour aller à sa recherche, et qu'il n'avait rencontré aucun vestige de son passage : aurait-il donc péri dans les flots avec tous ses compagnons? Souvent nos néophytes nous demandent s'ils reverront bientôt leur Evêque : que leur répondre? Et lorsque cette perte sera connue, quel effet elle va produire sur les esprits! Priez Dieu que le découragement ne se mette pas parmi nos chrétiens.

« Comme si ce n'était pas assez des angoisses où nous plonge un malheur qui ne paraît que trop certain, nos ennemis nous persécutent toujours de leur mieux. M. Mallet, commandant de *l'Embuscade*, qui vint visiter ces îles au mois d'août de l'année dernière, avait fait accepter au roi les conditions suivantes : 1° que les élèves de la haute école catholique ne seraient plus obligés de payer la taxe personnelle, et qu'ils jouiraient des mêmes privilèges que

ceux de la haute école protestante ; 2^o que la loi qui défend de se marier à ceux qui ne savent pas lire , serait à l'avenir appliquée avec une impartialité égale aux protestants et aux catholiques ; 3^o que l'inspecteur des écoles délivrerait des diplômes à ceux de nos élèves qui seraient capables , sans avoir égard à la religion qu'ils professent ; 4^o qu'il n'y aurait plus de persécutions ni de tracasseries de la part des agents subalternes.

« Nous ne désirions qu'une chose , c'était que ces conditions fussent exécutées. Mais, le navire une fois parti, l'arbitraire recommença comme auparavant. Et , pour ne parler que de nos écoles , à la fin de l'année 1842, les élèves de M. Maigret furent mis aux fers , parce qu'ils réclamaient l'exécution de la parole donnée ; et pour sortir de prison , il leur fallut payer double taxe. Il nous est toujours impossible d'obtenir un seul diplôme. Bien des fois nous avons présenté des candidats qui , au jugement du gouverneur, du roi lui-même et de tous les étrangers qui avaient assisté à leurs examens , étaient fort instruits : l'inspecteur les a toujours refusés. Je suis convaincu que le plus savant homme d'Europe , s'il avait le malheur d'être papiste , et qu'il vint se faire examiner par nos docteurs , ne serait pas trouvé capable de tenir une misérable école de sauvages.

« On va jusqu'à nous contester , à nous Missionnaires , le droit d'instruire la jeunesse , et l'on veut que nous bornions notre enseignement aux personnes d'un âge mûr et aux vieillards. Dans plusieurs districts , on a enlevé de force les enfants de nos écoles , et réduit leurs pauvres parents à mourir de faim , en les dépouillant de leurs terres et en leur interdisant *la mer et la montagne*. Contrairement aux promesses du roi , données par écrit au commandant de *l'Embuscade* , on a forcé nos chrétiens de travailler aux églises et aux maisons d'écoles calvinistes ;

et ceux qui ont refusé de le faire ont été mis à l'amende, liés avec des cordes, traînés de tribunal en tribunal, et traités de la manière la plus barbare, jusqu'à leur faire vomir le sang. A Hawaï, les agents de police sont venus souvent porter le trouble parmi les chrétiens, et les chasser de l'église, lorsque, le dimanche, ils étaient réunis pour prier. Partout enfin les violences se succèdent avec un caractère de jour en jour plus alarmant. A Kauaï, le révérend Père Barnabé a été saisi par l'ordre du gouvernement, et relégué dans sa case, pour l'empêcher de réfuter les calomnies atroces accréditées sur son compte. Pendant la nuit, on a renversé un autel érigé par ce Missionnaire dans une maison qu'il avait louée, et en même temps on lui a fait signifier la défense de le rétablir. Ces jours derniers nous avons appris qu'une église, nouvellement construite par les catéchumènes de *Mauï*, a été livrée aux flammes, et la main qui a profité des ténèbres pour allumer l'incendie est encore inconnue. Faut-il en conclure que ces vexations ne se font pas sans l'ordre du roi ou des principaux chefs, puisqu'on n'a jamais puni ceux qui en ont été les auteurs? Je laisse à d'autres le soin de prononcer.

« Vous voyez, mon révérend Père, que nous ne sommes pas sans peine ni sans combats. Nos adversaires sont nombreux et puissants. Dans une histoire de *Hawaï* qu'ils ont récemment publiée, les protestants ont fait le recensement des ministres, maîtres d'écoles et médecins qui se trouvent dans cette île : leur nombre se monte à quatre-vingt-neuf. A cette légion nous ne pouvons opposer que neuf prêtres catholiques qui manquent de tout : quatre sont à *Oahu*, trois à *Hawaï* et deux à *Kauaï*. Cependant notre troupeau ne cesse pas de s'accroître ; il se passe peu de jours sans que nous inscrivions le nom de quelque nouveau catéchumène. Nous avons déjà près de

douze mille cinq cents chrétiens dans notre archipel : ce n'est guère que la dixième partie de la population. Sur cent dix ou cent vingt mille habitants que l'on compte dans ces îles, il y en a près de la moitié qui sont indifférents, c'est-à-dire qui veulent vivre au gré de leurs inclinations et qui tiennent encore, quoique secrètement, aux anciens usages. Le reste se partage entre les prétendus réformés et nous. Il y a par conséquent trois classes bien distinctes : les calvinistes (*ka poe kalavina*), les catholiques (*ka poe katolika*), les infidèles (*ka poe eteni*). Les calvinistes ayant de leur côté tous les chefs, et par conséquent toutes les richesses du pays, sont naturellement plus nombreux que les catholiques. L'erreur est sur le trône : jugez si elle doit voir avec plaisir la vérité se répandre et faire tous les jours de nouveaux progrès. Aussi, comme vous l'avez vu, elle n'oublie rien pour entraver notre ministère ; mais nous espérons que ses efforts seront vains contre la vérité. »

2 janvier 1844.

« Hier, M. le commandant de la *Boussole* nous a fait l'honneur d'assister à l'examen de nos élèves, avec quelques-uns de nos officiers et M. notre consul. Ils ont bien voulu nous témoigner leur satisfaction, et ils ont ajouté que jamais ils ne se seraient attendus à trouver tant d'appétitude et d'instruction chez des enfants qui ne viennent que de sortir de l'état sauvage. Il faut avouer, en effet, qu'il y en a beaucoup parmi eux qui se feraient distinguer dans les écoles d'Europe.

« Il me reste à vous dire un mot sur l'état actuel de ces îles et les mœurs de leurs habitants. A l'exception de quelques améliorations opérées par les étrangers dans les

endroits qu'ils habitent, les terres sont dans le même état qu'autrefois. Les plaines qui se trouvent sur le bord de la mer sont en général fort arides : on fait souvent cinq ou six lieues sans rencontrer un arbre ; on n'y voit d'autre verdure qu'un peu de gazon et quelques arbrisseaux. Souvent il n'y a que la terre nue et des pierres. Les ruisseaux qui descendent des montagnes sont la seule ressource du pays. On pratique diverses saignées pour faire couler l'eau dans les marais où l'on plante le taro. Si les ruisseaux viennent à tarir, c'est alors une disette complète dans le pays.

« Quoiqu'il y ait des montagnes fort arides, surtout au sud, elles sont généralement verdoyantes. C'est là qu'on va chercher le bois nécessaire pour la construction des maisons et pour le chauffage. Les kanaks, naturellement paresseux, parce qu'ils n'ont aucun encouragement, ne se mettent nullement en peine de faire des plantations aux environs de leurs demeures. Ils aiment mieux aller chercher le bois dont ils ont besoin à deux et même trois lieues de distance. Il est vrai aussi que s'ils avaient un terrain bien cultivé et couvert de beaux arbres, les chefs le leur enlèveraient bientôt. Parmi les naturels, quelques-uns ont appris des métiers ; mais ils sont en fort petit nombre. Au reste, la dépravation des mœurs, la faim et la misère font ici de tels ravages, que la population diminue tous les jours d'une manière effrayante : je suis persuadé que, sur six décès, à peine y a-t-il une naissance.

« J'ai dit que les insulaires indifférents tiennent encore en secret aux vieilles superstitions. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer des médecins du pays, qui, lorsqu'ils vont visiter un malade, lui ordonnent d'offrir un sacrifice aux anciennes divinités, sacrifice qui consiste à tuer un coq, une poule ou un cochon, et à l'enfouir en

terre après l'avoir fait cuire. D'autres fois on prend des cheveux du malade et on en fait un petit paquet qu'on enterre avec un soin religieux. Nous avons souvent été témoins nous-mêmes de ces extravagances.

« Les choses qui provoqueraient le plus de dégoût en Europe, sont un excellent mets pour les Sandwichois. Si un chien, un cochon, un cheval viennent à crever, ils les dévorent jusqu'au dernier lambeau; ils ne se donnent pas même la peine de laver les intestins : après les avoir jetés sur les charbons, ils les avalent en un clin d'œil. Je dois avertir cependant que l'on ne rencontre rien de pareil parmi nos chrétiens.

« Je termine, mon révérend Père, en vous recommandant de nous envoyer quelques secours le plus tôt possible; sans cela, vous comprenez bien qu'il nous serait impossible de faire face à tant de besoins et à tant d'ennemis.

« F. D. DESVAULT, *Miss. apost.* »

Après trois ans de silence et d'incertitude sur le sort de Mgr Rouchouze, nous sommes forcés de dire qu'il ne nous reste plus d'espérance. Tant qu'il a été possible de douter de son naufrage, nous avons dû garder pour nous nos sinistres pressentiments, de peur de porter un deuil prématuré dans un grand nombre de familles, où l'expression de nos craintes aurait été prise pour l'annonce officielle du malheur qu'elles redoutaient. Mais aujourd'hui que les recherches les plus actives n'ont pu remettre sur la trace du vaisseau disparu, après qu'on a vainement exploré les détroits, qu'on a interrogé sans succès les navigateurs, et demandé des renseignements à tous les ports

sans obtenir une seule réponse favorable , il faut bien se résigner à en conclure , avec les Missionnaires et les marins , que *le Marie-Joseph* aura sombré au cap Horn.

C'est , en effet , près de l'île *Staten-Land* , à l'est de la *Terre de feu* , et par un temps d'orage , qu'un pieux voyageur , dernier témoin peut-être de sa détresse , a cru l'apercevoir au moment où il fuyait emporté par les vents. Voici les notes qu'il nous a été donné de puiser dans son journal :

« Le 13 mars 1842 , par la latitude de 51 degrés et
 « 62 de longitude , nous eûmes en vue un navire français
 « qui était à la cape ; c'était peut-être celui de Mgr Rou-
 « chouze , qui se rendait à la Mission de l'Océanie-Orien-
 « tale ; peut-être y avait-il à bord un bon nombre de re-
 « ligieux et de religieuses. Si loin de la patrie et au
 « milieu d'une mer si orageuse , la pensée que j'étais si
 « près de zélés compatriotes , me consolait : j'aimais à
 « l'entretenir longtemps encore après que j'eus perdu de
 « vue le navire.

« Quelques jours après nous remarquâmes les trois
 « nuages que les marins connaissent sous le nom de
 « *nuages de Magellan*. Deux sont blancs et un autre
 « grisâtre. Je me rappelais en quittant ce cap des tem-
 « pêtes , tous les dangers qu'avaient courus nos derniers
 « Missionnaires ; ils avaient rencontré plus de vingt mon-
 « tagnes de glace flottantes , contre lesquelles ils avaient
 « failli se briser. Ces montagnes , qui ont souvent plus de
 « six cents pieds de hauteur , se détachent du pôle à la fin
 « de l'hiver , et sont poussées par les vents quelquefois
 « jusqu'au cap Horn ; ce qui rend ces parages très-dan-
 « gereux dans certaines saisons.

«..... Ce ne fut qu'après vingt-un jours de traversée
 « que nous arrivâmes à Desterro , chef-lieu de l'île de
 « Sainte-Catherine. Le navire ne devait pas aller plus loin.
 « Le pilote qui vint à bord , nous dit que le bâtiment de

« Mgr Rouchouze avait mouillé pendant quinze jours près
 « de l'île. Le Prélat avait perdu une religieuse et un jeune
 « Sandwichois qu'il ramenait de France, où ce fervent
 « néophyte avait fait ses études. La première avait été
 « enterrée dans le cimetière du petit village de Saint-
 « Michel, et le Sandwichois dans celui de Desterro. Ce
 « jeune insulaire avait beaucoup de talents et de vertu,
 « et aurait fait un bon Missionnaire; mais il ne cessera
 « pas de l'être dans le ciel. »

Nous citerons encore un passage d'une lettre écrite par un membre de la société de Picpus, parce qu'en rappelant à nos Associés toute l'étendue du désastre qui vient de frapper une grande Mission, elle leur apprendra les premières mesures prises par le Souverain Pontife pour le réparer :

« Convaincu que nous avons un grand malheur à dé-
 « plorer, notre supérieur général, par une circulaire du
 « 7 novembre dernier, a demandé pour Mgr de Nilopolis,
 « pour les sept prêtres, les sept catéchistes et les neuf
 « religieuses qui l'accompagnaient, les prières d'usage
 « pour les membres de la Congrégation décédés.

« Dans la même persuasion, le Saint-Siège vient de nom-
 « mer Vicaires apostoliques deux de nos Pères qui sont
 « actuellement aux Marquises : l'un, M. Duboize, avec
 « le titre d'Evêque d'Arathie, aura sous sa juridiction
 « l'archipel Sandwich; l'autre, M. Baudichon (François
 « de Paule) a le titre d'Evêque de Basilinopolis, et les
 « îles Marquises, Tabiti, Gambier, etc., formeront son
 « vicariat apostolique. Le Père Baudichon, vu l'incerti-
 « tude qui règne toujours sur le sort du *Marie-Joseph*,
 « aura provisoirement la qualité de coadjuteur de Mgr de
 « Nilopolis. Je vous le répète, nous n'avons reçu aucune
 « nouvelle officielle; mais quelle conjecture peut nous
 « autoriser à conserver encore de l'espoir? »

*Extrait d'une lettre du R. P. Armand Chausson, de la
Société de Picpus, à un Prêtre de la même Société.*

Tahiti, 8 octobre 1843.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« A mon arrivée dans cette île, au mois d'août 1841, la petite vérole avait déjà emporté bien des victimes. Comme l'épidémie faisait des progrès, et que sur un espace de deux lieues, à Tahiti, deux cent vingt insulaires avaient déjà succombé, nous tîmes conseil, mon compagnon et moi, avec quelques personnes charitables, parmi lesquelles je dois citer M. Lucas, capitaine français, M. Joseph Brémont, négociant de Marseille, M. le consul américain et un Espagnol de Burgos. Il fut décidé que j'irais, à une demi-lieue du port, soigner les malades qu'on pourrait rassembler dans une cabane destinée à servir d'hôpital. Rendu à l'endroit désigné, je trouvai ces malheureux hors de leurs cases, dans de mauvaises huttes faites à la hâte, sans aucun secours, exposés à toutes les intempéries de l'air, et pour la plupart, abandonnés même de leurs parents. Je ne pus d'abord réunir que neuf malades dans mon hôpital : les autres se trouvaient ou sur le point de mourir, ou trop éloignés ; d'autres enfin aimaient mieux rester dans leurs huttes, afin d'avoir, disaient-ils, la consolation de mourir sur leurs terres.

« Tout en soignant le corps, on juge bien que je pensais à l'âme. Néanmoins trois personnes seulement, une femme et deux hommes, me manifestèrent le désir de mourir catholiques. La femme fut baptisée la première, et quatre heures après, elle n'existait plus. A quelque temps de là, ayant été obligé de m'absenter durant une nuit, pour aller au port chercher des vivres et des remèdes, il survint une grosse pluie. Aussitôt mes malades, qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'abri, profitèrent de mon absence pour sortir et recevoir l'eau sur le corps, afin de se rafraîchir. Il n'en fallut pas davantage : sur huit qui avaient commis cette imprudence, six étaient morts le lendemain à mon arrivée. Les deux autres respiraient encore ; c'étaient précisément ceux qui m'avaient témoigné le désir de rentrer dans le sein de l'Eglise. Je m'empressai de leur rappeler la demande qu'ils m'avaient faite. Comme ils me témoignèrent qu'ils persévéraient dans leur résolution, je les baptisai sur-le-champ, et ils moururent à un quart d'heure d'intervalle. Si d'un côté j'éprouvai une grande joie de la faveur que Dieu venait de faire à ces deux pauvres sauvages, d'un autre côté je ressentis une profonde tristesse en considérant le terrible jugement qu'il avait exercé sur les six autres, auprès desquels j'avais pourtant fait les mêmes efforts.

« Je voulus, après cet accident, réunir d'autres malades dans le même local, pour être plus à portée de leur donner mes soins ; mais tout fut inutile. Bien plus, les juges du port me firent défense d'aller voir ces malheureux, sous peine de demeurer confiné dans la première case où je mettrais le pied. Un autre chef me déclara que l'on tirerait sur les fiévreux qui sortiraient du lieu où ils se trouveraient, et peut-être même sur moi. Je me vis ainsi réduit à attendre, les bras croisés, la cessation du fléau. Il sévit encore quelques semaines, puis disparut

entièrement. On découvrit alors que plusieurs naturels que l'on avait chassés de leurs cases, parce qu'ils étaient atteints de l'épidémie, étaient morts dans les bois et y avaient été dévorés par les porcs. Telle est cependant la civilisation de ce peuple, si vantée par certains voyageurs qui n'ont jamais vu Tahiti que sur la carte; tel est le résultat des travaux des missionnaires protestants.

« Cette même année, le 25 septembre, Dieu voulut bien nous envoyer un sujet de consolation. Sur les six heures du matin, une dame anglaise, protestante, vint frapper à notre porte; elle conduisait une femme indienne toute en pleurs, et portant un petit enfant auquel on avait, la veille, administré un poison, croyant lui donner un remède. Cette dame nous demanda si nous ne pouvions pas soulager cette innocente créature. Je répondis que le plus pressé était de baptiser promptement l'enfant, après quoi nous irions chez le docteur qui demeurerait à deux pas. La mère me laissa faire, et dix minutes après elle sortait de chez le médecin, en pleurant son enfant qui avait expiré entre ses bras.

« Une autre fois, je rencontrai encore une pauvre mère qui me demanda des remèdes pour son fils, âgé d'un an environ. Je lui fis entendre que je n'étais pas en état de soulager le corps de l'enfant, mais que je pouvais procurer un bonheur infini à son âme, si elle me permettait de le baptiser. Elle parut y consentir. Mais le démon, jaloux de cette conquête, s'empressa d'y mettre obstacle : le grand-père, qui se trouvait là, voyant que j'allais baptiser son petit-fils, le saisit promptement entre ses bras, tandis que je cherchais de l'eau, et s'enfuit sans vouloir me permettre d'accomplir cette bonne œuvre. Je me retirai, le cœur navré de douleur; j'espérais toutefois, ayant recommandé le salut de ce jeune indien à Marie, notre bonne mère.

« Deux mois s'étaient écoulés sans que j'eusse entendu parler de lui, lorsque, me trouvant au port, je rencontrai un Français allié à cette famille. Je lui parlai du refus qu'on m'avait fait, et du chagrin que j'en avais ressenti : « Ne craignez rien, me dit cet homme; si l'enfant est encore en vie, je vais le faire porter chez moi, et vous le baptiserez en sûreté; car il m'appartient : je l'ai adopté pour mon fils. » Effectivement, trois semaines après, le Français vint me chercher à la vallée Dupetit-Thouars. Je monte à cheval à l'instant, je me rends à trois lieues de là, et je puis enfin régénérer ce pauvre enfant. Je repassai au même lieu deux jours après, et j'appris qu'il était mort la nuit qui avait suivi son baptême. N'est-ce pas là une admirable miséricorde? N'est-ce pas à Marie que cet ange doit son salut? Oh! quand nos Tabitiens seront-ils tous ses enfants! Joignez, dans ce but, vos supplications aux nôtres; que l'on sache bien, en Europe, que la conversion des infidèles est attachée à la violence que les saintes âmes feront au ciel par leurs continuelles prières. Sans cet indispensable secours, hélas! que pourraient faire les pauvres Missionnaires! Quant à moi, je déclare avec sincérité que toute mon espérance, par rapport à l'avenir de ce peuple, repose uniquement sur la ferveur des membres de la Propagation de la Foi.

« Ce nous serait aussi une consolation de recevoir exactement les numéros des Annales. Nous pourrions ainsi nous réjouir avec l'Eglise des travaux et des victoires de nos confrères, et nous consoler par là des peines qui nous éprouvent.

« Agréez, mon révérend Père, etc.

« Armand CHAUSSON, *Miss. apost.* »

Lettre du P. François d'Assise Caret, Prêtre de la Société de Picpus et Préfet apostolique de l'Océanie orientale, à Mgr l'Archevêque de Calédoine, Supérieur général de la même Société.

Mission de Notre-Dame-de-Foi, à Tahiti, le 7 juillet 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Je profite du départ du navire français *la Marie*, pour vous informer du malheur qui vient de frapper vos enfants de Tahiti. Le 30 juin dernier, notre maison, celle dont je vous ai tant de fois parlé dans mes lettres, et qui nous avait coûté si cher, fut consumée par les flammes avec tout ce que nous possédions : nous n'avons pu rien sauver. Notre chapelle a eu le même sort. Ce sont les habitants de Tahiti qui ont mis le feu, pour venger, dit-on, la mort d'un ministre protestant anglais qu'ils ont tué eux-mêmes, il y a quelques jours, pendant la bataille livrée à Matavai entre les Français et les Tahitiens.

« Nous n'avons sauvé que l'habit que nous avions sur le corps. Jamais dénûment n'a été plus grand que le nôtre ; tout est à recommencer, comme si nous n'eussions jamais rien fait. Nous étions bien pauvres quand nous arrivâmes à Gambier ; mais cette pauvreté n'était pas comparable à notre détresse présente. Heureusement M. le gouverneur est venu à notre secours pour la nourriture : nous sommes admis, mes confrères et moi, à la

table des officiers ; et nos trois frères reçoivent la ration au magasin des vivres. Il nous a aussi promis du bois pour construire une nouvelle maison.

« J'évalue la perte que nous venons de faire à cinquante mille francs ; mais si l'on m'en eût offert cent mille , pour abandonner ce qui vient d'être brûlé , je n'aurais pas accepté l'offre. Sans doute , ce n'étaient pas nos meubles ou d'autres effets qui auraient pu représenter cette valeur , puisque nous avons embrassé pour toujours la pauvreté qui nous est chère ; c'étaient , outre les vases et linges sacrés , nos livres et tous nos manuscrits ; c'étaient , chose que je regrette entre mille autres pertes , les travaux que nous avions faits sur la langue de Tahiti et des Marquises. Le catéchisme que nous avions composé pour ce dernier archipel , était entièrement prêt à mettre sous presse : il est brûlé. Un dictionnaire de la langue de Tahiti , déjà très-avancé , et que tout le monde attendait , brûlé. Enfin , pourquoi ces détails , quand tout est perdu ? Nous avons la vie sauve , et puis c'est tout.

« Un jeune postulant dont le Père François de Paule a dû vous parler dans ses lettres , pensa être tué : on tira sur lui presque à bout portant ; mais on le manqua. Je restai à mon poste jusqu'à onze heures du matin , quoiqu'il y eût eu quelques coups de tirés auprès de notre maison ; j'aurais peut-être attendu l'ennemi , dans l'espoir de lui faire entendre raison , si le frère Zénon ne m'eût pressé de partir. Arrivé à la cour du gouverneur , je la trouvai encombrée de troupes sous les armes. M. Bruat était à trois lieues de là , à la tête de quatre cents hommes , aux prises avec les insurgés. Tout le monde me demandait si notre maison était en feu , parce qu'on avait appris que celle d'un Polonais , placée sur la route de l'ennemi , à vingt minutes de la nôtre , était

brûlée. Je répondis qu'à mon départ les sauvages n'avaient pas encore dépassé la hauteur qu'on appelle aujourd'hui *la Pointe des Missionnaires*, à cause de notre demeure dans cet endroit ; j'ajoutai que j'allais y retourner avec mon cheval. Tous les officiers me représentèrent que ce serait de ma part une imprudence inexcusable, que je m'exposais à me faire tuer en pure perte. On me proposa un canot pour aller à bord de *l'Uranie*, où je trouvai le Père François de Paule et le frère Gilbert qui étaient dans les plus vives inquiétudes à mon sujet, me sachant au milieu des ennemis. Le frère Zénon, qui était resté au presbytère, en était heureusement parti quelques minutes après moi. Ce fut vers quatre heures du soir que le feu fut mis à notre maison ; l'incendie dura jusqu'au matin. La chapelle et le reste furent brûlés le jour suivant. La guerre avec les insurgés continue toujours : qui sait quand elle finira ?

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« François-d'Assise CARET, *Miss. apost.* »

L'espace nous manque pour annoncer les derniers Mandements publiés en faveur de l'Œuvre : nous nous presserons de les faire connaître dans le prochain Numéro.

COMPTE - RENDU

DE 1844.

Lorsque des hommes pieux s'unissent pour une œuvre charitable, il en résulte deux biens : celui qu'ils se proposaient de faire à autrui, et celui qu'ils se font. Ils ne voyaient d'abord que des pauvres à secourir, des malades, des affligés, des pécheurs; et ils découvrent tout à coup que Dieu même est avec eux, et ils s'en aperçoivent au surcroît de lumière et de chaleur qui se répand dans leurs âmes. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'étudier le travail intérieur que l'Œuvre de la Propagation de la Foi doit faire en nous-mêmes, et en cela nous pensons bien moins entreprendre son éloge que chercher à réchauffer notre zèle.

La foi est le premier besoin des âmes, et comme il n'y a pas de vertu plus nécessaire, il n'y en a pas de plus combattue. Il a toujours été laborieux et difficile de croire ce qui ne flatte point, ce qui veut des privations et des sacrifices. C'est pourquoi la Providence n'a jamais cessé de susciter des docteurs pour défendre le dogme dans les écoles et dans les chaires. Mais en même temps elle a ménagé au plus grand nombre des hommes une sorte de dé-

monstration qui les touche davantage, celle des faits et des exemples. L'Œuvre de la Propagation de la Foi donne à ceux qui lisent ses Annales deux spectacles instructifs. — D'un côté, elle nous montre l'erreur à tous les degrés, avec toutes ses conséquences, chez de grands peuples où elle a pu se produire sans contrainte et sans détours. On voit d'abord l'hérésie dans ces villes populeuses des Etats-Unis où chaque secte a son temple, épiscopaliens, presbytériens, quakers, anabaptistes. Ailleurs, sur les ruines de ces vieilles cités d'orient, si longtemps célèbres par leurs grands Evêques et leurs conciles, on voit le schisme réduit au dernier abaissement. En même temps, on peut apprendre chez les nations mahométanes combien devient stérile le dogme même de l'unité de Dieu, corrompu par l'imposture, déshonoré par une société qui repose sur la violence, l'esclavage et la polygamie. Plus loin, le paganisme est encore maître des belles contrées de l'Inde et de la Chine; il y règne avec tout l'éclat qu'il eut chez les peuples fameux de l'antiquité. Il a des écoles, une littérature, des arts qui le servent, des lois qui le gardent. Mais sous ces beaux dehors son vrai génie se trahit par les sacrifices humains et par le meurtre des enfants nouveau-nés. Un pas de plus; et si l'on parcourt les archipels de la mer du Sud, on y trouvera la dernière dégradation de la nature humaine dans ces fêtes sanglantes où le vainqueur dévore le vaincu. A mesure qu'il y a plus d'égarement dans les intelligences, le désordre est plus profond dans les mœurs. Dieu n'a pas permis que le mal restât caché sous les prestiges de la doctrine, il le pousse à bout dans la pratique, et le contraint de se faire juger par ses œuvres.

La vérité nous donne un spectacle bien différent. Chaque Mission est un combat dont nous devenons les témoins. Le christianisme y trouve tous les ennemis qu'il a

jamais eus ; il y trouve aussi tous les genres de luttés. Il n'y a pas de controverses soutenues par les apologistes de l'Eglise qu'il ne faille recommencer, soit pour confondre les éternelles variations du protestantisme , soit pour démêler les subtilités grecques , soit afin de percer les nuages de cette métaphysique ténébreuse où l'idolâtrie orientale s'enveloppe. Et s'il s'agit de ces peuples barbares où la parole évangélique n'a pas de doctrines à vaincre , quel effort ne faut-il pas pour pénétrer dans des esprits opprimés sous les sens, et tirer enfin l'intelligence immortelle de cette chair et de ce sang qui l'étoffaient ? Il n'y a pas non plus de pénitences , de luttés contre la nature , entreprises par les solitaires , par les moines qui convertirent la moitié de l'Europe , qu'on ne voie se renouveler dans la vie héroïque de ces Missionnaires , volontairement exilés , errants sur des mers menaçantes , dans les forêts , sous un ciel meurtrier , parmi des chrétiens pusillanimes qui s'effraient de leur présence au milieu des infidèles qui épient leur passage. Qu'ils envieraient souvent , s'ils pouvaient rien envier ici-bas , le frugal repas de l'anachorète , la sécurité de sa cellule et la liberté de ses cantiques ! Mais comme l'épreuve décisive est celle des persécutions , elle se répète aussi dans tous les siècles. Ce sont de nos jours les prisons du Tong-King toujours pleines , les confesseurs de la Chine mourant de faim dans les déserts , et les échafauds relevés dans les villes de Corée , afin que le témoignage du sang ne cesse pas. Ainsi aucune sorte de combat ne s'interrompt dans l'Eglise , ni celui de la parole , ni celui de la mortification , ni celui du martyr. Tout ce qu'elle fut aux époques successives de son histoire , elle l'est encore. Elle montre souverainement son immortalité par ce pouvoir qu'elle a de toujours souffrir , de toujours mourir , sans jamais s'éteindre. Elle montre aussi sa fécondité ; car enfin , tant de sueurs et de sang ne demeurent pas stériles : en dépit des

résistances, la conquête chrétienne s'étend et s'affermit. Dans ces vastes empires d'Asie où les mandarins font fouler aux pieds le crucifix, des néophytes chaque jour plus nombreux s'agenouillent autour de cette image chère et sacrée. Les écueils de l'Océanie qui n'étaient fameux que par les naufrages des navigateurs, voient fleurir avec la civilisation moderne les vertus des premiers âges. Ainsi, selon l'admirable langage de Fénelon : « La source des « bénédictions divines ne tarit point. ... Par l'accomplissement de sa promesse, Jésus-Christ montre qu'il tient « dans ses mains immortelles les cœurs de toutes les nations et de tous les siècles (1). » Voilà comment Dieu nous fait connaître la puissance de la vérité. Il sait que les cœurs droits ne résistent pas à ce genre de leçon. Ouvrez la célèbre lettre des fidèles de Lyon sur le martyr de saint Pothin et de ceux qui l'accompagnèrent. Il y avait dans la ville des chrétiens timides. Mais quand ils eurent vu leurs frères traduits devant le juge, et qu'ils eurent entendu leurs confessions et leurs réponses ; alors, disent-ils, leur foi s'affermit, ils firent gloire de s'avouer en public, et de confesser hautement le Sauveur. Les mêmes scènes continuent sous nos yeux. Le prétoire n'est pas fermé, les haches sont encore sanglantes : nous avons entendu les interrogatoires de nos frères, nous avons assisté à leurs tourments, à leurs glorieux supplices. Ne sentirons-nous pas une foi plus ardente se réveiller dans nos cœurs ; et, fiers du triomphe des nôtres, ne nous écrierons-nous pas aussi : « Nous sommes chrétiens ! »

En assistant, en prenant part à ces combats de l'Eglise pour le service de Dieu, à ces morts victorieuses, à ces

(1) Fénelon, *Sermon pour la fête de l'Epiphanie.*

confessions intrépides des néophytes, à tant de sacrifices et de vertus, il faut bien tôt ou tard qu'on ait honte de soi-même et qu'on veuille aimer Dieu davantage; on s'attache plus tendrement à cette bonté éternelle qu'on voit sans cesse occupée à solliciter les hommes, sans cesse repoussée par la haine et le mépris. On finit par se pénétrer de cette sainte passion si énergiquement exprimée par Bourdaloue, lorsqu'il montre « les intérêts de Dieu remis
 « en nos mains tellement que nous en devons être les ga-
 « rants, et qu'autant de fois qu'ils souffrent quelque alté-
 « ration et quelque déchet, Dieu a droit de s'en prendre
 « à nous, puisque le dommage qu'ils éprouvent n'est que
 « l'effet et une suite de notre infidélité... Quand vous
 « travaillez pour vous-mêmes, continue-t-il, comme vous
 « êtes vous-mêmes petits, quoi que vous fassiez, tout est
 « petit, tout est borné, tout est réduit à ce néant insé-
 « parable de vos personnes et de vos états. Mais quand
 « vous vous intéressez pour Jésus-Christ, tout ce que vous
 « faites a je ne sais quoi de divin (1). » Ce n'est pas, en
 effet, une vaine formule que cette invocation : « Saint Fran-
 « çois Xavier, priez pour nous. » Invocation qui rappelle
 la mémoire de cet homme à qui l'amour divin ne laissait pas de repos. Ce denier recueilli chaque semaine, c'est une coopération à la rédemption du monde par le sang de Jésus-Christ. Voilà l'ouvrage auquel nous nous associons. A l'exemple du Sauveur, nous commençons à aimer les hommes sans ces liens plus étroits que forme la communauté de race, de patrie et de religion; à en aimer autant que le Sauveur en aima sur la croix. Chez ces peuples pervers, maudits par les voyageurs; parmi ces tribus can-

(1) Bourdaloue, Sermon sur le Zèle.

nibales dont on nous a raconté les horribles festins, nous ne voyons plus que des âmes immortelles, souverainement dignes de pitié et de dévouement. En apprenant ainsi à secourir des misères absentes, comment resterions-nous insensibles à celles que nous voyons, que nous touchons, qui nous attendent au seuil de nos portes, dans nos rues, au fond de nos prisons et de nos hôpitaux ? Non, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en tournant le cours de la charité vers des contrées lointaines, n'ôte rien aux pauvres de nos villes. Quand vous ne savez plus refuser au collecteur qui vient recevoir l'offrande périodique, fermerez-vous la porte aux enfants éplorés qui viennent y demander du pain ? Quand de pauvres montagnards des Alpes, quand les pêcheurs de la rivière de Gênes, ou les soldats irlandais des garnisons de l'Inde retranchent sur leur nourriture pour la caisse des Missions, ne voyez-vous pas qu'il n'y a rien qu'on n'en puisse attendre ?

Que sera-ce si, nous élevant à des vues plus hautes et plus dégagées des pensées de la terre, nous regardons où vont nos offrandes. Elles prennent le même chemin que nos prières. Elles vont dans ces trésors de Dieu, où l'obole de la veuve est comptée, où un verre d'eau n'est pas perdu, où nul ne donne tant, qu'il ne reçoive bien davantage. Nos faibles mérites vont s'y confondre avec ceux des Apôtres, des Martyrs, de tant de catholiques souffrants, persécutés. Entre eux et nous tout est commun : nous avons une fleur dans toutes leurs couronnes ; il n'y a pas une de leurs larmes que les Anges recueillent qui ne prie au ciel pour nos péchés, qui ne fasse descendre la miséricorde sur nos têtes et sur nos maisons. Nous ne sommes oubliés dans aucune de leurs supplications ; ils ont appris à prier pour nous en voyant chaque année, au temps de la commémoration des morts, leurs prêtres monter à l'autel pour les Associés défunts de la Propagation de la Foi,

Les Pères du dernier concile américain de Baltimore s'unissent aux Evêques de la Chine et de la Corée, afin de nous bénir (1). Rien ne peut résister à cette sainte conspiration. Si la moitié de l'Europe au XVI^e siècle tint ferme contre les tentatives de la réforme et contre ses violences, peut-être fut-elle secourue plus qu'elle ne le pensa par ces nombreux Missionnaires italiens, français, allemands, portugais, espagnols, qui portaient la foi dans les deux mondes. Peut-être le salut de plus d'un peuple fut-il décidé par l'immolation volontaire de ces milliers de chrétiens qui mouraient au Japon, ou par la prière innocente de ces pauvres sauvages du Canada qui sortaient de l'eau baptismale. Et maintenant que nous voyons se fonder tant d'Eglises nouvelles, les chrétientés se multiplier sur toutes les côtes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, dans toutes les îles de l'Océanie, ne semble-t-il pas qu'en allumant autour de nous tant de foyers de charité, la Providence veuille réchauffer enfin nos vieilles Eglises qui se refroidissaient.

Et c'est nous Associés de la Propagation de la Foi qui sommes choisis pour être les artisans de ce dessein. Quand, dans les chantiers d'un port, des manœuvres se courbent sur le bois qu'ils ajustent, combien peu comprennent l'importance de leur travail ! Cependant ces bois rassemblés formeront le navire qui portera sur toutes les mers le pavillon de la patrie entouré de souvenirs et de gloire. Ainsi nous sommes les manœuvres, et nos aumônes sont les faibles moyens que Dieu veut bien employer pour former et mettre à flot la barque de l'apostolat. Mais cette barque porte l'étendard de la croix, et avec lui toute la lumière et toute la civilisation du monde.

(1) Lettre des Pères du deuxième Concile de Baltimore. Lettres de Nosseigneurs, le Vicaire apostolique de Siam et l'Evêque de Capss.

COMPTÉ GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

RECETTES.

France.	{ Lyon. 1,057,103 09 }		
	{ Paris. 876,706 73 }	1,933,809 f. 82 c.
Allemagne			57,590 61
Amérique du nord.			63,117 »
Amérique du sud			7,394 20
Belgique			177,686 03
Britanniques (Iles).	{ Angleterre. 39,299 27 }		
	{ Ecosse. 3,175 02 }		
	{ Irlande. 169,747 28 }		
	{ Colonies. 24,692 73 }		
		236,914	30
Cracovie (république de).			363 63
Eglise (états de l').			114,620 43
Espagne			1,555 50
Grèce.			684 »
Iles Ioniennes			304 85
Levant.			4,773 49
Lombard - Vénitien (royaume).			86,990 19
Lucques (duché de).			9,125 25
Malte (île de).			12,194 36
Modène (duché de).			19,727 51
Parme (duché de).			14,571 67
Pays-Bas			96,927 81
Portugal			42,123 20
Prusse.			182,126 90
Sardes (états)	{ Gènes. 55,308 93 }		
	{ Piémont 156,664 88 }		
	{ Sardaigne. 141 74 }		
	{ Savoie 46,413 » }		
		258,528	55
Sicules (deux)	{ Naples 78,788 96 }		
	{ Sicile. 22,164 43 }		
		100,953	39
Suisse.			56,937 24
Toscane			59,356 14
De diverses contrées du nord de l'Europe			2,527 79
Total des recettes propres à l'année 1844 (1)*			3,540,903 86
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1843 (2).			494,303 85
Total général.			4,035,207 71

* Voir les notes, pag. 470 et 471.

DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1844.

DÉPENSES.

Missions d'Europe.	655,984f. »» c.
Id. d'Asie	966,947 04
Id. d'Afrique	300,848 »»
Id. d'Amérique	1,127,162 70
Id. de l'Océanie	430,889 26
Frais de publication des Annales et autres imprimés (3) *	230,444 77
Frais d'administration (4)	31,632 37

Total des dépenses propres à l'année 1844. 3,743,908 14

Reste en excédant des recettes sur les dépenses du présent compte (5) 291,299 57

Somme égale au total général ci-contre. 4,035,207 71

* Voir les notes, pag. 470 et 471..

(1) Dans le total des recettes se trouvent compris divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse d'Alby, 800 fr. — Angoulême, 10,000 fr. — Autun, 400 fr. — Coutances, 586 fr. 70 cent. — Montauban, 2,000 fr. — Nantes, 1,400 fr. — Rennes, 850 fr. — Saint-Claude, 2,000 fr. — Versailles, 2,500 fr. — Viviers, 300 fr. — Tournay, 5,847 fr. 49 cent. — Bâle, 7,887 fr. 15 cent. — Savone, 4,336 fr. 85 cent. — Turin, 764 fr. 40 cent. — Verceil, 1,000 fr. — Portugal, 3,121 fr. — Ile Bourbon, 1,000 fr.

Il a été reçu de divers diocèses, tant de France que de Belgique, des dons pour le baptême et le rachat des enfants chinois, dont le total s'élève à 14,811 fr. 44 cent.

Tous les dons faits avec affectation spéciale, soit pour le baptême et le rachat des enfants chinois, soit pour tout autre objet, recevront fidèlement leur destination.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'OEuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1843, publié dans le cahier de mai 1844, n° 94, pag. 207.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 171,900 exemplaires, savoir : Français, 94,000. — Allemands, 24,000. — Anglais, 14,000. — Espagnols, 1,500. — Flamands, 4,800. — Italiens, 30,000. — Portugais, 2,500. — Hollandais, 1,100. Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coup-d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'OEuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers,

registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'OEuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au paiement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'OEuvre.

DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ
A L'OEUVRE EN 1844.

FRANCE.

Diocèse d'AIX.	14,483 f. 35 c.
— d'Ajaccio.	1,667 25
— de Digne.	6,141 95
— de Fréjus.	25,784 80
— de Gap.	9,655 »
— de Marseillé.	36,331 47
— D'ALBY. { Alby 11,854 f. 50 c. }	21,196 90
{ Castres 9,342 40 }	
	<hr/> 115,260 f. 72 c.

	Report	115,260 f. 72 c.
Diocèse de Cahors.	19,776	20
— de Mende.	21,041	15
— de Perpignan.	9,500	»»
— de Rodez (1).	34,384	95
— d'AUCH.	25,000	»»
— d'Aire.	25,461	70
— de Bayonne.	25,000	»»
— de Tarbes.	12,545	»»
— d'AVIGNON.	28,586	»»
— de Montpellier.	34,000	»»
— de Nîmes.	19,281	80
— de Valence.	17,701	85
— de Viviers.	25,482	60
— de BESANÇON.	31,630	09
— de Belley.	23,604	25
— de Metz.	30,050	85
— de Nancy.	15,219	42
— de St-Dié.	15,300	»»
— de Strasbourg.	41,883	35
— de Verdun.	13,000	»»
— de BORDEAUX.	40,982	15
— d'Agen.	15,300	»»
— d'Angoulême.	13,000	»»
— de la Rochelle.	11,716	»»
— de Luçon.	26,089	13
— de Périgueux.	4,630	»»
— de Poitiers.	24,000	»»
		<hr/>
		719,427 f. 21 c.

(1) 1,540 fr. 60 cent., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845. Le chiffre des aumônes recueillies dans le diocèse de Rodez en 1844 est donc en réalité de 35.925 fr. 55 cent.

	Report	719,427 f. 21 c.
Diocèse de BOURGES.		8,431 10
— de Clermont-Ferrand		26,589 31
— de Limoges		11,444 85
— du Puy.		21,592 25
— de Saint-Flour.		22,713 90
— de Tulle.		4,703 60
— de CAMBRAY.		89,806 16
— d'Arras.		21,637 45
— de LYON.		175,067 60
— d'Autun.		16,937 35
— de Dijon.		9,498 »
— de Grenoble.		39,563 20
— de Langres.		19,890 »
— de Saint-Claude.		19,511 »
— de PARIS.		92,371 85
— de Blois.		5,200 »
— de Chartres.		7,469 »
— de Meaux.		2,123 10
— d'Orléans.		9,032 75
— de Versailles.		11,862 20
— de REIMS.		15,306 25
— d'Amiens.		14,858 »
— de Beauvais.		12,105 »
— de Châlons-sur-Marne.		8,300 »
— de Soissons.		12,017 55
— de ROUEN.		29,005 10
— de Bayeux.		29,966 »
— de Coutances (1).		16,424 »
		<hr/>
		1,472,853 f. 78 c.

(1) Une somme de 5,000 fr., appartenant à l'exercice de 1844, a été comprise par erreur dans les recettes de l'exercice de 1843.

	Report	1,472,853 f. 78 c.
Diocèse d'Evreux.		6,800 90
— de Séez.		10,545 35
— de SENS.		9,500 " "
— de Moulins.		7,415 " "
— de Nevers.		5,568 " "
— de Troyes.		7,100 " "
— de TOULOUSE.		53,218 30
— de Carcassonne.		18,093 85
— de Montauban.		16,029 20
— de Pamiers.		7,422 " "
— de TOURS.		13,836 20
— d'Angers.		40,038 35
— du Mans.		44,714 25
— de Nantes.		60,168 70
— de Quimper.		21,424 35
— de Rennes.		54,637 80
— de Saint-Brieux.		41,010 " "
— de Vannes.		27,884 25

COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.	2,687 65
Ile Bourbon.	7,500 " "
Guadeloupe.	90 " "
Martinique.	4,993 89
Pondichéry (1).	" " "
Sénégal.	278 " "

1,933,809 f. 82 c.

(1) Fonds non parvenus.

ALLEMAGNE.

	florins.	kr.	pf.	
De divers diocèses.	5,790	20	»	12,507 f. 12 c.

GRAND DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG	5,820	20	2	12,571	94
---------------------	-------	----	---	--------	----

GRAND DUCHÉ DE HESSE-DÄRMSTADT.

Diocèse de Mayence.	1,382	38	1	2,986	50
---------------------	-------	----	---	-------	----

WURTEMBERG.

Diocèse de Rottenbourg	13,669	»	»	1	29,525	05
					<hr/>	
					57,590	f. 61 c.
					<hr/> <hr/>	

AMÉRIQUE DU NORD.

		piastres.	
Diocèse de ***.	200		1,000 f. » c.

CANADA.

	livres.	sh.	d.	
Diocèse de QUÉBEC.	2,137	18	»	45,608 50
— de Montréal.	652	2	6	13,912 »
— de Toronto (1).	»	»	»	» »

ÉTATS-UNIS.

	dollars.		
Diocèse de New-Yorck.	5	30	26 50
			<hr/>
			60,547 f. » c.

(1) Fonds non parvenus.

	Report	60,547 f. » c.
	dollars.	
Diocèse de la Nouvelle-Orléans (1).	» »	» »
— de Philadelphie.	10 »	50 »
NOUVELLE-ÉCOSSE.		
Diocèse d'Halifax..	504 »	2,520 »
		63,117 f. » c.

AMÉRIQUE DU SUD.

	BRÉSIL.	
	reis.	
Diocèse de Maragnan.	43,200 »	270 f. » c.
	CHILI.	
	piastres.	
Diocèse de SANTIAGO	1,286 84	6,434 20
— de Coquimbo..	138 »	690 »
		7,394 f. 20 c.

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES (2).	36,330 f. 21 c.
— de Bruges.	22,240 »
— de Gand.	43,639 74
	102,218 f. 95 c.

(1) Fonds non parvenus.

(2) Une partie notable des sommes recueillies dans ce diocèse provient de dons avec ou sans destination spéciale.

	Report	102,218 f. 95 c.
Diocèse de Liège.		33,615 22
— de Namur.		10,216 81
— de Tournay.		31,635 05
		<hr/>
		177,686 f. 03 c.
		<hr/> <hr/>

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	livres st.	sh.	d.	
District de Lancastre.	441	17	4	11,312 f. 31 c.
— de Londres.	394	15	7	10,106 35
— d'Yorck.	200	3	4	5,124 24
— du Nord.	50	»	6	1,275 32
— du Centre.	167	5	7	4,282 30
— de l'Ouest.	176	5	7	4,514 34
— de l'Est.	49	11	8	1,264 38
Pays de Galles.	55	13	9	1,420 03

ÉCOSSE.

District du Nord.	46	»	»	1,177 60
— de l'Est.	59	9	5	1,522 42
— de l'Ouest.	18	11	1	475 »»

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH.	122	19	6	3,154 22
— d'Ardagh.	17	3	4	440 44
— de Clogher.	18	6	9	470 38
— de Derry.	51	18	1	1,330 99
— de Down et Con- nor.	60	17	4	1,564 16
				<hr/>
				49,434 f. 48 c.

	Report			49,434 f. 48 c.	
	liv. st.	sh.	d.		
Diocèse de Dromore.	26	6	8	675	08
— de Kilmore. . .	81	13	4	2,098	74
— de Meath. . .	247	9	5 1/2	6,337	42
— de Raphoë. . .	7	6	8	188	»»
— de CASHEL. . .	270	16	3	6,943	20
— de Cloyne et Ross	369	6	»	9,472	53
— de Corck. . .	845	5	3	21,680	03
— de Kerry. . .	118	2	6	3,029	90
— de Killaloë. . .	153	13	9 1/2	3,941	14
— de Limerick. . .	111	11	8	2,867	60
— de Waterford . .	622	7	8	15,993	16
— de DUBLIN. . .	1,924	14	4	49,465	12
— de Ferns. . .	355	15	» 1/2	9,125	»»
— de Kildare et Leighlin. . .	586	1	5 1/2	15,032	73
— d'Ossory. . .	343	»»	4	8,798	35
— de TUAM. . .	53	11	7	1,373	58
— d'Achonry. . .	15	17	10	407	78
— de Clonfert. . .	13	10	»	348	60
— d'Elphin. . .	92	9	3	2,379	11
— de Galway. . .	67	3	3	1,724	34
— de Killala. . .	4	15	»	123	60
— de Kilmacduagh	30	11	»	782	08

COLONIES BRITANNIQUES.

Calcutta (1).	»	»	»
Cap de Bonne-Espérance.	1,799	»	»

 214,020 f. 57 c.

(1) Fonds non parvenus.

	Report	214,020 f. 57 c.
Dominique.		76 15
Gibraltar.		1,708 98
Jamaïque.		240 »
Madras.		8,263 60
Maurice (île).		2,325 »
Sydney (Australie).		10,280 »
Vérappolly (Malabar) (1).		» »
		<hr/>
		236,914 f. 30 c. <hr/>

RÉPUBLIQUE DE CRACOVIE.

Diocèse de Cracovie.	363 f. 63 c.
	<hr/>

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.		
ROME.	9,589 25 »		52,115 f. 49 c.
Diocèse d'Acqua-Pen-			
dente.	40 » »		217 39
— d'Alatri.	150 » »		815 22
— d'Albano.	87 44 »		475 22
— d'Amelia.	52 » »		282 61
— d'Ancône.	134 32 »		730 »
— d'Ascoli.	224 06 »		1,217 72
— d'Assise.	82 70 »		449 46
— de Bagnorea.	84 32 »		458 26
— de BÉNÉVENT.	208 64 »		1,133 91
			<hr/>
			57,895 f. 28 c. <hr/>

(1) Fonds non parvenus.

	Report	57,895 f. 28 c.
	écus romains.	
Diocèse de Bertinoro.	63 53 »	345 27
— de Sarsina. . .	26 31 »	142 99
— de BOLOGNE.	1,560 » » »	8,478 26
— de Cagli. . .	84 71 »	460 38
— de Pergola. . .	52 50 »	285 33
— de CAMERINO.	226 08 »	1,228 70
— de Treja. . .	30 95 »	168 21
— de Cervia. . .	30 70 »	166 85
— de Cèsène. . .	227 04 »	1,233 91
— de Citta della Pieve. . .	47 08 »	255 87
— de Citta di Cas- tello. . . .	170 » » »	923 91
— de Civita-Vec- chia. . . .	63 » » »	342 39
— de Civita-Castel- lana. . . .	39 03 »	212 12
— de Corneto. . .	30 » » »	163 04
— de Fabriano. . .	90 » » »	489 13
— de Matelica. . .	125 58 »	682 50
— de Faenza. . .	388 20 »	2,109 78
— de Fano. . .	330 » » »	1,793 78
— de Ferentino. . .	76 28 »	414 57
— de FERMO. . .	667 22 5	3,626 22
— de FERRARE. . .	719 75 »	3,911 69
— de Foligno. . .	114 » » »	619 57
— de Forli. . .	320 » » »	1,739 13
— de Forlimpopoli	82 69 »	449 40
— de Fossombrone	79 80 »	433 70
— de Frascati. . .	48 84 »	265 44

 88,837 f. 12 c.

	Report	88,837 f. 12 c.
	écus romains.	
Diocèse d'Iesi. . . .	73 35 »	398 64
— d'Imola. . . .	520 » »	2,826 09
— de Lorette et Re-		
canati. . . .	54 71 »	297 34
— de Macerata et		
Tolentino. . . .	205 » »	1,114 13
— de Montalto. . . .	51 04 5	277 42
— de Montefiascone	42 90 »	233 15
— de Narni. . . .	18 92 »	102 83
— de Nepi, Sutri		
et Tolfa. . . .	40 » »	217 39
— de Norcia. . . .	30 39 »	165 16
— d'Orvieto. . . .	173 35 5	942 15
— d'Osimo. . . .	68 20 »	370 65
— de Palestrina. . . .	140 » »	760 87
— de Pennabilli. . . .	268 91 5	1,461 49
— de Pérouse. . . .	421 48 »	2,290 65
— de Pesaro. . . .	475 » »	2,581 52
— de Poggio-Mir-		
teto. . . .	56 60 »	307 61
— de RAVENNE. . . .	348 11 »	1,891 90
— de Rieti. . . .	102 » »	554 35
— de Rimini. . . .	160 » »	869 57
— de Ripatransone	110 » »	597 83
— de San-Severino	95 » »	516 30
— de Sinigaglia. . . .	222 » »	1,206 52
— de SPOLETTE. . . .	171 14 »	930 10
— de Segni et Ga-		
vignano. . . .	5 60 »	30 43
— de Terni. . . .	60 » »	326 09

 110,107 f. 30 c.

Report 110,107 f. 30 c.

éeus romains.

Diocèse de Terracine,

Piperno et Sezze	67 60 »	367 39
— de Tivoli. . .	140 » »	760 87
— de Poli. . .	5 20 »	28 26
— de Todi. . .	123 » »	668 48
— d'Urbana. . .	132 72 »	721 30
— de San-Angelo in Vado. . .	23 40 »	127 17
— d'URBINO. . .	76 » »	413 04
— de Velletri. . .	99 56 »	541 08
— de Viterbe. . .	106 67 »	579 73
— de Toscanella . .	56 27 »	305 81

 114,620 f. 43 c.

ESPAGNE.

réaux.

De divers diocèses. . . 6,222 » 1,555 f. 50 c.

GRÈCE.

drachmes.

Diocèse de NAXIE. . .	90 » »	81 » »
— de Santorin. . .	333 34	300 » »
— de Syra.	336 67	303 » »
— de Tine (1).	» » »	» » »

 684 f. » » c.

(1) 857 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

ILES IONIENNES.

Diocèse de Zante. 304 f. 85 c.

LEVANT.

piastres turques.

Vicariat apostolique de
CONSTANTINOPLE . 6,876 »» 1,719 f. »» c.

Diocèse de SMYRNE (1). 4,556 »» 1,164 »»

— de Scio. 700 »» 175 »»

— d'Alep. 981 30 230 99

— de Beyrouth. 575 »» 143 75

Vicariat apostolique de
l'ÉGYPTE. 5,290 10 1,340 75

4,773 f. 49 c.

LOMBARD VÉNITIEN

(ROYAUME.)

livr. autrich.

Diocèse de MILAN . 46,061 43 39,152 f. 22 c.

— de Bergame. . . 13,794 12 11,725 »»

— de Brescia. . . 15,749 70 13,559 78

— de Côme . . . 4,171 76 3,546 »»

— de Crème. . . . 774 63 658 44

— de Lodi. 2,437 65 2,072 »»

— de Mantoue. . . 705 88 600 »»

— de VENISE. . . . 2,352 »» 1,964 20

De divers diocèses. . 12,574 76 10,688 55

Diocèse de ***** . . 3,557 65 3,024 »»

86,990 f. 19 c.

(1) 21 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

DUCHÉ DE LUCQUES.

livres lucquoises. s. d.

Diocèse de LUCQUES	12,166 19 4	9,125 f. 25 c.
--------------------	-------------	----------------

ILE DE MALTE.

écus maltais.

Diocèse de Malte.	5,962 1 18	12,194 f. 36 c.
-------------------	------------	-----------------

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi.		1,639 f. 10 c.
— de Massa.		2,417 83
— de Modène.		7,917 18
— de Nonantola.		262 33
— de Reggio.		7,491 07*

		19,727 f. 51 c.
--	--	-----------------

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino.		700 f. 06 c.
— de Guastalla.		554 09
— de Parme.		9,707 90
— de Plaisance.		7,609 62

		14,571 f. 67 c.
--	--	-----------------

PAYS-BAS.

florins.

Vicariat apostolique de		
Bois-le-Duc.	14,723 »»	31,159 f. 68 c.
— de Bréda.	2,700 »»	5,714 30

		36,873 f. 98 c.
--	--	-----------------

	Report florins.		
			36,873 f. 98 c.
Vicariat apostolique du Limbourg	7,338 » »	15,528	93
— du Luxembourg	5,276 » »	11,168	72
Archiprêtre de Schieland	500 » »	1,058	20
De divers archiprêtres.	15,260 80	32,297	98
			<hr/>
			96,927 f. 81 c.
			<hr/> <hr/>

PORTUGAL.

	reis.		
Diocèse de BRAGA.	1,231,120	7,694 f. 50 c.	
— d'Aveiro.	105,680	660	50
— de Bragance.	86,880	543	» »
— de Coimbre.	380,810	2,380	» »
— de Pinhel.	5,060	31	73
— de Porto.	1,279,330	7,995	80
— de Viseu.	341,460	2,134	» »
— d'EVORA.	163,705	1,023	03
— de Beja.	65,600	410	» »
— d'Elvas.	119,850	749	06
— de LISBONNE.	1,917,396	11,983	20
— de Guarda.	79,320	495	75
— de Lamego.	20,160	126	» »
— de Leiria.	457,020	2,856	38

ILES AÇORES.

Diocèse d'Angra.	467,080	2,920	» »
--------------------------	---------	-------	-----

ILE DE MADÈRE.

Diocèse de Funchal.	19,240	120	25
-----------------------------	--------	-----	----

42,123 f. 20 c.

PRUSSE.

GRAND DUCHÉ DE POSEN.

	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de POSEN et GNESEN.	588	29	11	2,164 f. 09 c.

PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Varmie.	1,709	10	2	6,215 73
----------------------------	-------	----	---	----------

PROVINCE RHÉNANE.

Diocèse de COLOGNE	21,990	20	11	82,465 11
— de Trèves	3,533	8	6	13,249 81

SILÉSIE.

Diocèse de Breslau.	5,234	»»	2	19,105 87
— de Prague (par- tie prussienne)	470	»»	»»	1,716 80

WESTPHALIE.

Diocèse de Munster.	9,788	20	8	36,707 58
— de Paderborn.	5,467	5	4	20,501 91

 182,126 f. 90 c.

ÉTATS SARDES.

DUCHÉ DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES.				31,216 f. 18 c.
— d'Albenga.				4,613 14
— de Bobbio.				1,574 99

 37,404 f. 31 c.

	Report	37,404 f. 31 c.
Diocèse de Nice.	6,438	85
— de Sarzane.	2,379	55
— de Savone.	6,708	63
— de Vintimille.	2,377	59

PIÉMONT.

Diocèse de TURIN.	61,000	29
— d'Acqui.	3,609	80
— d'Albe.	5,125	»»
— d'Aoste.	6,400	»»
— d'Asti.	3,198	93
— de Coni.	2,600	»»
— de Fossano.	2,291	80
— d'Ivrée (1).	8,522	55
— de Mondovi.	12,141	85
— de Pignerol.	4,905	60
— de Saluces.	5,312	70
— de Suse.	1,562	70
— de VERCEIL.	8,009	25
— d'Alexandrie.	2,520	50
— de Bielle.	5,670	»»
— de Casal.	5,581	61
— de Novare.	7,000	»»
— de Tortone.	8,991	30
— de Vigevano.	2,221	»»

211,973 f. 81 c

(1) 520 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

Report 211,973 f. 81 c.

SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI.	141	74
— de SASSARI (1).	»	»»
— d'Alghero (2).	»	»»

SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY.	12,000	»»
— d'Annecy.	26,838	»»
— de Moutiers.	4,750	»»
— de Saint-Jean-de-Maurienne.	2,825	»»

258,528 f. 55 c.

DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

	ducats.	gr.		
Diocèse de NAPLES.	11,096	76	47,893 f. 62 c.	
— de Nole.	127	»»	548	13
— de Pouzzoles.	40	»»	172	64
— de SORRENTO	1,779	»»	7,678	17
— de Gaëte.	68	35	295	»»
— de Sora.	180	00	776	88
— de Sessa.	160	20	691	43
— d'Alife et Telese.	20	»»	86	32

58,142 f. 19 c.

(1) 842 fr. 44 cent., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

(2) 150 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1845.

Report 58,142 f. 19 c.

ducats. gr.

Diocèse de CAPOUE.	250 »»	1,086	96
— d'Aversa.	44 88	193	71
— d'Isernia.	12 »»	51	80
— de SALERNE.	131 »»	565	40
— de Cava.	140 »»	604	24
— de Nocera de Pa- gani.	280 »»	1,208	48
— de Melfi et Rapolla	100 »»	431	60
— de Lucera.	7 55	32	59
— de CONZA et CAM- PAGNA.	50 »»	215	80
— de MANFREDONIA	50 »»	215	80
— de Conversano.	230 »»	992	68
— de TRANI et NA- ZARETH.	86 70	374	20
— de Monopoli.	72 30	312	05
— de Castellaneta.	112 55	485	77
— d'Oria.	102 »»	440	24
— de Lecce.	350 »»	1,510	60
— d'Ugento.	89 60	386	72
— de Gallipoli.	12 10	52	23
— de COSENZA.	100 »»	431	60
— de S. SEVERINA	100 »»	431	60
— d'Oppido.	233 50	1,007	79
— de Nicotera et Tro- pea.	50 »»	215	80
— de Mileto.	100 »»	431	60
— de LANCIANO et ORTONA.	60 »»	258	96
— d'Aquila.	256 87	1,108	65

 71,189 f. 06 c.

	Report		71,189 f. 06 c.	
	ducats.	gr.		
Diocèse d'Aprutina et Te- ramo.	104	»»	448	87
— d'Atri et Penne	120	»»	517	92
— de Gerace.	150	»»	647	40
— de Muro.	60	»»	258	96
— de Giovinazzo , Molfetta et Terlizzi	411	50	1,776	04
— de TARENTE.	80	»»	345	28
— de Venosa.	50	»»	215	80
— d'Avellino.	57	40	247	74
— de Trivento.	40	»»	172	64
— de Bojano.	58	36	251	89
— d'Amalfi.	13	»»	56	11
— d'OTRANTE.	126	60	546	41
— de Solmona et Valva	100	»»	431	60
— de Monte-Cassino. . . .	200	»»	863	20
— de Foggia.	50	»»	215	80
— de Cotrone.	20	»»	86	32
— d'Ascoli.	10	»»	43	16
— de Bisceglie.	110	»»	474	76

SICILE.

Diocèse de PALERME.	1,854	01	5	7,725	08
— de MESSINE.	568	09	5	2,367	08
— de MONTRÉAL.	327	25	5	1,363	58
— de Catane.	671	»»	»	2,795	84
— de Mazzara.	749	85	»	3,124	38
— de Syracuse.	65	97	»	274	88
— de Girgenti.	760	70	»	3,169	59
— de Caltagirone.	210	»»	»	875	»»

 100,484 f. 39 c.

Report 100,484 f. 39 c.

ducats. gr.

Diocèse de Cefalù. . . .	31	37	5	130	75
— de Patti. . . .	46	50	»	193	65
— de Nicosia. . . .	18	20	»	75	85
— de Lipari. . . .	16	50	»	68	75

 100,953 f. 39 c.

SUISSE.

francs suisses.

Diocèse de Bâle. . . .	18,258	60	26,083 f. 62 c.
— de Coire. . . .	3,791	67	5,416 67
— de Côme (Tessin)	2,800	» »	4,000 » »
— de Lausanne. . . .	7,901	04	11,287 20
— de Saint-Gall. . . .	3,351	64	4,788 05
— de Sion. . . .	3,753	19	5,361 70

 56,937 f. 24 c.

TOSCANE.

liv. tosc. s. d.

Diocèse de FLORENCE	24,718	15	2	20,763 f. 76 c.
— de Colle. . . .	654	11	8	549 85
— de Fiezele. . . .	4,611	»	»	3,873 24
— de Pistoie. . . .	3,092	»	»	2,597 28
— de Prato. . . .	2,183	9	»	1,834 10
— de San-Miniato. . . .	4,086	»	»	3,432 24
— de San-Sepolcro	3,284	»	»	2,758 56
— de PISE. . . .	8,785	»	»	7,379 40
— de Livourne. . . .	3,818	9	»	3,207 50
— de Pontremoli. . . .	600	»	»	504 » »

 46,899 f. 93 c.

	Report			46,899 f. 93 c.	
	liv. tosc.	s.	d.		
Diocèse de SIENNE.	2,695	»»	»	2,263	80
— d'Arezzo.	3,115	11	4	2,617	08
— de Chiusi.	356	13	4	299	60
— de Cortone.	700	»»	»	588	»»
— de Grosseto.	320	»»	»	268	80
— de Massa et Po- pulonia.	1,207	»»	»	1,013	88
— de Modigliana.	638	15	8	536	57
— de Montalcino.	619	16	4	520	64
— de Monte-Pul- ciano.	346	13	4	291	27
— de Pescia.	1,200	»»	»	1,008	»»
— de Pienza.	152	13	4	128	24
— de Sovana.	1,464	»»	»	1,229	76
— de Volterra.	2,012	13	4	1,690	64

(1) 59,356 f. 14 c.

De diverses contrées du nord de
l'Europe (2). 2,527 f. 79 c.

(1) Dans la recette des diocèses de la Toscane sont compris plusieurs dons qui en élèvent le chiffre.

(2) Dans cette somme se trouvent compris 267 fr. 74 cent., produit de la rente d'un capital de 6,000 fr., provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'OEuvre en 1843, et dont il a été fait mention dans le compte précédent.

La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1844, a été arrêtée dans l'ordre suivant :

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse).	39,000 f. » » c.
A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district occidental (<i>id.</i>).	54,000 » »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (<i>id.</i>)	31,000 » »
A Mgr Mostyn, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Angleterre).	8,000 » »
A Mgr Wareing, évêque, vicaire apostolique du district oriental (<i>id.</i>)	8,000 » »
Au Vicariat apostolique de Londres, pour l'Eglise catholique de Saint-Georges (<i>id.</i>).	15,000 » »
Au même, pour la Mission de Jersey.	6,000 » »
Au Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre), pour la Mission de Bristol.	4,000 » »

165,000 f. » » c.

Report	165,000 f. » » c.
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre).	16,000 » »
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée en Cornouailles (Angleterre).	19,000 » »
Pour la Mission des Rédemptoristes en Cornouailles (<i>id.</i>).	11,500 » »
A Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève (Suisse).	89,000 » »
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle, pour l'Eglise catholique de Bâle (<i>id.</i>)	5,000 » »
A Mgr l'Evêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice, pour l'Eglise catholique d'Aigle (<i>id.</i>).	4,500 » »
A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar.	15,000 » »
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe.	120,100 » »
A Mgr Paul Sardi, évêque, visiteur apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels.)	34,000 » »
A Mgr Molajoni, évêque administrateur du vicariat apostolique de la Valachie et Bulgarie (Mission des RR. PP. Passionistes).	9,500 » »
	<hr/>
	488,600 f. » » c.

Report	488,600 f. » » c.
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Constantinople.	4,800 » »
Pour la Mission des RR. PP. Dominicains à Constantinople.	10,000 » »
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople.	31,000 » »
A Mgr Marusci, archevêque arménien catholique de Constantinople.	26,500 » »
Mission des Lazaristes à Constantinople, collège, écoles et établissement des Sœurs de la Charité.	34,426 » »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégal apostolique de la Grèce continentale.	22,000 » »
Pour la Mission des RR. PP. Capucins à Paros.	3,100 » »
A Mgr Castelli, archevêque de Naxie.	3,600 » »
Pour la Mission des Lazaristes à Naxie.	3,388 » »
Pour les Missions des RR. PP. Capucins à Céphalonie et à Ithaque.	3,100 » »
Pour le diocèse de Zante et Céphalonie.	3,000 » »
A Mgr Sigala, évêque de Santorin.	600 » »
Pour la Mission des Lazaristes	

634, 114 f. » » c.

Report	634,114 f. » » c.
et l'établissement des Sœurs de la Charité à Santorin.	10,270 » »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	3,200 » »
Pour les Missions de la Compa- gnie de Jésus à Tine et à Syra. . .	3,000 » »
Pour les Missions des RR. PP. Ca- pucins dans l'île de Candie. . . .	5,400 » »
	<hr/>
	655,984 f. » »
	<hr/> <hr/>

MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure.	29,000 f. » » c.
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles et établissement des Sœurs de la Charité.	22,043 » »
Pour la Mission des RR. PP. Ca- pucins à Scio.	1,500 » »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	4,500 » »
Pour la Mission des RR. PP. Mi- neurs Réformés à Mételin.	3,000 » »
Pour les Missions de l'île de Chypre.	15,000 » »
Pour diverses Missions des RR. PP. Capucins en Asie.	8,700 » »
	<hr/>
	83,743 f. » » c.

Report	83,743 f. » c.
A Mgr Villardell, archevêque, déléгат apostolique du Liban, et pour les divers rits unis.	23,810 » »
Pour le collège des RR. PP. Capucins à Alep.	3,100 » »
Missions des RR. PP. Capucins en Syrie.	6,200 » »
Missions des RR. PP. Carmes en Syrie.	3,200 » »
Missions des Lazaristes à Alep, à Damas, à Tripoli de Syrie, et collège d'Antoura.	9,532 » »
Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, et séminaire de Gashir.	51,000 » »
A Mgr Trioche, évêque, déléгат apostolique de Babylone, et pour les divers rits unis.	38,000 » »
Mission Arménienne en Perse.	3,000 » »
Mission des Lazaristes en Perse.	27,613 » »
Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie.	12,000 » »
Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie.	3,000 » »
Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie.	11,000 » »
Frais de voyages de Missionnaires Lazaristes partis pour le Levant et la Chine.	5,325 » »
	<hr/>
	280,523 f. » c.

Report	280,523 f. » c.
Mission des RR. PP. Servites en Arabie.	7,500 » »
A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins).	60,000 » »
A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta.	24,500 » »
Mission de la Compagnie de Jésus à Calcutta, et collége.	7,000 » »
A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes).	12,000 » »
A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes).	18,000 » »
A Mgr Bonnard, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Coromandel) (Congrégation des Missions étrangères).	45,400 » »
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré.	45,000 » »
A Mgr Fennelly, évêque, vicaire apostolique de Madras.	29,500 » »
Mission des Oblats de la Sainte-Vierge à Madras.	3,000 » »
A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique de Pégu et Ava (Mis-	

Report	532,423 f. » » c.
sion des Oblats de la Sainte-Vierge)	37,000 » »
Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes à Hong-Kong.	15,300 » »
A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères).	27,325 » »
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yû-Nâm en Chine (<i>idem</i>).	12,330 » »
Pour la Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Macao.	32,556 1/2
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains).	20,000 » »
Pour la Procure des Missions espagnoles, à Macao (<i>id.</i>).	3,200 » »
Pour la Mission des Lazaristes à Pékin.	5,000 » »
A Mgr Rameau, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes).	11,000 » »
A Mgr Baldus, évêque, vicaire apostolique du Ho-Nan (Mission des Lazaristes).	4,000 » »
Séminaire et Procure des Lazaristes à Macao, et Mission de Tchéou-San.	22,967 74
Mission de la Compagnie de Jésus en Chine.	30,000 » »
	<hr/>
	753,101 f. 89 c.

Report	753,101 f. 89 c.
A Mgr Mouly, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes).	8,125 »»
A Mgr Vérolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (Congrégation des Missions étrangères).	21,500 »»
A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de Corée (Congrégation des Missions étrangères).	18,600 »»
Mission de Lieou-Tchou (<i>id.</i>)	
A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains).	22,000 »»
A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères).	39,090 »»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (<i>id.</i>).	24,170 »»
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (<i>id.</i>).	15,000 »»
A Mgr Courveyz, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (<i>id.</i>).	25,910 »»
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (<i>id.</i>).	22,950 »»
Pour le collége général de Pulo-Pinang (<i>id.</i>).	16,500 15
	<hr/>
	966,947 f. 04 c.

MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Barron, évêque, vicaire apostolique des deux Guinées. . .	20,000 f. » » c.
A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains).	29,000 » »
Pour les établissements des orphelins et orphelines et autres œuvres et institutions dans le diocèse d'Alger.	50,000 » »
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le même diocèse.	9,000 » »
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). .	8,240 » »
Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie.	3,200 » »
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers rits unis.	38,840 » »
Mission des Lazaristes et établissement des Sœurs de la Charité à Alexandrie (Égypte).	90,168 » »
Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés de la Haute-Égypte.	6,400 » »

 254,848 f. » » c.

Report	254,848 f. » » c.
Pour les Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abysinie et le Sennaar.	16,000 » »
Pour la Mission de Madagascar.	30,000 » »
	<hr/>
	300,848 f. » » c.
	<hr/> <hr/>

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve.	20,000 f. » » c.
A Mgr Provencher, évêque, vicaire apostolique de la Baie d'Udson.	25,000 » »
Pour les Missions du vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse.	32,000 » »
A Mgr Donald Mac - Donald, évêque de Charlotte-Town.	10,500 » »
A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada).	21,000 » »
A Mgr Gaulin, évêque de Kingston (<i>id.</i>).	18,000 » »
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada).	34,000 » »
A Mgr Bourget, évêque de Montréal (<i>id.</i>).	28,000 » »
Pour la Mission des Oblats de Marie immaculée au Canada.	3,600 » »
	<hr/>
	192,100 f. » » c.

Report	192,100 f. » » c.
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus au Canada.	(20,000) » »
A Mgr Blanchet, évêque, vicaire apostolique de l'Orégon.	16,000 (» »)
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis).	31,500 » »
A Mgr Lefèvre, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (<i>idem</i>).	31,500 » »
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati (<i>id.</i>).	33,500 » »
A Mgr Fenwick, évêque de Boston (<i>id.</i>).	10,000 » »
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (<i>id.</i>).	12,000 » »
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg (<i>id.</i>).	26,000 » »
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (<i>id.</i>).	27,500 » »
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck (<i>id.</i>).	28,000 » »
Pour la Mission des Pères de la Miséricorde à New-Yorck (<i>id.</i>).	41,000 » »
A Mgr Miles, évêque de Nashville (<i>id.</i>).	28,500 » »
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (<i>id.</i>).	32,008 » »
A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes (<i>id.</i>).	66,000 » »
	<hr/>
	595,608 f. » » c

Report	595,608 f. » c.
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis).	57,264 40
A Mgr Henni, évêque de Milwaukee (<i>id.</i>).	15,000 » »
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (<i>id.</i>).	20,000 » »
A Mgr Quarter, évêque de Chicago (<i>id.</i>).	12,000 » »
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (<i>id.</i>).	12,500 » »
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans (<i>id.</i>).	40,800 » »
A Mgr Portier, évêque de Mobile (<i>id.</i>).	41,000 » »
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (<i>id.</i>).	15,000 » »
Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis.	25,000 » »
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, au Missouri (Etats-Unis.)	50,046 16
Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes - Rocheuses (<i>id.</i>).	40,000 » »
Pour les Missions de la même Compagnie au Kentucky (Etats-Unis).	10,046 16
Pour les Missions de la Congrégation de N.-D. de Sainte-Croix aux Etats-Unis.	17,000 » »

 951,264 f. 72 c.

Report	951,264 f. 72 c.
Pour les Missions des RR. PP. Dominicains aux Etats-Unis. . . .	12,000 »»
A Mgr Odin, évêque, vicaire apostolique du Texas (Mission des Lazaristes).	20,000 »»
A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises.	10,000 »»
Pour la Préfecture apostolique d'Haïti.	26,600 »»
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . .	15,000 »»
A Mgr Hynes, évêque administrateur du Vicariat apostolique de la Guyane Britannique.	20,000 »»
Pour la Mission de Curaçao. . . .	32,434 18
Pour la Mission de Surinam. . . .	9,863 80
Pour les Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud.	15,000 »»
Pour la Mission de la même Compagnie dans l'état de Guatemala. . . .	15,000 »»
	<hr/>
	1,127,162 f. 70 c.
	<hr/> <hr/>

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

A Mgr Grooff, évêque, vicaire apostolique de Batavia.	35,000 f. »» c.
---	-----------------

Report	35,000 f. » » c.
Pour le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus).	138,609 26
A Mgr Epalle, évêque, vicaire apostolique de la Mélanésie et Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes).	105,000 » »
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (<i>id.</i>)	40,000 » »
A Mgr Douarre, évêque, pour les Missions des RR. PP. Maristes dans la Nouvelle-Calédonie.	16,000 » »
Pour la Procure de la même Congrégation à Sydney (Australie).	35,460 » »
Pour le Vicariat apostolique de l'Australie.	15,000 » »
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie).	24,000 » »
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde (<i>id.</i>).	12,320 » »
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diémen).	9,500 » »
	<hr/>
	430,889 f. 26 c.
	<hr/> <hr/>

La rédaction de ce compte terminée, nous recevons une somme de 1,370 thalers, soit 5,105 fr. 59 cent., recueillie en 1844 dans le diocèse de Culm (Prusse); cette somme sera reportée au compte de 1845.

MISSIONS DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI.

*Extrait d'une lettre de M. Laribe, Missionnaire apostolique
de la Congrégation de St-Lazare, à M. Martin, Direc-
teur des Novices de la même Société.*

Tien-Tchéou, 22 septembre 1843.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« Puisque dans ma dernière lettre je vous ai promis les détails de mon pèlerinage au Houpé, voyage si fécond en malheurs de tout genre, il faut bien que je vous tienne parole. Vous ne trouverez pas mauvais, je pense, que, prenant les choses d'un peu plus haut, je vous dise où en était ma Mission au moment où j'allais en être séparé : ce ne sera revenir que de quatre ou cinq jours en arrière,

et vous aurez ainsi la suite non interrompue de toutes mes épreuves pendant l'espace de deux mois.

« L'année dernière, sur le soir du 22 septembre, la terreur était grande parmi mon troupeau de Kieou-Tou; si grande, qu'il se croyait à la veille d'être égorgé par la population idolâtre. Or, ce qui avait mis celle-ci en fureur, c'était, de la part de nos néophytes, le refus de concourir avec les païens à certaines réjouissances annuelles, où la superstition s'allie toujours au scandale. On avait d'abord espéré assoupir aisément cette affaire; déjà il y avait eu à ce sujet quelques pourparlers, auxquels on avait appelé, dans un esprit de conciliation et d'un mutuel accord, les maires des villages voisins; mais les infidèles persistant dans leurs exigences et les chrétiens dans leur résolution, la querelle s'envenima à tel point, que le 21 septembre, à la nuit tombante, les arbitres effrayés crurent devoir prendre la fuite.

« Heureusement Dieu permit qu'un néophyte qui, à cette heure-là, travaillait encore aux champs, les vit s'éloigner en toute hâte, et courut leur en demander la raison.

« Vos adversaires ne sont pas des hommes, lui répondirent-ils, mais des bêtes féroces qui ont juré de s'abreuver de votre sang. C'est pour n'être pas témoins de leurs excès, pour n'être pas un jour accusés de complicité avec eux, que nous nous sauvons. »

« Ce chrétien vint aussitôt avertir les autres fidèles qui, profitant de la nuit, mirent secrètement en sûreté tous les objets de religion contenus dans la chapelle ou dans leurs habitations particulières; puis, ils tinrent un conseil où il fut décidé, sur l'avis des plus sages, que, loin d'en venir à une mêlée générale, on ne se défendrait qu'autant qu'on serait attaqué dans l'intérieur de sa propre maison. Enfin,

après avoir recommandé à Dieu le succès de la bonne cause, ils s'exhortèrent les uns les autres à comparaître, s'il le fallait, devant les tribunaux en chrétiens prêts à soutenir leurs droits, sans dissimuler ni trahir leurs croyances.

« Ce fut une résolution bien prudente, mais aussi bien difficile à tenir, que celle d'éviter le combat ; car, entre Chinois, on désire beaucoup plus qu'on ne craint d'être blessé par ses ennemis. Il n'est pas rare, en effet, de voir un homme qui a reçu à peine une égratignure, se saisir d'un couteau pour se balafrer le visage, ou s'armer d'une pierre pour se meurtrir le corps, et cela dans l'espoir de gagner son procès, ou tout au moins de faire infliger une forte amende à son adversaire ; il s'en trouve même qui recourent au poison, léguant à d'autres le soin de les venger en exigeant comme châtiment de l'homicide une plus grosse somme de piastres.

« On conçoit qu'au milieu de telles angoisses, la nuit dut paraître bien longue à nos fidèles ; elle s'écoula néanmoins sans accident ainsi que le lendemain. Ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit suivante, qu'une centaine de païens fondirent sur notre chapelle ; ils avaient pensé que les nôtres accourraient pour la protéger, et qu'alors s'engagerait une action où le nombre leur promettait la victoire ; mais ils s'étaient trompés. Ils eurent beau menacer de tout mettre à feu et à sang, frapper contre les murailles, ébranler les portes et les fenêtres, découvrir le toit et en briser les tuiles, aucun chrétien ne se présenta pour défendre un bâtiment qu'ils avaient eu le temps de vider la veille ; chacun attendit l'ennemi chez soi, afin que son agression, s'il en venait à violer les domiciles, pût être présentée aux magistrats comme une attaque contre les propriétés plutôt que comme une guerre de religion.

« Faute de résistance, il n'y eut donc point de combat. Tout se borna à faire le plus de dégât possible ; après quoi, la bande des assaillants prit le parti de se retirer, emportant pour tout trophée quelques images du Sauveur et de sa sainte Mère, avec un écriteau qu'ils avaient enlevé du frontispice de la chapelle, et qu'ils allaient, disaient-ils, comme ils le firent fort bien, porter au mandarin du lieu.

« Ho-Koun, ajoutèrent-ils (c'est mon nom chinois) Ho-Koun n'est plus ici ; mais si profonde que soit sa retraite, nous saurons bien le déterrer. Nous allons, dès cette nuit, au nombre de plus de quatre cents, nous mettre à sa poursuite ; avant le jour il sera entre nos mains, et demain nous le traînerons au tribunal. Après nous être débarrassés du chef, nous nous délivrerons de sa suite ; car nous voulons en finir avec tous ces Si-yan-gin (Européens) auxquels nous ne permettrons plus désormais de puiser au puits commun. »

« L'alarme des fidèles fut pour lors à son comble. Poussés à bout, ils prirent en désespoir de cause la résolution d'aller se jeter d'eux-mêmes entre les bras du mandarin, qu'en leur qualité de chrétiens ils avaient jusqu'à tant redouté.

« Ils n'étaient pas non plus sans inquiétude à mon sujet. Aussi me députèrent-ils promptement à *Kien-Tchang-fou* leur maître d'école, chez les parents duquel j'étais alors caché. Il fut suivi de près par quelques autres chrétiens, portant des charges de sapèques, qu'il faut ici montrer ouvertement à l'appui des meilleures raisons, pour que les satellites, les avocats et même de plus grands personnages prennent une affaire à cœur. En suivant par précaution des sentiers assez éloignés de la grande route, ils avaient évité toute rencontre fâcheuse, et, quoique harassés de fatigue, se trouvant un peu plus à l'aise que dans

leur village, ils voulurent bien me laisser achever en repos cette nuit, et eux-mêmes s'endormirent. Ce ne fut que vers les quatre heures du matin que, troublant sans le savoir, en me levant, leur très-léger sommeil, j'appris de leur bouche tout ce qui s'était passé. *Pou-p'a*, leur répondis-je, *I-ko-thien-tchu*, ne craignez pas ! rappelez-vous qu'il y a un Dieu.

« Le jour allait paraître, lorsque arrivèrent aussi quelques autres fidèles de la même chrétienté, dont quelques-uns portaient les insignes du *Koung-Ming* : c'est une espèce de noblesse chinoise, toute personnelle et non héréditaire, qui confère le droit de ceindre sa tête d'un bonnet orné d'un bouton doré, même en présence du mandarin. Outre la considération qu'elle donne vis-à-vis du simple peuple, elle exempte de certaines servitudes à l'égard des autorités, et délivre de certains châtimens en cas de délit; en sorte que la première punition qui puisse être infligée à ces décorés chinois, punition qui est sensée fort grande, est la perte du *Koung-Ming*, ou *nom à mérites*.

« Dès le grand matin, ils allèrent tous ensemble s'adresser au plus fameux avocat de la ville, pour lui faire à l'instant rédiger leur pétition au mandarin. Ils déclarèrent à ce dernier, dès la première entrevue, qu'à part leur qualité de chrétiens, *Pay-tchu-ti-gin*, ils ne voyaient rien en eux qui pût compromettre la bonté de leur cause. À peine cette première pétition était-elle présentée, qu'il vint d'autres fidèles leur annoncer que les païens avaient déjà enlevé les bœufs des familles chrétiennes, et qu'ils menaçaient de capturer le soir le reste du bétail. On fit aussitôt dresser acte de ces nouveaux griefs, qui parurent si odieux au magistrat, qu'il dépêcha incontinent cinq *tsay-gin*, espèce de gendarmes chinois, pour faire en son nom cesser le pillage et rendre les animaux enlevés.

« Quant à moi, je reçus dans le même moment, comme un autre coup de foudre, une lettre de Mgr Rameaux, qui m'intimait l'ordre de me rendre sans délai au Houpé, pour prendre, au nom de Sa Grandeur, les informations demandées par le Souverain Pontife au sujet de M. Perboyre, notre si digne confrère et glorieux martyr. Cette injonction qui m'arrachait à mes disciples au moment du danger, me jeta d'abord dans une profonde tristesse ; mais réfléchissant ensuite que ma présence au plus fort de la crise était pour eux un embarras, et que mon arrestation mettrait peut-être le comble à leur malheur, j'adorai les desseins de la divine Providence, et je disposai tout pour mon départ. Je quittai enfin ma chrétienté de *Pè-Men*, ou de la *Porte-du-Nord*, pour traverser en plein jour toute la ville, et aller me cacher dans le faubourg *Nân-Men*, ou de la *Porte-du-Midi*, dont les fidèles étaient déjà venus en cérémonie m'offrir une retraite. Là je m'occupai de chercher une barque qui pût me porter au plus vite et sûrement à *Lin-Kiang-Fou*, éloigné d'une quarantaine de lieues, pour rendre visite à Mgr Rameaux, et me munir avant mon départ de la bénédiction de Sa Grandeur.

« Le lendemain, j'appris que les cinq gendarmes envoyés à *Kieou-Tou* pour rétablir l'ordre, revenaient sans avoir rien obtenu : les insurgés leur avaient répondu qu'ils ne rendraient pas les bœufs aux chrétiens de leur village, à moins que le mandarin n'y descendit en personne ; ils avaient en outre, et pour ainsi dire sous leurs yeux, volé les cochons de nos néophytes ; ils menaçaient de leur enlever encore ce jour-là le riz de leurs greniers, de couper ensuite celui qui était en herbe, et puis ils parlaient de ne s'arrêter qu'après leur entière extermination.

« Voilà, mon très-cher ami, la face que présentait déjà cette malheureuse affaire, lorsque je montai sur ma bar-

que, à une heure bien avancée de la nuit, et tout absorbé par les tristes réflexions que m'inspiraient un état si orageux et un avenir si incertain. « Les chrétiens, me disais-
 « je, ont sans doute quelque chance de gagner leur
 « procès, puisque leurs ennemis s'y prennent si mal-
 « adroitement. D'ailleurs, s'ils n'avaient pas aupara-
 « vant pris toutes leurs mesures, comment s'expliquer
 « de leur part l'audace d'une telle démarche auprès
 « du mandarin? Mais d'un autre côté s'ils succombent,
 « que deviendront-ils? les uns vont renoncer à la foi, les
 « autres partir pour l'exil... »

« Tandis que je m'abandonnais à cette pénible méditation, la barque que nous avions fait démarrer avant le jour, par l'effet d'une crainte dont nous ne pouvions entièrement nous défaire, arriva près de la malheureuse chrétienté de *Kieou-Tou*, dans laquelle je me trouvais il n'y avait pas encore deux jours. J'envoyai aux informations un de mes compagnons de voyage, qui revint aussitôt avec un néophyte de l'endroit pour nous annoncer que le mandarin, irrité de ce qu'on n'avait pas tenu compte de ses ordres, avait envoyé la veille d'autres *tsay-gin*, en plus grand nombre; mais que, pour toute réponse à cette nouvelle sommation, une vingtaine d'infidèles étaient allés à leur tour, pendant la nuit, porter contre les nôtres une dénonciation en forme. C'est ainsi qu'après avoir ajouté une nouvelle anxiété à toutes celles qui déjà déchiraient mon cœur, et craignant à chaque instant de faire la rencontre de quelque espion, je continuai de descendre le fleuve que longe, pendant une heure et demie environ, la route qui conduit de notre malheureux *Kieou-Tou* à *Kien-Tchang-Fou* : je voyais déjà monter et descendre les différents courriers que les chrétiens et les païens envoyaient au chef-lieu et renvoyaient au village, pour donner et rap-

porter les nouvelles d'une affaire si compliquée. Ce fut seulement après avoir dépassé de quelques lieues cette route, que mes rameurs me crurent hors de danger. Alors, le cœur péniblement serré, les larmes aux yeux, je recommandai de nouveau à la tendresse du divin Pasteur ces ouailles confiées pendant si longtemps à mes soins, ce troupeau que je quittais sans presque espérer de le revoir, et dont je laissais une partie exposée à la rapacité de loups furieux; je le mis aussi derechef sous la protection toute-puissante de Marie immaculée, et le laissant à la garde de saint Vincent de Paul que je lui avais donné pour patron, je lui adressai une dernière fois mes tristes adieux.

« La barque prise à *Kiën-Khâng* me porta très-heureusement à *Lin-Kiàng-Fou*, auprès de notre Evêque, qui fut bien affecté des nouvelles que je venais lui apprendre. Quoique Sa Grandeur voulût me retenir quelques jours, je pris bientôt congé d'elle pour aller remplir l'honorable mission dont j'étais chargé, et je me rembarquai le 6 septembre, qui était un vendredi.

« Les alarmes et les dangers ne se firent pas longtemps attendre; en deux jours j'étais parvenu à *Nan-thâng-Seng*, capitale de notre province. Les fidèles n'en eurent pas plus tôt connaissance, qu'ils accoururent, munis des plus sinistres renseignements, pour me détourner de passer par *Ou-Tching*, chrétienté qui se trouvait naturellement sur ma route. Un Judas, bien connu pour tel, me disait-on, ourdissait là une persécution générale pour tout le *Kiang-Si*. Que faire? Mgr Rameaux, qui n'en avait pas été encore prévenu, m'avait recommandé de visiter cette localité, à cause de quelques infirmes qui réclamaient les secours de la Religion. Je pensai que la charité, d'accord avec mes instructions, devait l'emporter sur la prudence,

et après avoir rassuré de mon mieux les chrétiens, je poursuivis mon itinéraire.

« Avant de débarquer à *Ou-Tching*, qui est l'endroit le plus commerçant du *Kiang-Si*, je fis demander en secret au premier catéchiste dans quel état se trouvaient ses malades. Ce brave homme vint au plus tôt me chercher, en me soutenant qu'il n'y avait rien à craindre. « Le Judas dont on m'avait parlé, me dit-il, n'est qu'un pauvre homme, baptisé, il est vrai, dans son enfance, parce qu'il descend de parents chrétiens; mais qui, une fois parvenu à l'âge de raison, n'a jamais voulu prier: probablement qu'il n'a jamais vu de prêtres; ainsi par lui-même il est dans l'impuissance de faire des révélations. » Cependant, comme l'expérience me l'a malheureusement trop bien prouvé depuis, il ne manquait pas d'émissaires pour le mettre au courant.

« Pendant la nuit que je passai à terre, j'entendis quelques confessions et j'administrai deux malades; j'appris plus tard que l'un d'eux était mort trois jours après. Lorsque ensuite il s'agit de dire la Messe, quoiqu'il ne fût pas encore jour, les avis se partagèrent sur le danger que nous pouvions courir pendant le saint Sacrifice. Je le célébrai pourtant à la pluralité des voix, et puis je courus me reposer dans ma nacelle. Comme j'allais immédiatement entrer dans le grand lac de *Pô-Yang-Hoû*, immense réservoir formé de toutes les rivières du *Kiang-Si*, je dus abandonner là ma première nacelle pour lui substituer une autre barque, plus capable de résister aux flots et de braver l'orage.

« La province du *Kiang-Si*, prise dans son ensemble, représente assez au naturel une feuille d'arbre: le pétiole, ou la tige, en est incliné vers le nord; à l'orient, à l'occident et au midi, des montagnes élevées en dessinent le

contour. De ces hauteurs partent, comme un réseau de veines régulières, toutes les eaux dont le pays est arrosé. Leur pente les entraîne vers une grande rivière qui traverse la contrée d'un bout à l'autre, comme l'artère principale, à laquelle toutes finissent par se rattacher; elles vont ensuite, un peu au-dessous de la capitale, se jeter dans le vaste bassin du lac dont j'ai parlé plus haut; et ce lac à son tour se décharge dans le fameux *Kiang*, l'un des plus beaux fleuves de la Chine.

« C'est là que j'ai vu pour la première fois, avec une surprise qui tenait de l'admiration, flotter les énormes radeaux des marchands de bois de *Nang-King*. Je les prenais de loin pour des îlots couronnés d'habitations. Les uns se mettaient en marche, parce qu'on venait d'avoir quelques nouvelles de la paix; un plus grand nombre stationnaient encore, à raison de l'incertitude de ces bruits publics. Pour mouvoir ces masses, vastes comme des villages et hautes comme des tours, il ne faut rien moins, dit-on, que l'effort de quatre-vingts à cent hommes, dont les uns, montés sur des pinasses, font l'office de remorqueurs, et les autres, chantant en chœur comme vos gondoliers, pirouettent en cadence autour des cabestans pour haler un cordage fixé à de grosses ancrs, qu'une chaloupe va jeter les unes après les autres en avant de ces immenses radeaux. Et quoique du matin jusqu'au soir se continue une telle manœuvre, encore faut-il être en face de la flottille pour s'apercevoir qu'elle fasse le moindre mouvement.

« On dit que sur le *Pò-Yang-Hou* les tempêtes sont très-fréquentes. Il y a peu d'années, le fils d'un catéchiste d'*Où-Tching* y périt avec tout l'équipage. Nous avons nous-mêmes fait la rencontre d'une barque mandarine, abandonnée depuis peu de jours, et dont il ne paraissait

plus au-dessus de l'eau que les mâts avec une partie de la proue.

« Le troisième jour de notre navigation , nous abordâmes à un endroit malheureusement trop célèbre , appelé *Lao-Ye-Miao* , *Pagode de Laoyé*. La divinité qu'on y adore n'est autre qu'une tortue ; et voici , d'après une fable populaire , l'origine de ce culte monstrueux. L'empereur *Tchu-Yuen-Loung* , qu'on croit fondateur de la dynastie *Ming-Tchao* , et qui dut le trône à la révolte , livra sur ce lac , contre son maître , une bataille décisive : or , pendant le combat , le gouvernail du navire qu'il montait ayant été emporté , il trouva après la victoire une tortue accrochée à la poupe avec ses dents , laquelle aurait ainsi tenu lieu de timonier. Vraiment , un service de ce genre méritait bien un autel chez les Chinois , qui en ont élevé pour beaucoup moins. Aussi s'empressa-t-on d'installer la vilaine bête dans sa pagode , où elle s'est rendue si redoutable , qu'il n'y a point de chef d'embarcation assez hardi pour doubler cette île sans aller auparavant lui présenter quelque offrande. On la régale ordinairement du sang d'un coq : c'est du reste , comme vous voyez , une assez pauvre libation.

« Quand le capitaine et les passagers chinois eurent sacrifié à la déesse , nous levâmes l'ancre , par un vent favorable , pour longer la plus stérile et la plus haute montagne du *Kiang-Si*. Majestueusement assise au milieu du lac , elle n'est guère habitée que par des bonzes , dont les pagodes , au nombre de près de deux cents , éparses çà et là et acculées contre des rochers à pic , font de loin un très-bel effet. Je n'ai rien vu de plus pittoresque , comme site , que ce lieu consacré à un culte ridicule , où accourent les pèlerins de toutes les provinces environnantes.

« Comme nous allions entrer dans le *Kiang*, couvert de barques qui font par eau le commerce de six à sept départements, il fallut nous présenter à une douane qui doit accumuler en peu de temps bien des millions pour le fisc, à en juger par la multitude de bâtiments de toutes dimensions soumis chaque jour à son contrôle. La taxe, dit-on, se perçoit sans avoir égard ni à la qualité, ni à la quantité des marchandises, mais uniquement à la longueur et à la largeur des bateaux. Après cette première ligne qu'on dit très-sévère, il en est encore une peut-être plus difficile à éviter, c'est celle des pauvres qui, sans avoir même l'apparence de la misère, viennent par bandes innombrables dépouiller publiquement les passagers. Leur audace est telle, qu'en plein jour et en face du palais mandarinal, ils s'en prennent aux effets qu'on a sous la main, et même aux habits dont on est revêtu, pour peu qu'ils ne soient pas contents de la somme qu'ils ont extorquée.

« Ayant de nouveau hissé les voiles, nous parvîmes sans autre accident à Pu-Hô, ville située au confluent de huit rivières. Notre pilote, qui avait là sa famille, voulut y séjourner une semaine, pour célébrer avec les siens une fête en l'honneur d'une divinité chinoise qu'on appelle vulgairement *Ching-Mou*, la *Sainte Mère*, et même quelquefois *Thièn-Héou*, *Reine du Ciel*. On en distingue ordinairement deux, l'une indigène de la province de *Lou-Kien*, et l'autre étrangère qui aurait été apportée des îles de l'Océanie. Si vous êtes surpris de trouver ces expressions sur les lèvres des Chinois, je l'ai bien été davantage en voyant, dans un livre de notre capitaine sur la création du monde, une estampe représentant un vieillard à une seule tête, mais à trois visages, avec cette inscription au bas : *Ytchy-san, San-ytchy, une substance-trois, trois-*

une substance. Que pouvait donc signifier une semblable idole, si l'idée d'un Dieu créateur en trois personnes n'en est pas la base : *trinus et unus*? C'est sans doute un emprunt fait à nos livres saints ; car il paraît hors de doute que les Chinois les ont connus à diverses époques.

« D'abord, on croit généralement que saint Thomas lui-même les a évangélisés. Les païens adorent cet Apôtre sous le nom de *Tha-Mé*, et parmi les deux compagnons qu'ils lui donnent, se trouve toujours un nègre qui l'avait probablement suivi de l'Inde. Ils disent formellement que c'est un *Si-koué-gin*, un *homme de l'occident* par rapport à eux. Ils ajoutent qu'ayant appris que sa mère était mourante, il n'avait fait que poser quelques bambous sur la superficie des eaux, et qu'ainsi il s'était comme envolé au delà des mers.

« En second lieu, il est constant que dans la province du *Hô-Nan* il existe, au milieu d'un temple d'idoles, une pierre sculptée, d'une époque très-ancienne, contenant des traits caractéristiques de l'Histoire sainte, tels que ceux de la création et de la rédemption. Des recherches faites dans un but religieux, il y a, je pense, un peu plus de deux cent cinquante ans, ont encore amené bien d'autres découvertes touchant les monuments nationaux, qui prouvent que plusieurs siècles auparavant la foi chrétienne était connue et suivie par une partie de la population, dans ces nombreux royaumes ou états dont la réunion a constitué depuis l'immense empire de la Chine. Dans le *Kiang-Si*, par exemple, nos devanciers n'ont-ils pas déterré une grande croix en fer qui portait la date la plus ancienne? et moi-même, il y a peu d'années, n'ai-je pas vu de mes yeux, dans une espèce d'oratoire de notre capitale, une grande statue de femme dont les pieds s'appuyaient sur la tête d'un gros serpent, tandis qu'elle tenait

un tout petit enfant entre ses bras ? Derrière cette statue s'en trouvait une autre d'égale grandeur, figurant un vénérable vieillard dans l'admiration, et tout autour une dizaine de statuette ayant assez l'air de simples bergers qui, le genou en terre, présentent à la femme et à l'enfant diverses offrandes : les uns, chose étonnante, font le modeste hommage de deux colombes, les autres d'un agneau. N'est-ce pas là une véritable Nativité ? Les Chinois disent que la déesse *Kouan-Yn* ou *Ching-Mou*, dont j'ai parlé plus haut, est vierge, quoiqu'ils placent presque toujours un enfant dans ses bras, et un oiseau blanc au-dessus de sa statue, avec l'inscription suivante que j'ai lue : *Kiauché-tche-mou, mère libératrice du monde*. N'est-ce pas la sainte Vierge avec le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe ? Le malheur est qu'au lieu de se rattacher à nous par ces traditions éparses, qui attestent le passage de l'Évangile dans ces contrées lointaines, les Chinois dénaturerent ces emprunts faits à la vérité par des interprétations ridicules ou monstrueuses. Quelquefois je fais malgré moi sur ce sujet des réflexions bien amères, et je crois y trouver les raisons pour lesquelles on a beau déployer sur tous les points de la Chine l'activité du zèle apostolique, on n'opère pas néanmoins de nombreuses conversions ; c'est que nous n'avons plus à faire à de simples infidèles, mais en quelque sorte à des apostats. Le soleil du christianisme a plusieurs fois déjà éclairé de ses rayons cette terre ingrate, et autant de fois les yeux se sont volontairement fermés à sa bienfaisante et divine lumière ; faut-il ensuite s'étonner qu'ajoutant ainsi nuages à nuages, ingratitude à ingratitude, ces peuples aient laissé passer pour eux, selon la menace de l'Apôtre, le temps de la grâce et du salut ?

• J'insisterais davantage sur cette pensée, si elle n'était

pas une pure digression. Je reviens donc à mon voyage. Les huit jours que je perdis à *Pu-Ho*, me parurent bien longs et ne furent pas sans quelque danger. Cependant ma confiance en Dieu était sans bornes. J'aimais à penser que ce retard était un effet des desseins paternels de sa divine providence envers moi, et qu'il me délivrerait peut-être d'obstacles plus sérieux, que j'aurais rencontrés au *Hou-Pè* si j'y fusse arrivé plus tôt. En effet, si notre trajet eût été plus rapide, j'aurais été, selon toute apparence, englobé dans la persécution qui éclata à *Han-Keou* dix jours avant mon arrivée; peut-être n'y aurais-je trouvé personne qui voulût me recevoir. Enfin, la fête de la déesse terminée, nous continuâmes de voguer sur le fameux *Kiang*. Quelle lenteur à remonter son cours! Vraiment, si l'on n'était embarrassé par ses effets, le mieux serait d'aller à pied. Ce n'est pas la rapidité du fleuve qui vous arrête : il promène presque toujours tranquillement ses eaux, et malgré cela, en l'absence de tout obstacle, on ne fait guère que se traîner à force de bras le long de la rive.

« La ligne des barques remorquées les unes à la suite des autres est interminable; le *Kiang* en est bordé dans toute sa longueur. — Jamais les Européens ne pourront se faire une juste idée du commerce intérieur de la Chine. — Or, dans cette multitude de bâtimens qui suivent à la file, il est de rigueur de conserver son rang contre ceux qui veulent l'usurper, sous peine, une fois hors de ligne, de ne pouvoir pas y rentrer avant un mois et plus. De là, des conflits sans cesse renaissans, des imprécations à faire frémir, et des menaces d'en venir aux coups d'avirons : bruyante et continuelle cohue qui, tout en retardant beaucoup la manœuvre, l'interrompt néanmoins rarement; car ces combats se bornent presque toujours à des injures, et de toutes ces perches levées les unes contre les autres, à peine

en voit-on quelques-unes s'abattre sur les têtes qu'elles menacent.

« L'un des bords du *Kiang* devient-il impraticable au halage et faut-il atteindre le bord opposé, ces barques mettront plusieurs heures à effectuer le passage, et leurs moyens de résister au courant sont si faibles, qu'elles n'y arriveront que trois ou quatre stades au-dessous du point de départ. C'est ainsi que quatre à cinq fois le jour il faut alternativement visiter les deux rives. Si le vent devient favorable, ces milliers d'embarcations prennent bien tant soit peu le large; mais la confusion et les cris ne cessent point pour cela, parce que, semblables à une troupe de canards, ce que fait une barque, l'autre l'imité aussitôt; et elles sont ainsi continuellement menacées d'avaries en s'entre-choquant.

« Parmi nos matelots s'en trouvait un plus grand et plus fort, mais surtout plus fanfaron que les autres, qui croyait donner une plus haute idée de sa bravoure en renchérissant encore sur l'insolence de ses camarades. Il avait servi précédemment dans la marine impériale, et il venait d'échapper depuis peu, disait-il, à l'incendie de plus de trois cents navires, que les *Koung-kouy-tse* (1), les *Anglais*, avaient brûlés près de la ville de *Tsin-Kiang-Fou*, dans le *Kiang-Nan*. Comme mes deux guides me faisaient passer pour un mandarin, tous ces gens s'attendaient à recevoir de moi une plus forte étrenne. Pour mieux la mériter sans doute, ils ne cessaient, notre fanfaron surtout,

(1) Il y a bien des années que les Chinois leur donnent ce nom, qui signifie *diabtes rouges*.

d'insulter du matin au soir ceux-là mêmes qui ne mettaient aucun obstacle à notre marche. Après qu'une si indigne conduite nous eut attiré maintes reparties des plus désagréables, elle finit par nous faire donner une leçon dont je me serais bien passé, quoique tout l'équipage en eût grand besoin. Voici comment : le troisième jour après notre sortie de *Pu-Ho*, nous avons été emportés par une bourrasque loin des autres navires. Nous eûmes beau faire effort pour nous en rapprocher, de nouveaux tourbillons de vents nous tinrent à distance, et par là exposés à devenir la proie des barbares qui infestent le *Kiang*. A la faveur d'une belle lune, nos gens ramèrent longtemps de toutes leurs forces ; mais la fatigue finit par les vaincre, et tout en avouant que l'endroit n'était guère tenable, ils résolurent de jeter l'ancre pour prendre un peu de repos.

« Ils étaient à peine endormis, qu'on entendit de loin venir une barque. Peu à peu le bruit des rames se rapprochait. Enfin une secousse nous avertit que déjà l'agraffe avait été jetée sur notre bâbord. Notre fier matelot, celui que je vous ai dit si plein de son mérite et si âpre à l'injure, crut le moment arrivé de faire ses preuves, et pensant avoir affaire à des corsaires que le bruit allait mettre en fuite, il enchérit encore sur tout ce que je lui avais entendu proférer d'épithètes flétrissantes et de défis insultants. Les provocations continuant de part et d'autre, les agresseurs s'écrièrent pour dernière réponse : Au pillage ! au pillage ! et quatre à cinq d'entre eux montèrent à l'instant sur notre barque.

« Le pilote au désespoir vint aussitôt m'appeler. J'étais loin de dormir pendant un tel vacarme. Je me rends sur le pont et je trouve tous mes gens à genoux, demandant, sans pouvoir l'obtenir, pardon pour les injures adressées aux prétendus brigands. « Puisqu'on nous prend

« pour des voleurs, répétaient ceux-ci, eh bien ! nous volerons ; il nous faut le pillage. » En attendant , sans oser pourtant trop s'avancer, ils trépignaient si fort sur notre faible tillac, qu'à chaque instant il nous semblait le voir s'enfoncer. Ma présence et celle de mes deux guides, *kiangkoug*, ayant rétabli le calme, j'en conçus un heureux augure, et je me décidai à tirer tout le parti que je pourrais du personnage qu'on me faisait jouer. Affectant donc une fierté toute mandarine, je dis à ces étrangers : « Voulez-vous qu'on vous ait fait un outrage ? Soit ; mais ne savez-vous pas dans quels parages nous sommes ? l'heure à laquelle vous venez n'excuse-t-elle pas une méprise ? D'ailleurs, on vous demande pardon de ces injures : que vous faut-il de plus pour être satisfaits ? Puisque vous n'avez rien de commun avec les corsaires, ne les imitez pas par un acte de brigandage. »

« Pendant que je leur adressais ces paroles, ils étaient constamment restés immobiles ; ils me regardèrent quelques instants d'un air effaré, puis tout en murmurant je ne sais quoi entre leurs dents, ils finirent par se retirer en emportant, sans que nous nous en aperçussions, différents agrès de la barque. Le lendemain, notre fier matelot resta bien humilié de cette aventure ; mais ce fut l'affaire d'un jour. Nous revîmes un peu plus loin nos agresseurs nocturnes : c'étaient des soldats qui s'en retournaient par eau dans leurs familles ; ainsi nous eûmes un sûr garant de la paix conclue avec les Anglais.

« L'accident de la nuit nous avait abattus ; nous fûmes égayés le lendemain par une rencontre plus heureuse. D'innombrables marsouins s'en vinrent folâtrer à l'entour de nos barques : ils se jouaient plus gaîment dans les eaux que de jeunes taureaux ne bondissent dans la prairie. Au lieu de les épouvanter, le bruit de l'équipage ne fait que les

enhardir dans leurs légers ébats ; ils en mettent plus d'ardeur et de grâce à plonger dans les flots, puis à reparaitre pour se dérober encore aux regards des passagers qui sourient à leurs évolutions.

« L'apparition des marsouins est généralement regardée, comme un pronostic de tempête. En effet, l'atmosphère ne tarda pas à se charger ; le vent souffla avec tant de force, que plusieurs barques n'osèrent déployer les voiles ; mais notre pilote plus courageux en profita pour atteindre heureusement le port où il devait déposer sa cargaison de papier. Le lendemain, 28 octobre, après avoir opéré son déchargement, il voulut continuer sa route, quoique le vent fût encore plus violent que la veille ; il se flattait d'arriver ce jour-là même à *Han-Kéou*, terme de mon voyage, et dont nous étions encore à plus de trente lieues. Nous voilà donc emportés de nouveau au gré du vent et à pleines voiles.

« Pendant plusieurs heures notre barque cingla à merveille ; vous auriez dit un brick français ; encore lui aurions-nous peut-être disputé le pas. Le malheur fut qu'après avoir fait plus de vingt lieues, le vent, toujours déchainé, cessa d'être constant ; il nous venait par bouffées et nous prenait en travers. D'un autre côté, les vagues grossissaient à vue d'œil ; notre embarcation privée de son lest menaçait de chavirer, et en ce cas, il est certain que c'en eût été fait de nous tous, nous trouvant alors au milieu du lit du *Kiang* que les Chinois disent presque sans fond. Le pilote alarmé se hâta de serrer les voiles, et nous dirigea vers la côte ; mais il était trop tard : la proue n'eut pas plus tôt regardé la rive où nous tendions, qu'un coup de vent furieux nous y jeta avec la rapidité de l'éclair. En un instant, le gouvernail s'enfonce dans la vase et y reste immobile, les voiles tourmen-

tées par l'orage qui s'irrite de leur résistance, se déchirent ou emportent le sommet des mâts qui se brisent comme autant de roseaux. Un horrible cliquetis de vergues rompues se fait entendre sur nos têtes, tandis que sous nos pieds craquent les ais disloqués du navire, qui sombre enfin et nous pose tous dans le fameux *Kiang*.

« Après avoir reçu, sans savoir comment, deux contusions au bras et à la jambe droite, dont les suites se sont fait sentir plus d'un mois, je me trouvai alors comme au sortir d'un sommeil brusquement interrompu; et, le croiriez-vous, ayant de l'eau au-dessus de la ceinture, planté sur les débris de la barque, je considérais pour ainsi dire sans surprise et sans émotion nos effets surnageant pêle-mêle autour du navire échoué.

« Un de nos guides me tira de cette stupeur léthargique en me criant : *Jésus, Marie!* En même temps il me tendait sa main que je saisis pour le rassurer. Les matelots ne sachant où donner de la tête, se bornaient à faire un grand tapage. « Sauvez avant tout les personnes, » leur criâmes-nous. Ils détachèrent aussitôt la chaloupe qui seule était demeurée intacte, et nous l'amènèrent. Après être montés dans la nacelle, nous nous mîmes à la remplir chacun d'une partie de nos effets. Craignant ensuite qu'elle ne coulât à fond, on s'empressa, les uns à force de rames, les autres avec des perches, de la conduire à terre, où malgré ma prétendue dignité de mandarin, j'aidai de mon mieux au sauvetage, piaffant dans la boue jusqu'aux genoux.

« Mais au plus fort de ce rude travail, quel indigne spectacle pour un Européen naufragé se présente à nos yeux! Le *Kiang* s'était couvert de canots qui se dirigeaient vers nous, et, à mon grand étonnement, les matelots en

les apercevant se sont tous écriés : *Pou-hao! pou-hao!* nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! Je croyais au contraire que c'étaient autant de sauveurs qui volaient à notre secours : je fus bientôt guéri d'une si grande bonhomie. En un instant nous sommes cernés par ces pirates. Impossible dès lors de rien retirer du navire. Le cri de pillage se fait entendre , et nous sommes attaqués. Mon nom de mandarin aurait dû glacer et terrifier ces brigands ; on eut beau le faire sonner bien haut , comment pouvoir se faire entendre au milieu d'un si horrible brouhaha ?

« Un combat s'engagea entre nos sept pauvres matelots et les forbans qui croissaient toujours en nombre ; ils étaient peut-être plus de deux cents. La lutte cessait-elle avec nous , ils se battaient entre eux , les plus forts voulant se faire la part du lion. Ce qui m'étonna davantage et me fit en même temps le plus de peine , fut de voir quatre à cinq chaloupes montées uniquement par des femmes , de vraies harpies , qui surpassaient peut-être les hommes en ardeur pour le pillage.

« Pendant cette scène révoltante , des barques marchandes de toutes grandeurs montaient et descendaient le fleuve ; nous avions beau leur tendre les bras en signe de détresse ; arrivées à quelque distance de nous , elles faisaient un long détour , et le pilote ou le timonier , après nous avoir fait de la main plusieurs signes négatifs , continuait tranquillement sa route : on m'a dit ensuite qu'ils craignaient eux-mêmes de s'exposer au pillage.

« Quand il ne resta plus rien à prendre , une partie de ces maraudeurs se retira avec son butin ; alors nos matelots , enhardis par le petit nombre de ceux qui restaient , revinrent à la charge avec fureur , et cherchèrent à mettre

en pièces les bateaux des retardataires. Moins peut-être par commisération naturelle que par crainte de trop irriter ces misérables, et de provoquer de leur part une terrible revanche, je courus mettre le holà, en disant à nos marins que pour compenser autant que possible nos pertes, ils devaient traîner ces canots à terre au lieu de les détruire. Aussitôt ils s'élancent sur le plus proche, et le tirent à force de bras bien avant sur le rivage. Ceux qui le montaient étaient loin de s'attendre à ce que l'affaire prît une telle tournure; les voilà qui se jettent pêle-mêle dans le *Kiang* pour regagner d'autres barques; mais les nôtres, animés par le succès, se saisissent de deux fuyards, et me les amènent par leurs longues queues; puis ils retournent encore donner la chasse aux traînants, en sorte que tous se dispersèrent sans qu'il en restât un seul, à l'exception de nos deux prisonniers.

« Agenouillés dans la boue, devant moi qu'ils appelaient le grand *Lao-ye*, ou *seigneur*, ces deux misérables me faisaient mille prostrations et révérences, en me suppliant avec des hurlements affreux de leur accorder la liberté. Notre réponse fut d'abord qu'ils allaient payer pour tous leurs complices, et que pour faire un exemple dont ces détestables parages avaient besoin, la corde les attendait à *Ou-Tchang-Fou* où nous allions les conduire. A la fin cependant, comme la nuit approchait, nous les relâchâmes après leur avoir fait promettre de revenir nous tirer de là, et tout en gardant le canot pour caution de leur parole.

« Après leur départ, je demandai à notre capitaine ce qu'il comptait faire des effets que nous avions sauvés. « Hélas! me répondit-il en poussant un profond soupir, « cette nuit même on nous les enlèvera. » De leur côté, les matelots se préparaient à une défense acharnée. « Vie

« pour vie, disaient-ils, nous vendrons du moins la nôtre
 « bien cher ; nous repousserons l'attaque tant qu'une
 « goutte de sang coulera dans nos veines. »

« Pour moi, prévoyant assez qu'en cas d'assaut, leur nombre et leur courage seraient insuffisants pour nous défendre, je délibérai en moi-même s'il ne serait pas expédient d'abandonner les bagages et de nous enfuir à travers champs, sous la garde de la Providence. Je m'en ouvris à mes fidèles conducteurs. « Père, c'est impossible, » me dit l'un d'eux qui avait fait l'office d'éclaireur en allant, au moment du pillage, chercher de tout côté du secours ; « Nous sommes ici dans un îlot, entre le lit principal du « *Kiang* et un bras considérable de ce fleuve. Faute d'issue, il faut se résoudre à y passer la mauvaise nuit qui « s'approche. »

« En effet, le jour était sur son déclin, le vent soufflait toujours avec plus de violence, et une grosse pluie commençait à tomber du ciel, dont l'aspect sombre et menaçant nous présageait une furieuse tempête : où trouver un abri ? Nous eûmes recours au bateau que nous avions pris à nos pirates, et qui n'avait pour nous protéger qu'un très-petit couvert en treillis de bambous sur le milieu. Après avoir amoncelé à l'entour tous nos effets, nous nous blottîmes dedans tous les dix, pêle-mêle, accroupis les uns sur les autres.

« Mon cher confrère, que cette nuit fut longue ! dans quelles angoisses nous l'avons passée ! Harassés de fatigue, et n'ayant pas même un peu de place pour nous étendre ; succombant au sommeil, et n'osant nous y livrer qu'à demi, parce que nous regardions comme inévitable un nouvel assaut ; péniblement coudoyés et heurtés les uns par les autres, nous dûmes rester assis sur nos talons, et

encore fallait-il être continuellement aux aguets. Un peu après minuit, voilà que j'entends comme la voix d'une personne encore dans le lointain. « Ecoutez, m'écriai-je, « les brigands reparaisent. » Après que chacun eut pendant longtemps prêté une oreille attentive, je passai pour avoir donné une fausse alarme. Mais l'événement vint bientôt après prouver le contraire : nous étions à jaser comme des pies, tandis que des inconnus s'approchaient, sans lumière et sans le moindre bruit, du gîte où nous étions retranchés. Lorsque enfin nous nous en aperçûmes, Dieu sait le violent *Qui vive!* que leur adressèrent nos matelots. Ils y répondirent d'abord d'un ton assez mesuré en nous demandant pourquoi nous nous étions emparés du bateau. « C'est, répartîmes-nous, parce que ceux à qui « il appartient, ne sont que des pillards. Au reste, après « l'avoir retenu pour passer la nuit, notre intention était « de le leur restituer demain. »

« Après quelques autres pourparlers, auxquels nos gens ne mêlèrent que deux ou trois apostrophes d'une rage bien prononcée, et que mon guide *Tchang-siang-koung* sut parfaitement adoucir, en donnant le titre de *Lao-ta-gin, vieillard-grand-homme*, au plus âgé de la troupe, ces inconnus ajoutèrent : « *Lao-yé* souffre trop « dans cette position, nous l'engageons à nous suivre. « — Et ses gens, répondis-je, qui les emmènera? — « Nous viendrons les chercher au jour. — Ainsi seul, « où allez-vous me conduire? — Dans la pagode du « village. »

« Il est à remarquer que, par une superstition des plus inhumaines, les Chinois sont persuadés qu'il suffit d'être malheureux pour être coupable; en nous recueillant dans leurs maisons, ils auraient craint d'attirer sur eux une partie des maux qu'ils voyaient peser sur nous,

et dont ils nous croyaient poursuivis par une justice céleste. Nous étions à leurs yeux des *fan-gén*, *malfaiteurs*, et des victimes du *Thien-ming*, *destin du ciel*.

« Je finis par leur dire que puisqu'ils venaient me sauver seul, je remettais au lendemain l'acceptation de leurs bons offices, et ils se retirèrent en répétant que la position était trop douloureuse pour un *Lao-yé*. Quelle était leur véritable intention? nous n'avons pu le savoir. Quant à moi, j'étais assez tenté de les suivre; mais pourtant, me disais-je, si à quelques pas d'ici ils me précipitaient dans le *Kiang*, pour se débarrasser de la crainte que plus tard je ne dénonce au vice-roi leur brigandage; après s'être défaits de moi, ne prendraient-ils pas au même piège mes compagnons d'infortune?... »

« Notre situation, comme vous le voyez, était critique, et le reste de la nuit se passa dans de cruelles appréhensions; cependant personne ne reparut, et le jour, en ramenant la lumière, nous rendit l'espérance. Nos matelots reprirent la vie qu'ils semblaient avoir perdue. Plus heureux que le capitaine qui n'avait pu sauver une seule sapèque, je portais sur moi quelques pièces d'argent; je les montrai à nos marins; et par je ne sais quelle magie secrète, de morts qu'ils étaient auparavant, les voilà ressuscités. *Poupaleao!* s'écrient-ils, *plus rien à craindre!* *Thien-y, thien-y! le ciel est pour nous! le ciel est pour nous!* ce qu'ils entendent du firmament, sans s'élever jusqu'à l'idée de l'Être suprême qui en est l'auteur.

« A l'instant, et malgré une pluie d'orage qui n'avait guère cessé de la nuit, quelques matelots s'en allèrent à la recherche d'un moyen de salut; les uns se placèrent en observation sur le rivage, afin d'adresser des signaux de détresse au premier navire qui s'offrirait à leur vue;

vaine attente : il ne s'en présenta pas un seul durant toute la journée. Les autres qui s'étaient dirigés vers le bras secondaire du *Kiang*, aperçurent bien un certain nombre de barques amarrées à l'autre rive ; mais ils eurent beau supplier ceux qui les montaient, et faire luire les *taëls* à leurs yeux, pas un mouvement ne se fit en leur faveur ; ils crurent seulement entendre qu'on leur disait pour toute réponse : « Nous tenons plus à notre vie qu'à votre argent ; attendez que le vent cesse ; nous irons à votre secours dès que nous le pourrons sans danger. »

« Ce péril qu'ils n'osaient affronter ni par cupidité ni par compassion, nos gens se décidèrent à le braver sur leur faible chaloupe, qu'ils s'étaient jusque-là ménagée comme une dernière planche de salut. La nacelle mise à l'eau, trois ou quatre coups de vagues suffirent pour la leur enlever : heureusement qu'aucun d'eux ne fut emporté avec elle. En la voyant poussée au large par les flots, notre capitaine jeta un cri de désespoir : « Cette fois nous sommes perdus ! » dit-il, et il se mit à verser un torrent de larmes.

« Pour moi, au milieu de tant de revers, j'avais encore la force de retenir les miennes ; je m'abandonnais, à la vérité, aux plus affligeantes réflexions ; mais il me restait une secrète espérance ; je pensais qu'après tant d'épreuves, le Seigneur ferait éclater sur nous sa providence : « Priez, disais-je à mes deux chrétiens, priez Dieu qu'il nous envoie enfin quelque ange libérateur. »

« Quelques heures après l'enlèvement de la chaloupe, le capitaine prit le parti d'aller lui-même à la découverte. Peine perdue ; le résultat de son excursion, comme celui des précédentes, fut qu'il n'y avait point de secours possible tant que durerait la tempête. Je dois avouer qu'à son

retour la consternation devint générale et qu'elle fut à son comble. Tous, jusqu'à moi, nous crûmes arrivé le moment du sacrifice. Le jour touchait à sa fin, le vent et la pluie continuaient avec la même violence. Oh! pour le coup, je le répète, je sentis toute espérance s'évanouir dans mon cœur. Il nous semblait voir le ciel et la terre armés en même temps contre nous conspirer ensemble notre perte. Depuis deux jours, nous n'avions pris aucune espèce d'aliments. Notre corps, meurtri par le naufrage, était encore couvert d'habits humides, et cela sans avoir pu prendre un peu de repos. Nous allons donc mourir ici de faim et de froid, me disais-je, ou plutôt les brigands qui nous ont épargnés la nuit dernière, nous réservent pour celle-ci une visite dans laquelle nous serons tous égorgés.

« Je n'étais pas non plus très-rassuré sur le compte de nos matelots, tous païens, qui auraient bien pu se dédommager de leurs pertes à nos dépens, et se défaire de nos personnes pour mieux jouir de nos dépouilles.

« Ce qui me faisait le plus de peine était de périr ainsi sur ce misérable îlot, sans aucune utilité pour la Religion, après avoir si souvent et si ardemment désiré l'honneur de pouvoir un jour prêcher un mandarin dans son prétoire, et, au sortir de là, d'être envoyé au martyre.

« A ce regret se mêlaient des souvenirs qui m'inspiraient de justes craintes. Je me rappelais avoir entendu dire qu'à la nomination du deuxième Vicaire apostolique de la Corée, le courrier qui lui portait les insignes épiscopaux, ayant été, pendant son voyage à travers la Chine, arrêté par des voleurs, dépouillé de tout et puis garroté à un arbre, fut ensuite rencontré dans un si pitoyable état par des satellites qui le détachèrent. C'était bien jusque-là.

Mais ses libérateurs, ayant appris à quelle espèce de gens il avait eu affaire, se mirent aussitôt à leur poursuite, et avec les malfaiteurs s'emparèrent aussi des objets volés, ce qui donna sujet à une grande persécution. Je craignais également de voir se renouveler à peu près la même scène. Comment pourrait-il se faire, me disais-je, qu'un pillage accompli en plein jour, et auquel tant de mauvais sujets ont pris part, n'éveillât pas enfin l'attention et la vigilance de l'autorité? Peut-être mes ornements, mon crucifix et autres objets de religion sont-ils déjà entre les mains des magistrats! Tout le monde ne sait-il pas ici que les *makouay*, satellites chargés de répondre des voleurs aux mandarins, partagent le plus souvent le butin avec eux, à condition de protéger leurs nouvelles tentatives de rapines. Comment pourrait-il donc se faire qu'en partageant nos dépouilles, ils n'aient pas reconnu que les objets enlevés appartenaient, pour la plupart, au culte des chrétiens, à cette religion des martyrs et des proscrits, contre laquelle on avait récemment publié tant d'édits dans tout le Houpé? Quelle bonne fortune pour eux que cette découverte! Outre qu'ils y gagnaient la prime promise aux dénonciateurs d'un prêtre, ils faisaient preuve de vigilance, et se trouvaient, par la seule arrestation d'un Missionnaire, dispensés pour longtemps d'être sévères envers les malfaiteurs. Aussi ne voyais-je que la prison au sortir de notre flot, si toutefois j'en sortais; et s'il fallait y mourir, je tremblais de léguer encore la persécution à une province déjà inondée de sang chrétien.

« Que faire pourtant pour conjurer ce malheur? J'avais déjà beaucoup prié, et non-seulement je ne voyais pas mes supplications suivies d'un heureux dénouement; mais chaque pas, au contraire, nous enfonçait plus avant dans l'abîme. Il me vint alors, quoique un peu tard, l'idée

d'une nouvelle prière, que voici : « Seigneur, ne repoussez pas mon humble demande ; par l'intercession de votre nouveau martyr, Jean-Gabriel Perboyre, venez à notre secours ! » Je la répétais trois fois avec un ferveur dont je trouverais peu d'exemples dans ma vie ; après quoi, me persuadant que je venais d'accomplir en grande partie ce que j'avais à faire, soit pour la vie, soit pour la mort, je m'abandonnai à la divine Providence, et comme déchargé du poids de mes inquiétudes, je succombai enfin au sommeil.

« A peine étais-je assoupi, qu'un matelot s'écrie : « Voici un bateau ! voici un bateau ! » Celui qui le montait ne venait probablement que pour épier s'il restait quelque chose à prendre. A notre vue, il voulut passer outre, sous prétexte que les vagues étaient encore trop hautes pour qu'il pût aborder sans danger. Mais Dieu permit qu'à force de promesses et de prières, le nautonnier qu'il nous envoyait, consentit à chercher et trouva enfin, à une centaine de pas de nous, un endroit accostable. Quatre ou cinq de nos gens s'emparent à l'instant de sa nacelle, pour aller à la station la plus voisine située à peu de distance. J'aurais bien voulu être de la partie ; mais le batelier s'y opposa, soutenant qu'avec un plus grand nombre de passagers son frêle esquif courrait risque d'être englouti. Je dus donc me contenter de la promesse qui me fut faite, qu'on allait, pour nous, louer au port une plus grande barque. Nous pouvions d'ailleurs attendre plus patiemment leur retour : la pluie avait cessé, le vent se calmait, notre cœur si abattu se trouvait à moitié relevé de son accablement, après une si cruelle angoisse, la plus grande que j'aie eue de ma vie, parce qu'elle en a été la plus longue.

« Nos matelots, fidèles à leur parole, après avoir,

comme de juste , apaisé la faim qui les dévorait , n'eurent rien de plus pressé que d'exposer nos malheurs au commandant du port. Il eut ou il fit semblant d'avoir grande pitié de notre position , et dépêcha , pour nous en tirer , un des six navires au service de la station. Les huit hommes qui le montaient , quoique d'une taille et d'une force peu ordinaire , avaient grand'peine à vaincre la houle encore soulevée par la tempête expirante. Ramant de toute la vigueur de leurs bras , et toujours en cadence pour mieux s'animer , ils nous amenèrent à l'entrée de la rade , où j'aperçus peut-être plus de trois cents personnes , accourues pour voir un mandarin avec la mine d'un naufragé. De tous ces spectateurs , partagés en deux rangs , les uns riaient aux éclats , les autres semblaient s'apitoyer sur mon sort ; la plupart me voyant chanceler , ou m'offraient un appui bienveillant , ou m'adressaient quelques mots de politesse. Enfin , après être tombé en défaillance dans la boue une dizaine de fois , je parvins en face de l'hôtellerie où m'attendait avec toute son escouade un preux caporal chinois , que je distinguai des autres à son espèce de schakot. Il me reçut en grande cérémonie. Par ses soins un grand feu m'avait été préparé , une sorte de collation avait été servie , et je pus en toute liberté rompre une diète absolue de plus de deux jours , en faisant main-basse sur une assiette pleine de pâtisseries , et tout en répondant à mille questions plus embarrassantes les unes que les autres.

« En attendant on m'apprêtait un bon souper , pour lequel notre commandant et notre majordome voulurent être de la partie , afin de me continuer une courtoisie dont je me serais fort bien passé , d'autant plus qu'un de mes conducteurs avait déjà eu l'imprudence de dire que , dans le pillage , j'avais perdu deux malles contenant des effets très-

précieux. Le caporal, voyant les spectateurs se retirer peu à peu, revint sur cet article qui m'avait jusqu'alors tant intrigué; car j'appréhendais qu'on ne les eût recouvrées, et qu'à la vue de l'étrange contrebande qu'elles renfermaient, on ne se doutât de mon caractère. Je m'aperçus cependant qu'il me craignait autant que je le redoutais moi-même. Et en effet, c'était une chose assez humiliante pour un homme de sa profession, payé avec ses gardes-côtes pour maintenir le bon ordre, qu'à sa barbe on fût venu impunément attaquer et dépouiller jusqu'à un mandarin! Il commença donc par s'excuser en m'exposant que l'année avait été des plus malheureuses, à cause de l'inondation qui s'était élevée plus haut et qui avait duré plus qu'à l'ordinaire. « Ces parages, ajouta-t-il, « confinant aux dépendances de trois grandes villes, pul-
 « lulent de malfaiteurs de toute espèce, qui, pour-
 « suivis devant les tribunaux d'une juridiction, passent
 « aussitôt sur le territoire des autres pour s'esquiver et
 « gagner du temps, en sorte qu'il est impossible d'en
 « finir avec eux. » Ravi de lui voir ainsi prendre la défensive, je l'eus bientôt rassuré sur les suites de sa coupable négligence, en lui répondant que j'étais parfaitement au fait des difficultés de sa position, que je ne tenais pas à mes malles, qui réellement contenaient des objets précieux et même de l'argent; mais que j'en faisais volontiers le sacrifice, pourvu que je pusse sain et sauf parvenir à Han-Keou; qu'en supposant même que plus tard il pût les découvrir, je lui en faisais l'abandon, à condition pourtant qu'il ferait punir les ravisseurs.

« Le repas fini, mes convives insistèrent pour me faire passer la nuit à l'auberge, afin d'y reposer plus à mon aise; mais je m'y refusai, pour me mettre à l'abri de tout leur babillage. Je retrouvai au port nos bons matelots, dé-

peuillés de tout, qui m'attendaient pour me prier de leur faire à chacun l'aumône de ce qui lui était nécessaire pour s'en retourner dans sa famille, service que je leur rendis bien volontiers, parce qu'en effet ils m'avaient toujours été très-fidèles. Après tous les mouvements d'une scène si étrange, pendant laquelle j'avais été forcé de jouer tant de rôles bizarres, dans quel profond et tranquille sommeil je fus bientôt enseveli au fond de ma nouvelle barque! On aurait pu, je crois, m'écorcher que je n'aurais rien senti. »

(La suite au prochain Numéro.)

MISSIONS DU CANADA.

A mesure que le champ des Missions devient plus vaste et plus fertile, le Seigneur y appelle aussi des ouvriers plus nombreux. Il ne suscite pas seulement des apôtres isolés à ce divin ministère, il fait naître encore des Congrégations nouvelles, dont le dévouement collectif répond mieux à des besoins généraux. Parmi ces Institutions récentes, il en est une que nous ferons aujourd'hui connaître plus spécialement à nos lecteurs : c'est la première fois qu'elle prend place dans les Annales, et nous devons indiquer son origine avant de raconter ses travaux.

La Société des *Oblats de Marie Immaculée*, fondée dans le midi de la France par Mgr de Mazenod, évêque actuel de Marseille, compte déjà plus de dix-huit ans d'existence. Elle n'avait encore signalé son zèle qu'autour de son berceau, lorsqu'en 1841, Mgr Bourget, évêque de Montréal dans le Canada, étant venu en Europe pour des affaires liées aux intérêts de la Religion, et en particu-

lier pour chercher des hommes apostoliques qu'il désirait établir dans son diocèse, demanda à Mgr de Mazenod une colonie de ses prêtres *Oblats de Marie*. Ses pieux désirs furent exaucés, et le digne Prélat, auquel l'Eglise du Canada était déjà si redevable, eut la consolation d'y introduire encore ces nouveaux collaborateurs.

Leur maison ayant été régulièrement constituée, ils commencèrent aussitôt les travaux de leur ministère, que le Seigneur accompagna partout d'abondantes bénédictions. Les *Oblats de Marie Immaculée* au Canada sont actuellement au nombre de dix-neuf, dont quinze Missionnaires profès et quatre novices. Ils possèdent trois établissements. L'un, qui est à Longueil, où réside le visiteur général et où se trouve le noviciat, est spécialement chargé du soin spirituel des Townships. On appelle de ce nom les habitations dispersées sur les frontières du Canada et des Etat-Unis, qui, ne possédant pas une population assez nombreuse, ne peuvent être érigées en paroisses avec un prêtre à poste fixe. On conçoit aisément les besoins religieux de cette portion peu favorisée du troupeau.

Une autre communauté des *Oblats de Marie*, appelée par Mgr Signay dans le diocèse de Québec, a été établie dans la partie nord-est du Saguenay, sur les bords de la rivière qui porte ce nom. Outre les missions et les retraites données aux paroisses catholiques, les Pères de cette maison embrassent l'apostolat des sauvages, dont quelques tribus occupent toujours les sources de la rivière Saint-Maurice et du Saguenay, ainsi que les rives du Montmorency.

Plus au nord, vers le 52^m degré de latitude, il existe encore des Indiens *Papinachois*, entre les lacs Amnitchagan, Papimouagan et Pirretibi. A la droite du fleuve Saint-

Laurent, vers la partie orientale du Bas-Canada, appelée Gaspésie, on trouve aussi les restes des *Mismaks* ou *Gaspésiens*, autrefois très-nombreux, et remarquables par leur civilisation avancée. Les débris de ces différentes peuplades, encore infidèles, étaient visités depuis plusieurs années par MM. de Saint-Sulpice et par d'autres prêtres canadiens. Grâce à leur zèle, de grands succès ont été obtenus; il en est même plusieurs qui ont recueilli, avec une abondante moisson d'âmes, la palme ordinaire du dévouement : victimes de leur charité, ils ont succombé aux fatigues d'un si pénible ministère. Aujourd'hui les Pères *Oblats de Marie Immaculée* ont la sollicitude de toutes ces Missions, et quelques-uns d'entre eux doivent, chaque année, parcourir les différents postes où se groupent les sauvages, afin de faire parmi eux de nouveaux prosélytes, et de fournir à ceux qui sont déjà chrétiens les secours de la Religion. Ils se proposent, dès que leur nombre le permettra, de pousser leurs courses dans le Labrador, jusqu'au pays des Petits-Esquimaux, pour en arracher les habitants, soit à leur idolâtrie, soit à la séduction des frères Moraves, qui ont déjà formé parmi eux quelques établissements.

La troisième maison des *Oblats de Marie Immaculée* est à Bytown, diocèse de Kingston, dans le Haut-Canada. Les membres de cette communauté, comme ceux de Montréal, sont destinés à donner des missions aux paroisses déjà formées, et à évangéliser la population catholique disséminée dans l'intérieur des terres. Outre ce ministère, ils embrassent encore celui des *chantiers*. Jusqu'ici des milliers de bûcherons, dispersés pendant six mois de l'année dans les forêts, pour s'y livrer à l'exploitation des bois, étaient dans le plus complet abandon sous le rapport religieux. Confiés aux soins des *Oblats de Marie Immaculée*, ils pourront désormais participer aisément à tous les secours spirituels que le zèle et la charité savent multiplier,

quand il s'agit du salut des âmes. Les Pères de la maison de Bytown sont, de plus, chargés de porter le flambeau de la foi aux sauvages *Algonquins* et *Abbitibes*, répandus dans la partie nord-ouest du Canada, entre les 50^{me} et 52^{me} degrés de latitude. Autrefois nombreuses, ces tribus sont maintenant réduites à une bien faible population : les guerres fréquentes qu'elles se sont faites entre elles, ou qu'elles ont soutenues contre les blancs, les avaient déjà cruellement décimées vers la fin du dernier siècle ; et depuis, l'émigration européenne allant toujours croissant, ces sauvages, refoulés dans leurs forêts, ont péri pour la plupart de faim et de misère.

De son côté, Mgr le Vicaire apostolique de la Baie d'Hudson appelle aussi les *Oblats* dans son immense district ; ils iront y commencer leurs travaux l'été prochain. Or, dans ces contrées presque aussi vastes que l'Europe, et qui s'étendent du 70^{me} au 142^{me} degré de longitude occidentale, et du 48^{me} au 68^{me} de latitude boréale, c'est-à-dire d'un côté depuis les limites occidentales du Labrador jusqu'au delà des Montagnes-Rocheuses vers les bords de l'Océan Pacifique, et de l'autre depuis le lac supérieur et les frontières septentrionales des Etats-Unis jusqu'à la mer Glaciale, il n'y a que cinq prêtres dont la vie entière, absorbée par les soins que réclame une population d'environ trois mille catholiques, suffit à peine à la visite des divers postes de la Compagnie anglaise.

Ces prêtres, malgré tout leur zèle, n'ont pu encore jeter qu'en passant la bonne semence dans ces immenses régions, où la plupart des tribus ont conservé leur indépendance. Bientôt ils espèrent aller se fixer au centre de ces peuplades presque encore inconnues, qui portent différents noms suivant les contrées qu'elles occupent, et qui toutes paraissent disposées à bien accueillir les ministres de l'Évangile.

Lettre du R. P. Bourrassa, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Honorat, de la même Congrégation.

Trois-Rivières, le 25 juillet 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Nous voici de retour de notre Mission sur le Saint-Maurice. Les fruits de grâce et de salut dont Dieu a bien voulu couronner nos faibles travaux, nous ont amplement dédommagés des fatigues d'un si pénible voyage.

« Le Saint-Maurice, dont le cours est d'environ deux cents lieues, serait une très-belle rivière sans les *rapides* et les chutes fréquentes qui en rendent la navigation si difficile. C'était aux sauvages qui en bordent les rives que nous étions envoyés, M. Marault et moi, pour remplacer M. Paymant, missionnaire plein de zèle et de vertu qui les avait visités l'année précédente, mais qui se trouve pris en ce moment d'un rhumatisme universel, par suite des souffrances qu'il a endurées dans ses courses apostoliques. Ces sauvages, qui se nomment *Têtes-de-boule*, ne sont évangélisés que depuis sept ans, et déjà ils donnent beaucoup de consolation aux Missionnaires qui leur ont porté la bonne nouvelle. Je ne vous raconterai dans ma lettre que les détails de notre dernière expédition.

« Nous étions partis des *Trois-Rivières* le 8 juin; notre embarcation consistait en un canot d'écorce, de vingt

à vingt-cinq pieds de longueur, monté par cinq hommes et un jeune sauvage qui avait passé l'année chez M. Paymant ; nos effets et nos petites provisions alimentaires composaient toute la cargaison. Pour ne point nous arrêter à de trop longs préliminaires, je ne décrirai pas notre voyage sur le Saint-Maurice, ni les divers incidents qui l'ont accompagné. Vous pouvez vous en faire une idée en vous représentant deux Missionnaires, montés sur un frêle esquif, voguant seuls sur une grande rivière dont le courant permet à peine de faire une demi-lieue à l'heure, ne voyant autour d'eux que rochers, précipices et arbres gigantesques, obligés, à cause des fréquents et longs portages, de mettre souvent pied à terre et de charger sur leurs épaules, non-seulement leurs provisions et leur petit bagage, mais encore le navire lui-même qu'il devient impossible de conduire sur le fleuve.

« Ajoutez à cela que les campements de la nuit, qui auraient dû nous délasser un peu de la fatigue du jour, ne nous présentaient pas un repos fort agréable. Le souper et le lit étaient en parfaite harmonie avec notre étrange manière de voyager, et dignes en tout de la vie apostolique. Ordinairement nous nous arrêtions vers le crépuscule, auprès de quelques grandes chutes. Nos gens commençaient par décharger le canot et le renverser sur la rive ; chacun prenait ensuite part aux préparatifs du souper : l'un coupait du bois, l'autre apprêtait la chaudière, un troisième faisait jaillir de la pierre des étincelles, qu'il recueillait sur quelques feuilles sèches. En quelques instants une vapeur assez abondante s'élevait de notre marmite avec l'odeur de la viande salée, nous avertissait que nous pouvions commencer notre modeste repas.

« Comme le nombre des plats se réduisait à la plus simple expression, un morceau de porc nous servant tout à la fois d'entremets et de second service, quelques mi-

nutes suffisaient pour arriver à la fin de l'agreste banquet. Venait ensuite la prière que nous faisons en commun, et puis il fallait songer à préparer son gîte pour le repos de la nuit. Alors nous dressions notre petite tente sur le terrain le plus uni et le moins humide; chacun se munissait de deux couvertures en laine, dont l'une, mise en double, servait de matelas, l'autre recouvrait le corps pour le défendre du froid et de la rosée, et nous voilà couchés aussi gaiement que si nous avions été sur le meilleur lit et dans l'hôtel le plus confortable. Demander ensuite si l'on dormait bien, c'est autre chose; car outre que nos épaules ne s'accoutumaient pas très-facilement à la dureté de notre couche, nous étions continuellement tenus en éveil par une armée innombrable d'insectes qui ne nous laissaient aucun repos. Tous les maringouins, les moustiques et les brulots des forêts voisines semblaient s'être donné rendez-vous sous notre tente; le nombre en était tel, qu'à peine pouvions-nous respirer, et vous devez penser s'ils nous épargnaient les coups d'aiguillon!

« Nous avons ainsi voyagé une vingtaine de jours, tantôt naviguant sur le fleuve, tantôt campés sur sa rive, et d'autres fois marchant à pied et obligés de nous frayer péniblement le chemin à travers les bois. Je ne vous dirai rien des beautés de cette nature grandiose, qui ne se rencontrent nulle part si frappantes que dans l'Amérique du Nord; mais je dois pourtant faire une exception en faveur de la fameuse chute du *Chawenigan*. Nous avons passé la nuit du 9 juin au pied de cette cataracte. Le lendemain, accompagné du charpentier et de notre jeune sauvage, je voulus aller jouir de cette cascade importante, dont la veille nous n'avions pu voir que la partie inférieure. Nous grimpâmes à travers un bois touffu jusqu'au sommet de la colline, d'où se précipitent en tourbillonnant les eaux limpides du Saint-Maurice. Un bruit sourd et

royalsteux nous avertit que nous n'étions pas éloignés du gouffre, et quelques minutes après nous contemplions, à son point de vue le plus heureux, cette scène magnifique.

« Une île, ou plutôt un amas de rochers, en divisant la rivière à l'endroit de la chute, forme ainsi deux immenses cascades dont les eaux se rejoignent au fond de l'abîme pour reprendre leur course en commun. Nous ne vîmes que la branche *Est* de la cataracte, le temps ne nous permettant pas de visiter celle du *Nord* qui, à ce qu'on assure, l'emporte de beaucoup sur la première. Cette chute du Saint-Maurice, située à douze lieues des Trois-Rivières, a près de cent pieds d'élévation; elle est visitée par un grand nombre d'étrangers que la curiosité y attire de toutes parts. Mais j'allais oublier ma promesse de m'abstenir de toute digression. Et pourtant il faut vous raconter encore une circonstance de notre voyage, qui se rattache plus directement à mon but.

« Le 16 juin, huit jours après notre départ, étant au bas des huit grands *rapides* qu'on aperçoit après le fameux passage de la *Juque*, nous ne fûmes pas peu surpris d'y trouver un canot qui venait à notre rencontre. Il était monté par quatre jeunes hommes de la tribu sauvage des *Têtes-de-boule* qui, partis de Warmantashig le 12, avaient fait en quatre jours près de quatre-vingts lieues. Ils nous saluèrent affectueusement, mais ils paraissaient tristes. M. Marault leur demanda en langue *Abénaqui* quel pouvait être le sujet de leur peine. L'un d'entre eux répondit : « Nous sommes surpris et attristés de ne point voir la *robe noire* qui nous a visités l'année dernière.—
« M. Paymant a failli mourir et n'a pu cette fois retourner parmi vous, leur a répondu M. Marault, et
« comme le Gardien de la prière (l'Evêque) ne veut pas vous abandonner, il nous a envoyés à sa place pour
« vous instruire. » Ces quelques paroles suffirent pour

les satisfaire. Continuant alors de s'adresser à mon confrère, ils lui dirent : « Nous étions très en peine de toi à
 « Warmantashing, voyant que tu n'arrivais pas; alors
 « nous nous sommes dit : Partons et allons vite au-
 « devant de la *robe noire*. Nous avons donc descendu le
 « fleuve, bien résolus de poursuivre notre route jusqu'au
 « grand village (Québec), si nous ne t'avions rencontré.
 « Maintenant, merci au Grand-Esprit qui veut que tu sois
 « venu au milieu de nous; nous allons le prier pour qu'il
 « te protège jusqu'à ton arrivée à la cabane de la prière
 « (l'Eglise), où tu dois nous instruire. »

« Ces bons néophytes ne voulurent plus se séparer de nous; leur canot voguait à côté du nôtre pendant les six jours que nous employâmes à nous rendre au poste de Warmantashing. Nous y arrivâmes le 22, à la tombée de la nuit. En présence de ce lieu tant désiré, à la vue des sauvages dispersés sur la rive du fleuve, quelles donc émotions s'emparèrent de mon âme! Dangers du voyage, travaux, fatigues, privations, tout avait disparu en apercevant à deux pas de moi des amis, des frères, plus que cela, des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, que j'étais appelé à sauver! Je ne les connaissais pas encore; mais la peine qu'ils m'avaient coûtée me les rendait bien chers.

« Je les voyais, hommes, femmes et enfants, sauter de joie et exprimer à leur manière le bonheur qu'ils éprouvaient de notre arrivée au milieu d'eux. A mesure qu'avancait notre barque, on se hâta de terminer sur la rive les préparatifs de notre réception. Sur les ordres de M. McLeod, commandant du poste, le pavillon avait été hissé, et les hommes réunis en groupe chargeaient leurs fusils. Nous mettons pied à terre, et aussitôt une décharge générale se fait entendre pour nous saluer. Après quelques paroles échangées avec M. McLeod, après nos

remercîments pour ses offres obligeantes, nous vîmes à nos sauvages : il fallut leur donner à tous la main ; comme ils étaient nombreux, la cérémonie fut assez longue. Ils ne nous quittèrent plus de tout le soir, et la journée fut terminée par la prière en commun que nous fîmes au pied d'une grande croix.

« Le 22, nous eûmes le bonheur de célébrer la sainte Messe dans un des appartements du fort. Oh ! que j'offris de bon cœur à Dieu la victime sans tache pour le salut de ces pauvres Indiens !

« Après le saint Sacrifice, *Oskiloë*, un des chefs, suivi de plusieurs hommes de sa tribu, vint nous demander audience. S'adressant à M. Marault, il lui parla ainsi :
 « Mon Père, te voilà enfin au milieu de nous ; qu'il y a
 « longtemps que nous t'attendions ! cinq dimanches sont
 « passés depuis que nous sommes ici ; nos provisions
 « sont toutes consommées, et nous ne prenons presque
 « pas de poisson, parce que l'eau est trop haute. Les en-
 « droits où il y en avait beaucoup, en sont aujourd'hui
 « tout à fait dépourvus. Qu'allons-nous devenir, mon
 « Père ? Cependant nous aimons mieux mourir que de
 « nous passer de confession cette année. Voici ce que nous
 « avons résolu. Si la pêche est toujours malheureuse,
 « nous jeûnerons pendant dix jours pour demeurer avec
 « toi ; nous souffrirons, mais n'importe ; nous le ferons
 « avec plaisir pour sauver notre âme. Au bout de dix
 « jours, si le Grand-Esprit ne nous envoie pas de pois-
 « son, la nécessité nous forcera de partir ; nous te quitte-
 « rons enfin, quoique avec beaucoup de peine. »

« *Oskiloë* ayant cessé de parler, nous lui répondîmes que notre intention avait été d'abord de nous arrêter quelques jours à Warmantashing ; mais, ajoutâmes-nous, puisque la disette de vivres ne vous permet pas de demeurer plus longtemps, nous allons nous acheminer ensemble

vers la chapelle de Kikendate. Nous nous mîmes, en effet, en marche le lendemain; je pris les devants avec quelques sauvages qui m'offrirent leur canot, et le 27 nous mettions pied à terre à Kikendate. Un coup de fusil tiré à dessein avertit de notre arrivée les sauvages campés aux environs de la chapelle.

« Ils vinrent en très-grand nombre me présenter leurs félicitations. Je causai assez longtemps avec eux; ils étaient si heureux de posséder un Missionnaire, qu'ils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Le lendemain M. Marault arriva avec le reste des Indiens que nous avions rencontrés à Warmantashing. Nous réglâmes aussitôt les exercices de la Mission, que mon confrère ouvrit le soir même par une instruction préparatoire.

« Nos sauvages, après une si longue attente, ne pouvaient être plus avides de la parole sainte, et dès les premiers jours nous pûmes jouir amplement des fruits de leurs bonnes dispositions. Les catéchumènes surtout se distinguaient par le zèle et l'ardeur qu'ils mettaient à s'instruire, afin d'avancer l'heureux moment où, par le baptême, ils seraient enfin admis au nombre des fidèles. Les plus grands sacrifices n'étaient comptés pour rien quand, à ce prix, il fallait mériter la grâce de recevoir ce premier sacrement. Nous les tenions à l'église plus de six heures par jour; la plus grande partie de ce temps était destinée au catéchisme et à des instructions familières, où tout le monde assistait. Bien loin d'être fatigués de ces exercices, qui auraient pu paraître longs même à des chrétiens plus formés, ils n'étaient pas plus tôt sortis de la chapelle, que se réunissant en divers groupes, ils tâchaient de se rendre compte entre eux des choses que nous leur avions dites, et cela durant des heures entières, quelquefois même bien avant dans la nuit.

« Dans leurs doutes et difficultés, ils venaient con-

sulter les Missionnaires ; alors , que nous fussions couchés ou non , endormis ou éveillés , il fallait leur donner audience et répondre à toutes leurs questions. Nous le faisons d'autant plus volontiers que ces éclaircissements fournis à quelques-uns , étaient aussitôt par eux répétés à tous , et nous épargnaient ainsi de longues explications sur les mêmes sujets.

« Grâce à cette ardeur pour apprendre les vérités de la Religion , nous pûmes , dans l'espace d'une quinzaine de jours , administrer le sacrement de baptême à vingt personnes , adultes pour le plus grand nombre , et bénir six mariages. Nous préparâmes , de plus , à la communion cinquante sauvages qui avaient été baptisés les années précédentes. Outre les heures désignées pour les instructions , nous avons destiné d'autres moments de la journée à la prière , qui se faisait toujours en commun. C'est là , dans ces douces réunions de frères , que j'étais profondément touché de voir la solitude embellie par tant de piété et de ferveur : vous auriez dit des Anges plutôt que des hommes ; fortement appliqués à l'objet de leur foi et de leur amour , ils paraissaient avoir oublié la terre. Leur modestie dans le lieu saint était parfaite , surtout pendant le saint Sacrifice. Malheur à celui qui par légèreté eût seulement tourné la tête ; un soufflet vigoureusement administré par un de ses voisins , l'eût sur-le-champ averti de sa faute.

« Ces intéressants néophytes aiment beaucoup la prière , et en font pour ainsi dire leur nourriture quotidienne. Pour les pères et mères , c'est une consolation autant qu'un devoir d'en inspirer le goût à leurs enfants , et plus d'une fois nous avons eu occasion de juger par nous-mêmes que leurs peines n'étaient point perdues , que la semence jetée dans ces jeunes cœurs tombaient sur une bonne terre.

« Vous me permettez , en terminant cette lettre , de

vous en citer un exemple entre mille dont j'ai été témoin. Un soir que je m'entretenais avec nos hommes dans l'espace de sacristie qui nous servait de logement, j'entendis tout à coup une voix d'enfant qui semblait partir du lieu saint. Il était environ dix heures et demie du soir. Curieux de savoir ce que ce pouvait être, je regarde à travers les fentes de la cloison, et j'aperçois deux petits enfants qui paraissaient avoir de huit à dix ans; le plus jeune, modestement agenouillé en face de l'autel, faisait sa prière, tandis que l'autre, debout à côté de lui, veillait à ce qu'il s'acquittât bien de ce devoir sacré. La prière finie, le jeune Mentor fait baiser la terre à son petit élève, l'accompagne jusqu'à la porte de la chapelle, lui présente de l'eau bénite avant de le laisser sortir, et revient ensuite se mettre à genoux près du sanctuaire pour y continuer sa prière qui dura encore assez longtemps; après quoi il se retira pour aller prendre son sommeil, qui dut être bien doux après une telle action. A ce touchant spectacle, je ne pus retenir mes larmes; le souvenir de ces deux innocentes créatures ne pourra plus s'effacer de mon esprit; il me semble les voir encore, offrant à ce Dieu, qu'ils ne connaissaient que depuis quelques jours, l'hommage d'un cœur pur et ingénu.

« Enfin, grâce aux dispositions extraordinaires de ces bons Indiens, il ne reste plus dans toute leur peuplade que trois infidèles; encore donnent-ils des marques d'une prochaine conversion. Tous les autres sont d'une conduite irréprochable, et nous font espérer que tant qu'ils ne communiqueront pas avec les *blancs*, ils seront toujours de fervents chrétiens. Les progrès qu'ils ont faits dans la tempérance et les autres vertus sont vraiment surprenants, et eux-mêmes en sont étonnés: « Que nous étions mé-
« chants, nous disait l'un de ces sauvages, avant que
« MM. Dumoulin et Paymant eussent pénétré dans nos

« déserts ! que de bien ils ont fait à notre âme, et que
 « nous nous trouvons changés aujourd'hui. Ah ! mon Père !
 « remercie nos frères les *bons priants* (les Associés de la
 « Propagation de la Foi) à cause des *robes noires* que
 « nous devons à leur générosité. »

« Tel est, mon révérend Père, le peuple béni de Dieu
 auquel j'ai été envoyé cette année. J'aurais volontiers
 passé le reste de mes jours auprès de ces chers néophytes ;
 mais le temps fixé pour notre départ était venu. Tous
 les préparatifs de voyage étant donc faits, nous nous em-
 barquâmes de nouveau sur le Saint-Maurice, et quittâmes,
 non sans regret, cette terre de bénédictions où le Seigneur
 nous avait fait trouver une moisson si abondante.

« J'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, avec un
 profond respect, votre très-humble et très-obéissant ser-
 viteur,

« A. M. BOURRASSA, O. M. I. »

Extrait d'une lettre du révérend Père Fissette, Oblat de Marie Immaculée, au révérend Père Guigues, de la même Congrégation.

Québec, le 3 août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je suis de retour à Québec depuis hier, et je m'empresse de vous rendre compte de notre Mission chez les sauvages *Montagnais*. Nous nous embarquâmes, M. Boucher et moi, le 16 mai, sur la goëlette *la Loutre*, pour parcourir les divers postes où nous devions rencontrer les sauvages. Après un jour de navigation, nous nous trouvions devant *Jadousac*, à quarante lieues à l'est de Québec; c'est le premier établissement français au Canada. Situé à la jonction de la rivière du Saguenay avec le Saint-Laurent, ce poste se compose, comme les autres dont j'aurai occasion de parler, de quatre maisons pour les directeurs et les employés de la Compagnie, d'une chapelle et de quelques constructions pour servir de magasins.

« Après avoir passé deux jours à *Jadousac*, nous nous embarquâmes pour continuer notre voyage, et le 12 juin nous touchions à *Mosquaro*, sans avoir rien observé sur notre route qui mérite d'être signalé. Là devait être le terme de notre course apostolique; c'est dans ce poste que nous devions trouver les sauvages à qui nous venions donner une Mission. Ils y étaient en effet réunis en assez

grand nombre depuis plusieurs jours. Après quelques heures de repos, nous fîmes l'ouverture des exercices par le chant du *Veni Creator*. Je fus ému jusqu'aux larmes, quand j'entendis ces pauvres habitants des forêts entonner dans leur chapelle cette touchante prière. L'Esprit-Saint écouta favorablement leur pieuse invocation, car tous ces Indiens profitèrent à l'envi de ce temps de grâces; les plus jeunes même furent entendus en confession, et plus de cent enfants eurent le bonheur de s'approcher de la table sainte. Tous les sauvages que nous avons rencontrés dans ces vastes régions, témoignent un respect extraordinaire pour la divine Eucharistie; il faut en quelque sorte les forcer de communier, parce qu'ils ne se croient jamais assez bien préparés pour une si grande faveur.

« Je dois remarquer en passant qu'il y a une grande pureté de mœurs chez ces Indiens, une fois qu'ils sont convertis au christianisme. La plus grande réserve règne toujours dans leurs réunions entre les personnes de différent sexe. S'ils se laissaient naguère entraîner à toute sorte de vices par l'usage immodéré des boissons enivrantes, aujourd'hui qu'ils ont secoué le joug de cette funeste passion, on les trouve pleins de zèle pour la pratique des vertus, et de générosité dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Un sauvage, s'adressant à mon confrère, lui disait un jour : « Tiens, quand on buvait; on ne se souvenait pas de tes leçons; mais depuis que nous avons cessé, tout reste là. » Et il montrait son cœur.

« Les exercices de notre Mission terminés, il fallut nous arracher du milieu de nos néophytes. Ce fut une scène bien attendrissante que celle du dernier adieu. Qu'il était touchant de voir ces pauvres sauvages fondant en larmes à notre départ! Notre canot avait déjà fui loin d'eux, qu'ils étaient encore sur le rivage; ils y restèrent

jusqu'à ce que l'éloignement nous eut dérobés à leur vue.

« Ces heureuses dispositions, mon cher Père, se retrouvent dans les différentes tribus que nous avons visitées. Je ne veux pas vous rapporter les détails de chaque Mission en particulier, parce qu'il n'y a rien eu d'extraordinaire, si ce n'est la ferveur qui leur était commune à toutes ; je me contenterai de vous dire le résultat de nos travaux. Sur six cents sauvages environ que nous avons rencontrés dans les différents postes, près de cent cinquante ont eu le bonheur de communier, les uns pour la première fois, les autres pour la seconde ou la troisième ; trente-six enfants ont reçu le baptême, et quinze mariages ont été bénis selon le rit de l'Eglise.

« Vous savez sans doute quels sont les moyens de subsistance pour ces peuplades : la chasse et la pêche, c'est là toute leur ressource et leur unique industrie. Aussi les voyez-vous, au sortir de la Mission, se répandre dans les bois ou le long des rivages de la mer : ceux-ci pour surprendre le loup marin dont ils tirent une huile excellente, et ceux-là pour tuer le castor et la martre dont ils vendent les peaux aux agents de la Compagnie, en échange des objets de première nécessité. Malheur à eux quand le gibier et le poisson viennent à manquer ! Ils sont exposés à périr misérablement au milieu des tourments de la faim. Parlez-leur de cultiver la terre pour en tirer leur subsistance, ils ne vous écoutent pas. Dites-leur de faire des provisions, car souvent la chasse étant abondante, ils pourraient aisément se pourvoir pour des temps plus mauvais ; ils ne comprennent pas une pareille précaution. Un sauvage mange et dort tant qu'il a des vivres ; après, il recommence la chasse ou la pêche, au risque de jeûner des semaines entières.

« Tels sont les hommes que nous avons visités, et encore ne sont-ils pas les plus à plaindre ! car eux au moins sont

éclairés des lumières de la foi, qu'ils ont eu le bonheur de recevoir depuis plusieurs années, tandis qu'un grand nombre de leurs frères, répandus dans l'intérieur du pays, ne connaissent pas encore le vrai Dieu. J'ai appris dans mon voyage qu'à cent lieues de la mer, l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson est en rapport avec des sauvages qui n'ont jamais été évangélisés; et cependant, m'a-t-on dit, ces Indiens sont d'un caractère doux, et ils accueilleraient volontiers les ouvriers apostoliques.

« L'an dernier un d'entre eux, vieillard octogénaire, se présenta à la baie de *Ha-Ha* où réside un Missionnaire à poste fixe; il avoua que depuis longtemps il désirait rencontrer une de ces *robes noires* dont il avait autrefois entendu parler, afin d'apprendre la véritable prière du Grand-Esprit. Après avoir reçu les instructions suffisantes, il fut baptisé, et le lendemain son âme régénérée par la grâce s'envolait au ciel. Combien d'autres sauvages auraient le même bonheur, si des Missionnaires en plus grand nombre pénétraient dans leurs solitudes, pour y porter la bonne nouvelle! Il en serait temps; car il est à craindre que les ministres de l'erreur ne nous devancent auprès des *Nascapis*, comme malheureusement ils l'ont déjà fait auprès des *Petits-Esquimaux*, qui ont été endoctrinés par les frères Moraves. Espérons que Dieu fera éclater enfin sa miséricorde sur ces peuplades abandonnées, et qu'il enverra des apôtres pour leur rompre le pain de la divine parole.

« Je suis, mon révérend Père, votre tout dévoué, etc.

« P. FISSETTE, O. M. I. »

Extrait d'une lettre du R. P. Laverlochère, Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Guigues, Visiteur général des Missions du Canada.

Lac des Deux-Montagnes, 25^e août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Après trois mois d'absence, nous sommes revenus, hier au soir, sains et saufs au lac des *Deux-Montagnes*. Des circonstances imprévues nous y retiendront quelques jours. Je vais donc profiter de ce repos forcé pour résumer l'ensemble de nos courses apostoliques, et vous édifier de leurs résultats sur les tribus sauvages que nous avons visitées.

« Ce fut le 14 mai que nous partîmes de Montréal, M. Moreau et moi, après avoir offert le saint Sacrifice pour le succès de notre entreprise. Dieu nous fit comprendre, dès le début, qu'il la bénirait. Arrivés, le 30, au fort William situé à quatre-vingt-cinq lieues de Montréal, nous trouvâmes une quinzaine de familles indiennes qui nous attendaient avec impatience. Nous les réunîmes le soir même sous une sorte de hangar, que la Compagnie de la Baie d'Hudson nous avait offert pour y accomplir les exercices religieux. Presque tous ces sauvages ont eu le bonheur de s'approcher de la sainte table, presque tous aussi ont voulu s'enrôler dans la société de tempérance; après

en avoir pris l'engagement entre les mains de M. Moreau, ils sont allés notifier leur résolution au principal commis du poste. « Il importe, lui ont-ils dit, que tu saches ce
 « que nous venons de faire : nous venons de promettre
 « au Grand-Esprit, en présence de nos Pères les robes
 « noires, de ne rien boire désormais qui fasse de nous
 « d'indignes *priants* (chrétiens); si donc tu t'avisais de
 « nous offrir encore de la *liqueur de feu* (du rhum) tu
 « sauras que nous la refuserons. »

« Nous ne passâmes que six jours au milieu de ces fervents néophytes, tant leurs bonnes dispositions avaient abrégé notre travail ! Le 15 juin, et toujours en remontant l'Ottawa qui prend, à quelque distance du fort William, le nom de *Rivière-Creuse*, à cause de la hauteur et de la proximité de ses deux rives, nous arrivâmes en vue de Témiskaming. A mesure que nous avancions, nous apercevions les cabanes des sauvages dispersées çà et là sur les bords du fleuve, puis enfin les sauvages eux-mêmes qui nous attendaient au nombre d'environ trois cents. Aussitôt après que nous eûmes salué les employés du poste, nous nous mîmes en devoir de visiter aussi nos Indiens dans leurs propres habitations : c'est le seul moyen de vaincre en eux une certaine timidité qui les empêcherait de venir à nous, malgré l'ardent désir qu'ils en éprouvent. Dès cette première entrevue, il ne me fut pas difficile de distinguer nos chrétiens des infidèles ; je les reconnaissais non-seulement à leur modestie et à leur affabilité, mais encore à la propreté et à la décence de leurs vêtements.

« Le soir, nous fîmes l'ouverture de la Mission par le chant du *Veni Creator*, qui fut suivi de la prière et de quelques cantiques traduits en langue indienne. La musique plaît singulièrement aux sauvages; ils chantent nuit et jour, et je suis convaincu qu'un des meilleurs moyens de les instruire promptement, serait de composer en vers un

abrégé des vérités de la Religion qui pût leur servir de catéchisme. Rien de plus édifiant que la piété et le recueillement qu'ils apportaient au tribunal de la pénitence ; quelquefois ils passaient des journées entières agenouillés ou assis à la porte de la chapelle, en attendant que leur tour arrivât ; exposés durant tout ce temps aux injures de l'air, ils ne se laissaient ni distraire par aucun objet extérieur, ni vaincre par la faim, eux naturellement si curieux et si fortement dominés par la sensualité.

« M. Moreau s'occupait spécialement des chrétiens ; pour moi, je donnais mes soins aux sauvages encore infidèles, que je réunissais à part afin de leur apprendre les prières et les premiers éléments de la Religion. Ils me suivaient partout, et j'étais heureux de cet empressement, parce que je pouvais plus aisément converser avec eux, et leur faire répéter plus souvent ce que je voulais graver dans leur mémoire. J'employais aussi quelques moments de loisir à leur dresser une espèce de calendrier, dans lequel je marquais par des signes symboliques les jours de dimanche et de fête ; ainsi, par exemple, le jour de l'Épiphanie était désigné par une étoile, la Fête-Dieu par un ostensor, la Pentecôte par une colombe, etc.

« Quoiqu'il y eût encore beaucoup à faire dans ce poste, nous dûmes songer au départ ; nos sauvages commençaient à manquer entièrement de nourriture. Nous leur distribuâmes ce qui nous restait de provisions ; mais qu'était-ce que cela pour une troupe de trois cents faméliques ?

« Le 1^{er} juillet, après avoir offert encore une fois l'adorable victime pour ces chers néophytes, et leur avoir adressé nos dernières recommandations, nous nous éloignons de la chapelle. La foule nous suit tristement vers le bord du lac : les uns versent des larmes ; les autres prient ; ceux-ci nous conjurent instamment de prolonger encore notre séjour

parmi eux : « Nous avons déjà beaucoup jeûné , disaient « ces braves gens ; mais nous saurons jeûner encore si vous « restez quelques jours de plus avec nous. » Au moment de quitter le rivage, il nous fallut donner la main à tous, encourager les hommes , consoler les femmes et bénir les enfants. Cependant une cinquantaine de chasseurs, l'arme au bras, se tenaient sur deux rangs, et dès que notre canot eut levé l'ancre, une détonnation de cinquante coups de fusil annonça que nous quittions Témiskaming. 1

« Ce jour-là le vent nous était contraire, et malgré tous nos efforts, nous ne pûmes nous rendre qu'à deux lieues du poste. Le lendemain nous atteignîmes les *Quinze-Portages*, ainsi appelés à cause de quinze *rapides* assez rapprochés les uns des autres, où l'on est obligé de porter, à travers les bois, bagage, provisions et même le canot. Nous rencontrâmes ensuite un grand lac dont les bords sont, dit-on, visités en hiver par des légions d'ours. Enfin, le 9 juillet, vers les neuf heures du matin, nous découvriâmes devant nous le fort d'Abbitibbi, qui semblait s'élever du sein des eaux, tant est basse la pointe sur laquelle il est bâti. A notre arrivée, nous pûmes facilement remarquer une grande différence entre les sauvages de ce poste et ceux des forts William et Témiskaming ; car quoiqu'ils fussent près d'une centaine réunis dans ce moment, à peine y en eut-il quelques-uns, déjà chrétiens, qui vinrent nous saluer. Quant aux infidèles, ils semblaient nous fuir ; ce ne fut qu'au bout de trois jours, et après que nous leur eûmes fait nous-mêmes plusieurs visites dans leurs cabanes, causant familièrement avec eux et caressant leurs enfants, qu'ils commencèrent à s'appivoiser et à se rendre aux exercices. Ces Indiens, généralement plus grossiers que ceux de l'Ottawa, sont tous d'une voracité incroyable, ils mangent ou plutôt ils dévorent du matin au soir une quantité énorme de viandes et de poissons.

« L'accueil que nous avons reçu ne nous promettait pas de la part des Abbitibbes un concours bien empressé. Heureusement, l'arrivée d'une quinzaine de sauvages de Témiskaming qui venaient de Moose, fut pour la peuplade une vraie bénédiction du ciel; comme ils devaient repartir le lendemain, ces fervents néophytes voulurent tous se confesser, et il fallut passer une grande partie de la nuit à les entendre. Avant de s'embarquer, ils assistèrent tous à la Messe avec un recueillement admirable. « Voilà une « troupe de saints, me dit un Canadien qui voyageait « avec eux; nuit et jour ils prient ou ils chantent les « louanges de Dieu. » Leur exemple produisit sur ceux d'Abbitibbi un changement sensible. Dès ce moment, nous eûmes la consolation de les voir plus assidus à tous les exercices, et correspondre à nos soins avec une fidélité parfaite.

« J'ai hâte de le dire, mon révérend Père, s'il reste encore dans ce poste plus d'une âme infidèle dont nous avons à déplorer le malheureux état, il y en a aussi un grand nombre qui déjà font la gloire de la Religion et l'édification de leurs compatriotes. Là, comme dans les autres stations, on trouve chez les nouveaux chrétiens des vertus qu'on ne rencontre plus guère ailleurs. Ils sont surtout fortement pénétrés de la pensée des biens éternels; l'espérance d'une autre vie leur fait endurer avec beaucoup de patience, et quelquefois avec joie, la faim, le froid et tous les genres de maux auxquels ils sont exposés. « Pauvres enfants, leur disait un jour M. Moreau, « vous êtes bien malheureux ici-bas; je suis vivement « touché de vos misères. — Cela est vrai, mon Père, « répondit une pauvre veuve, dont la fille est depuis « longtemps malade; quelquefois je suis tentée de me « décourager et de céder aux murmures; mais aussitôt « je me dis : Eh quoi ! je perdrais confiance en celui qui

« a tant souffert pour me gagner le ciel, et qui me ré-
 « compensera de tout ce que j'endure pour son amour !
 « cette pensée me console, et je prie ; et quand j'ai prié,
 « je ne sens plus mes peines. »

« Ces bons néophytes se laissent-ils aller à quelque faute, ils tombent aussitôt à genoux, et ils disent : *Tebenimiân ki ki nikim chawenimichim Kassia mawichin* : O toi, mon Maître, qui as été blessé pour moi, prends pitié de moi et pardonne ma faute. Le récit qu'on leur ferait de la pénitence des solitaires et de la pauvreté des religieux, ne produirait sur eux aucune impression ; car la vie qu'ils mènent est bien plus dure, et ils ne possèdent pas une obole sous le soleil. Leur parle-t-on de la beauté des grandes villes, et des avantages que procurent les arts et l'industrie aux peuples civilisés, ils ne témoignent que de l'indifférence ; mais ils se montrent enchantés si on leur décrit la magnificence de nos églises, la majesté de nos cérémonies et l'éclat de nos solennités religieuses. Poussant alors un soupir, ils s'écrient : « Oh ! qu'ils sont heureux les *priants* du grand village (Montréal) ! Que n'avons-nous de pareilles cabanes pour la prière ! Si nous pouvions imiter les *priants* de là-bas, dont tu nous parles souvent ! »

« Du lac Abbitibbi nous reprîmes en toute hâte notre direction vers l'Ottawa. Nous suivîmes ensuite le cours de cette rivière jusqu'au *Grand-Lac*, à travers beaucoup de difficultés et même quelques accidents ; car il fallut franchir plusieurs *portages* pénibles et des *rapides* dangereux. Ce que nous avions craint était arrivé : les sauvages auxquels nous avions donné rendez-vous ne pouvant nous attendre plus longtemps à ce poste, faute de provisions, s'étaient déjà retirés dans leurs terres de chasse ; il ne restait plus que cinq ou six familles. M. Moreau baptisa une jeune fille qui se mourait ; j'entendis quelques cou-

fessions ; après quoi nous partîmes pour *Kanikevanakak*.

« Nous y trouvâmes huit familles indiennes. De ce nombre était celle du grand chef *Kitié o Kima*, qui, placé en observation sur un petit monticule, nous regardait venir. A peine étions-nous débarqué, qu'il fut auprès de nous. Ce Sachem était vêtu tout en rouge ; il portait à son cou trois petits médaillons à l'effigie du dernier roi d'Angleterre, de la reine actuelle Victoria et du gouverneur du Canada, et, de plus, un gros collier de perles, un chapelet et une médaille de l'Immaculée Conception de Marie. Les quatre premiers objets ne décorent sa poitrine qu'aux jours de parade ; quant au chapelet et à la médaille, il ne les quitte jamais.

« *Kitié o Kima* était accompagné d'un chef subalterne. Après qu'ils nous eurent tous les deux donné la main, le premier nous adressa ces paroles : « Vous êtes salués de nous, nos Pères les *robes noires*. Avec quelle impatience nous désirions votre arrivée ! plusieurs familles de ma tribu sont retournées dans leurs terres, quoi que j'aie fait pour les retenir encore : c'est qu'elles jeûnaient depuis plusieurs jours ; et moi je jeûnais aussi, mais j'ai voulu vous attendre. Nous ne serons pas seuls : il viendra bientôt d'autres indiens, quand ils sauront l'arrivée des *robes noires*. »

« En effet, les jours suivants, il arriva une dizaine de familles ; nous avons en tout, y compris les enfants, environ soixante personnes. Nous arrangeâmes sans délai la cabane qu'on avait dressée l'an dernier pour les exercices de la Mission, et nous y plaçâmes une table qui nous servit d'autel. Par malheur, dès le lendemain, M. Moreau tomba malade d'un excès de fatigue. Au cinquième jour, cependant, il put reparaitre au milieu des sauvages, et leur adresser quelques instructions, ce qui les remplit de

joie. Ces néophytes sentaient que nous avions peu de forces et peu de temps à leur donner ; et ils tâchaient d'y suppléer par l'empressement et le zèle : nous devons dire qu'ils ont profité de nos soins au delà de toute espérance.

« A notre retour, nous aurions volontiers passé quelque temps à Bytown, mon compagnon et moi ; mais des affaires importantes nous appelant au lac des *Deux-Montagnes*, nous partîmes le lendemain pour ce poste où nous avons reçu, de la part des MM. de Saint-Sulpice, un accueil bien propre à nous faire oublier les peines et les fatigues de notre long voyage.

« Je ne veux point finir cette lettre, mon révérend Père, sans remplir un devoir de reconnaissance envers les agents de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson ; dans tous les postes que nous avons visités, ces Messieurs ont eu pour nous toute sorte d'égards, et nous ont traités avec cette distinction et cette noble libéralité qui les caractérisent.

« Agréé, mon révérend Père, etc.

« J. N. LAVERLOCHÈRE, *Miss. O. M. I.* »

*Extrait d'une lettre transmise au Conseil central de Lyon,
par Mgr l'Evêque de Montréal.*

Mission des Townships de l'Est, 1844.

« MESSIEURS ,

« Je me conforme à vos désirs en donnant quelques détails sur l'état de cette Mission, qui a pris un aspect si consolant, depuis surtout qu'elle a reçu la visite de son premier Pasteur. Ce qui m'a le plus frappé dans les *Townships* de l'Est, c'est l'accroissement rapide des catholiques, c'est le respect des protestants en général pour eux et pour leurs prêtres, et par contre-coup le discrédit des ministres, de ceux surtout qui sont le plus hostiles à notre sainte Religion.

« En effet, si l'on compare les anciennes statistiques avec le dernier recensement, on se convaincra qu'il y a en notre faveur augmentation de plus du double. Aussi, les Américains eux-mêmes en font-ils la remarque : « Comme votre Eglise grandit ! nous disent-ils. » Pourquoi ce changement qui nous étonne ? D'où sont venus tous ces enfants à celle qui semblait stérile ? — Pourquoi ? les Missionnaires que Sa Grandeur a envoyés parcourir ce

champ désert, ont soufflé, et bien des ossements arides se sont ranimés à leur voix. Il y avait des catholiques cachés, qui l'étaient à peine par le souvenir de leur enfance; ils avaient fléchi le genou devant Baal, ils rougissaient du plus beau de leurs titres : la prédication les a rappelés à leur devoir, et ils se sont montrés enfin tels qu'ils étaient, tels qu'ils auraient dû toujours paraître.

« Plusieurs d'entre eux avaient même abandonné la foi de leurs pères, parce qu'on les entretenait dans l'idée que jamais ils n'en entendraient plus parler : ils ont été, à leur grande joie, convaincus du contraire; aussi à chaque Mission avons-nous à enregistrer quelques retours.

« D'un autre côté ceux de nos frères qui sont dispersés, sans temple, sans autels et sans prêtres dans les Etats-Unis, viennent aussi se fixer dans cette partie du Canada, attirés par l'espoir des secours religieux. Il est certain que pour un grand nombre de familles, la cessation des Missions serait le signal du départ. Un jour, nous rencontrons un Canadien qui déménageait. — « Pourquoi partir, mon ami! — Que voulez-vous que je fasse ici sans prêtre? — Je ne veux pas vivre comme un païen. — Comment donc? — Mais on m'a dit que vous ne reviendriez plus, et j'ai démonté ma maison. — Alors, vous pouvez remonter, car vous aurez toujours des Missionnaires. » Et il s'en retourna content. Des faits semblables se présentent tous les jours. Cela prouve combien avait raison ce membre du Parlement anglais, qui disait que le seul moyen de coloniser les *Townships*, était d'y bâtir des églises catholiques, et qui engageait le gouvernement à en faire la dépense.

« Néanmoins cette partie du pays est encore en majo-

rité protestante. Quelles en sont les raisons? On prétend que la Grande-Bretagne, par suite d'une défiance injuste envers les Francs-Canadiens, à qui deux fois elle a dû la conservation de cette colonie, a voulu les entourer d'une ceinture anglaise, que pour cela elle y a donné asile à des Loyalistes américains, et ensuite y a versé le surplus de sa population. Langue anglaise, religion protestante, pays montagneux, il n'en fallait pas tant pour éloigner le Canadien des *Townships*, surtout quand il s'agissait, pour aller s'y fixer, de quitter sa grande rivière qui est son orgueil et sa vie.

« Mais il suffisait de son amour pour son clocher et pour la maison où il a pris naissance. L'Américain n'a pas de famille; sa patrie est le lieu où il peut faire une fortune rapide. Pour le Canadien c'est différent; il sera intrépide voyageur tant que vous voudrez; vous l'emmènerez jusqu'au détroit de Bérhing; mais ne lui enlevez pas l'espérance de revenir au foyer paternel. Autrement, comment pourrait-il se rendre à la table commune, où tous les enfants, quel que soit leur âge, doivent venir s'asseoir à la nouvelle année, après avoir reçu la bénédiction du chef de famille? Usage touchant et patriarcal auquel tout Canadien se ferait un scrupule de déroger!

« Dans ces derniers temps, les troubles politiques joints aux années de disette, ont déterminé une émigration plus considérable; il a bien fallu quitter le pays natal; mais il était trop tard. Quelques années plus tôt on eût pu être propriétaire indépendant sur les terres où l'on consentait à s'exiler; maintenant on sera journalier et esclave. De là le triste état des Missions canadiennes dans les *Townships* de l'Est, tant que la Propagation de la Foi n'a pu donner les moyens d'y pourvoir. Des gens qui étaient

allés y chercher un morceau de pain , étaient loin de pouvoir bâtir des églises , les orner et soutenir des prêtres ; l'Œuvre a dû faire toutes les dépenses. Il est bien nécessaire que ses secours soient continués et augmentés même pendant quelque temps. Alors les pauvres catholiques , sûrs de trouver des Missionnaires , accourent en foule auprès d'eux pour y recevoir les consolations de la Religion, ou pour s'y fixer définitivement loin de toutes les séductions de l'hérésie , et ainsi se formeront des paroisses qui pourront un jour se suffire à elles-mêmes.

« Maintenant veut-on avoir une idée de la manière dont s'exerce le ministère dans ces contrées ? En été , il n'y a rien de bien saillant : deux Missionnaires , un pour chaque langue , partent munis de tout ce qui est nécessaire pour dire la Messe ; ils stationnent plus ou moins longtemps dans chaque poste , et reviennent après une tournée de cinq ou six semaines.

« Mais en hiver , c'est un peu plus accidenté : voyager par 25 ou 30 degrés Réaumur , en voiture découverte , ne paraît pas trop réchauffant au premier abord. Cependant rien de plus délicieux. Vous avez vu quelquefois , au moins en peinture , ces gentils petits Lapons , trainés par des rennes aussi rapides que le vent ; à la place du renne , mettez un petit cheval du pays qui lutterait presque avec lui de vitesse , excepté dans nos montagnes , et vous aurez le voyageur canadien à travers les neiges. On l'encapuchonne bien ; deux ou trois manteaux , une peau d'ours quand on l'a , deux ou trois paires de chaussures qui dépassent le genou , ne sont pas de trop ; on met sur la tête une grosse casquette en fourrure , appelée casque , sans doute à cause de sa forme et de son volume , et par-dessus le casque un bon capuchon , partie obligée du costume

d'hiver. Puis un châle enveloppe le cou, le menton, la bouche et souvent le nez ; de sorte qu'il ne paraît que les yeux ; encore si on n'est pas curieux, et qu'il *poudre*(1), on fera fort bien d'abattre sa visière. Il est même des personnes qui portent des masques.

« Bon ! nous voilà partis ; nous allons voler. — Pas vite : une rencontre ! Quand le chemin n'est pas plus large que la voiture, et qu'à côté il y a quatre ou cinq pieds de neige molle, une rencontre c'est la croix des courses d'hiver. Alors il faut patauger là dedans, hommes et chevaux ; heureux quand vous ne tournez pas sens dessus dessous.

« Mais nous ne rencontrons plus personne ; tout va bien aller au moins cette fois. — Attendez ; voilà devant vous de lourds attelages qui font une lieue en deux heures ; quand vous en feriez six dans le même espace de temps, il faudra que vous preniez patience jusqu'à ce qu'il plaise aux chemins de s'élargir ; en attendant, vous languirez une demi-journée à la suite de ces voitures.

« Enfin les voilà passées ! nouvel obstacle : c'est un lac qui vous barre le passage ; on ne le traverse plus en bateau, mais il n'est pas certain que, sur cette glace douteuse, on puisse le franchir en voiture. Il n'y a pourtant pas

(1) « Je doute que vous trouviez ce mot dans votre Dictionnaire. Vous connaissez le vent brûlant du désert, les sables qu'il fait tourbillonner ; mettez à la place un vent glacial et une neige extrêmement fine, qui pénètre partout, et vous avez une idée de la *poudrière*.

d'autre moyen. En avant donc ! fouette cocher. Quels craquements ! Hâtons-nous ; il n'est pas bon de boire à la glace en ce temps-ci. Et pourtant je connais quelqu'un qui, au mois de janvier, a vu lui manquer ce plancher trompeur, et sa voiture se changer en bateau ; il est resté là demi-heure, et peut-être y serait-il encore si une main charitable n'était venue l'en tirer.

MANDEMENTS ET NOUVELLES.

La main des Evêques ne cesse pas de nous bénir. Mgr de Luçon qui, à différentes époques, avait déjà recommandé l'Œuvre à son clergé par quatre circulaires spéciales, vient encore d'en faire l'objet d'un nouveau Mandement adressé à tous ses fidèles ; Nosseigneurs de Troyes et de Gap ont voulu signaler leur entrée dans ces diocèses, par des paroles d'encouragement pour l'Association. A ces augustes suffrages nous sommes heureux de joindre ceux de Nosseigneurs les Archevêques d'Avignon et de Novarre (Piémont), des Evêques d'Albe (Piémont), de Massa (Modène), de Périgueux, de Verdun, de Fréjus

et de Valence ; Mgr Richard-Patrick Smith, évêque d'Olympe, vicaire apostolique des Antilles anglaises et danoises, a daigné publier aussi dans le même sens une Instruction pastorale. Ainsi l'Œuvre se soutient et poursuit sa mission, appuyée sur la reconnaissance des chrétientés lointaines, sur la prière des martyrs et la protection de tout l'Episcopat.

Mgr Borghi, dont nous annonçons le départ d'Europe il y a près d'un an, est arrivé heureusement à Agra, le 17 janvier dernier, avec la nombreuse colonie qu'il emmenait dans son Vicariat apostolique.

Huit prêtres du séminaire des Missions-Etrangères viennent de s'embarquer à Bordeaux, sur un vaisseau qui va en Chine : quatre s'arrêteront à Syngapore, les autres iront jusqu'à Macao. Les quatre premiers sont : MM. Labbé, du diocèse de Verdun ; Larnaudie, du diocèse de Cahors ; Daniel, du diocèse de Quimper, destinés pour la Mission de Siam ; et M. Couellan, du diocèse de Vannes, destiné pour la Mission du détroit de Malaca.

Les quatre autres sont : MM. Castex , du diocèse de Toulouse ; Dagobert , du diocèse de Bayeux ; Pichon , du diocèse du Mans ; et Le Turdec , du diocèse de Saint-Brieuc. Le premier est destiné pour le Tong-King ; les trois autres seront à la disposition du procureur des Missions-Etrangères , résidant à Macao , qui les enverra dans celles des Missions qui auront un besoin plus urgent d'ouvriers apostoliques.



MISSION DE L'ABYSSINIE.

Lettre de M. de Jacobis, Missionnaire italien, de la Congrégation de St-Lazare, et Préfet apostolique de l'Abysinie, à M. Etienne, Procureur-général (aujourd'hui Supérieur général) de la même Société.

Adoua, 18 juin 1843.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« La grâce de Notre-Seigneur soit toujours avec nous.

« Vous savez que la guerre qui nous fut déclarée par l'évêque copte, dernièrement arrivé d'Alexandrie, nous avait obligés à nous séparer, afin de ne pas attirer sur nous sa colère. Aujourd'hui, cette colère est peu redoutable ; impossible de dire dans quel discrédit il est tombé. Si j'en crois des rapports auxquels j'attache toute confiance, il serait déjà question de le chasser de l'Abysinie. *Ras-Aly*, qui à présent remplace l'empereur, *Waisaro*, sa mère, l'impératrice, et d'autres grands personnages auraient résolu de s'en débarrasser ; les plus graves accusations pèsent sur lui, et entre autres

choses, on lui reproche d'être favorable à la croyance des protestants, lesquels sont mal vus de nos Abyssins.

« En même temps que la Providence abaissait ainsi le pouvoir désolant de l'évêque hérétique, elle faisait grandir l'influence de l'Église d'une manière si sensible, que M. Schimper, naturaliste allemand et protestant, en a été frappé. Ce savant, en abjurant ses erreurs pour rentrer dans le sein de l'unité, est lui-même devenu une de nos plus grandes consolations : son zèle est admirable, sa piété touchante. Une conversion si remarquable a fait le désespoir des ministres de la prétendue réforme, tout récemment venus dans ces contrées.—M. Schimper semble aujourd'hui fixé parmi nous; il vient d'épouser une dame catholique d'Abyssinie.

« On m'assure qu'à Gondar on demande avec empressement un Evêque catholique. Nous avons déjà dans cette ville une espèce d'école ouverte aux enfants et à toute personne qui désire se faire instruire dans la foi; le catalogue où sont inscrits les noms de nos catholiques, permet d'en compter trente-sept; nous espérons recevoir bientôt dix autres abjurations.

« Ce ne sont là que de faibles commencements; mais nos espérances sont grandes. *Atsié Gohaunes*, autrefois empereur, aime beaucoup notre foi, et protège les catholiques qui jouissent dans *l'Hamara* d'une parfaite liberté. Il nous promet des églises si le bon Dieu lui rend l'empire.—Tous les *deftera*, c'est-à-dire nos hommes d'étude et de science, lesquels jouent ici le même rôle que les scribes de l'Évangile, sont peu éloignés, nous dit-on, de proclamer publiquement la croyance catholique; et c'est un bruit public dans tout le royaume Hamarique, que dans le temps qu'Oubié envoyait en Europe demander un évêque au patriarche cophte, un ermite qui était longtemps demeuré au désert de Bajoulo, près des *Gal-*

las-Egion, parut à Gondar, disant qu'un mauvais évêque viendrait en Abyssinie, envoyé par les Cophites; qu'après lui, un autre évêque serait donné par Rome, et que ce serait l'époque où l'Abyssinie deviendrait catholique.

« Après cette suite non interrompue d'événements qui semblaient devoir renverser notre Mission naissante, et dont le ciel a fait pour nous autant de moyens de salut, nous croirions nous rendre coupables d'ingratitude, si nous mettions en doute la protection de Marie conçue sans péché tant de fois invoquée par nous; aussi la petite famille catholique que le ciel nous a déjà donnée, ne cesse-t-elle de prier cette tendre mère pour le succès de nos travaux avec une piété si touchante que souvent nous ne pouvons retenir nos larmes.

« Voyant ainsi les feuilles du figuier apparaître, nous avons compris, selon la parole de Jésus-Christ, que l'été approchait, et qu'il nous faudrait bientôt sortir pour nous livrer aux travaux de la moisson. Afin de nous y préparer, nous nous étions réunis dans les huit jours qui précèdent la Pentecôte pour vaquer aux exercices de notre retraite spirituelle. Ce fut pendant ces saints jours que nous reçûmes la nouvelle de l'approche du roi Oubié et de son armée victorieuse de tous ses ennemis. Notre retraite terminée, nous nous hâtâmes de nous mettre en route pour aller le voir.

« Ce prince avait placé son camp à *Augiè*, avec l'intention d'y passer l'hiver : je vous épargnerai le récit des détails de mon voyage; mais je ne puis m'empêcher de vous dire quelques mots sur les remarquables montagnes que l'on rencontre sur la route; on les appelle ici *Amba*; il est comme impossible de ne pas voir, dans ces imposantes constructions de la nature, autant de places de refuge préparées par la Providence, afin d'empêcher

que la guerre toujours allumée dans ce pays ne détruise complètement la nation éthiopienne qui me semble destinée à de grands événements religieux. *Æthiopia præveniet manus ejus Deo* (1). Figurez-vous des masses énormes d'une pierre d'argile, ferrugineuse, couronnées par un plateau de quelques milles carrés d'étendue, d'où l'on peut dominer les villages voisins : on croirait voir des châteaux bâtis de main d'homme; car ces blocs immenses sont régulièrement coupés dans leurs contours, et ne laissent dans les précipices qui se trouvent à leur base qu'un étroit passage très-facile à garder. — Nous voulûmes monter *l'Amba Barbari* (montagne de poivre rouge) que nous avons trouvée sur notre route, et qui est une des plus remarquables du Tigré; mais des paysans qui ne nous connaissaient pas, armés de pierres énormes, nous eurent bientôt fait renoncer à notre projet.

« Nous sommes restés quatre jours au camp du roi Oubié, nous avons été parfaitement accueillis et par lui et par son armée; notre arrivée a même excité une grande joie; les cadeaux que le Souverain Pontife a envoyés à ce prince, ceux qui lui sont venus de la part du roi de Naples, les récits qu'il a entendus de la bouche de vingt-trois Abyssins qui revenaient de Rome, sur le caractère divin du successeur de saint Pierre, le tenaient dans une espèce d'extase qui partageait son cœur entre l'admiration et l'amitié. Une fois la saison des pluies passée, il doit nous donner tout ce qui est nécessaire pour nous établir définitivement dans l'Abyssinie. Peut-être pourrions-nous alors (c'est là du moins notre projet) réunir un certain nombre de catholiques abyssins, pour former

(1) L'Ethiopie s'empressera d'étendre ses mains vers le Seigneur.
(Ps. 67. 32.)

une chrétienté sur le modèle de ces réductions devenues si célèbres dans l'histoire du Paraguay. Pour le moment nous sommes réduits à attendre le jour marqué par la Providence, et nous nous condamnons nous-mêmes à une espèce d'inactivité, bien résolus de ne faire autre chose que ce que Dieu veut que nous fassions; mais nous sentons le besoin que nous avons d'être aidés continuellement par les prières des catholiques d'Europe, à qui j'attribue les succès que le bon Dieu daigne accorder à sa cause. Aussi, avant tout, nous supplions ceux qui ont du zèle pour la propagation de la foi, de ne pas nous priver du secours de leurs prières; qu'ils invoquent souvent en notre faveur le nom sacré de Jésus; qu'ils recommandent à Marie conçue sans péché notre pauvre Mission: c'est sous la protection de cette auguste Vierge qu'elle se trouve heureusement placée. Voilà le genre de secours que nous réclamons avant tous les autres; plus tard, nous serons obligés de bâtir et d'orner des églises; de là naîtront d'autres besoins, l'on sait ce que demandent de pareilles entreprises.

« P. S. Massowah. — Après le bon accueil que j'ai trouvé auprès du roi Oubié, j'ai pu enfin sans danger m'éloigner de lui pour m'occuper des intérêts de la Mission. Je me suis mis en course avec l'intention de chercher dans les environs de Massowah un endroit propice à l'établissement d'un collège. J'aurais des nouvelles pleines d'intérêt à vous communiquer; mais les chaleurs excessives du mois de juillet dans ces contrées me rendent comme impossible un travail de longue haleine. — Je veux seulement vous dire en toute hâte que le bon Dieu nous a amenés dans l'endroit le plus beau peut-être de l'Abysinie. Là, nous avons trouvé dans le désert du *Samhas* deux ermites qui avaient la direction spirituelle de trois chrétientés inconnues et très-vastes. Ces ermites, que la

grâce a ramenés à la foi catholique , nous cèdent le poste qu'ils occupent actuellement avec leurs immenses terrains presque tous déserts , mais charmants et fertiles ; ils nous abandonnent en outre la direction spirituelle de leurs chrétientés. Ce pays est complètement indépendant, et le plus convenable peut-être de toute l'Abyssinie pour l'éducation des jeunes gens.

« Je suis, etc.

« De JACOBIS , *prêtre de la Mission.* »

Lettre de M. Antoine d'Abbadie à M. le Comte de Montalembert, Pair de France, etc.

Saka dans Enarya, ce 19 octobre 1843.

« MON CHER AMI,

« Vous chercherez en vain sur les cartes le nom du lieu d'où je vous écris. Il est situé sous les 8 degrés onze minutes de latitude nord, et peu à l'est du méridien de Jérusalem. En y venant j'ai cru accomplir le plus grand devoir d'un voyageur : si j'ai mal fait, je suis peut-être excusable, car j'étais seul, et n'avais personne pour me conseiller. Mais trêve de paroles ; écoutez et jugez.

« D'après un plan d'études très-vaste et qu'il n'est pas donné à un seul homme de terminer, je m'étais appliqué à la connaissance des langues de la Haute-Ethiopie, pays inconnu au monde civilisé depuis le voyage du Père Antoine Fernandez qui fut plus heureux que moi. Avec les langues j'apprenais bien des détails neufs sur ces contrées inconnues : j'entendais dire par des musulmans et des païens que la majorité de la Haute-Ethiopie est chrétienne, mais privée de prêtres depuis près de 200 ans. Je parlais le galla couramment, je savais un peu de godama, j'avais

une longue habitude de] la manière de voyager dans ces singulières régions; je me disais que le soin d'explorer des contrées nouvelles sous le rapport de la Religion, est moins le devoir du Missionnaire que celui du chrétien voyageur; que s'il m'arrivait quelque malheur dans mes courses, mes amis de France parleraient de moi pour me plaindre et non pour me blâmer. Toutes ces idées m'avaient engagé à retarder encore d'une année mon retour dans ma famille, auprès de laquelle m'appelait un autre devoir peut-être plus impérieux que celui qui m'a poussé ici.

« Je me mis en route au mois d'avril dernier, et traversai deux déserts effrayants par les meurtres qui s'y commettent journellement, mais qu'il est facile d'éviter quand on connaît d'avance le pays. Dans le Goudron, premier pays galla que nous foulâmes, se trouve une nombreuse population chrétienne. Choumi-Metcha, l'homme le plus riche du pays, et *oromo*, c'est-à-dire païen, me retint quinze jours chez lui, et malgré l'éloignement de nos mœurs, nous devînmes amis. Je lui demandai plus d'une fois ce que ses compatriotes feraient à un homme de mon pays qui viendrait les bénir et leur enseigner la foi du Gojam (pays chrétien de l'Abyssinie)! « Nous le ferions
« asseoir à notre foyer, me dit-il, nous le défendrions de
« notre lance. Pour moi le ciel m'a fait riche, je lui donnerais
« une jolie terre, une maison et des esclaves. » — Un autre Goudron me disait : « Notre pays est devenu si riche et si
« peuplé, que nous ne tarderons pas à nous choisir un roi;
« nous aurons aussi à opter entre l'islamisme et l'Evan-
« gile; car la religion oromo ne nous suffit pas. Nous
« penchons pour votre foi; les musulmans d'Enarya sont nos
« ennemis. » En quittant le Goudron, nous entrâmes dans Djomma, pays oromo où il y a aussi des chrétiens. Il en est de même de Lofe et de Leka. Dans ce dernier pays un

guerrier vint un jour déposer sa lance et son bouclier à mes pieds, puis me montrant son *matet* (collier porté par les chrétiens seulement) il me dit : « Mon nom est Walda « Mikael (fils de Michel); j'ai un fils déjà grand qui n'a pas « encore été baptisé; je voudrais l'envoyer avec vous au « Gojam pour apprendre vos livres et la manière de trouver « le jour de Pâques, car nous n'avons pas un prêtre chez « nous. » En admirant son heureuse physionomie, je ne pus m'empêcher de dire tout bas ces paroles d'un saint Pontife qui voyait pour la première fois des enfants anglais, encore païens, dans le marché aux esclaves de Rome (1).

« En sortant de Leka nous avions un désert à traverser. Prévoyant les obstacles qui m'arrêtaient aujourd'hui, je voulais passer par Gomma, mais cela n'était plus possible : trois Gallas, dont un enfant, voyageurs comme nous, venaient d'être massacrés à nos côtés; nous entrâmes dans Enarya comme en un lieu de refuge. Deux journées de marche dans un pays sûr et florissant nous menèrent jusqu'à Saka, demeure d'Abba-Bagibo, musulman et roi d'Enarya. Malgré les primes offertes pour l'apostasie, il y a encore ici une quarantaine de familles chrétiennes. Abba-Bagibo n'a pu attirer à lui que vingt familles les plus pauvres et les plus faibles. Les cent soixante ou cent quatre-vingts chrétiens qui restent, vivent à part comme des proscrits : voici venir la quatrième génération qui n'a pas vu de prêtre, et les gens riches sont obligés d'envoyer leurs enfants au Gojam pour les faire baptiser; car

(1) « Faut-il, s'écria Grégoire en soupirant, que des créatures aussi « belles soient sous la puissance du démon!... (V. Godescard, Vie de saint Grégoire le Grand.)

les Ethiopiens, comme vous savez, croient à tort que le baptême ne peut être administré par un laïc. C'est un vrai miracle que la touchante persévérance de ces malheureux ; mais ce n'est pas tout : à côté d'Enarya est Nona où les chrétiens sont fort nombreux (près de trois cents feux.) L'un d'entre eux, guerrier heureux, a acquis une grande prédominance dans Nona ; il est assez instruit pour calculer le jour de Pâques. On le voit célébrer avec ses coreligionnaires toutes les fêtes de l'église abyssine ; mais depuis près de cent ans Nona n'a pas de prêtre, et pas un de ces chrétiens n'a été baptisé. Je n'ai pas de renseignements sur les fidèles de Gouma et de Djomma, pays limitrophes de celui-ci. Gera près Djomma est un petit royaume indépendant ; il renferme beaucoup de chrétiens et un prêtre. Non loin de là est Motcha, pays à langue sodoma, vaste, froid, populeux, rempli d'églises et de chrétiens. Ces infortunés, qui n'ont pas un seul ministre de Dieu, mènent tous les dimanches leurs enfants et leurs troupeaux autour de leurs églises, et crient à tue-tête : « Nous t'invoquons, *ô Marie !* » A l'est de Kafa on rencontre huit à dix petits royaumes indépendants, dont les principaux sont Walama et Koulla. Ils ont une langue et une écriture à part, et se disent aussi chrétiens ; mais on les visite peu, et les musulmans qui m'ont renseigné savent peu de chose sur leur religion.

« A cinq petites journées d'ici, au delà du fleuve Godjab, est Kafa, royaume si grand, qu'on met trois semaines à le traverser. C'est là que se réfugièrent, à l'approche des Gallas, les populations chrétiennes de race sidama qui occupaient tout le pays compris entre le 7^e et 10^e degré de latitude. Ce royaume est tout entier chrétien. Il y a deux ou trois ans, des envoyés de Kafa parvinrent jusqu'à Gondar, et engagèrent fortement l'un des prêtres de la Mission apostolique à les

accompagner chez eux. Mais la distance à parcourir était considérable ; la Mission était envoyée en Abyssinie, et non au Kafa ; la prudence et le devoir dictèrent un refus positif.

« En partant pour ces pays j'avais moins à faire pour la science que pour le succès d'une mission à venir, dont je croyais déjà préparer les voies. Je voulus approcher de Kafa autant que possible, et je demandai à Abba-Bagibo la permission d'y aller, afin de m'arrêter dans Djomma, et de prendre toutes sortes de renseignements auprès des gens de Kafa et de Kouollo, qui viennent aux marchés de ce pays. Abba-Bagibo me répondit avec une affabilité qui me trompa d'abord, que la saison des pluies était mauvaise pour un voyageur ; qu'il allait prochainement envoyer une nombreuse ambassade pour recevoir la fille du roi de Kafa qui lui est promise en mariage, et que j'irais en même temps en toute sûreté. Je vécus ici trois mois sur cette promesse. J'ai su depuis peu la vraie cause de ce long délai. Le roi d'Enarya avait vendu fort cher en une autre rencontre le passage d'un prêtre abyssin ; aujourd'hui il espère échanger ma personne à des conditions beaucoup plus avantageuses. Les gens de Kafa raisonnent avec une simplicité qui fait mon malheur ; auprès de vous elle provoquera plus d'un sourire : « Cet étranger n'a pas de « femme, donc il est un saint ; il sait lire, donc il est « prêtre ; il est blanc, donc il est évêque, et pourra sacrer « les prêtres dont nous avons tant besoin. » — Le rusé roi d'Enarya accrédié cette singulière opinion, car elle tend à faire emplir ses trésors.

« De mon côté si j'étais prêtre, je n'hésiterais pas à m'enterrer vivant dans Kafa ; car tout un peuple m'appelle, et demande à être instruit. Mais, dans ma position, qu'irais-je y chercher ? si je refuse de bénir et de sacrer, on m'en fera un crime ; malgré mes protes-

tations on ne m'en retiendra pas moins, et si mes rares lettres parviennent jamais de Kafa en Europe, quel Missionnaire oserait s'aventurer sans de longues instructions qu'il n'est guère possible de donner par écrit ?

En arrivant, j'annonçai l'intention de m'en retourner avec la caravane du mois de novembre ; cette époque approche, et Abba-Bagibo refuse de me laisser partir. Il me reste un seul espoir, c'est qu'en me cramponnant ici et prévenant mon frère que je laissai au Gojam, je pourrai faire arrêter les marchands musulmans qui font le commerce entre Mouszamwa et Enarya. J'échapperais alors, car ce pays vit uniquement de son commerce avec l'Abysinie. Si mon frère est retourné en Europe comme il en avait l'intention, j'ai encore une ressource auprès de l'agent consulaire de France à Mouszamwa ; mais sans doute il n'osera pas faire ce qui est très-légal dans toute l'Ethiopie, où l'on arrête à chaque instant des marchands et des voyageurs pour se faire rendre un compatriote ou un ami. Kafa vit principalement du commerce avec Choa ; ainsi l'influence de Mouszamwa serait nulle pour me délivrer, si j'étais une fois entré dans Kafa.

« J'ai beaucoup parlé de moi dans tout ce récit pour vous faire sentir combien serait belle la position d'une Mission dans Kafa. Cinq ou six prêtres feraient bientôt oublier le singulier usage en vertu duquel on veut me retenir, uniquement parce que je suis seul, et qu'un homme qui sait quelque chose est regardé comme trop précieux pour être jamais renvoyé hors du pays. Je vous prie d'appeler l'attention des supérieurs ecclésiastiques sur tout ceci. En Tigré les Missionnaires sont reçus avec indifférence, à Gondar avec défiance ; au Gojam où ils n'étaient pas encore allés l'an dernier, on les interrogerait avec curiosité, car le Gojam est resté fervent. Dans Kafa la religion est assez

tombée en oubli, faute de prêtres, pour qu'on ignore totalement les distinctions qui séparent si malheureusement l'église abyssine de celle de Rome. Qu'il soit ou non possible d'y envoyer une Mission, ces nouvelles sont assez importantes pour que j'aie dû vous les écrire, et vous inviter de rendre grâce au Très-Haut qui a conservé jusqu'à nos jours un reste de la vraie foi dans le centre de l'Afrique.

« Je suis, etc.

« ANTOINE D'ABBADIE. »

MISSIONS DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-SI.

Suite de la lettre de M. Laribe, Missionnaire apostolique de la Congrégation de Saint-Lazare, à M. Martin, Directeur des Novices de la même Société. (Voir le numéro précédent, p. 207.)

« Le lendemain, nous eûmes le bonheur d'appareiller avec un assez bon vent pour continuer notre route vers *Han-Kéou*, distant de neuf à dix lieues seulement. Avant la moitié du chemin, le vent avait d'abord cessé; il reprit bientôt, mais contraire à notre direction : heureusement nous avions à faire à des gens déterminés, bien au fait de notre position et qui ne redoutaient pas la fatigue du voyage. Deux de mes petites malles avaient échappé à notre désastre; mes compagnons de voyage avaient été assez heureux de leur côté pour sauver celle qui contenait leurs vêtements. C'était comme un présent du ciel

dans cette circonstance. Les habits dont nous étions couverts étaient encore humides ; d'ailleurs, notre séjour dans le *Hou-Pé*, où nous avions à prendre les informations demandées, devant durer six à sept mois, au rapport de Mgr Rameaux lui-même, et cela pendant la saison la plus rigoureuse, cette dernière ressource nous devenait d'une nécessité indispensable.

« Nos yeux cherchaient la terre quand ils rencontrèrent enfin, sur le soir, l'imposant aspect de l'immense forêt de mâts, dont les cimes innombrables commencent à s'élaner du milieu du Kiang, c'est-à-dire à deux ou trois lieues au-dessous de *Où-Tchang-Seng*, *Han-Yang-Fou* et *Han-Kéou*, trois grandes villes qui, à cause de leur proximité, ne semblent en former qu'une seule. La nuit était déjà obscure lorsque nous parvînmes à l'endroit du fleuve où il est entièrement couvert de ces navires et embarcations de toute grandeur, de toute forme, et venus de presque toutes les provinces d'un si vaste empire. Je ne crois pas qu'il existe au monde de port si fréquenté que ce lieu. Du reste, il passe pour le plus commerçant du pays. Nous entrâmes dans une des voies qui y sont ouvertes, espèce de rues bordées des deux côtés de boutiques flottantes ; et enfin, vers les dix ou onze heures du soir, dégagés, non sans une peine extrême, d'un si long et si difficile labyrinthe, nous arrivâmes, sans autre perte que celle du temps, à notre débarcadère que je croyais à tort le terme de nos malheurs.

« *Tchang-Siang-Koung* descendit aussitôt à terre pour prévenir les chrétiens de notre arrivée ; ne le voyant pas revenir, je me doutai de quelque mauvaise aventure, et mes soupçons furent bientôt fortifiés par l'abordage d'une barque qui vint déposer auprès de la nôtre trois hommes et une femme. Le batelier, entré dans la ville, se mit à

crier aux porte-faix et aux curieux qui, à cette heure, encombraient encore le quai : Ce sont des *tchè-tsày-ti* (1) dont le mandarin vient de faire la capture. Bien que je n'eusse pas entendu nommer la religion chrétienne, (*Tien-Tchu-Kiao*), j'avais, malgré cela, un tel pressentiment qu'il s'agissait d'elle qu'un premier mouvement de terreur s'empara tout d'abord de mon âme. « Eh quoi ! me « dis-je aussitôt, tu regrettais de laisser ta vie dans l'ilot « de Yè-Kià-Tcheou : eh bien ! Dieu t'a exaucé, tu pour- « ras la finir plus honorablement, ou dans les cachots, ou « sur l'échafaud. » Mon conducteur arrive enfin après s'être fait si longtemps attendre, et le résumé de son rapport est que, nous trouvant avec des effets tout fangeux, il fallait un peu plus de temps pour préparer des appartements convenables. Je tâche de m'approcher secrètement de son

(1) *Tchè-tsày-ti* est le nom qu'on donne populairement à toutes les religions ou sectes différentes des trois reconnues par le gouvernement, savoir : 1^o celle des *Lettrés*, qui honorent Confucius, et n'admettent, d'une manière encore fort obscure, que les principes généraux des premiers devoirs de l'homme, bien qu'à l'extérieur ils pratiquent les deux autres religions par ostentation ou par convenance ; 2^o celle des *Tao-sse*, qui adorent un Chinois du nom de *Ly*, et qu'ils appellent *Laò-Kiàn*, c'est-à-dire Vieillard-Roi, Vieillard-Maitre : ce *Ly* passa, dit-on, quatre-vingts ans dans le sein de sa mère ; pour en sortir, il la tua en brisant une de ses côtes, et parut à la vie, la barbe et les cheveux déjà blancs ; 3^o celle des *Bonzes* qui adorent le *Foè*, venu de l'Inde ; ceux-ci sont au service des *chîn* ou *Poû-ssâ*, espèce d'esprits qui sont censés les bienfaiteurs des hommes ; on les appelle quelquefois avant la mort d'une personne pour qu'ils sollicitent sa guérison auprès de *Foè* : le plus souvent on les fait venir après le trépas pour qu'ils dirigent les âmes dans le ténébreux dédale de l'enfer, puis les ramènent à la vie ou sous la forme humaine, ou sous les dehors de quelque animal, suivant leurs bonnes ou leurs mauvaises actions. Toute leur foélogie consiste dans cette dégradante métépsychose.

Nous avons parlé des *chîn* ou bons esprits ; les Chinois appellent *kouéy*

oreille : Qu'est-ce qu'il y a donc , lui dis-je ? Persécution , me répond-il ; nous ne pouvons pas débarquer. — Quel nouveau contre-temps ? Le beau mandarin qui ne peut pas se déclouer de son bachot !

« Plus de dix fois , pour être tant soit peu libre , j'avais dit à nos bateliers de préparer leur souper : par politesse ou autre motif , ils refusaient de s'en occuper ; à les entendre , seul je devais être l'objet de leur attention ; ils n'étaient que des gens inutiles... Toutefois , ils ne nous laissaient pas ignorer qu'après la décharge de nos effets ils devaient se rendre ailleurs pour passer la nuit , sous prétexte qu'il n'y avait pas dans cette rade de sûreté pour leur barque. Quel moyen de nous tirer de là ! Les chrétiens , en nous accueillant , s'exposaient à se faire prendre avec nous ; d'un autre côté , où trouver une auberge qui consentit à nous recevoir avec un si pitoyable bagage ! Le ciel vint encore à notre secours , et d'une manière inat-

l'espèce opposée , qui est réputée l'ennemie des hommes. Si donc ils viennent à éprouver quelque revers , s'ils tombent malades , ils l'attribuent de suite à la malice de ces derniers , et mandent les *tào-pè* pour leur donner la chasse. En cas de guérison , les imposteurs se félicitent et triomphent : si l'infirmité se prolonge , ils vous disent , pour gagner de l'argent , que le malade a perdu l'âme , et au bruit d'un affreux tintamarre , ils vont la chercher , soit sur les montagnes , soit dans les plaines ; puis , après de longues fatigues , la lui rapportent en la tenant avec la main soigneusement renfermée dans un pan de leur robe. Si le malade demeure dans le même état , ou bien s'il meurt , ils prétendent qu'ils ont été appelés trop tard. A moins de connaître toutes les superstitions de ces différentes sectes , il vous est impossible de comprendre tout l'excès de leur ridicule ; je pourrai peut-être vous en dire encore quelque chose une autre fois.

La dénomination de *tchè-tsay-ti* , censée injurieuse , signifie littéralement observateur d'abstinence ; on l'a appliquée aux partisans des cultes non autorisés par la loi , parce qu'ils sont plus mortifiés que ceux qui suivent l'une ou l'autre des trois religions reconnues.

tendue.... déjà un catéchiste est là sur le rivage; de loin il nous adresse ces paroles : Venez à terre. Nous obéissons, il me prend par la main, et, après avoir fait je ne sais combien de détours pour tromper les observateurs, il m'introduit dans sa demeure. C'était l'avant-veille de la Toussaint. Voici comment il avait appris mon arrivée : tandis qu'il allait tenir conseil à mon sujet avec d'autres chrétiens, il avait rencontré par hasard, ou plutôt par une disposition providentielle, les quatre personnes dont j'ai parlé plus haut, savoir, deux chrétiens et une chrétienne qu'un satellite reconduisait chez eux après huit jours de captivité, non pas que leur affaire fût terminée, mais parce qu'ils avaient pu, avec de l'argent, trouver des cautions en promettant de reparaitre en cas d'un nouveau jugement. Instruit par eux, le courageux catéchiste avait pris aussitôt sur lui de venir nous délivrer. Que le ciel l'en récompense largement!

« Me voilà donc, après tant de traverses, dans le célèbre *Hàn-Kéou* vis-à-vis de *Ou-Tchang-Seng* (capitale du *Hou-Pé*) dont il n'est séparé que par le *Kiang*, et à côté de *Han-Yâng-Foù*, détachée seulement par une rivière qui se jette dans le fleuve. Au milieu du *Kiang* jusque fort au-dessous de *Hàn-Kéou*, la plus commerçante de ces trois villes, en flotte une quatrième formée d'innombrables navires. Dans l'espace de cinq à six lieues pour le moins, soit en montant, soit en descendant ce fleuve que l'on prendrait pour un bras de mer, on ne voit que maisons sur les deux rives, et au milieu une infinité de barques de la forme la plus belle et en même temps la plus bizarre. Les unes sont à l'ancre, les autres croisent le fleuve du matin jusqu'au soir, dans toute cette étendue.

« Péking passe pour la ville la plus vaste et la plus

peuplée de l'univers, en raison du territoire qu'elle occupe ; eh bien ! l'on dit que la population de ces quatre villes, dont je viens de parler, qui tout naturellement n'en font qu'une, s'élève au triple de celle de la ville impériale. On parle beaucoup de la magnifique situation de Constantinople ; je doute fort qu'elle puisse offrir une aussi belle perspective : si elle a quelque chose de plus séduisant, elle est loin certainement d'être aussi imposante. Quoique toutes les puissances européennes fréquentent le superbe Bosphore, son commerce est assurément bien au-dessous de celui de notre Bosphore *Hou-pénois*, aujourd'hui même que la guerre avec les Anglais lui a porté un si rude coup.

« Les dix-huit provinces de la Chine proprement dite comptent un grand nombre de villes murées, savoir cent quatre-vingt-huit *fous* ou villes du premier ordre, deux cent trente-sept *tcheoùs* ou villes du deuxième ordre, et douze cent soixante et dix-neuf *hiens* ou villes du troisième ordre. On connaît donc ici les remparts, mais ce sont des remparts qui, vu leur peu d'élévation, pourraient être dits à la Vauban : pas une tour qui les défende, mais seulement quelques misérables bastions, quelques créneaux à barbacane, écroulés en partie ou gravement sillonnés de profondes crevasses. Près de chaque ville, à la distance de quelques *lys* se trouve une seule tour de forme octogone à neuf étages, et autant d'avant-toits, où les esprits protecteurs de cet édifice fixent, dit-on, leur demeure. Quant à l'intérieur des villes, ne venez pas y chercher de beaux quais, de superbes monuments, des rues élégantes et alignées au cordeau. Vues de loin, les quatre dont je viens de vous parler présentent un coup d'œil imposant ; si vous approchez, vous ne trouvez sur le rivage du *Kiang* que d'informes talus, horriblement

détériorés par les inondations ; dans les rues, que des échoppes entourées de palissades, de pauvres ateliers minés par les eaux ou ruinés de vétusté. Les vides laissés entre ces mesures sont comblés par des immondices qui répandent partout une odeur suffocante. Point de régularité dans l'alignement des maisons, point de trottoirs, point de lieu pour se mettre à l'abri de la foule qui vous presse, qui vous coudoie, qui vous dispute le passage ; on y marche pêle-mêle au milieu des bœufs, des porcs ou d'autres animaux domestiques, se garantissant comme on peut de l'infection que répandent les ordures de toute espèce, recueillies avec soin par les Chinois dans l'intérêt de l'agriculture, et transportées en plein jour dans de petits tonneaux découverts. Seulement de distance en distance, la vue fatiguée rencontre quelques riches magasins, de belles et vastes maisons, d'opulentes pagodes. Les places et promenades publiques sont remplacées par des jardins, des étangs et même des champs.

Mais à quoi m'occupé-je, Monsieur et très-cher Confrère ? Est-ce là le noble but de mon importante Mission ? Hélas ! j'ai la douleur de vous apprendre que j'ai été loin de pouvoir l'atteindre. Adorons les desseins de Dieu qui a voulu qu'elle fût traversée jusqu'à la fin. Je ne manquais pas de bons chrétiens pour me dédommager par leur empressement des rudes épreuves de mon voyage ; mais je ne pouvais arriver dans des circonstances plus intempestives : point d'Evêque, point de prêtre. Mgr le Vicaire apostolique avait auparavant fixé sa résidence à *Out-Chang-Fou* ; mais personne ne connaissait sa retraite actuelle. Les autres prêtres étaient tous dispersés en différents districts. D'un autre côté, la fameuse tempête nous poursuivait encore de ses tristes suites. Nous eûmes trois jours de pluies continuelles ;

nos effets périssaient et infectaient ; enfin, après trois autres jours passés dans une maison qui du temps de Mgr Rameaux avait servi de chapelle, et depuis cette époque était trop bien connue des satellites, le danger que redoublait encore le concours des fidèles dans mon asile me fit songer à le quitter. Mon *siang-koung* fut chargé de repasser le *Kiang* pour annoncer aux chrétiens de *Out-Chang-Fou* que, puisqu'il m'était impossible d'agir sans Mgr d'Arade et que je ne pouvais parvenir jusqu'à lui, j'allais me rembarquer pour le *Kiang-Si*. Ces bons fidèles qui étaient venus bien des fois m'inviter, quoique un peu froidement par crainte de la persécution, à me rendre au milieu d'eux, accoururent aussitôt pour m'annoncer que Mgr Rizzolati était en route, et qu'il venait même d'indiquer une entrevue auprès de leurs maisons. Le lieu était une petite chapelle formée d'un galetas, et que je trouvai très-bien ornée. Monseigneur le Vicaire apostolique arriva effectivement, et j'appris que, pendant l'alerte qui venait d'avoir lieu, il avait choisi pour sa retraite une hôtellerie païenne où on le prenait pour un marchand chansinois.

Voici l'occasion de cette alerte : Mgr Rizzolati avait fait acheter des matériaux en bois, briques, chaux, etc., dans l'intention de faire agrandir une chapelle, construite autrefois dans une chrétienté appelée *Pékié*, distante d'une journée tout au plus d'*Ou-Tchang-Séng*, et d'y ajouter encore quelques appartements pour un petit séminaire. Ce projet coïncida malheureusement avec celui des Anglais dans la province de *Kiang-Nân*. Bien qu'éloignés de *Han-Kéou* de quatre à cinq cents lieues, ils ne laissaient pas d'inspirer la terreur d'une prochaine invasion : on disait dans le public « que les *Koung-Kouy-Tse*, ou diables rouges, une fois entrés dans le

« *Kiang*, avaient affamé le nord et conquis le midi ; que
 « l'empereur *Tao-Kouang* était en fuite ; qu'un prince
 « de l'ancienne dynastie, nommé *Tchu*, lui avait été
 « substitué pour les provinces situées au septentrion,
 « au-dessus du *Kiang* ; que celles du sud au-dessous du
 « fleuve, formaient un nouvel empire sous la domination
 « des vainqueurs. A *Han-Kéou*, *Ou-Tchang* et *Han-*
 « *Yang*, on allait jusqu'à dire que mille Anglais étaient
 « déjà cachés dans la chrétienté de *Pékié*. » Aussi, lors-
 que les infidèles virent à l'eau la petite flottille chargée
 des matériaux de construction que les chrétiens avaient
 eu l'imprudence d'expédier tout à la fois, on s'empessa
 de divulguer qu'on attendait à *Pékié* plus de dix mille
 Anglais pour lesquels on voulait bâtir de dignes habita-
 tions. On n'avait pas encore commencé à déposer les
 matériaux sur le rivage que déjà grondait la persécu-
 tion.

« La nuit même qui suivit le départ de Mgr Rizzolati, les
 satellites enlevèrent de la chapelle les effets, vêtements
 et objets de religion qu'on y avait déposés. Un édit fut
 lancé par le mandarin *Tchu-Peao-y-Foug-Ouen-Chu*, et
 six chrétiens arrêtés ; les autres avaient pris la fuite, ne
 laissant dans leurs maisons que les femmes et les enfants.
 Cet ordre se renouvela plusieurs fois dans une huitaine
 de jours, et autant de fois les chrétiens furent obligés
 de désertter.

« Me trouvant donc de l'autre côté du *Kiang* avec l'hon-
 neur de jouir, dans cette *Babylone d'Ou-Tchang-Séng*,
 de la présence de Mgr Rizzolati, nous employâmes les
 premiers jours aux formalités voulues pour les procédures
 en matière de canonisation. De sinistres nouvelles vinrent
 bientôt les interrompre ; les bruits de persécution se
 multipliaient : un chrétien au milieu des tourments venait

d'avouer au mandarin qu'il y avait dans la province deux Européens, un *ly*, c'était l'Évêque, et un *mâ*, c'était son Provicairé, M. Maresca. Interrogé encore si *Mou-Taô-Ynen*, Mgr Rameaux, très-connu sous ce nom dans tous les tribunaux du *Hou-Pé* pendant la dernière persécution, s'y trouvait aussi, il avait répondu négativement, affirmant qu'il en était sorti et qu'il ignorait le lieu de sa retraite. Un autre chrétien, baptisé depuis peu, était en prison : son père et sa mère, encore païens, menaçaient chaque jour de poursuivre en justice Mgr d'Arade pour l'obliger à leur faire rendre leur fils. Ces bruits et d'autres semblables nous obligèrent à songer à nous séparer. Toutefois, pour ne pas manquer entièrement le but de mon voyage, je crus devoir supplier Mgr le Vicaire apostolique de vouloir bien s'occuper, quand le temps le permettrait, des informations juridiques sur le martyre de notre cher confrère, puisque mes péchés m'enlevaient la consolation de mener à bonne fin une œuvre aussi importante.

« J'étais pressé de partir; mais il m'en coûtait trop, après un si long voyage, de m'en retourner sans rendre visite aux restes de M. Perboyre, qui reposaient à deux lieues de nous, hors de la ville, du côté de la seconde porte orientale *Oùt-Toûng-Mên*. Un dimanche donc, veille de mon départ, immédiatement après la messe, je m'acheminai avec un guide vers le lieu de la sépulture : elle était située dans un carré de quelques arpents seulement, penché vers le couchant et par conséquent vers notre chère Europe; quelques mottes de terre superposées à une légère élévation la protégeaient de tout côté. C'est dans cette modeste retraite que reposent les précieux restes de notre saint Martyr, en la compagnie de neuf autres apôtres, dans l'ordre suivant : au milieu, du

côté d'en haut, sont les tombeaux réunis de trois frères de l'ordre de saint Ignace : l'un de ces trois frères mourut dans le *Hou-Pé*, après deux ou trois mois d'apostolat; le second, dans la même province d'où il fut ensuite transporté à *Out-Chang-Fou* par le troisième qui travaillait alors dans le territoire dont cette ville est la capitale. Au commencement des deux lignes collatérales, ce sont encore deux Jésuites aussi bien qu'au second rang de la colonne à gauche; en tout, six frères, tous Français. A côté du dernier tombeau des frères Jésuites se trouve celui d'un Lazariste : c'est M. Perboyre. En face, à droite, est celui de M. Clet; enfin, deux prêtres de l'association de la Sainte-Famille terminent des deux côtés l'une et l'autre colonne.

« Les sépulcres de ces bienheureux Missionnaires sont ornés d'une pierre sculptée, en haut de laquelle est gravé le monogramme du Sauveur, et au-dessous, leur nom chinois, leur nom de baptême et l'année de leur sépulture. Trois, cependant, savoir : celui de M. Perboyre et ceux des deux prêtres de la Sainte-Famille sont encore bien informes et privés de toute indication des trésors qu'ils renferment. J'ai pris des mesures pour procurer une inscription à celui de notre illustre confrère.

« L'épithaphe qui a été placée sur le tombeau de M. Clet, également martyr, est ainsi conçue : *Tao-Kouang-Au-Mien*, *y-yan soui*, *Kou-lieou-louy-Esse*, *Ouey-toéng-tchio-hoey-sâ-tsé-tô*, c'est-à-dire : « La cinquième année de *Tao-Kouang* (empereur actuel) a été déposé ici Louis *Lieou*, prêtre de la Congrégation de saint Vincent. » Cette cinquième année correspond à 1825, époque où le corps de notre confrère, enseveli ailleurs, fut transporté dans la terre où il repose. Les siècles antérieurs sont exprimés par ces mots : *Y-yan*

soui, qui ne sont autre chose qu'une des soixante différentes indications employées pour désigner toutes les années successives de l'empire chinois, jusqu'au commencement du règne actuel; en sorte que ce nombre de soixante une fois épuisé, le tour recommence, et ainsi de suite indéfiniment. *Lieou* est le nom chinois de M. Clet, et Louis son nom de baptême; d'autres disent qu'il s'appelait François (1).

« Le tombeau de R. Haubin, qui finit aussi sa vie dans les fers pour la confession de la foi, se trouve à quatre ou cinq journées de distance de ce cimetière, et dans les dépendances d'un *hien*, ou ville du troisième ordre; je crois avoir entendu dire que M. Dumazel avait été inhumé sur les montagnes de *Kou-Tching-Hien*.

« A notre arrivée, quelques infidèles qui habitent dans le voisinage étaient venus nous offrir leur ministère pour le cas où nous voudrions ajouter quelque ornement à des tombeaux si simples : nous eûmes beaucoup de peine à nous débarrasser de leurs importunes instances; la promesse de les employer plus tard put seule les faire disparaître. Enfin, il me fut donné de répandre en toute liberté mon cœur, mes prières et mes larmes sur ces tombes chéries. Mille réflexions tour à tour consolantes et sombres, douces et terribles, traversaient successivement mon esprit. Le temps qui marchait vite en ce lieu plein d'intérêt pour un enfant de saint Vincent, me força bientôt d'y mettre un terme. Je récitai neuf *Gloria* au tombeau de M. Perbôyre, un *Te Deum* pour lui et pour M. Clet, plusieurs *De profundis* pour tous nos autres si

(1) M. Clet s'appelait Jean-François, et non Louis. (Note du R.)

dignes prédécesseurs dans l'apostolat , et je leur fis enfin à tous de respectueux et douloureux adieux , en priant nos deux confrères de m'obtenir la grâce d'imiter leurs héroïques vertus.

« Et maintenant, Monsieur et très-cher Confrère, puisque la volonté de Dieu, au lieu de me laisser parcourir les plaines et gravir les montagnes du *Hou-Pé* et du *Ho-Nàn*, me condamnait à battre simplement, pendant une quinzaine de jours, le territoire de *Han-Kéou* et de *Out-Chang-Fou*, il fallait bien s'y soumettre et s'en retourner, afin de cesser d'exposer soit Mgr d'Arade, soit le Père Maresca. Ce dernier, qui devait aussi prendre une part active aux procédures et devenir mon compagnon de courses, n'était arrivé que depuis deux jours. Toute mesure possible étant donc prise pour la réussite future de notre importante affaire, je me rembarquai pour le *Kiang-Si* et recommençai un autre voyage qui devait, comme le premier, être traversé jusqu'au terme.

« Or, tel fut le principe de mes nouvelles et douloureuses infortunes. Pour diminuer les frais de naulage, je permis qu'on me retint à *Han-Kéou* une barque marchande sur laquelle se trouvait déjà un passager pékinois; nous fûmes tous d'accord que le baragouin du nord différait assez de celui du midi pour que nous n'eussions rien à craindre de mon accent étranger; par le fait c'était un homme de la plus aimable et de la plus sûre compagnie. Cette concession, et bien plus encore l'amour du gain, avaient porté notre pilote à prendre, à notre insu, un troisième passager; nous ne soupçonnâmes pas la supercherie et ne la découvrîmes point à l'embarquement. Une fois désancrés, la faute se trouva commise, sans qu'il nous fût possible de la réparer. Bientôt j'aperçus un homme qui préparait

un lit sur l'arrière du bâtiment : j'en ressentis de la peine, et j'adressai aussitôt mes reproches au capitaine ; celui-ci, pour toute excuse, me répondit que le préposé du bureau, chargé de la surveillance des barques, lui avait imposé ce voyageur, sans lui laisser la liberté de le refuser. Je parus goûter fort peu cette défaite ; je menaçai le capitaine de diminuer d'autant le prix de nos places, et nous continuâmes à suivre paisiblement le cours du fleuve.

« Peu à peu notre inconnu s'introduisit dans l'intérieur de la barque et ne fut pas longtemps sans nous faire penser que nous avions fait en lui l'acquisition d'un dangereux garnement. Cependant il se contint un peu durant les premiers jours.

« A l'approche du lac *Pö-Yang*, il ne se passait presque pas de moment dans le jour que nous ne rencontrassions quelque détachement de l'escadre chinoise qui revenait de *Kiang-Nân*. Je suis porté à croire qu'ils appartenaient à l'armée de terre, non à la marine ; ils ne montaient que des bâtiments frétés ; chacun d'eux avait arboré un pavillon sur lequel on lisait l'indication des décuries, des centuries, des divisions, des légions auxquelles appartenaient ces soldats, et le nom de la province qui les avait fournis. Cette vaillante armée, qui n'avait pas vu l'ennemi, n'en revenait pas moins triomphante, comme si elle l'eût taillée en pièces. Son chant de triomphe commençait par ces mots : *Hoûng-koûy-tré : Ce drapeau déployé, les ennemis ont pris la fuite!*

« A en juger par les détachements qui passèrent comme en revue devant nous, l'armée chinoise devait être fort considérable ; on dit que cette fois-là l'empereur avait véritablement fait des levées dans tout son empire, ce qui n'empêcha pas qu'avant même que son armée ne fût ras-

semblée sur le théâtre de la guerre, il ne capitulât avec les Anglais, leur accordant la liberté de commerce dans cinq de ses ports, et leur promettant deux mille *taëls*, environ vingt-huit ou vingt-neuf millions de francs. Ce prince faible et inconséquent faisait en même temps un grand déploiement de forces, et un traité honteux, plutôt que de courir les chances d'une bataille.

« Il paraît que la somme promise aux Anglais a mis de la gêne dans le trésor; peut-être faut-il attribuer à cette cause une mesure que vient de prendre l'empereur. Sur une pétition adressée par les six premiers tribunaux de Pékin, il a rendu une ordonnance qui retranche jusqu'à nouvel ordre la moitié de leurs traitements à tous les mandarins de l'empire. Je tiens ce fait d'un chrétien déjà gradué qui se rend à Pékin pour obtenir quelque emploi par la voie du concours public.

« Cependant notre barque, nullement contrariée, poursuivait paisiblement le cours du fleuve; je trouvais, après mes méditations et mes prières, un agréable délassement à considérer le fameux *Kiang*, dont l'aspect était bien différent de ce qu'il avait été pour moi lorsque je le remontais. En allant au *Hou-Pé*, (c'était le moment des inondations) je pouvais à peine distinguer un fleuve dans cette mer sans rives; actuellement il roulait ses eaux tranquilles entre deux bords couverts de moissons déjà verdoyantes.

« Je vous ai dit que dans les années où les inondations du *Kiang* sont considérables, les habitants de ses bords émigrent dans d'autres provinces, et particulièrement dans celle du *Kiang-Si*. Or, voici la manière dont se font ces émigrations :

« Lorsque le débordement commence à amener la

disette, les pauvres mettant à contribution les riches du chef-lieu, en reçoivent du grain à titre d'emprunt. Si l'inondation ne diminue pas assez tôt pour qu'on puisse faire les récoltes successives du blé, du riz, du coton, des fèves, du maïs et de diverses plantes inconnues en France et d'un grand usage en Chine, l'émigration est jugée indispensable et définitivement arrêtée.

« Alors ces pauvres riverains se réunissent en troupes de cent ou deux cents; chaque bande prend pour chef et pour guide un membre d'une famille riche; celui-ci ne peut pas refuser ce singulier honneur sans s'exposer à perdre le grain qu'il a prêté, et sans voir même ses biens livrés au pillage; s'il accepte, au contraire, il peut espérer de récupérer ses fonds, et d'en retirer même un intérêt avantageux.

« Les émigrants partent ainsi, à la suite de leurs chefs; quelque part qu'ils se dirigent, ils gardent une exacte discipline. Ils n'entrent pas dans les maisons pour quêter; le long des chemins, quoique leurs regards se portent sur les passants avec une douloureuse anxiété, on ne les voit jamais leur demander la plus légère aumône. Sont-ils arrivés dans un village ou dans un marché, le chef, qui est ordinairement un bachelier, quoique en habit de mendiant, s'adresse, au nom de tous, aux anciens du village, aux notables du bourg, avec lesquels il traite seul de l'aumône qu'il demande. S'ils entrent dans une ville, le même ordre s'observe. C'est toujours le chef de la bande qui seul a le droit de porter la parole: il va d'abord au mandarin qui, pour l'exemple et pour satisfaire à son devoir, fournit une aumône convenable; chacun donne ensuite suivant ses dispositions et ses moyens; il est rare qu'ils soient complètement rebutés.

« Ces dispositions générales envers les émigrants les empêchent de mourir de faim ; mais elles leur laissent bien des maux à souffrir : c'est à peine si les deux tiers peuvent revoir leur pays ; les autres périssent durant l'émigration, par les marches excessives , l'humidité, le froid, les chaleurs , l'insalubrité des aliments, les intempérances qui succèdent à ces jeûnes forcés, et surtout par la malpropreté. Le plus souvent les bandes se subdivisent en deux sections : la première se forme d'hommes avec leurs femmes, et de jeunes gens maigres et défaits, haletants sous le poids des instruments de cuisine, du riz, de la paille, du bois, etc. La seconde est composée de femmes et de filles, les unes jaunes comme du safran, les autres aussi pâles que la mort. Ces infortunées ont, pour la plupart, besoin d'un bâton pour se soutenir sur leurs pieds ; et cependant il leur faut encore porter sur les bras ou charger sur leurs épaules les plus jeunes des enfants ; leur cœur est déchiré par les cris de ceux qu'elles mènent à leur suite, trop lourds pour être portés, et trop faibles pour soutenir les fatigues de la marche : aussi tombent-ils souvent de lassitude. Voilà, mon très-cher Ami, l'affligeant spectacle dont j'ai été déjà cinq ou six fois le témoin oculaire.

« Un jour, le soleil des tropiques darde ses rayons sur la tête presque nue de tant de malheureux ; le lendemain ils sont inondés d'un torrent de pluie. Et puis, où iront-ils passer la nuit ? il ne se rencontre personne qui leur offre un asile ; il n'est point d'auberge qui les reçoive ; ils s'arrêtent dans la soirée, sous quelque hangard, sous le vestibule de quelque pagode, au risque d'être étouffés par la fumée, suffoqués par la mauvaise odeur, dévorés par les insectes qu'engendre la malpropreté. Telle est leur vie de chaque jour.

« Ceux dont les forces résistent à tant de souffrances, trouvent, dans les secours qui leur ont été alloués, non-seulement de quoi s'arracher à la faim, mais encore des ressources pour acheter les grains qui doivent les nourrir jusqu'à la prochaine récolte, ensemençer leurs terres, acquitter leurs dettes, raviver le grand-père et la grand'mère laissés dans le pays inondé, si toutefois ils les retrouvent encore.

« L'année dernière, avant mon départ pour le *Hou-Pé*, une troupe de plus de cent cinquante de ces malheureux parvint à une de nos chrétientés, éloignée d'environ deux journées de celle où je faisais la Mission. Un catéchisme aperçu sur une table par le chef des pauvres, amena une reconnaissance entre le maître de la maison et la bande des mendiants, toute composée de chrétiens; notre catéchiste en fut averti : il reçut dans sa demeure tous ces chrétiens, qui étaient de notre ancienne Mission du *Hou-Pé*; ils prétendaient porter le même nom que notre confrère, M. Ly (Joseph); ils se disaient même de ses parents; après nous avoir demandé avec empressement de ses nouvelles, ils nous témoignèrent leurs regrets de ce qu'ils ne pouvaient lui rendre une visite. Notre cher confrère était pour lors occupé dans la province de *Tché-Kiang*. Ils racontèrent aussi à nos fidèles du *Kiang-Si* plusieurs particularités touchantes du martyre de M. Perboyre. L'entrevue, en un mot, fut très-cordiale de part et d'autre : nos chrétiens voulaient doubler leurs aumônes; mais les pauvres émigrés s'y refusèrent, et n'acceptèrent que des rafraîchissements.

« Il est temps que je revienne à notre malencontreux compagnon de voyage. C'était le plus fin Argus que j'aie connu de ma vie. Il se disait de la capitale du *Kiang-Si*, d'où il venait, disait-il, de conduire un mandarin à Pékin;

de Pékin il en avait conduit un autre jusqu'au *Hou-Nân* ; actuellement il se rendait dans sa famille. Malheureusement on me faisait passer aussi pour mandarin. S'il était vrai qu'il eût eu des rapports si fréquents et si intimes avec ces hauts personnages, il était difficile qu'il ne pénétrât tôt ou tard le secret de ma position véritable ; comment la modestie du missionnaire et la simplicité de l'apôtre pouvaient-elles ne pas contraster à ses yeux avec la jactance mandarine ? comment soutenir une conversation qu'il ramenait sans cesse sur les mandarins, qu'il se piquait de connaître presque tous, lorsque je ne connaissais pas même un seul mandarin du Kiang-Si, d'où l'on avait dit que j'étais moi-même ? je le laissais parler, j'approuvais des yeux, du sourire, de la tête ; je me tenais au large, je faisais le grand en me rendant rare.

« Malgré ma prudence et ma réserve, je ne tardai pas à comprendre que cet homme, qui se donnait le nom de *Liéou-Ye*, m'épiait et cherchait à me deviner. Véritable Protée, il savait revêtir toutes les formes : après avoir conversé avec moi, il accostait mes deux *Siang-Koung*, et leur faisait mille questions à mon sujet. Ces bonnes gens n'avaient pas cru mentir en me faisant passer pour un haut personnage ; car, si le prêtre est le lieutenant du roi du ciel, est-ce trop l'élever que de le ranger parmi les officiers des princes de la terre ? Mais la partie n'était pas égale entre eux et mon espion. Il conclut beaucoup de choses de leur embarras et peut-être de quelques contradictions inévitables.

« Cependant il dissimula, et résolut de ne rien dire ouvertement, ni de ses soupçons, ni de ses projets contre moi, jusqu'à la douane. En venant, nous l'avions passée à *Ta-Kou-Thang*. Cette fois-ci nous devons le faire à

Kian-Kiang-Fou. Nous ne pouvions y arriver qu'assez avant dans la nuit. C'était le temps que Liéou-Ye avait choisi pour lever le masque.

« Quoique sur une même barque assez petite, nous avions, dès les premiers jours, établi entre les deux voyageurs et nous une sorte de séparation avec des marchandises et des ballots ; à l'aide de cette clôture, nous pouvions de part et d'autre dire et faire bien des choses sans être vus ni entendus. Mes deux *Siang-Koung* ronflaient dans ma case ; pour moi, bien que je fusse couché, je ne dormais pas encore ; je faisais quelques prières, qui ne tardèrent point à être interrompues par la conversation qui commença entre Liéou-Ye et l'autre voyageur, brave homme de Pékin d'environ trente ans.

« Je ne comprenais pas d'abord les paroles de Liéou-Ye, qui parlait avec beaucoup de feu et de volubilité ; j'entendais de temps en temps le Pékinois lui répondre, *ché, ché, c'est vrai, c'est vrai !* Un voyageur d'une autre barque ayant passé sur la nôtre, comme sur un pont pour prendre terre, Liéou-Ye l'appela pour lui faire part de ses conjectures sur moi. Il énuméra devant ces deux interlocuteurs une dizaine d'indices, auxquels il avait reconnu que je n'étais pas Chinois ; toutes ses observations étaient vraies et dénotaient un esprit pénétrant. C'est probablement un Anglais, ajoutait-il, et par conséquent un espion ; il vomissait contre moi toutes sortes de malédictions, et jurait avec imprécation de dénoncer cet Européen aux mandarins dès la pointe du jour, avant la visite de la douane.

« Je me sentis saisi d'une agitation involontaire, et beaucoup plus pénible que la frayeur du naufrage dont je vous ai parlé. Le visage de Liéou-Ye, bien que spirituel, était celui d'un scélérat consommé. Nulle sûreté à

lui faire une confidence, même accompagnée de piastres ; et par quel moyen pouvais-je espérer de me tirer de ses mains ? Tandis que le cœur serré et respirant à peine je me tenais assis sur mon lit pour mieux penser à ce que j'avais à faire, j'entendis Liéou-Ye dire à ses deux compagnons : « Il faut interroger le capitaine, et voir s'il sait d'où est « cet homme. »

« Réveillé d'un profond sommeil, le capitaine leur répondit : « Tout ce que je sais, c'est que je l'ai « pris à *Han-Keou*, où il logeait dans une grande et « belle maison. » Mes espions, après avoir encore ressassé leurs conjectures jusqu'à ce que la lampe s'éteignit faute d'huile, se laissèrent à leur tour aller au sommeil.

« Hélas ! il n'y avait pas pour moi de repos dans cette cruelle nuit. Rien ne saurait vous donner une idée du tourment que j'endurai ; dussé-je paraître bien peu préparé au martyre, je ne puis m'empêcher de vous raconter mes angoisses. Toute la nuit mon esprit fut livré aux plus sombres réflexions ; un homme passa, par hasard, sur le pont, au-dessus de ma petite chambre, d'où je ne l'entendis point sauter sur la barque voisine : aussitôt je m'imagine que l'interlocuteur survenu est allé donner l'alerte, et qu'à sa suite les satellites sont accourus et se sont portés sur le pont de la barque, pour me saisir au réveil. Cette pensée acheva de m'accabler ; tantôt je me tenais sur mon séant, tantôt je m'agitais dans mon lit ; le cœur me battait avec violence ; ma respiration était précipitée et brûlante ; et je tremblais encore qu'en hâtant avec si grand bruit, je ne vinsse à réveiller mes bourreaux, et à confirmer leurs soupçons. Quel supplice que celui de la crainte ! le mal lui-même nous ferait moins souffrir.

« Une pensée inquiétante vint encore augmenter mesangoisses. Je me rappelai que le Vicaire apostolique du Chan-Si, ayant été reconnu il y a quelques années pour un Européen, passa une si cruelle nuit, bien qu'il eût donné soixante piastres pour acheter le silence, qu'il trouva le matin sa barbe toute blanchie; je ne doutai point que la mienne n'eût le même sort, ce qui n'aurait pas manqué de me trahir, et je fus étonné au retour du jour de la trouver de la même couleur que la veille.

« Enfin le jour parut, j'ouvris ma malle, j'en retirai l'argent qui me restait, j'en fis trois parts dont deux pour mes *Siang-Koung*, et je les engageai à venir visiter la place de *Kian-Kiang-Fou*; il leur en coûtait de sortir si matin; je leur secouai la main pour les réveiller, et leur dis à l'oreille que j'avais à leur communiquer des choses de haute importance.

« Nos incommodes voisins dormaient profondément; ils se reposaient de la peine qu'ils s'étaient donnée à me tourmenter.

« Nous confiâmes nos effets au maître de la barque, afin, lui dîmes-nous, qu'ils ne devinssent pas la proie des faux pauvres qui pourraient nous molester comme ils l'avaient fait à *Ta-Kou-Thang*, et nous prîmes terre. Aussitôt de tenir conseil sur le parti à prendre. Faut-il, leur disais-je, que je confie mon salut à l'agilité de mes jarrets? dois-je faire tomber ma barbe, et changer de costume? devons-nous nous séparer? Si nous fuyons, sera-ce par la voie de terre ou par celle du fleuve? faudra-t-il le descendre ou le remonter? laisser nos hardes ne sera pas un gros sacrifice; mais si elles sont saisies sur la barque, elles déposeront contre nous.—Nous étions à plus de trois journées de la plus voisine de nos chrétientés, et en cas de dénonciation

et de poursuite, nous aurions été saisis mille fois avant d'y être arrivés.

« Plus nous délibérions, moins nous étions fixés sur le parti à prendre. Déjà avec notre mine de mourants, nous avions fait le tour de cent échoppes, visité sans les voir autant de bazars, et nous étions aussi irrésolus qu'au premier instant. « Prions Dieu, dis-je à mes deux courriers; si nous ne le pouvons pas de bouche, prions dans le fond de nos cœurs. Adressons-nous à tous les saints, et surtout au glorieux martyr Gabriel Perboyre, et puis disons comme Judas Machabée : *Sicut autem fuerit voluntas in celo, sic fiat* (1). »

« J'envoyai *Tu-Sien-Cheng* dans la barque, comme pour y chercher un panier qui nous servit à emporter des provisions, et dans la réalité pour savoir ce qui s'y passait. Tout y était tranquille. Liéou-Ye qui n'avait pas quitté le bateau, dit en souriant qu'il y demeurerait pour le garder. Une cruche à remplir du bon vin de *Kian-Kiang* nous fournit le motif apparent d'un second voyage; la barque avait déjà été jaugée, le nautonier était allé au bureau, pour obtenir qu'on lui délivrât l'attestation.

« Quelques heures après je fis engager mes dangereux compagnons de voyage à prendre avec nous, dans un restaurant, une tasse de *camphou*. Le voyageur pékinois se rendit à notre invitation. Liéou-Ye refusa, prétendant qu'il était obligé de demeurer dans la barque, pour faire sécher des linges qu'il avait trouvés humides dans ses malles. Ce fut une prévention de plus pour nous contre

(1) Que ce qui est ordonné par la volonté de Dieu dans le ciel, s'accomplisse. (1. Mach. 3. 60.)

cet homme, que nous n'appelions au restaurant qu'afin de le sonder de plus près. Pour notre Pékinois, nous lui trouvâmes son air de bonhomie ordinaire; ce qui nous fit présumer qu'on ne songeait pas encore sérieusement à exécuter de sinistres projets contre moi; peut-être ne se croyait-on pas assez sûr de son coup, et n'osait-on pas essayer un esclandre qu'on aurait, en cas d'erreur, payé fort cher.

« Nous primes le thé, battîmes encore le pavé de quelques rues, et n'en pouvant plus de lassitude, je dis adieu au Pékinois, lui donnai un *Siang-Koung* pour l'accompagner, et pris l'autre avec moi pour regagner notre barque. Nous y trouvâmes encore Liéou-Ye occupé à déployer ses effets; nous aperçûmes, non sans quelque effroi, au fond d'une de ses malles, plusieurs contours d'une grosse chaîne en fer: depuis lors la véritable profession de ce protégé nous parut plus que jamais une énigme inexplicable; je ne doutai plus que cet homme ne jouât un rôle, et qu'il ne se donnât pour ce qu'il n'était pas. La pensée me vint qu'il avait emprunté sa chaîne à *Kian-Kiang* pour mon usage; j'eus lieu de penser, plus tard, qu'il l'apportait de plus loin.

« Je lui adressai quelques paroles polies, et j'allai prier Dieu et me reposer, lorsque *Tu-Sien-Cheng* vint m'avertir, que l'usage étant de régaler les matelots d'une barque passée à la douane, Liéou-Ye avait fait préparer un gala auquel il m'invitait. Nouveau piège, dîmes-nous, nouvelle séance d'observation! Cependant je ne pouvais pas refuser. Je fis répondre que j'acceptais, à condition que je supporterais la moitié des frais du repas. Le Pékinois et *Tchang-Siang-Koung*, après s'être longtemps fait attendre, arrivèrent; on se mit à table; le régal se prolongea jusqu'à la nuit. Je fus toujours traité en grand personnage, et le

terrible Liéou-Ye voulut même quelquefois me servir à boire, ce qui est la fonction la plus basse parmi les convives chinois. Point de couteaux, point de cuillers, point de fourchettes. Sans doute Liéou-Ye m'attendait à la manière dont je ferais jouer les *Kouay-Tsé*, c'est-à-dire les deux bâtonnets, qui, comme on le sait, remplacent chez les Chinois nos services d'Europe. Je pouvais subir cette épreuve sous les yeux de Liéou Ye ; dix ans d'habitation dans le noble *Tchoûng-Kouè* m'avaient rendu habile à faire usage des bâtonnets. Je craignais moins cet exercice que celui des contes à débiter. Notre intrigant en fit un passable débit ; en homme important je lui donnais de temps en temps des sourires d'approbation. Mon *Tchang-Siang-Koung*, qui savait que j'avais besoin d'être suppléé, se montra à son tour conteur habile ; il mit sur le tapis des anecdotes de mandarins, matière favorite de Liéou-Ye, qui excitèrent dans notre assemblée une gaieté si vive, que les passagers des autres barques, attirés par les éclats de rire, vinrent se mêler à notre belle humeur. Les contes furent longs, et je n'eus pas besoin de faire des frais de conversation. Liéou-Ye n'osa m'adresser qu'une question : « Quel âge avez-vous ? » Et comme s'il eût été trop hardi envers un homme de ma dignité, il se hâta d'ajouter : « Vous n'avez pas passé 50 ans ? — Non, lui « dis-je, je ne les ai pas encore atteints. — Je suis donc « votre aîné, me dit-il d'une manière assez peu polie. » Il avait fait acheter, je ne sais à quelle intention, une espèce d'eau-de-vie si forte, que quelques gouttes suffisaient pour brûler le palais. J'ordonnai au *Siang-Koung* de faire chauffer une pinte de notre vin qui était doux et passablement bon, quoiqu'il ne fût pas de raisin : comme mes convives lui faisaient honneur de bonne grâce, j'en fis chauffer une seconde, j'y joignis trois assiettes de pâtisserie, dont m'avaient fait présent des chrétiens du *Hou-Pé*.

Ainsi finit notre célèbre gala ; on prit une tasse de thé, on fuma une pipe ; puis je fis mes prières , et tombant de lassitude, je m'endormis profondément après avoir répété notre devise : *Sicut autem fuerit voluntas in caelo, sic fiat.*

« Le lendemain, Dieu ayant permis qu'on levât l'ancre et même de grand matin, nous continuâmes notre route. Le vent nous fut favorable jusqu'à l'entrée du lac, c'est-à-dire pendant deux jours ; mais là, il s'éleva une forte brise du midi qui nous était contraire. Il fallut : narrer de nouveau contre un bord déjà garni d'autres barques qui attendaient, comme nous, un meilleur temps. Les voyageurs passaient la plus grande partie de la journée à terre pour respirer plus à l'aise et pour babiller. Je fis un jour entier de retraite forcée, au fond de notre barque, de peur d'être reconnu par les gens de *Kian-Kiang-Fou*, qui, faisant le commerce à *Han-Kiou*, pouvaient m'y avoir vu parmi les chrétiens du village de *Kicou-Tou*. Liéou-Ye s'en formalisa ; toutes mes honnêtetés n'avaient pu l'apprivoiser ; nous eûmes encore la douleur de l'entendre dire, qu'arrivés à *Où-Tching*, lieu du débarquement, il saurait bien qui j'étais, dût-il pour cela me suivre partout où j'irais. Le capitaine, auprès duquel on me faisait passer pour être du *Kiang-Si*, dit aussi qu'il ne savait pas d'où je pouvais être ; Liéou-Ye lui avait sans doute communiqué ses soupçons. Le lendemain je montrai que je pouvais rompre mon ban ; tout en rôdant sur le rivage, jetins conseil avec un de mes guides, et nous crûmes pouvoir tirer enfin la conclusion tant désirée : Fuyons, fuyons ! Je rentre dans la barque ; je me plains tout haut d'un vent qui peut encore apporter à mes pressantes affaires plusieurs jours de retard ; j'annonce au capitaine que je débarque ; je le prie de me faire coa-

duire jusqu'à *Ta-Kou-Tang*, où je dois prendre la route de terre; mais j'ai beau l'assurer que *Tchang-Siang-Koung* doit demeurer avec nos effets sur la barque, dont le naufrage ne sera pas diminué, il fait la mine, ne bouge pas, et laisse à *Tu-Sien-Cheng* tout l'embarras de mon petit débarquement. Je fis mes adieux à mes deux compagnons qui me promirent très-gracieusement de me rendre leur visite à *Ou-Tching*, et m'embarquai pour *Ta-Kou-Tang*, dont nous n'étions éloignés que de trois lieues.

« Le vent était contraire; nous n'arrivâmes que vers le milieu de la nuit; mais le danger avait fui loin de nous; du moins nous le pensions...!!! Le lendemain nous étions balancés dans de commodes palanquins, et trois jours après nous arrivions dans notre première chrétienté d'*Ou-Tching*.

« La persécution que l'on craignait dans cette ville lorsque j'y passai, comme je l'ai dit au commencement de ma lettre, y avait éclaté depuis huit jours. En y arrivant cette fois-ci, sur le soir, je descendis sans me douter de rien, dans la boutique d'un catéchiste qu'on avait mis en prison; mon arrivée, aussi inopportune qu'inattendue, jeta ses employés dans un extrême embarras, et moi-même dans de nouvelles perplexités. Je demandai où était la chapelle, j'avais promis à *Tchang-Siang-Koung* de l'y attendre. Hélas! cette chapelle le mandarin l'avait fait fermer depuis quatre jours. Les autres catéchistes, instruits de ma présence parmi eux, ne jugèrent pas la maison de leur confrère assez sûre; ils furent tous d'avis qu'il fallait me constituer un gîte plus à l'abri, qui fût sur le bord du lac, afin qu'en cas d'alerte je pusse plus facilement me dérober au danger. Ce fut un galetas qui me servit d'asile; j'y passai ma première nuit sans accident, mais abîmé dans une multitude de réflexions diverses :

« Je ne sors donc d'un péril que pour retomber dans un
 « autre ; je fais comme le lièvre qui, après avoir parcouru
 « vallons, collines et montagnes, revient de lui-même
 « se placer sous le feu des chasseurs. Cette fois enfin, *Vivit*
Dominus, disais-je avec David, *quia uno tantum (ut ita*
dicam) gradu, ego morsque dividimur (1). Je regret-
 « tais de mourir à *Ye-Kia-Tchéou*, parce que là le sacri-
 « fice de ma vie n'aurait été d'aucune utilité pour la Reli-
 « gion ; à *Kian-Kiang-Fou*, parce que j'étais incon-
 « nu ; à *Han-Kéou*, parce que je n'étais pas escorté
 « de mes chrétiens. Ici, je n'ai pas lieu d'éprouver
 « un seul de ces regrets : le pasteur est au milieu de
 « ses ouailles ; je peux les exhorter de la voix et de
 « l'exemple, et, comme M. Perboyre, entrer dans la lice
 « avec les paroles d'Eléazar : *Quamobrem fortiter*
vitâ excedendo... exemplum forte relinquam, si promp-
to animo ac fortiter pro gravissimis ac sanctissimis
legibus honestâ morte perfungar (2).

« Dieu se contenta encore de ma bonne volonté, et
 ne me trouva pas digne du martyre. — Le jour suivant
 je pus m'embarquer pour *Nan-Tchang-Seng*, notre ca-
 pitale, dont tous les chrétiens s'empressèrent de m'ac-
 cueillir de leur mieux. Mais, comme on n'était pas sans
 crainte, à cause du voisinage de *Ou-Tching*, je ne fis
 pas long séjour ; j'ai su depuis que cette chrétienté de

(1) Il n'y a pour ainsi dire qu'un point entre ma vie et ma mort.
 (1. Reg. 20. 3.)

(2) C'est pourquoi mourant courageusement..... je laisserai un exemple
 de fermeté en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable
 pour le culte sacré de nos très-saintes lois. (2. Mach. 6, 27 et 28.)

Nan-Tchang-Seng était tombée elle-même sous le feu d'une cruelle persécution.

« De là, je me rendis à *Chout-Tchèou-Fou*, chrétienté éloignée d'environ vingt-deux lieues de celle de *Nan-Tchang-Seng*; j'y trouvai Mgr Rameaux. Ce digne Evêque fut on ne peut plus étonné de mon arrivée; son cœur paternel compâtit, autant qu'il est possible de le faire, à mes longues infortunes; il n'omit rien pour me faire oublier mes fatigues.

« J'avais enfin touché au terme de mon pitoyable voyage: des contre-temps, des accidents, des dangers, l'avaient sillonné depuis le commencement jusqu'à la fin; peut-être Dieu voulait-il par là punir mes péchés, me faire sentir mon indignité, et me donner au moins le mérite des tribulations.

« Mon *Tchang-Siang-Koung*, que j'avais laissé sur la barque pour conduire mes effets, eut toutes les peines du monde à se défaire de Liéou-Ye; il y parvint cependant et arriva heureusement à *Ou-Tching*.

« Qu'allez-vous penser d'une aussi longue lettre? Si j'avais prévu sa longueur, je n'aurais pas eu le courage de la commencer; aurez-vous celui de la lire?

« Mgr Rameaux est parti dès les premiers jours de janvier, pour aller faire sa visite pastorale dans la province de *Tche-Kiang*; il n'est pas encore de retour. Sa Grandeur a été retenue, plus longtemps qu'elle ne pensait, par la visite qu'elle a dû faire aussi à l'île de *Ting-Hay* ou *Tchou-San*, que les Anglais occuperont jusqu'à ce que les Chinois aient entièrement payé l'amende qui leur a été imposée.

« Depuis le départ de Mgr j'ai pu reprendre mes courses sans autres maladies que quelques rhumes, au commencement du printemps. J'ai visité dix-huit chrétientés. J'ai

baptisé quinze adultes. C'est à peu près mon contingent de chaque année. Je viens encore de baptiser deux personnes : la première est une femme de soixante ans , retenue dans son lit , elle est de la ville de *Nan-Foung-Hien* ; la seconde est un jeune homme de vingt ans , de *Kien-Tchang-Fou*. Hélas ! que de raisons n'ai-je pas de craindre que la persécution ne rende encore les conversions plus rares ! Je dois aussi vous dire que le procès que j'avais laissé entre les chrétiens de *Kieou-Tou* et les infidèles du même village est terminé à l'avantage des fidèles. Le mandarin s'est montré juste , ce qui est rare ; les païens , du reste , avaient agi , dès le début , de manière à compromettre leur cause ; pendant tout le cours du procès , ils ont été menacés des peines les plus infâmantes par le mandarin , qui , cependant , n'a pas jugé en dernier ressort , parce que les deux partis , après avoir supporté de grandes dépenses , ont mieux aimé s'arranger à l'amiable. Les chrétiens sont , d'après le traité , délivrés , soit de la contribution aux spectacles , soit de toute part aux autres superstitions usitées dans le village... Ici de nouveau un grand *Sit nomen Domini benedictum* ; car toute cette affaire s'est heureusement pacifiée contre l'attente générale. Nous n'avons point à déplorer de ces haines interminables qui paraissent fort à craindre. Nos chrétiens ont gain de cause , et cependant ils sont regardés par les païens comme leurs bienfaiteurs.

« Je suis , etc.

« LARIBE. »

MISSIONS DE LA GÉORGIE.

Lettre du R. P. Damien de Varregio, Capucin et Préfet apostolique de la Géorgie, à Monsieur le Président du Conseil central de Lyon. (Traduction de l'italien.)

Trébizonde, 1-13 février 1845.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« La générosité avec laquelle les Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont secouru les Missions catholiques de la Géorgie, confiées depuis plus de deux ans à mes faibles soins par la sacrée Congrégation de la Propagande, me fait regarder comme un devoir de vous adresser le récit fidèle de notre injuste expulsion de ces contrées, où, dès l'année 1661, on nous avait toujours vus sujets paisibles et soumis.

« Le projet de ce bannissement n'est pas nouveau ; déjà il avait préoccupé le gouvernement moscovite dès les premières années qui le virent maître de la Géorgie ; mais les prédécesseurs du monarque actuel n'en étaient point

venus à l'exécution : ils voulaient trouver un prétexte qui revêtît une telle conduite des apparences de l'équité et de la justice ; aussi, pour le faire naître, on n'a rien épargné.

« Il est impossible de dire en combien de manières nous fûmes constamment vexés, tourmentés par la multitude incessante de lois, ordres et décrets impériaux. C'était peu de nous prohiber, sous peine de l'exil en Sibérie, de recevoir à la foi catholique tout membre de la secte grecque ; on nous défendait encore, sous la même peine, de l'instruire ; la conversion de tout hérétique, païen, infidèle, rendait celui qui en était l'auteur, passible de graves peines. Bien plus, entretenir des correspondances avec le Saint-Siège, et surtout avec la sacrée Propagande, prendre le titre de Missionnaires, recevoir des secours de l'Europe, nous montrer dépendants de toute autorité spirituelle qui ne réside pas dans l'empire, écrire ou dire que nous n'étions pas soumis au consistoire de Mohilev, faire ordonner des prêtres ou demander les saintes huiles à tout Evêque qui ne fût pas sujet russe, c'étaient autant de délits dont le moindre châtiment était l'expulsion de la Géorgie. — Il nous fut pareillement défendu, sous peine de l'exil en Sibérie, de baptiser aucun enfant né d'un mariage mixte contracté entre catholiques et grecs-schismatiques ; mais c'est peu que tout cela : nous avions défense de nous opposer, même par de simples conseils, à de tels mariages ; et si on en célébrait dans l'église grecque-russe, on voulait nous obliger à les confirmer par une bénédiction solennelle. — Il n'était pas permis de bâtir des églises dans les lieux où la population catholique n'arrivait pas à quatre cents âmes ; et là où elle atteignait ce chiffre, il fallait, pour construire, le permis impérial : or ce permis, on ne l'obtenait jamais ou que très-difficilement. Même dans ces derniers temps, l'empereur

avait expressément ordonné, pour les seuls catholiques de la Géorgie, qu'ils ne pussent jamais mettre pierre sur pierre, soit pour bâtir des églises nouvelles, soit pour réparer celles qui tombaient en ruine.

« Je serais trop long si je voulais rappeler un à un les décrets presque innombrables que le gouvernement russe ne cessait de publier, ou faisait publier par le consistoire de Mophilev, pour nous obliger à trahir nos saints engagements; et cependant comme tant de vexations trompèrent l'attente du pouvoir qui voulait ou trouver un prétexte pour expulser les Pères de leur Mission, ou du moins les fatiguer et les contraindre à l'abandonner volontairement, on eut recours à d'autres intrigues encore plus honteuses. On prit le parti de fomenter et de protéger la désobéissance et l'insubordination de quelques prêtres arméno-catholiques d'Akhalzikh, que le gouvernement jugeait propres à seconder ses projets.

« Parmi eux se trouvait un certain D. Paul Sciagulianti, trop connu dans ces contrées et même à Rome pour ses transgressions. Déjà, en 1826, il avait été déposé du poste de supérieur de cette province, excommunié et déclaré suspens de ses fonctions sacerdotales par son supérieur légitime, Mgr Vincent Coressi, archevêque de Sardie et vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, qui n'agissait pas en cela sans avoir consulté le Saint-Siège. Dans la suite, Akhalzikh ayant été placé par le Vicaire apostolique patriarcal de Constantinople sous la juridiction des préfets apostoliques de la Géorgie, Sciagulianti fut, par leur intercession, réintégré dans ses fonctions sacerdotales, nourri pendant dix années à la table des Pères capucins, dans le couvent de Tiflis, et de là envoyé une seconde fois comme supérieur d'Akhalzikh par le feu Père Joseph de la Colla. — Pour reconnaître tant de bienfaits, il ne fit cependant que se montrer toujours plus insubor-

donné, et les réprimandes ne servaient qu'à le jeter dans des excès plus graves. Encouragé par les promesses d'un sénateur, que l'empereur avait envoyé remplir une mission en Géorgie, bientôt Sciagulianti ne reconnut plus de supérieur et travailla même à la ruine des Pères.

« Vers la fin de 1842, la sacrée Congrégation de la Propagande m'élut préfet de la Géorgie; et en 1843, le Vicaire patriarcal de Constantinople me pria de continuer, comme mon prédécesseur, à exercer une entière juridiction sur la province d'Akhalzikh. J'en donnai aussitôt avis au clergé de cette province, et spécialement à Sciagulianti, que j'invitai à rentrer dans la voie de l'obéissance, lui promettant, à cette condition, l'oubli du passé, et pour l'avenir, tous les témoignages d'un amour fraternel. — Mais au lieu d'accueillir cette invitation toute de paix, il rédigea des mémoires gros de calomnies et d'impostures contre nos Pères et contre moi; puis les fit tenir à la police d'Akhalzikh, au gouverneur de la Géorgie et de l'Imérétie, demeurant à Tiflis, et enfin, au général en chef lui-même, nommé Neidgard. Pour accréditer ses mensonges, il avait eu soin de les présenter revêtus des signatures de quinze prêtres arméno-catholiques, de la province d'Akhalzikh. — Je fus appelé bientôt par les susdites autorités civiles et militaires à me justifier, et à exhiber les pièces officielles qui constataient ma nomination; ce que je fis sans hésiter un seul instant.

« Cependant le général en chef Neidgard, tenant à connaître toute la vérité, envoya à Akhalzikh le colonel Cozzébic, luthérien, muni de toutes les pièces du procès, avec ordre de procéder à une enquête minutieuse. Le colonel, étant arrivé sur les lieux, interrogea un à un tous les prêtres de cette province; il leur présenta les pétitions revêtues de leurs signatures, leur demandant s'ils recon-

naissaient dans ces signatures l'ouvrage de leur main, et s'ils pouvaient prouver toutes les assertions que renfermaient ces documents; mais les quinze prêtres, dont on invoquait le témoignage, affirmèrent tous, à l'exception de quatre, qu'ils n'avaient point donné leur signature, et qu'elle avait été falsifiée. Or, les auteurs de ce mensonge étaient Sciagulianti et trois autres ennemis des Pères, parmi lesquels deux prêtres frappés des censures de l'Eglise.

« De retour à Tiflis, le colonel présenta les documents de son enquête au général en chef Neidgard qui, après les avoir lus soigneusement d'un bout à l'autre, m'écrivit une lettre ministérielle sous la date du 21 février 1844, dans laquelle il reconnaissait notre innocence et condamnait la fausseté de nos accusateurs, mais surtout de Sciagulianti (source et origine de tant de maux). En même temps il le rappelait à Tiflis, pour qu'il fût soumis par moi à la pénitence qu'il avait méritée; cependant Sciagulianti refusa d'obéir; il prétexta son grand âge et la mauvaise saison. Alors le général en chef, qui ne voulait pas le laisser impuni, le condamna à rester dans sa maison, et pour qu'il n'excitât plus de nouveaux troubles par ses discours, il lui défendit de prêcher.

« Nous crûmes dès lors posséder la paix; mais le général Neidgard avait, dans sa décision, consulté sa bonne foi et non les intentions de son gouvernement, dont la pensée était bien différente de la sienne. En effet, après quelques semaines, le général reçut un décret impérial, sous la date du 19 mars 1844, où il était dit :
 « Que vu le rapport très-soumis du clergé arméno-catholique d'Akhalzikh, sur les affaires qui avaient eu lieu
 « entre lui et les Pères, sa Majesté avait daigné ordonner, en vertu de son pouvoir suprême, que Sciagulianti serait le supérieur absolu de tous les catholiques

« arméniens de la Géorgie et des provinces y annexées ;
 « que , quant aux Pères , ils pourraient rester dans leurs
 « emplois , mais aux conditions suivantes : 1^o qu'ils
 « prèteraient serment de se regarder à jamais comme su-
 « jets du trône russe ; 2^o qu'ils n'auraient plus aucune
 « correspondance avec les autorités spirituelles de l'é-
 « tranger ; 3^o qu'ils n'entretiendraient plus aucune com-
 « munication ni avec le clergé , ni avec le peuple catho-
 « lique arménien ; 4^o qu'ils dépendraient en tout du
 « consistoire de Mohilev. — On ajoutait que , s'ils ne
 « voulaient pas accepter ces conditions , ils devaient être
 « expulsés immédiatement hors des frontières. » — Le
 général en chef , avant de nous donner connaissance de
 ce décret , écrivit au ministre , l'informant d'une manière
 détaillée de tout ce qui avait eu lieu , et défendant vive-
 ment notre cause ; mais bientôt il lui fut répondu de
 Saint-Petersbourg que , sans faire de nouvelles recher-
 ches , il eût à exécuter le décret impérial.

« C'est le 2 juin 1844 que ce fatal décret me fut
 signifié par le chef du gouvernement civil , le général
 Gurco. On m'ordonnait en même temps de faire connaître
 les Pères qui acceptaient les conditions susdites et vou-
 laient rester en Géorgie ; et l'on me prescrivait de remet-
 tre à la chancellerie du général en chef tous les papiers
 de nos archives concernant le gouvernement spirituel des
 Arméniens catholiques. Je répondis , sous la date du 13
 juin , qu'étant liés par notre vœu solennel d'obéissance ,
 nous ne pouvions prendre sur nous aucune réponse défi-
 nitive sans la permission du Saint-Père ; que nous deman-
 dions au gouvernement russe de solliciter lui-même une
 décision , ou de nous permettre d'écrire à Rome. Ma
 lettre fut envoyée au ministre : pour toute réponse le gé-
 néral Gurco me signifia , le 27 août de la même année ,
 que la cour de Russie ne voyait aucune nécessité de

demander une permission au Pape ; que nous devions prêter serment aussitôt, ou être expulsés.

« Cependant le gouvernement fit publier par la police dans toutes les villes et tous les villages où se trouvaient des catholiques le nouveau titre de supérieur donné à Sciagulianti ; ce qui fut pour les fidèles le sujet d'une telle désolation, qu'on n'entendait parmi eux que soupirs, que pleurs et que gémissements. Nos catholiques de Tiflis, de Gori, de Koutais, protestèrent, qu'ayant toujours appartenu au rite latin, ils ne pouvaient recevoir pour leur curé ou supérieur ni Sciagulianti, ni aucun prêtre de son rite. Ces oppositions ayant obligé le gouvernement local de Tiflis d'écrire de nouveau au ministre, notre expulsion fut ajournée. — De leur côté les catholiques du rite arménien des provinces de Lores et d'Alexandropoli, ainsi que tous leurs curés, et même un très-grand nombre de ceux d'Akhalzikh présentèrent de chaleureuses supplications au gouvernement, demandant à rester sous la direction des Pères ; mais on refusa de les écouter. Au contraire le général Gurco, le gouverneur civil et le directeur de la police ne cessèrent, par des ordres réitérés et des menaces, de réclamer les papiers dont j'ai parlé ci-dessus, concernant les catholiques arméniens ; et la constance de mes refus les ayant tous lassés, le 10 septembre de la même année le directeur de la police se rendit à notre couvent, et ravit à nos archives les papiers en question.

« Cependant j'appris que le malheureux Sciagulianti, se confiant dans la protection du ministre, avait occupé notre très-ancienne église latine d'Akhalzikh ; et que même, sans autre autorité que celle qu'il tenait de la police, il avait déclaré suspens à *divinis* le prêtre que j'y avais établi. A cette nouvelle, n'écoutant que le cri du devoir, j'envoyai sur-le-champ le Père Chérubin de Serravezza qui, pour se conformer à mes ordres, ayant mis les scellés

à cette église avec mon sceau préfectorial et avec celui de la police, en rapporta les clefs à Tiflis.

« Sur ces entrefaites, on me remit une lettre du directeur de la police de Tiflis, portant la date du 2 septembre 1844. On m'y demandait l'inventaire de tous les effets et ornements de ladite église. Cette lettre, je la laissai sans réponse ; mais je compris que nous touchions à l'extrémité, et que bientôt j'allais être contraint par la force à abandonner cette portion chérie du troupeau de Jésus-Christ.

« Dans cette persuasion, je crus qu'il était de mon devoir d'offrir une messe solennelle de morts pour le repos des âmes de tous ceux de nos confrères qui avaient rendu leur dernier soupir en Géorgie. Le lendemain j'offris une seconde fois le saint Sacrifice pour tous les catholiques défunts de cette contrée. — Ici, Monsieur, je dois avouer que le cœur me manque pour vous raconter la douleur, la consternation de nos pauvres catholiques. On les voyait courir à l'église du matin au soir, tristes, les larmes aux yeux, et en si grand nombre, que souvent ils ne pouvaient pas y entrer. Leurs prières étaient incessantes ; le spectacle qu'ils nous offraient était déchirant : les uns restaient prosternés, les lèvres collées contre terre ; les autres élevaient leurs bras tremblants vers le saint tabernacle ; d'autres fondaient en larmes devant l'image de la sainte Vierge ; et tous accompagnaient leurs prières de tels cris et de tels sanglots, qu'on les aurait pris pour des condamnés qui vont subir la mort. C'était un spectacle à fendre le cœur. Tous sans exception voulurent recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie, comme s'ils touchaient à leurs derniers jours. — Chez les catholiques des autres villes, on vit se renouveler les mêmes scènes aussitôt qu'on eut connaissance de notre prochain bannissement ; et cette consternation et cette

ferveur, loin de se ralentir, allèrent toujours croissant jusqu'au jour de notre expulsion.

« Cependant le général en chef Neidgard revint à Tiflis de la guerre du Daghestan, où il était resté environ six mois avec une armée très-nombreuse, et comme il était pleinement informé de tout ce qui avait eu lieu, il fit de nouvelles et plus vives instances auprès du ministre pour qu'on nous laissât en paix. Pour réponse on lui reprocha amèrement de ne nous avoir pas déjà chassés, et on lui envoya un ordre absolu de nous expulser à l'instant.

« Ce fut alors que le général Gurco m'écrivit, m'intimant l'ordre de partir avec tous mes confrères. Mais comment obéir à une telle injonction? je ne pouvais abandonner ce troupeau qui m'avait été confié par le Vicaire de Jésus-Christ. D'ailleurs la neige était assez abondante, et l'hiver s'annonçait rigoureux. J'adressai donc au général en chef, sous la date du 14 novembre, une supplique, dans laquelle je demandais qu'il nous fût accordé un délai jusqu'après la mauvaise saison, attendu que les routes se trouvaient dans un tel état, qu'il était impossible d'entreprendre un si long voyage, sans s'exposer au danger manifeste de perdre la vie. Cette supplique fut acceptée et envoyée au ministre; mais la réponse fut que, sans avoir égard à nos observations, on devait nous conduire aussitôt hors des frontières. Ce dernier arrêté du ministre nous parvint vers le milieu de décembre; toutefois il ne fut pas de suite mis à exécution, parce que la neige était tombée si abondante, qu'il était impossible même aux cosaques de nous accompagner.

« Le 29 au matin, un officier de police vint nous annoncer qu'il fallait absolument partir; puis nous présentant nos passeports, il réclama deux roubles d'ar-

gent qui en étaient le prix. « Qui donc, » lui dis-je avec calme, « vous a demandé de partir ? Si vous nous chassez par force, avons-nous besoin de vos passeports ? reportez-les à celui qui vous les a remis ; et dites-lui que, si je possédais quelque chose, je le donnerais aux pauvres, et non à la police pour de semblables actes. » — Sur cette réponse inattendue, ce malheureux satellite jeta les passeports sur mon lit, et se retira. Il ne revint que le soir du jour suivant pour nous annoncer que, par une concession du directeur de la police, nous pourrions célébrer la messe le lendemain.

« Enfin le premier jour de la présente année 1845 on amena devant la porte de notre couvent deux charrettes allemandes, qui avaient la forme de deux litières. Elles étaient entourées de plusieurs cosaques armés de lances, de fusils et de pistolets. Peu après vinrent des officiers de police suivis de sbires ; ils entrèrent dans notre couvent et nous traînèrent dehors par force. Il était deux heures de l'après-midi. Cependant je ne voulus pas abandonner notre demeure sans en avoir auparavant scellé les portes, quoique nous fussions environnés de satellites, et exposés aux regards d'une foule immense. Je vous laisse à penser, Monsieur, dans quelle mer d'horribles angoisses devaient nager nos cœurs et ceux de nos pauvres catholiques, nous voyant ainsi séparer les uns des autres par la violence la plus barbare. — L'un des assistants, comptant pour rien la crainte des tourments auxquels il s'exposait, courut sonner la cloche et l'agita de la manière qu'on a coutume d'employer pour les offices des morts : il voulait faire comprendre à tous que ce pauvre troupeau allait être privé de ses pères spirituels, et cette Eglise de Jésus-Christ rendue veuve par notre injuste exil. — Pour moi, quoique je me sentisse mourir à la vue de tant de larmes que les catholiques

n'étaient pas seuls à répandre ; (car plus d'un hérétique pleurait avec eux ;) je crus qu'il était de mon devoir , avant d'abandonner le troupeau confié à mes soins , de le recommander au tendre cœur de Jésus , et de lui faire entendre une dernière exhortation. Je ramassai donc tout mon courage , et fendis la foule. J'étais accompagné de mes confrères, savoir : du Père Chérubin de Serravezza, du Père Philippe-Marie de Bologne, et du Père Emidio de Morrovalle, ainsi que de deux autres prêtres catholiques arméniens qui devaient être également chassés ; savoir : du Père Siméon Giuardian, religieux méchitariste, et de D. Jacques Halaïcian. Sans d'autres armes que le crucifix qui reposait sur notre poitrine, nous entrâmes dans l'église, et arrivés près du grand autel où se conserve la sainte Eucharistie , nous nous agenouillâmes devant la table de communion. Nous étions là, priant depuis environ une demi-heure , lorsque les satellites russes qui nous entouraient et qui croyaient ne pouvoir nous décider à abandonner l'église, nous signifièrent qu'il était temps d'obéir. Je leur répondis avec fermeté que si la religion et la décence le leur permettaient, ils n'avaient qu'à nous arracher de cet autel ; car nous , sans trahir nos devoirs, nous ne pouvions abandonner de notre propre mouvement l'église que le Saint-Père nous avait confiée.

« Alors un officier de police alla donner avis de ce qui se passait au général Gurco , chef du gouvernement civil, et sur ses ordres, le directeur de la police Spaginski entra dans l'église pour nous en arracher. A peine parut-il dans le sanctuaire , suivi de ses officiers subalternes, et s'approcha-t-il avec eux pour nous inviter à partir, qu'il s'éleva du sein de la foule un bruit confus de pleurs et de gémissements capables d'attendrir les rochers. Je compris alors qu'il n'y avait plus de ressource contre le

despotisme et la force ; je me levai , et m'étant revêtu de l'étole , je bénis notre désolé troupeau. Trois fois je m'écriai , en soupirant et en pleurant : « Mes enfants, « mes chers enfants, soyez forts dans la foi catholique, et « le Dieu tout-puissant sera notre protecteur. » — Ensuite nous nous livrâmes entre les mains des ministres de la police. Mais , ô Dieu ! que de peines, que de douleurs, pour arriver jusqu'au seuil de l'église !

« Les catholiques se jetaient en foule sur nos pas pour nous dire un dernier adieu ; ils voulaient baiser nos habits et nos mains, et tout baignés de larmes, ils s'écriaient : « Ah ! Pères ! comment nous laissez-vous « orphelins ? qui nous assistera au moins au moment « suprême de notre mort ! Ah ! par pitié, enterrez-nous « d'abord , et puis abandonnez-nous !..... » Mais les Russes, insensibles à tant de gémissements et de larmes , nous poussèrent hors de l'église , et nous ayant forcés de monter sur les charrettes qu'on avait préparées, ils nous firent escorter par des cosaques , un officier de police et d'autres satellites qui ne nous quittèrent plus jusqu'à la frontière de Turquie.

« Ainsi il nous fallut quitter Tiflis ; les principaux d'entre les catholiques, au nombre de cent pour le moins, nous accompagnèrent en pleurant pendant un long trajet ; puis s'étant mis à genoux , ils nous demandèrent notre bénédiction, que nous leur donnâmes d'un grand cœur, les exhortant de nouveau à se maintenir fermes dans la foi catholique.

« La nuit du 2 janvier, nous arrivâmes à demi morts de froid à la ville de Gori. Ayant appris que le gouvernement, déconcerté par l'intrépidité de nos deux confrères chargés du soin de cette Mission, n'avait pu jusque-là les chasser de leur poste, je demandai comme une grâce à l'officier de police la liberté de passer au moins cette

nuit dans le couvent : ma demande fut repoussée ; mais un des principaux catholiques de Gori , M. Jacques Zubolanti , à force d'instances , obtint du gouverneur la permission de nous offrir l'hospitalité dans sa maison.

« Le jour suivant , nous devions être les témoins d'une scène encore plus déplorable que celles qui , jusque-là , étaient venues nous désoler : le supérieur de cette église de Gori , le Père Emmanuel d'Iglésias , s'était persuadé que les Russes , en qualité de chrétiens , n'oseraient pas employer la violence pour l'arracher du lieu saint. Fort de cette persuasion , il s'était retiré dans une chapelle revêtu de ses habits sacerdotaux , et là il se tenait en prière. Le gouverneur de la ville , à qui les autorités supérieures de Tiflis avaient déjà intimé l'ordre d'en chasser les Missionnaires , fit conduire devant la porte du couvent deux charrettes escortées comme les nôtres par des cosaques ; puis accompagné d'un colonel , du directeur de la police , d'autres officiers et de sbires , il pénétra dans la chapelle et en chassa tous les catholiques qui étaient à genoux , fondant en larmes devant le très saint Sacrement , ou bien se confessant à l'autre Missionnaire , le Père Bernard de Bologne. Après cela , le gouverneur intima au Père Emmanuel l'ordre de déposer ses ornements sacrés et de partir ; et comme le Père n'obéissait pas , le gouverneur lui-même , de ses mains sacrilèges , et avec l'aide des agents de la police , osa le dépouiller. Les deux bons Pères , obligés ainsi de céder à la force , ne purent pas même dire un dernier adieu à leur peuple affligé ; mais , placés sur la charrette , ils furent chassés comme deux malfaiteurs.

« Le lendemain il nous fallut poursuivre notre voyage ; tous ceux qui connaissent l'élévation et l'aspérité du mont *Souram* , pourront aisément se faire une idée de ce que nous eûmes à souffrir pour le traverser dans une sai-

scriptis dans qu'il n'y avait plus de ressource contre la

son si rigoureuse. Le 9 janvier, grâce à Dieu, nous étions en vue de la ville de Koutais. Là, nous trouvâmes un grand nombre de catholiques accourus à notre rencontre, et qui, par leurs pleurs, nous témoignèrent une tendre affection. Entrés dans la ville, nous descendîmes, accompagnés de l'officier de police qui ne nous quittait jamais, chez M. Etienne Acopovi, où nous reçûmes l'accueil le plus filial. — Bientôt je fus instruit de la manière inhumaine dont avait été chassé de cette ville le Père Florent de Torgiano, que j'y avais établi, depuis deux ans, en qualité de curé. Le gouverneur, usant de ruse, l'avait fait appeler chez lui; aussitôt avait paru devant sa maison une charrette de poste accompagnée de deux cosaques armés et d'un officier de police; et le Père avait été obligé d'y monter, sans pouvoir obtenir la permission de célébrer la sainte Messe, quoique ce jour-là fût un jour de fête, et sans qu'il lui eût été donné d'aller au couvent prendre une légère collation, avant de se mettre en route. — Les catholiques, qui s'étaient aperçus de la violence qu'on faisait à leur Père, étaient accourus en foule pour lui baiser la main; mais ils avaient été cruellement repoussés par la police.

« Et nous aussi il nous fallut partir de Koutais, après avoir obtenu avec peine d'y demeurer presque deux jours. Ils furent employés à confondre nos larmes avec celles de nos affligés catholiques, qui voulurent encore nous accompagner, en pleurant, pendant un long trajet, sur le chemin de notre exil. — Ainsi, avec le cœur percé d'épines toujours nouvelles et toujours plus douloureuses, nous nous acheminâmes par la très-difficile route d'*Usurghetti*. Oh! que de souffrances, que de frayeurs nous éprouvâmes en traversant ces âpres montagnes, toutes couvertes de neiges et de glaces!... Chaque pas que faisait notre cheval dans ces sentiers glissants,

mettait nos jours en danger, et, après ces journées rudes et laborieuses, nous étions contraints de passer la nuit sur la terre, dans des chaumières enfumées, que des bêtes de somme partageaient avec nous.

« Enfin, après quatre jours d'un aussi pénible voyage, nous arrivions à Usurghetti. Une grande consolation nous y attendait. Nos confrères de Gori se reposaient là depuis plus d'un jour, il nous fut donné de les revoir... Tous ensemble nous fûmes escortés jusqu'aux frontières de la Turquie, où nous devons rencontrer, chez les mahométans, cette hospitalité que nous refusaient si cruellement des chrétiens moscovites.

« Le 17 janvier, vers le soir, nous arrivâmes à *Ciurukfu*, premier village turc au delà des frontières russes. Nous descendîmes chez M. Paul Borro, Génois, où nous trouvâmes le Père Florent de Torgiano. Nous aurions voulu fixer notre demeure dans ce pays, pour être plus rapprochés de nos pauvres catholiques de la Géorgie; mais l'impossibilité de trouver une habitation nous contraignit au départ.

« C'est pourquoi, le 20 du même mois, mais bien à contre-cœur, nous nous embarquâmes pour Trébizonde, où nous étions rendus le soir du 25 janvier (6 février) après avoir essuyé deux furieuses tempêtes. — A Trébizonde, nous avons été accueillis avec beaucoup d'affabilité par tous les habitants, mais surtout par le consul de France, M. de Cleirambault, qui voulut lui-même nous donner l'hospitalité jusqu'à ce qu'il nous eût trouvé une habitation commode. — C'est dans cette nouvelle demeure que nous sommes tous réunis, attendant que la sacrée Congrégation de la Propagande nous ait indiqué notre destination.

« Quoique les satellites russes ne nous aient jamais quittés dans notre voyage au travers de la Géorgie, ce-

pendant, partout où nous avons passé, nous avons pu satisfaire la piété des fidèles, écoutant leurs confessions, les communiant, et donnant aux enfants qui ne l'avaient pas encore reçu, le sacrement de confirmation. Le spectacle des injustes traitements qu'on nous faisait subir, inspirait à nos chrétiens de tels sentiments de componction, que tous ceux qui, avant notre départ, avaient des différends, se réconciliaient, et que tous voulaient régler leurs affaires par notre entremise.

« En quittant la Géorgie, j'ai posé les scellés sur tous nos couvents, après avoir distribué aux pauvres les effets mobiliers qui s'y trouvaient; mais il ne m'a pas été possible de sceller les églises de Tiflis, de Gori, de Koutais, parce que j'ai dû respecter les prières des catholiques. L'unique consolation qui leur restait, me disaient-ils, c'était de pouvoir s'y réunir et d'y prier ensemble pour que Dieu leur vint en aide pendant l'horrible persécution qu'ils redoutaient. Pour ce qui concerne les effets dont la propriété est aux dites églises, je les ai confiés à la garde des principaux catholiques qui m'en ont délivré l'inventaire, et se sont engagés à les conserver. — Toutefois j'ai cru devoir protester, par avance, contre tout envahissement des biens, meubles et immeubles, qui appartiennent à la Mission, et j'ai donné ma procuration à M. Monnot, chargé d'affaires du consulat français à Tiflis. J'ai joint à cette procuration une copie de la protestation expédiée par moi, de Koutais, au général en chef Neidgard. — Enfin, j'ai gardé dans mes mains tous les titres des biens immeubles, quoique le gouvernement m'eût fait écrire cent et cent fois de les lui remettre.

« En outre, avant de partir, j'ai confié par écrit à D. Antoine Glacov tous les pouvoirs qu'il m'était permis de communiquer, le priant instamment, tant que le

Russes le laisseraient dans cette Mission, de prendre soin, non-seulement des catholiques de Koutais, mais aussi de tous ceux qui étaient sous ma juridiction.

« Voilà, M. le Président, la déplorable histoire de notre expulsion d'un pays où les Pères de notre ordre avaient paisiblement passé cent quatre-vingt-trois ans. Toujours chers aux différentes sectes et aux diverses nations qui l'habitent, ils avaient été constamment respectés par les gouvernements qui s'y étaient successivement établis, je veux dire les Perses, les Géorgiens et les Turcs. Déjà une première fois, il est vrai, ils avaient été expulsés par les rois géorgiens; mais ces mêmes rois ne se contentèrent pas de les rappeler, ils voulurent encore, comme pour dédommager nos Pères, leur donner et des terrains et des esclaves, ainsi qu'il est prouvé par des actes authentiques qui sont encore entre nos mains. Les Russes seuls n'ont cessé de nous inquiéter dès le premier jour qu'il les vit maîtres de la Géorgie. Est-ce ainsi qu'il fallait récompenser notre fidélité et tant de services que nous leur avons rendus?... Ils ont fini par nous expulser de la manière la plus barbare, sans avoir aucun reproche à faire peser sur nous; au contraire, après les plus longues et les plus sévères perquisitions, ils ont eux-mêmes reconnu notre innocence.

« Ce qui, par-dessus tout, m'étonne, c'est que, pour justifier la nomination de l'intrus Sciagulianti, on ose avancer, comme me l'a écrit le consistoire de Mohilev, sous la date du 30 novembre 1844, que le gouvernement a été poussé à cette nomination par les prières de tous les catholiques, ce qui est complètement faux. J'ai eu, par les soins des catholiques eux-mêmes, les copies fidèles de plusieurs pétitions présentées par eux au gouvernement, dans lesquelles ils déclinaient l'autorité de Sciagulianti, et demandaient à rester sous celle des Pères. Une de ces

pétitions qui avait été adressée au mois de novembre au général en chef Neidgard, par onze villages entiers catholiques-arméniens, disait formellement qu'ils avaient été trompés et trahis par les espérances à l'aide desquelles, après la guerre soutenue contre la Turquie, on les avait engagés à venir dans l'empire russe. Alors on leur promettait qu'ils seraient libres dans l'exercice de la Religion catholique; et maintenant, ajoutaient-ils, nous voyons par expérience que nous avons perdu cette liberté dont nous jouissions sous la domination ottomane; car elle nous laissait gouverner par les supérieurs que l'Eglise nous donnait, et nous contraignait point d'en accepter d'autres.

« J'ai dans mes mains, Monsieur le Président, les preuves authentiques de tout ce que j'ai rapporté ci-dessus.

Je vous prie d'agréer, etc.

« J. DAMIEN de Viareggio, *Capucin*,
Ex-Préfet apost. de la Géorgie. »

MISSIONS DU TONG-KING.

Lettre du R. P. Raymond Barcelo, Dominicain et Procureur des Missions espagnoles de la Chine et du Tong-King, au Conseil central de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)

Macao, 16 mai 1844.

« MESSIEURS,

« Appelé par mes supérieurs à diriger les affaires des Missions de la Chine et du Tong-King, je regarde comme un devoir de faire arriver à votre vénérable conseil l'expression de la gratitude et de l'affection respectueuse que tous les membres d'une association, à laquelle nous devons tant de bienfaits, inspirent aux Evêques, aux Missionnaires et aux fidèles du Tong-King.

« Ces sentiments de reconnaissance dont je suis pénétré, m'imposent également l'obligation de vous faire connaître les espérances de la Mission du Tong-King, de cette terre arrosée du sang de tant de martyrs ; mais le dou-

loueux événement, dont je vous entretiendrai bientôt, me mettant dans l'impossibilité de vous envoyer un tableau complet, je laisse ce soin à mes supérieurs, et, pour moi, je me contenterai d'ajouter à l'esquisse mal ordonnée de mon voyage quelques renseignements généraux.

« Après trois années de séjour au Tong-King, au moment où, toutes les premières difficultés étant vaincues, je m'abandonnais avec une joie inexprimable à l'espérance de pouvoir travailler utilement à la conversion d'un royaume auquel je me sentais si fortement attaché, je reçus, dans le courant d'octobre, de notre Père provincial résidant à Manille, l'ordre de me rendre à Macao pour y prendre la procure des Missions de notre ordre en Chine et au Tong-King. Abandonner mes nouveaux chrétiens, était pour moi un sacrifice; mais en obéissant j'aimais à penser que si, au Tong-King, je travaillais comme un Missionnaire isolé, à Macao je pourrais participer aux travaux de tous ceux de mes confrères qui se dévouent aux Missions.

« Consolé par cette pensée, je partis du Tong-King au mois de novembre. Notre barque, montée par des chrétiens, était accompagnée de deux autres barques d'infidèles, qui conduisaient une provision de riz. J'étais obligé de me tenir caché pour n'être point aperçu. Toutefois, cette gêne devait être la moindre mortification de mon voyage. Après trois jours de navigation, comme nous étions arrêtés par un calme au pied de la forteresse du grand mandarin du district, nous vîmes arriver à nous quelques jonques montées par le secrétaire du mandarin, par des officiers et des soldats. Elles venaient réclamer l'impôt dont est frappée l'exportation des vivres. Dans une situation aussi critique, je n'eus d'autre ressource que de me blottir, en entassant sur moi toutes les vieilles hardes des matelots, quelques meubles et la voilure de

l'embarcation, de sorte que pour conserver la vie je faillis étouffer. Bientôt nos visiteurs eurent sauté dans la barque; ils s'y arrêlèrent même pour prendre leur repas, et le secrétaire du mandarin resta couché pendant deux heures à mes côtés; mais tous partirent sans soupçonner qu'il y eût là un Missionnaire. Pendant leur importune visite le premier des catéchistes que j'avais avec moi récitait le chapelet; c'est peut-être à sa fervente prière que je dois mon salut.

« Le 4 décembre nous abordions à la *Phu*, première ville chinoise. Les habitants de cinq villages des environs, dont deux chinois et trois tong-kinois, étaient privés depuis deux ans des secours spirituels. J'avais reçu l'ordre de leur administrer les sacrements. Les termes me manquent pour vous exprimer la joie avec laquelle ces pauvres néophytes m'accueillirent. Tous voulaient profiter d'une occasion si favorable; ils accouraient en foule pour se confesser; et les mères apportaient leurs enfants pour leur faire donner l'eau sainte du baptême. Attendri à la vue d'une telle ferveur que n'avaient pu ralentir deux années d'abandon, je me livrai tout entier au travail, si bien qu'il m'est arrivé de rester trois jours et trois nuits sans goûter le sommeil, afin d'entendre les confessions.

« Mais cette dévotion, cette ferveur de nos pénitents, vous l'apprécierez bien davantage lorsque vous pourrez vous faire une idée de la manière dont on se confesse au Tong-King. Représentez-vous des maisons construites en roseaux et couvertes de paille; de petites ouvertures pratiquées à un mètre d'élévation au-dessus du sol, leur servent de fenêtres; et ce sont elles aussi qui remplacent la grille du confessionnal; le prêtre est placé dans l'intérieur, et les fidèles qui se tiennent à genoux en dehors sont exposés à la rigueur des saisons, ce qui relève sin-

gulièrement le mérite de leur piété, surtout pendant les nuits d'hiver.

« Pour moi, les fatigues de cette station ont été abondamment récompensées par les fruits que j'ai eu la consolation d'y recueillir. Car dans l'espace de quatre mois, j'ai conféré solennellement 99 baptêmes, soit d'enfants, soit d'adultes; j'ai entendu 1,036 confessions, donné la communion à plus de 1,000 personnes, administré 17 extrêmes-onctions et béni 4 mariages.

« Dans cette foule de pénitents, on a pu remarquer quatre ou cinq mandarins locaux (maires) le second mandarin du district et le secrétaire du mandarin principal. Tous ceux qui avaient scandalisé leurs frères en retournant aux superstitions pendant la persécution précédente, ont donné des témoignages publics de leur sincère repentir. Pour réparer ce scandale, je les avais réunis dans l'église; tandis que je me préparais à célébrer, ils se tenaient debout, et chacun d'eux versant d'abondantes larmes, faisait sa profession de foi en disant : « Mes
« frères, je crois en Dieu le Père, le Fils et le Saint-
« Esprit. Vous connaissez les superstitions auxquelles
« j'ai pris part. Je veux sincèrement me corriger. Je
« vous conjure de ne pas suivre mon exemple et de
« prier pour moi Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les assistants fondaient en larmes; et moi-même je me sentais ému à la vue d'une scène si touchante.

« Mon séjour à la *Phu* commençait à se prolonger au delà des limites que j'aurais voulu lui donner; mais en sortir n'était pas chose facile. Cependant il fallait prendre un parti; je me décidai à acheter une barque que j'offris en paiement à ceux qui voudraient bien me conduire à ma destination. J'en trouvai une qui était si petite et en si mauvais état que c'était exposer sa vie que de la lui confier. Jugez ce qu'elle pouvait être, puisqu'elle ne nous

coûta que deux cent cinquante francs, y compris les accessoires. Je m'embarquai avec sept Chinois et trois Tong-Kinois; nous étions groupés les uns sur les autres, surtout quand nous voulions reposer; mais ce n'était là que le commencement de nos maux.

« Après quelques jours de navigation, nous nous vîmes assaillis par trois barques de pirates qui, s'étant élancés sur nous, saisirent notre gouvernail et s'emparèrent de tout ce que nous possédions, sans la moindre résistance de notre part. Notre argent, nos provisions, l'eau douce que nous avions prise pour le voyage, tout nous fut enlevé; même ils nous dépouillèrent de nos hardes et emportèrent quelques planches de notre frêle embarcation. Mais ce qui m'affligea davantage, ce fut de voir tomber dans ces mains sacrilèges le crucifix, la boîte des saintes huiles, les reliques des martyrs et la correspondance des Evêques, du Vicaire provincial et des Missionnaires. Parmi ces écrits il s'en trouvait un fort étendu, destiné aux respectables Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. N'écoutant que ma douleur, je priai ces pirates de me rendre le Bréviaire et les papiers qui devaient leur être complètement inutiles; mais celui qui tenait le gouvernail fut si irrité de ma demande, qu'ayant saisi son sabre, il m'en aurait tué, si je n'avais eu l'adresse de me cacher sous le pont.

« Impossible de vous peindre les souffrances qu'il nous fallut endurer pendant les sept jours que dura encore notre voyage. Sans ressource contre le froid, sans autres provisions qu'un peu de riz et quelques poissons déjà en pourriture, n'ayant pour toute boisson qu'un peu d'eau douce mélangée d'eau salée et remplie d'ordures et d'insectes, notre troupe offrait le plus triste tableau; quelques-uns d'entre nous étaient tombés malades; les infidèles se désespéraient; tous nous nous attendions à

mourir de besoin et de misère ; mais grâce à Dieu , nous arrivâmes à Macao : c'était le vendredi saint.

« Ici je devrais terminer mon récit , si les pirates , comme je viens de le dire , ne m'avaient pas enlevé la correspondance du Vicaire provincial , le Père Dominique Marti ; mais désirant réparer autant que possible une perte si douloureuse , et en attendant le retour du courrier que j'ai expédié à ce Père pour le prier d'écrire de nouveau sa relation , je veux , à l'aide de quelques faits qui se sont passés sous mes yeux , essayer de vous faire connaître les espérances de la Religion au Tong-King.

« La preuve la plus éclatante des progrès que fait le christianisme dans cette contrée , c'est que l'année dernière huit villages d'infidèles , sans excepter leurs mandarins locaux (maires) ont demandé tous ensemble des catéchistes , pour leur enseigner la doctrine chrétienne et les disposer au baptême. Je ne saurais vous dire quelle joie nous apporta cette heureuse nouvelle. Des catéchistes furent envoyés à l'instant ; leurs instructions , celles des Missionnaires et de quelques prêtres indigènes , mais surtout le zèle et l'activité de Mgr le Vicaire apostolique qui s'était empressé d'accourir , ont tant avancé les choses , que ce digne Prélat , pour sa part , a baptisé en deux jours quatre-vingt seize adultes , et donné la communion à cent nouveaux convertis.

« Mais cette joie fut troublée par l'arrestation d'un catéchiste nommé Dat , qui avait été envoyé par le Père Marti pour compléter l'instruction des néophytes de ces villages. On le conduisit chez le mandarin de la justice , qui le condamna à recevoir quarante coups de rotin. Cette sentence fut exécutée d'une manière si cruelle , que , lui ayant déchiré les chairs , on le laissa dans l'état le plus pitoyable ; puis il fut renvoyé en prison. Mais , ô Dieu de miséricorde ! que vos voies sont impénétrables ! que

vos pensées ressemblent peu aux pensées des hommes !.... Le mandarin voulait punir ce catéchiste en le jetant dans un cachot ; et dans cette même prison , ce catéchiste a converti et baptisé un assassin qui , après avoir pleuré ses crimes , a souffert avec tant de résignation la peine qu'il avait méritée , qu'au moment où on lui coupait le poignet , on l'entendit s'écrier : *O Jésus!* et il mourut ainsi , en invoquant le très-doux nom de notre adorable Rédempteur.

« Cette conversion ne fut pas le seul événement remarquable qui accompagna l'arrestation du catéchiste. Pendant qu'il attendait la sentence définitive du mandarin de la justice , le roi apprit la manière arbitraire avec laquelle ce magistrat avait agi à son égard. En effet aucune autorisation ne lui avait été donnée ; il avait laissé de côté les formalités ordinaires ; même il n'avait point présenté de rapport au mandarin général. Dès lors certain que le roi lui ôterait la vie , ou du moins son emploi ; ne pouvant supporter cette pensée humiliante que le mandarin général serait son juge , il eut recours au suicide. — Après sa mort des négociations furent entamées avec le mandarin général ; il accorda la liberté du catéchiste , moyennant la somme de 20 barres d'argent , c'est-à-dire 1,400 francs.

« A la même époque , dans le district de Mgr Ximeno , coadjuteur de Mgr Hermosilla , deux autres villages demandèrent également le baptême. On leur envoya des catéchistes ; mais quelques infidèles , irrités de voir désertier de la sorte les rangs de l'idolâtrie , présentèrent un rapport au maire du village voisin qui , accompagné de plusieurs satellites , arrêta les catéchistes et quelques chrétiens zélés qui les aidaient dans leur ministère. Mgr Ximeno envoya de suite avec des présents une des personnes les plus marquantes de l'endroit où je résidais , afin d'obtenir du

mandarin général le rachat des captifs. Celui-ci répondit qu'il donnerait l'ordre de ne pas les conduire à la capitale, et qu'on leur rendrait la liberté immédiatement. — Ils furent effectivement mis en liberté, mais un peu plus tard, parce que tous les mandarins s'étaient rendus aux funérailles de ce mandarin de la justice qui s'était suicidé.

« Ici je dois vous signaler une circonstance qui me fait concevoir les espérances les plus flatteuses pour l'avenir de la Religion dans le Tong-King. Le mandarin qui avait arrêté les catéchistes était allé, accompagné d'autres mandarins locaux, rendre visite au mandarin des sceaux, qui est le secrétaire du roi : il croyait obtenir de sa part des marques de satisfaction ; mais le contraire arriva ; car ce haut fonctionnaire lui dit d'un ton indigné : « Vous êtes plus coupable que les chrétiens eux-mêmes, vous qui les avez arrêtés, sans en avoir reçu l'ordre du roi ou des grands mandarins ; et je me rendrais coupable à mon tour, si j'approuvais cette arrestation. » Cette sévère réprimande enleva toute espérance au mandarin prévaricateur ; les catéchistes furent délivrés, ainsi que je l'ai dit, mais moyennant une somme d'argent ; bientôt ils retourneront aux mêmes villages qui viennent de les redemander avec de vives instances, en disant qu'ils ne craignent pas les infidèles.

« Dans le courant de cette même année, Mgr le Vicaire apostolique et son Coadjuteur, accompagnés de quelques prêtres indigènes, ont visité un grand nombre de chrétiens et administré le sacrement de confirmation à plusieurs milliers de fidèles. De son côté, le Père Vicaire provincial ne laisse échapper aucune occasion de manifester son zèle. Comme j'étais encore à la *Phu*, je reçus une lettre dans laquelle il m'annonçait qu'il venait de partir pour la province méridionale : c'est elle qui fut le théâtre

de la dernière persécution ; depuis cette époque , nous en étions comme exilés. Il lui a fallu traverser une multitude d'obstacles : nous avons bien des raisons de craindre qu'il n'ait déjà été arrêté ; toutefois nous aimons à espérer que la divine Providence ne nous privera pas d'un apôtre qui, à lui seul, peut tenir lieu de plusieurs Missionnaires, et dont les secours sont réclamés par une province qu'a sanctifiée le sang de tant de martyrs.

« Tel est l'état de la Mission du Tong-King oriental ; les choses sont à peu près sur le même pied dans le Tong-King occidental ; de sorte que la Religion gagne peu à peu cette terre que l'ennemi infernal tenait depuis tant de siècles sous son empire. Tous les jours elle envoie des élus au ciel ; mais c'est surtout parmi les enfants qu'elle va les chercher. Nous avons des catéchistes et plusieurs médecins chrétiens qui, appelés à donner leurs soins à ces pauvres enfants, à l'article de la mort, parlent avec énergie à leurs parents des avantages du baptême. Souvent ceux-ci se décident à les laisser baptiser, afin de les envoyer au ciel ; ils exigent seulement qu'on leur donne de quoi se procurer le cercueil ou la robe nécessaire pour leurs funérailles. Ces bonnes œuvres sont , il est vrai , pour la Mission, la source d'une dépense de quelques milliers de francs ; mais qu'importe la dépense , si l'on envisage la conquête de tant d'âmes dont les unes vont peupler le ciel, et les autres restent comme une espérance pour nos Missions ?

« Connaissant, Messieurs, le zèle de votre pieuse Association , je croirais vous faire une injure si j'entreprenais d'exciter votre foi , en vous exhortant à poursuivre votre si glorieuse carrière ; mais vous écrivant pour la première fois , au nom de cette Eglise du Tong-King qui vous doit , en grande partie , ses progrès , je voudrais pouvoir vous dire jusqu'où va la reconnaissance des

Evêques, des Missionnaires, des Pères et de tous les fidèles de ces contrées.

« Je conjure tous vos Associés de ne point se lasser de contribuer à cette belle Œuvre, si digne de la charité chrétienne; leurs aumônes sont reçues par Dieu comme un sacrifice d'agréable odeur; et je dois ajouter pour leur consolation, que tous les prêtres du Tong-King célèbrent deux messes chaque année, et les élèves de la maison du Seigneur récitent chaque jour le chapelet pour que Dieu leur accorde les bénédictions du temps et de l'éternité.

« Je suis, etc.

« FR. RAYMOND BARCELO. »

*Extrait d'une lettre du même Père à M. le Président du
Conseil central de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)*

Macao , 4 juillet 1844.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT ,

« D'après les lettres écrites par le Vicaire apostolique Mgr Hermosilla en mars et mai de cette année , la persécution qui recommence ses fureurs , rend de jour en jour l'Eglise du Tong-King plus digne de compassion. Un des gouverneurs de cette contrée a promulgué un décret vraiment diabolique qui renouvelle tous les édits antérieurs de persécution , et intime aux mandarins inférieurs le plus strict accomplissement des dispositions qu'il contient. Le samedi saint on a arrêté un Père indigène de notre ordre et un catéchiste , ainsi que le maître d'une maison dans laquelle s'étaient retirés trois chrétiens qui y vivaient paisiblement. Le catéchiste et les autres captifs ont été rachetés avec de grosses sommes d'argent ; mais le Père a été soumis à la torture du rotin , et comme malgré les tourments, il demeurerait constant dans la foi, on l'a conduit en prison la cangue au cou. Il y est encore aujourd'hui. — Le même jour on a saisi un autre Père indigène du Vicariat occidental, le même qui, déjà l'année dernière, avait été pris et racheté. Ce Père a été bâtonné deux fois. Mais sa constance ne s'est pas démentie , ainsi

que l'écrivit Mgr Retord, qui lui-même a été l'objet de vives poursuites ; car les païens étaient venus un jour cerner le bourg où il résidait ; mais averti à temps , le Prélat put prendre la fuite avant que les troupes ne fussent arrivées. La capture s'est bornée à quelques livres européens et autres effets.

« Le 23 avril dernier, un autre Père indigène, dominicain , a été également arrêté avec sept chrétiens qui l'accompagnaient. Rien de plus odieux que les circonstances de cette arrestation : le Père allait administrer les sacrements ; il était obligé de passer devant la maison d'un infidèle qui déjà avait dénoncé un autre Père, il y a quelques années ; aujourd'hui il montrait le plus vif intérêt pour les chrétiens, ce qui n'empêchait pas les Européens de se défier de lui, et l'événement a prouvé que ce n'était pas sans raison. En effet, lorsque le Père fut arrivé près de l'habitation de ce païen, celui-ci, venant à sa rencontre, l'engagea à entrer et à se reposer dans sa demeure. Le Père s'en excusa ; mais l'insistance , ou plutôt la violence du païen fut telle, qu'il devint impossible de ne pas céder. Cependant, à peine le Père eut-il mis le pied dans la maison, que l'infidèle, fermant la porte, appela ses domestiques, et tous ensemble s'étant jetés sur lui et sur ses compagnons, ils les traînèrent devant le mandarin. Ceux qui suivaient le Missionnaire furent rachetés ; mais pour lui, après avoir subi la rude épreuve du rotin, il fut conduit la cangue au cou à la prison où se trouve l'autre Père dominicain dont j'ai parlé plus haut. Jusqu'à présent, il n'y a pas encore eu de jugement rendu contre eux, et l'on ignore ce que pensera le roi de leur capture. J'aurai soin de vous tenir informé des suites de cette affaire.

« *Le Procureur des Missions espagnoles,*

FR. RAYMOND BARCELO. »

Lettre du même Père au Président du Conseil central de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)

Macao, 10 juillet 1844.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Dans ma lettre du 16 mai dernier, je vous annonçais que j'avais expédié un courrier au Père Marti, Vicaire provincial, pour le prier de faire une seconde copie de la relation qui vous était destinée, et qui m'avait été enlevée par les pirates. Ce Père vient de m'écrire ; mais dans la crainte de vous fatiguer par des redites, je laisserai les passages qui reproduisent, quoique avec plus de détails, les nouvelles que je vous ai déjà données. Je me contenterai d'extraire de sa lettre ce qui fait suite à l'histoire de la conversion des villages dont je vous ai entretenu, et ce qui a trait au voyage du Père dans la province méridionale.

« Voici ce qu'il me mande relativement au premier point :

« Je ne pouvais abandonner notre catéchiste après son
 « arrestation ; afin donc de suivre la trace de ses pas, je
 « quittai les chrétientés nouvelles qu'il venait de fonder.
 « Ces chrétientés ont montré un constant amour pour la
 « Religion chrétienne. Dès qu'elles apprirent que leur
 « catéchiste était en prison, elles s'empressèrent de
 « nous envoyer des députés pour nous prier de ne pas
 « les abandonner. Cette demande nous combla de joie.
 « Nous nous hâtâmes de leur envoyer un nombre suffi-
 « sant de catéchistes. Il nous fallut les prendre parmi nos
 « étudiants en morale. Ceux-ci continuèrent les instruc-
 « tions déjà commencées, avec persévérance, et en sui-
 « vant une méthode plus convenable et moins bruyante,
 « sans que cependant ils se cachassent pour enseigner ;

« car il est impossible de catéchiser en secret quatre ou
 « cinq villages à la fois. — Le nombre des adultes
 « auxquels a été conféré le baptême dans ces villages,
 « dépasse déjà le chiffre de deux cents. Presque tous
 « l'ont reçu des mains de Mgr le Vicaire apostolique qui,
 « pendant deux ou trois mois de séjour dans ces localités,
 « a travaillé avec un zèle infatigable. »

« Le Père Marti, venant à raconter son voyage dans la
 province méridionale, continue ainsi :

« Depuis l'année 1838, époque où la province méri-
 « dionale inférieure, nommée *Nam-Dinh*, fut le théâtre
 « d'une si sanglante persécution, aucun Européen n'avait
 « osé y pénétrer. Cette province cependant compte plus
 « de 124,000 chrétiens. Nous étions obligés de diriger,
 « de la frontière, plus de vingt prêtres indigènes, qui, au
 « plus fort du danger, n'ont pas cessé de résider dans le
 « pays, comme l'atteste le grand nombre de martyrs sa-
 « crifiés par *Tring-Kang-Kang*. — Au commencement
 « de 1843, alors que la fureur de la persécution s'était
 « un peu apaisée, nous avons fait bâtir une petite
 « maison à *Luc-Thuy*; c'est l'endroit même où était
 « autrefois notre collège pour l'enseignement de la mo-
 « rale. Depuis lors, ayant appris que les principaux de
 « ce village désiraient le retour du Vicaire provincial, et
 « qu'ils étaient décidés à braver tous les dangers, je fis
 « part de cette nouvelle à Mgr le Vicaire apostolique, et
 « muni de sa bénédiction, je remontai au commencement
 « de septembre vers le district de *Cao-Xa*, situé dans la
 « province méridionale supérieure, avec l'espérance de
 « descendre un peu plus tard vers *Luc-Thuy*.

« Il me parut convenable de donner aux fidèles de *Cao-
 « Xa* des exercices publics et solennels, autant que les
 « circonstances le permettraient. Dans cette pensée, j'avais
 « décidé les principaux habitants à construire une

« petite église de cinquante pieds de long sur vingt de
 « large. Depuis plus de six années ces exercices n'avaient
 « pu avoir lieu dans ce district, à cause de la persécution ;
 « et cette fois même ils furent accordés à la con-
 « dition que ceux d'entre nos chrétiens pour lesquels
 « ils étaient plus nécessaires ne manqueraient pas d'y as-
 « siser. Malheureusement ce n'était pas chez eux que
 « nous devions trouver la meilleure volonté. Il me fallut
 « donc les envoyer chercher un à un par nos catéchistes ;
 « et encore, m'étant aperçu de la facilité avec laquelle ils
 « se laissaient aller à la dissipation, je pris le parti de les
 « faire rester chez moi , afin de pouvoir les assujettir à
 « une vie réglée pendant la durée de la retraite.

« Qui aurait pu croire que de si faibles moyens dussent
 « amener de grands résultats ? Mais Dieu, qui est riche en
 « miséricorde, a versé si abondamment ses grâces, que
 « pendant les cinq derniers jours des exercices nous en-
 « tendîmes plus de 500 confessions, dont la plupart
 « étaient de deux, trois et cinq ans ; quelques-unes même
 « remontaient encore plus haut. Le Père Rivas et deux
 « Pères tong-kinois me prêtaient le secours de leur mi-
 « nistère ; nous étions jour et nuit au confessionnal ; et
 « cependant nous ne pûmes satisfaire les désirs de tous
 « nos chrétiens dont plusieurs furent renvoyés pour être
 « entendus après les exercices. Ce ne furent pas seulement
 « les habitants de *Cao-Xa*, comme nous l'avions pensé
 « d'abord, qui arrivèrent à nous : il en vint aussi d'autres
 « chrétientés ; de sorte que la foule était telle, que l'église,
 « et la cour qui est assez vaste, se trouvaient encombrées.
 « Le matin et le soir le nombre des assistants dépassait
 « le chiffre de mille, et le dernier jour qui était la fête du
 « saint Rosaire, la plupart d'entre eux furent obligés
 « de rester debout même pendant l'élévation, tant l'af-
 « fluence était considérable. Ce jour-là nous avions orné

« notre pauvre église à l'aide de tentures et de jolies gravures venues de France ; il y eut Grand'Messe et sermon. Jamais nos chrétiens n'avaient été témoins d'une semblable cérémonie ; aussi ils se retirèrent singulièrement touchés. Rien ne vint troubler l'ordre ; et par là nous voyons que, lorsque Dieu inspire une pensée, il sait la conduire à bon terme, au delà de toutes les prévisions humaines. »

« Souffrez, M. le Président, que je laisse encore parler le père Marti. Je sais l'importance que vous attachez à tout ce qui intéresse la Religion. C'est lui qui va vous dire avec quelle solennité la fête de notre père et patriarche saint Dominique vient d'être célébrée au Tong-King.

« Mgr le Vicaire apostolique étant venu dans notre collège pour traiter de quelques affaires, nous voulûmes solenniser ensemble la fête de notre glorieux père saint Dominique. Notre petite église n'a rien de splendide ; des tentures en damas et quelques tableaux qui nous ont été envoyés de France, nous servirent à l'orner : sa toiture est soutenue par trente-deux piliers qui lui donnent un certain aspect ; mais ses trois nefs, longues seulement de 70 pieds et larges de 25, ne pouvaient suffire à la foule des fidèles. Nous fûmes obligés de dresser une tente. Mgr le Vicaire apostolique se voyait ce jour-là entouré de quatre prêtres européens, de neuf prêtres tong-kinois, et environ de deux cents catéchistes ou étudiants. Aussi il nous fut donné de célébrer, avec toute la solennité qu'on pourrait déployer en Europe, une messe pontificale suivie d'un sermon. Cette fête fut accompagnée d'une octave. Jamais le Tong-King n'avait vu une si pompeuse cérémonie. »

« Vos Associés, Monsieur le Président, auront peine à comprendre que l'on puisse célébrer au Tong-King de pareilles solennités sans qu'elles arrivent à la connaissance

des mandarins. Mais il faut savoir que les maisons y sont séparées les unes des autres par des jardins plus ou moins vastes qu'environnent de grands et épais roseaux. L'habitation la plus insignifiante est aussi bien cloîtrée que peuvent l'être beaucoup de couvents en Espagne. De là, la facilité de faire des réunions nombreuses sans être aperçu au dehors. Pour les églises et les résidences des Missionnaires, surtout pendant les persécutions, elles sont encore plus retirées. L'endroit le plus sûr et le plus reculé du village est celui qu'on choisit pour les bâtir. Le jardin qui les environne n'est pas seulement fermé par une haie de roseaux : il a sa muraille, son fossé et son contre-fossé ; et ce n'est là pour personne un sujet d'étonnement ; car c'est ainsi que sont construites les bonnes maisons. Mais ce qui leur donne encore plus de sûreté, c'est qu'elles se trouvent entourées des habitations des plus fidèles chrétiens, habitations qu'il faut nécessairement traverser pour entrer ou sortir. Aussi il est impossible que le Missionnaire et les assistants soient surpris, à moins que les fidèles ne se prêtent à la trahison, ce qui n'a jamais eu lieu ; et pour celui qui connaît le respect et le dévouement dont nous environnent ces bons chrétiens, il n'est pas facile de supposer que cela arrive jamais. Les Missionnaires, il est vrai, ont été quelquefois arrêtés au moment du saint sacrifice, ou pendant qu'ils remplissaient d'autres fonctions sacrées ; mais c'était alors que, fugitifs, ils portaient les sacrements aux malades, et jamais dans leur résidence.

« Veuillez, Monsieur le Président, recevoir l'assurance, etc.

« *Le Procureur des Missions espagnoles,*

FR. RAYMOND BARCELO. »

Extrait d'une lettre du R. P. Marti, de l'ordre des Frères Prêcheurs, et Vicaire provincial du Tong-King oriental, au Conseil central de Lyon. (Trad. de l'espagnol.)

Cao-Xa, au Tong-King, 28 janvier 1844.

« MESSIEURS,

« Les abondantes aumônes dont nous sommes redevables à votre inépuisable charité sont venues si à propos soulager notre misère, et les diverses applications que nous en avons faites ont eu des résultats si précieux, que ce sera pour vous et pour vos Associés un besoin de bénir le Seigneur qui a daigné se servir de vos offrandes pour opérer les merveilles de sa grâce.

« Nous avons commencé par venir au secours d'une multitude de pauvres; le nombre en est grand dans ces contrées. La persécution les avait multipliés; mais nous avons pu indemniser, en partie du moins, plusieurs de nos néophytes qui avaient payé fort cher leur dévouement à la foi. Tous ceux qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ ont été l'objet de notre sollicitude. Ainsi les familles de ces illustres soldats qui ont honoré notre sainte Religion par leur héroïque martyre, sans vos aumônes seraient restées plongées dans la misère; aujourd'hui, délivrées par vous, elles bénissent le ciel pour vos bienfaits. Nous soutenons vingt-deux maisons de pieuses filles de notre tiers-ordre, et trois maisons de Religieuses dites *Amantes de la croix*, que la persécution n'a pu encore détruire. Ces servantes du Christ qui ont toujours vécu bien pauvrement, sans autre ressource que le modique produit de leur travail, vous doivent également de ne pas avoir à gémir dans le dénûment le plus complet, elles dont la résignation vraiment exemplaire a déjà à lutter contre des vexations et des avanies de tout genre. Pendant les deux dernières années, à la fête de notre Père saint

Dominique, et à celle de saint François Xavier, nous avons fait passer un subside assez considérable à chacune de ces maisons, enjoignant à celles qui les habitent une communion et des prières pour tous les Associés vivants et défunts de cette grande et bienfaisante Œuvre de la Propagation de la Foi. Ainsi ceux que l'océan sépare, la charité sait les unir par des liens étroits. Oui, sans connaître seulement le nom de nos chrétiens, vous leur envoyez d'abondantes aumônes; et eux à leur tour, qui ignoreraient même votre existence si elle ne se révélait par des bienfaits, ils élèvent leurs mains et leurs vœux vers le ciel pour en faire descendre des bénédictions qu'ils invoquent sur vous.

« Je dois encore vous faire part d'une autre bonne œuvre que vos aumônes nous ont rendue possible. Elle est plus importante, plus agréable à Dieu et plus utile aux âmes que toutes celles que je viens d'énumérer. Un grand nombre de chrétiens, quelquefois même des chrétientés entières, sont obligés de payer certaines contributions superstitieuses, et cela en vertu des édits iniques de Minh-Menh et des lois municipales des villes. — Situation douloureuse! les enfants de Dieu tributaires du démon!!!... Et comment, laissés à nous-mêmes, pourrions-nous les racheter d'un si honteux esclavage? Mais aujourd'hui, grâce à vos secours, nous avons pu délivrer plusieurs milliers de fidèles de ce tribut infâme; nous espérons même racheter tous les autres, si vous continuez à nous faire passer vos aumônes, si surtout vous nous aidez de vos prières. Non, l'argent ne saurait suffire à arracher les âmes de l'esclavage du démon. Dieu seul peut toucher le cœur de ceux de nos infidèles qui ont en main la puissance.

« Je suis, etc.

« FR. DOMINIQUE MARTI,

Vic. provincial du Tong-King oriental. »

*Lettre du même Père au R. P. Général de l'ordre des
Frères Prêcheurs. (Traduction du latin.)*

28 mai 1844.

« TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« J'ai appris par une lettre de notre R. P. procureur de Macao que vous désiriez vivement recevoir des nouvelles de cette Mission du Tong-King oriental. La manifestation de ce désir est pour notre Mission la preuve de la singulière affection que vous lui portez. Aussi c'est avec joie que je prends la plume pour essayer de satisfaire, autant que me le permettra un temps qui me presse, des vœux aussi bienveillants.

« Vous savez déjà, très R. P. par quelles épreuves a passé cette Mission, surtout pendant les dix dernières années qui viennent de finir, et de quelle manière, au fort de la persécution, ont combattu pour la foi et remporté la palme du martyre les deux Evêques qu'avaient fournis notre ordre et notre province, savoir : le très-digne Vicaire apostolique Mgr Delgado, et son illustre coadjuteur, Mgr Hénares. — Vous n'ignorez pas davantage la glorieuse victoire remportée, dans ce même combat, par le Vicaire provincial de la Mission, savoir : le P. Fernandez qui eut pour compagnons de son triomphe 8 religieux indigènes, 4 prêtres séculiers, 13 catéchistes ou simples fidèles, parmi lesquels on comptait 8 chrétiens de notre tiers-ordre. Tous ces faits vous sont parfaitement connus, très R. P.; vous ne sauriez même ignorer les circonstances les plus mémorables du martyre de ces illustres confesseurs, après qu'elles ont été racontées dans une multitude d'écrits qui les ont portées chez toutes les nations de l'univers.

« C'était dans l'année 1838, et dans les années qui suivirent, que tous ces généreux athlètes versaient avec gloire leur sang. En 1841, le Seigneur brisait la verge de fer dont il s'était servi pour éprouver cette Eglise désolée. En effet le 20 janvier de cette année, le cruel tyran Minh-Menh, *qui avait formé de noirs desseins contre le peuple de Dieu, qui avait résolu d'exterminer ses saints et d'effacer le nom de (son Christ)* par un juste jugement se vit rayer lui-même de la liste des vivants. *La miséricorde divine nous a préservés d'une ruine complète; car la fureur que déployait cet ennemi de l'Eglise était si cruelle, si fourbe, si incessante, que, si Dieu dans sa bonté n'eût abrégé ces mauvais jours, personne n'eût échappé.*

« Depuis qu'il n'est plus, la persécution s'est peu à peu ralentie; nous avons profité du premier moment de calme pour rassembler les membres dispersés d'Israël. Il nous a fallu raffermir ce qui était faible, consolider ce qui était brisé, rétablir ce qui était tombé, et mettre tout en œuvre pour relever les murs de notre mystique Jérusalem.

« Le premier objet qui s'est présenté à notre sollicitude, c'est la réunion de nos étudiants qui, *semblables à des brebis privées de leur pasteur*, s'en allaient errants çà et là. De leur éducation, en effet, dépend la conservation et l'accroissement de la Mission; car c'est dans leurs rangs que nous allons chercher ces prêtres et ces catéchistes qui consacrent péniblement leur vie à la conversion des infidèles et à l'administration des sacrements aux chrétiens. Pour les Européens, comme ils sont ordinairement très-peu nombreux, et d'ailleurs plus exposés aux persécutions, il est rare qu'ils puissent publiquement et avec liberté exercer de semblables ministères. C'est pourquoi, dès l'année qui vit mourir le tyran, nos deux collèges où s'enseignent le latin et la théologie furent relevés, mais dans

un autre lieu, et avec de grandes fatigues et dépenses.

« Déjà nous en avons vu sortir douze prêtres. Tous, à l'exception d'un seul qui, à peine élevé au sacerdoce, a rendu le dernier soupir, travaillent avec des soins dignes d'éloges au salut des âmes ; mais la persécution nous en avait ravi un nombre égal, d'où il résulte que sept ou huit autres prêtres que la mort nous a enlevés, sans avoir besoin du glaive, n'ont encore aujourd'hui personne qui les remplace. — Tous nos religieux profès, missionnaires indigènes, ne dépassent pas le nombre de 30 ; et encore deux d'entre eux sont retenus dans les fers. Pour les autres prêtres séculiers qui exercent le ministère dans cette Mission, ils sont au nombre de 18 ; l'un d'eux également est en prison pour la foi. Si donc vous ajoutez 6 Missionnaires européens, Mgr le Vicaire apostolique et son Coadjuteur, vous serez amené à conclure que le clergé de toute la Mission se compose seulement de 56 prêtres ; et si vous déduisez les prisonniers et les infirmes, il en restera à peine 50. Que ce nombre est petit, en présence d'une si riche moisson ! Deux ou trois Européens nous seraient nécessaires ; eu égard à la gêne où nous jette la persécution, ils nous suffiraient. Aussi avons-nous songé à augmenter le nombre des Missionnaires indigènes, comme nous étant d'une indispensable ressource. Mais hélas ! il ne nous reste que 8 candidats en théologie et 20 élèves en latinité ; encore nous faudra-t-il attendre bien des années avant de promouvoir ces derniers aux saints ordres : car telle est la faiblesse annamite qu'on ne saurait, sans imprudence, élever les naturels au sacerdoce, avant de longues épreuves et toute la maturité de l'âge. En seconde ligne, et comme une espérance moins prochaine encore pour la Mission, se trouve un nombre considérable de jeunes gens appliqués à l'étude des lettres européennes et des caractères chinois. Vous dire combien ils

sont, m'est chose impossible, parce qu'en dehors des collèges dirigés par nos Pères, chaque prêtre en réunit le plus qu'il peut dans sa demeure, en attendant que Mgr le Vicaire apostolique juge à propos de les admettre au cours de théologie. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont aujourd'hui moins nombreux qu'autrefois, parce que, d'un côté le martyre, de l'autre le découragement, ont éclairci leurs rangs. De ces derniers, plusieurs qui avaient cherché un abri dans leurs familles, se sont établis. Donc avant dix ans, nous ne remplirons pas le cadre d'ouvriers apostoliques nécessaires à cette Mission.

« Voilà pour le clergé. Quant aux néophytes, ils ont peut-être gagné en nombre et en ferveur. Ce n'est pas que la persécution les ait épargnés, qu'elle n'ait occasionné bien des chutes; mais l'apostasie des vaincus a été passagère; un prompt retour a suivi l'égarement momentané de la peur. A quelques rares exceptions près (et on peut dire de ceux-là, qu'avant de quitter nos rangs, ils n'étaient déjà plus des nôtres) le renoncement à la foi, le concours aux superstitions légales, ont été purement extérieurs; on s'est prêté à des apparences criminelles, pour échapper à des tourments horribles.

« Mais aussitôt l'orage calmé, tous sont venus aux pieds du prêtre déplorer leur pusillanimité sacrilège; bien plus, on a vu ceux qui passaient pour indifférents avant la persécution, ceux dont la tiédeur trop connue était presque un scandale, secouer depuis leur sommeil léthargique, devancer leurs frères aux tribunaux sacrés, et servir de modèles aux âmes les plus pieuses. D'après les notes que les Missionnaires m'ont transmises, il est constant que, sur plusieurs points de nos districts du nord et de l'est, le total des sacrements administrés l'année dernière égale, s'il ne le dépasse pas, le chiffre des années de paix.

« C'est qu'en effet nos prêtres annamites ont pleine li-

berté, de la part des mandarins, pour l'exercice du saint ministère ; s'ils s'assujettissent encore à quelques précautions dictées par la prudence, c'est moins pour éviter les poursuites des soldats, que les pièges de certains spéculateurs cupides qui, dans la capture d'un prêtre, voient un moyen d'extorquer une rançon. Les Missionnaires européens eux-mêmes ne craignent pas de se montrer dans les villages qui leur offrent une certaine sécurité ; ainsi Mgr le Vicaire apostolique et son vénérable Coadjuteur viennent de parcourir presque toute la province du nord, et dans chaque village qu'ils ont visité ils ont administré la confirmation.

« Plus de réserve est commandée dans la province du midi, où l'autorité se montre plus sévère, et les méchants plus audacieux. Là, par conséquent, la témérité du zèle appellerait évidemment le danger, ainsi que viennent d'en faire l'expérience deux de nos prêtres annamites : l'un, Dominique Joseph *Frue*, prêtre séculier, a été arrêté le 7 avril, et l'autre, Thomas *Than*, religieux de notre ordre, le 21 du même mois. Je sais que l'amour de l'or a été l'unique cause de cette double arrestation ; mais le bruit n'en est pas moins parvenu au chef-lieu de la province, où les deux prisonniers sont maintenant dans les fers. Je reviendrai un jour sur cet événement et sur tout ce qui a trait à l'année courante, pour en parler plus au long. Pour le moment, qu'il me suffise d'ajouter que, malgré l'incarcération des deux Pères tongkinois, tout continue à marcher assez en paix. Je suis dans cette province depuis le mois de janvier, et quoiqu'Européen, jusqu'ici mon poste est tenable. Nos prêtres annamites, qui veulent me consulter en secret, le peuvent sans danger. Pourvu qu'ils s'entourent de toutes les précautions commandées par la prudence, rien ne vient interrompre l'exercice de leur ministère : c'est que nos chré-

tiens, aguerris par les épreuves qui ont donné plus d'énergie à leur foi, plus d'élan à leur charité, pâlissent moins devant le péril.

« Le roi Thieu-Tri paraît avoir hérité de l'impiété de son père. Toutefois, jusqu'ici il n'a lancé contre les chrétiens aucun nouveau décret; mais cette trêve qu'il leur accorde, est peut-être moins la preuve de ses dispositions bienveillantes, que le résultat de la frayeur que lui inspire la France; et il est à craindre que cette frayeur venant à cesser, sa fureur n'éclate avec plus de rage. Mais nous savons et nous croyons fermement que le cœur des rois est dans la main de Dieu. Si donc la ferveur de nos prières et l'ardeur de nos soupirs monte jusqu'à ce Roi des rois, il saura nous donner la paix pour la gloire de son nom et le salut des âmes. Et c'est pourquoi, veuillez, très R. P., recommander à tous ceux de nos frères, qui habitent près de vous la maison du Seigneur, de se souvenir dans leurs pieuses veilles de nous qui portons le poids de la chaleur et du jour, de se rappeler aussi cette Eglise du Tong-King, demandant pour elle une paix si désirée et si longuement attendue. Je conjure encore et je supplie nos très-chères sœurs, les épouses du Christ, de ne pas oublier dans leurs prières et nos personnes et notre Mission; et, me servant des paroles de saint Léandre de Séville à sa sœur sainte Florentine, je leur dirai : *Je tiens pour certain que Dieu s'incline pour écouter en notre faveur la prière des vierges.*

« Enfin, très-révérend Père, je me recommande d'une manière spéciale à vos pieux souvenirs, etc...

« Fr. Dominique MARTI,

Vic. prov. des Missions du Tong-King oriental. »

*Extrait d'une lettre du même Père au Conseil central
de Lyon. (Traduction de l'espagnol.)*

Luc-Thuy au Tong-King, 22 août 1844.

« MESSIEURS ,

« L'intérêt que vous daignez porter à nos Missions m'invite à vous rapporter quelques faits douloureux qui viennent de s'y passer. Plus tard , mieux informé moi-même, je vous raconterai avec plus de détails ce dont je ne puis vous donner aujourd'hui qu'un simple aperçu.

« Dans le courant du mois de janvier , des mandarins se sont mis à la poursuite de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental. Ils espéraient l'arrêter à *Ke-Vinh*, village qui appartient à la province du midi. Mais dès la veille le Prélat avait pu s'enfuir. Cependant quelques livres et plusieurs objets de religion ont été saisis, ce qui a occasionné l'arrestation du maire du village et d'autres personnes marquantes.

« Le samedi saint 6 avril Mgr Gauthier , coadjuteur de Mgr Retord, a été également l'objet de vives poursuites. Mais Dieu a permis que les mandarins qui en voulaient à sa personne ne pussent l'atteindre. Leurs recherches cependant n'ont pas été stériles. Ils ont arrêté un prêtre indigène et plusieurs chrétiens. Deux autres prêtres ont eu le même sort , l'un ce jour-là même, l'autre quinze jours après. Bien que la cupidité de quelques spéculateurs ait été la cause de ces deux dernières arrestations, les deux captifs ont été mis dans les mains du gouverneur de la province méridionale, qui ayant ordonné qu'on instruisit leur procès suivant les lois tyranniques et toujours en vigueur de Minh-Menh, a fini par les condamner à avoir la tête tranchée. Les tribunaux suprêmes, chargés d'examiner ces sortes de causes, n'ont pas encore donné leur avis sur celle-ci. Nous attendons avec anxiété qu'ils s'expliquent. Alors seulement nous pourrons savoir quelles sont

les idées qui dominent à la cour , à l'égard de la Religion chrétienne.

« A la même époque, dans la province de *Nghé* qui est voisine de la Cochinchine, M. Masson courait les plus grands dangers. Il a pu sauver sa personne; mais il ne lui a pas été donné de préserver de la destruction plusieurs petites églises qu'il avait fait construire.

« Peut-être, Messieurs, serez-vous tentés d'attribuer tous ces douloureux événements à la trop grande liberté que nous osons prendre. J'avoue que je n'oserais nous disculper entièrement; mais notre témérité ne trouve-t-elle pas quelque excuse dans notre triste position? *Nous voyons des enfants qui nous demandent du pain*; pourrions-nous refuser de le leur rompre? Ici les naturels se laissent tellement dominer par les sens, que si on les prive des ressources extérieures de la piété, il est grandement à craindre que leurs sentiments religieux ne soient bientôt remplacés par une froide indifférence. Il est rare d'en trouver parmi eux qui sachent réciter le chapelet autrement qu'en public. L'usage et aussi le génie de leur langue demandent que cette prière soit faite à haute voix et comme en chœur. Aussi dès que les poursuites nous laissent un peu de répit, nous nous voyons obligés d'indiquer des réunions plus ou moins nombreuses, afin de donner à leur piété un aliment qui lui est nécessaire. La ferveur avec laquelle ils se livrent à nos exercices, les soutient et les encourage; elle les porte à se croire plus en sûreté qu'ils ne le sont en effet.

« Un mot encore; il vous aidera à mieux comprendre le besoin que nos néophytes ont des moyens extérieurs pour soutenir leur dévotion. Chaque fois qu'ils font leur prière, ils aiment à placer devant eux quelques pieuses images. Pour les conserver plus longtemps, ils ont soin de les étendre sur une toile, puis ils les roulent autour

d'un roseau ; mais comme ils les déplient et replient sans cesse, elles ne sauraient avoir une grande durée, surtout si l'humidité les pénètre, ce qui arrive souvent, obligés qu'ils sont, en plus d'une rencontre, de les cacher entre les roseaux qui forment le toit de leurs pauvres habitations.

« Cependant, malgré les tristes événements dont je viens de placer le récit sous vos yeux, l'administration spirituelle de nos chrétientés n'aurait point été interrompue, si à cette même époque on n'eût pas fait courir le bruit que des navires français allaient apporter la guerre et détrôner Thieu-Tri. On vit aussitôt les espions se multiplier, surtout dans la province du midi ; de sorte que les prêtres indigènes eux-mêmes furent obligés de se tenir cachés. Depuis un mois ces bruits de guerre circulent infiniment moins, et comme les espions n'ont fait que des démarches inutiles, leurs recherches sont beaucoup moins actives.

« La confirmation de la sentence prononcée contre nos deux prêtres indigènes arrêtés dans le mois d'avril vient d'arriver. Les termes dans lesquels elle est conçue semblent prouver que la haine de la Religion chrétienne et de ses ministres est à peu près la même. Toutefois, en même temps que l'on approuve et confirme le jugement, l'exécution en est suspendue jusqu'à nouvel ordre, ce qui dans les tribunaux du Tong-King est considéré comme une diminution de peine. Faut-il voir dans cette mesure la preuve que la cour attache plus de prix au sang des chrétiens, ou bien devons-nous l'attribuer à des considérations politiques qui naissent de la crainte d'une guerre avec la France ? C'est là un problème dont le temps donnera la solution.

« Aujourd'hui comme toujours, nous nous recommandons à vos prières, etc.

« FR. DOMINIQUE MARTI,

Vic. provincial du Tong-King oriental. »

Les deux relations qui suivent sont du R. P. Marti dont on vient de lire les intéressantes lettres. Nous aurions désiré être à même de les publier plus tôt ; mais quoique anciennes de date, nous n'avons pas cru devoir en priver la piété de nos lecteurs , tout ce qui se rattache aux martyrs étant sacré pour eux.

Extrait d'une relation du R. P. Marti.

« Lorsqu'en 1838 parut le premier édit du roi Minh-Menh, qui ordonnait à tous les soldats de fouler la croix aux pieds, la province orientale avait un gouverneur dont toute l'étude était de ne molester personne. Aussi le petit nombre de soldats chrétiens qui se trouvaient sous ses ordres furent laissés en paix. Un second décret parut au mois d'octobre : un autre gouverneur plus timide avait remplacé le premier. Les soldats reçurent l'ordre de comparaître devant lui et de fouler aux pieds la croix. — Parmi ces soldats il s'en trouvait un nommé *Hoanh*. Sa loyauté et sa valeur lui avaient acquis une célébrité qui ne le cédait en rien à celle des trois soldats vénérables martyrs, dont on a déjà rapporté l'histoire (1). *Hoanh* refusa de commettre le crime qu'on lui demandait, et fut jeté en prison. Cependant le gouverneur, qui au fond était humain, ne voulait ni contraindre le confesseur par la violence, ni lui intenter un procès. Il craignait d'exciter la colère de Minh-Menh, en lui apprenant que dans sa province il se trouvait encore des chrétiens qui refusaient de se soumettre à ses prescriptions. Ne sachant à quoi se déterminer, il prit le parti de laisser cette affaire à l'un des grands mandarins de la province qui se chargea de faire apostasier le vaillant *Hoanh*. Mais la ruse et les tourments furent

(1) Voir tom. XII, n° 73, p. 543.

inutilement employés; le confesseur opposa une invincible patience et persévéra dans sa foi.

« Au mois de mars 1840 arriva un autre gouverneur. Pensant que la constance du soldat tenait au peu de rigueur qui avait été déployé contre lui, il résolut de le vaincre à force de tourments : par ses ordres, Hoanh resta cinq jours privé de toute nourriture; puis il le fit comparaître à son tribunal, espérant que le courage du généreux chrétien serait abattu par suite de la faiblesse de son corps exténué; mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur. Alors changeant de conduite, il essaya la séduction des promesses; puis il revint aux menaces. Tout fut inutile : l'invincible soldat de Jésus-Christ se contenta de lui répondre : « Je suis prêt à souffrir tous les tourments et la mort même plutôt que d'exécuter vos ordres, en profanant l'image de mon Dieu. Jamais je ne foulerai aux pieds la croix; mais je ne ferai un tel outrage à mon Seigneur. — Quel seigneur? dit le mandarin en colère. Insensé, ne vois-tu pas qu'il n'y a là qu'un morceau de bronze? » — « Du bronze? oui, grand mandarin, je le sais; mais parce que le bronze a servi à fabriquer cette image, en est-elle moins celle de mon Seigneur? C'est donc avec raison que je la vénère, sans faire attention à la matière dont elle est faite. »

« Alors le gouverneur ordonna à ses satellites d'attacher le confesseur par les pouces avec de petites cordes, puis de le tirer avec toute la violence possible, et, pendant qu'il serait étendu en croix, de le frapper sur les jambes et sur les bras avec des nerfs de bœuf armés de fer aux extrémités, ne cessant de le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût mis les pieds sur un crucifix qu'on avait jeté devant lui.

« Pendant une torture si horrible, l'invincible soldat restait immobile, ferme comme un rocher contre lequel

vient se briser la tempête. Sa bouche ne proférait pas une plainte; mais ses yeux s'élevaient vers le ciel, d'où lui descendait le secours à l'aide duquel il supporta une grêle de coups qui bientôt l'eurent couvert de sang et entièrement défiguré. A la fin, le gouverneur, stupéfait, ordonna aux bourreaux de s'arrêter. Assez, dit-il; qu'on le reporte en prison; ce n'est pas un homme, c'est un monstre. — Depuis ce jour il n'osa plus le faire comparaître à son tribunal; il se contenta de le condamner à mort.

« On a su qu'un catéchiste, qui était allé le visiter dans sa prison pour le consoler et l'encourager, l'avait trouvé plein de courage et d'allégresse. C'est ainsi que le Seigneur se plaît à répandre les grâces les plus précieuses et les dons les plus abondants sur ceux qui souffrent pour son saint nom. On a su aussi que, dans cette même prison, se trouvait un mauvais chrétien jeté pour vol dans les fers. Celui-ci, venant à comparer ses tourments à ceux du martyr, fut tellement frappé en voyant combien les causes de leurs souffrances se ressemblaient peu, et avec quelle résignation l'intrépide soldat supportait des douleurs plus violentes que celles qui excitaient ses murmures, qu'il se prit à détester ses péchés avec une douleur sincère. En témoignage de son repentir, il aimait à rendre les services les plus humbles au généreux confesseur, et on le voyait employer une grande partie des jours et des nuits à réciter avec lui des prières. Que deviendra cet invincible soldat? On l'ignore. On dit que le roi a commué sa sentence de mort en une condamnation à l'exil; toutefois, on ne sait encore rien de positif.

Autre relation du même Père.

« Au moment où le père Joseph Hien était jeté en prison, les mandarins s'étaient également emparés d'un jeune homme de 18 ans, appelé Dominique *Dou*. Il s'enfuyait du lieu où le Missionnaire avait été découvert,

quand il fut rencontré par des soldats qui lui dirent : Es-tu chrétien ? — Et pourquoi ne le serais-je pas ? répondit-il. — Alors ils lui ordonnèrent de fouler la croix aux pieds. Mais lui de répondre hautement : Je n'en ferai rien. On le mena donc au gouverneur qui voulut l'interroger à son tour ; même question , même réponse.

« Le gouverneur, voyant l'intrépidité de Dominique , composa son visage , et , prenant un air de compassion, mêlé de douceur , comme s'il eût plaint l'aveuglement de son prisonnier : « Mon fils, lui dit-il, tu ne peux « demeurer chrétien. Abandonne la religion de Jésus ; « c'est une religion fausse , marche sur la croix. » Mais le valeureux confesseur répondit aussitôt : « Non, « mandarin, la Religion de Jésus-Christ n'est pas fausse ; « tous nous devrions la suivre. Je la suis donc et la « suivrai jusqu'à la mort. Le mandarin peut me tuer ; « mais jamais je ne foulerai aux pieds la croix. » Le gouverneur, irrité de cette réponse , ordonna de le lier aux chevilles , et de commencer à le frapper. Les bourreaux eurent bientôt sillonné de plaies ce tendre corps ; mais l'intrépide jeune homme opposait à tant de barbarie son invincible patience, et ne cessait de confesser la foi.

« Ce supplice fut répété avec la même cruauté pendant plusieurs jours consécutifs, mais toujours supporté avec une constance qui ne se démentit jamais.

« La dernière fois le tyran fit lier le confesseur par les mains à une poutre ; puis , ayant ordonné qu'on le suspendit en l'air, il dit : Frappez-le jusqu'à ce qu'enfin il se détermine à obéir. L'ordre fut exécuté avec tant de barbarie que tous les assistants étaient saisis d'horreur , en voyant les chairs du jeune Dominique voler en lambeaux ; mais lui , d'un visage serein et plus résigné que jamais , invitait les bourreaux à frapper plus fort. Le mandarin,

confus, fit cesser enfin cette boucherie, mais donna des ordres pour qu'on laissât le confesseur plusieurs jours sans nourriture. Puis, il le fit exposer, la cangue au cou, à la porte de la ville, fortement lié, et dans une situation pénible, qui, à elle seule, était un tourment continuel. Dominique supporta toutes ces tortures avec patience et courage. Enfin, le gouverneur ordonna qu'on le trainât de force sur la croix ; mais le confesseur criait qu'on lui faisait violence, qu'il était chrétien et ne cesserait de l'être jusqu'à la mort, que le mandarin pouvait le tuer, que jamais il ne lui ferait abandonner une religion dans laquelle il voulait vivre et mourir.

« Le mandarin déconcerté, et ne voulant d'ailleurs ni faire mourir Dominique, ni envoyer un rapport au roi, appela les chefs du village d'où était le confesseur, ainsi que quelques membres de sa famille ; puis, le remettant entre leurs mains : « Emmenez-le avec vous, dit-il, et » prenez soin de l'instruire, afin qu'il abandonne la religion de Jésus-Christ. » Mais l'invincible jeune homme se hâta de répondre : « Que les chefs de mon village fassent de moi tout ce qu'ils voudront, jamais je n'abandonnerai la Religion véritable. » — « Quoi donc, » s'écria le gouverneur qui ne pouvait plus retenir sa colère, je suis le grand mandarin ; tous m'obéissent, et ce mauvais sujet ne m'obéira pas !!..... Malheureux, si je ne te mets pas à mort, c'est que je ne veux pas que les chrétiens te regardent comme un saint ; mais souviens-toi que je ne te laisse pas en paix. Je te rappellerai, et je te ferai souffrir de tels tourments qu'à la fin tu t'estimeras heureux de fouler aux pieds la croix. »

« Jusqu'ici cependant le barbare mandarin n'a pas mis à exécution ses menaces ; mais le jeune Dominique espère et désire avoir le bonheur de mourir pour Jésus-Christ.

NOUVELLES, MANDEMENTS, DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Nos Associés apprendront avec joie que le navire qui quittait Anvers au commencement de mai 1844, emportant MM. Charrier et Galy, est arrivé à Macao. Dans une lettre adressée de cette ville à son cousin M. Bernelin, curé de Montromand (Rhône) sous la date du 30 novembre, le premier de ces deux illustres confesseurs de la foi dit avec ce ton de calme et d'intrépidité que nous avons si souvent admiré en lui :

« Je suis arrivé en Chine bien portant et après une navigation de cinq
 « mois et quatre jours, sans compter dix-huit jours de relâche à Syncapour.
 « Notre traversée a été assez longue pour nous faire goûter de tous les
 « temps et respirer tous les vents. Une tempête des plus furieuses a
 « failli nous engloutir dans les mers de la Chine. Pendant douze heures
 « elle nous a tenus entre la vie et la mort. Tout le monde priait,
 « Grâce à Dieu, aucune avarie au navire. Nous avons salué *l'Empire*
 « *Céleste*, et mouillé à Macao le 24 octobre, six jours après le mauvais
 « temps.

« Mon séjour dans cette ville ne sera pas très-long. Je dois partir
 « demain par une Somme chinoise qui me conduira jusqu'aux frontières
 « de la Chine et du Tong-King. Là, je tâcherai d'en trouver une autre
 « pour aller plus loin. La persécution au Tong-King est dans le même
 « état qu'au moment de notre délivrance. Le roi fait toujours scrupuleu-
 « sement exécuter les ordonnances de son père. Les mandarins continuent
 « à faire la chasse; cependant, dans ces trois dernières années, ils n'ont
 « pu saisir aucun Européen. Les païens se convertissent en foule, et tous
 « les ouvriers apostoliques travaillent selon la mesure de leurs forces.

« Les divers objets que j'emportai d'Europe sont arrivés ici avec moi:
 « je les envoie au Tong-King par trois voies différentes, afin que si une
 « partie vient à se perdre, l'autre soit sauvée.

« Je ne prends avec moi que le strict nécessaire. Encore me faudra-
 « t-il, une fois arrivé aux frontières de la Chine, laisser pour quelque
 « temps mon petit bagage. Heureux si je puis me faire accompagner de
 « mon bréviaire! Heureux encore si je puis moi-même me tirer d'af-
 « faire, en faisant ainsi la contrebande... »

Nous n'avons point de nouvelles au sujet de MM. Miche, Duclos et Berneux.

Une lettre du R. P. Gérard, préfet apostolique de la Mission des Mineurs réformés à Constantinople, nous annonce l'heureuse fondation d'un établissement religieux dans l'île de Mételin (ancienne Lesbos).

Cette île, autrefois pourvue de toutes les ressources spirituelles, se trouvait depuis de longues années sans église et sans prêtre qui y résidât. Depuis le mois d'août 1844, elle se voit dotée d'une chapelle et d'un établissement confiés aux soins des Mineurs réformés. Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, a bien voulu se rendre en personne à Mételin pour inaugurer cette chapelle qui est dédiée à la Mère de Dieu. M. le baron de Bourqueney, ambassadeur de France à Constantinople, et M. Barthélemy Geymut, consul de Sardaigne à Smyrne, ont employé leur crédit et leur zèle à aplanir toutes les difficultés qui s'opposaient à cette utile fondation.

Nous avons la douleur d'annoncer à nos Associés la mort de deux Evêques missionnaires ; ce sont : Mgr Mac-Donnell, évêque d'Olympe et vicaire apostolique des Antilles anglaises, décédé le 26 octobre 1844 ; et Mgr François-Xavier de Ste-Anne, archevêque de Sarde et vicaire apostolique du Malabar, décédé le 7 décembre 1844, après un ministère apostolique de plus de 44 ans.

Le R. P. de Smet, ainsi que les prêtres et religieuses qui l'accompagnaient, sont arrivés à la Colombie au commencement du mois d'août dernier.

Plusieurs religieux appartenant à l'ordre des Mineurs de l'Observance sont partis pour diverses Missions, savoir : pour l'Egypte inférieure, le P. Antoine d'Orsogna de la province de St-Bernard ; — pour le Chan-Si (Chine) le P. Barthélemy Sandrini, de la province de Toscane, et le P. Benoit Dominique, Espagnol ; — pour la Chiné, le P. Pierre de Lucques ; — pour l'Albanie, le P. Diego de Turin, et le P. Henri de Nocera.

Quatre religieuses de St-Joseph, de l'Apparition, parties il y a quelques mois avec le R. M. Brunoni, missionnaire apostolique de la Propagande, sont arrivées à Larnaca, île de Chypre, où elles s'occupent de l'instruction des personnes de leur sexe et du soin des malades.

Notre Œuvre continue à recueillir les bénédictions de l'épiscopat : Mgr Brown, évêque d'Apollonie et vicaire apostolique du pays de Galles, et Mgr l'Evêque de Namur, viennent de la recommander, le premier, dans son mandement du carême ; le second, dans une lettre circulaire adressée aux doyens et curés de son diocèse.

MISSIONS

DE LA TARTARIE MONGOLE.

*Lettre de M. Huc , missionnaire lazarisite en Mongolie ,
à M. Donatien Huc , avocat à Toulouse.*

Tartarie Mongole , Vallée des *Eaux-Noires* ,
le 8 janvier 1844.

« MON CHER FRÈRE ,

« J'ai reçu avec un indicible plaisir cette lettre intéressante , où tu as bien voulu me faire un petit compte-rendu de ce qui se passait en France. Quoique ce tableau tracé à grands traits m'ait paru un peu sombre , il a néanmoins captivé longtemps mon attention : quand on peut jeter un coup d'œil sur son pays , sous quelque couleur qu'il apparaisse , il est toujours beau à voir.....

« Puisque tu as eu la complaisance de me faire un croquis de l'état actuel de la France , il faut bien qu'en

retour je te parle un peu de ma nouvelle patrie, de la Tartarie Mongole.

« Oh! la Tartarie! S'il existe au monde un pays neuf, un pays inconnu, un pays qui ne ressemble en rien aux autres contrées, c'est sans contredit celui que j'habite. Les Européens vont partout, excepté en Tartarie. L'Amérique est depuis longtemps *européanisée*; les Indes le seront bientôt; les choses de la Chine, grâce à l'échauffourée des Anglais, finiront par vous devenir familières. Vos navires européens sillonnent les mers dans tous les sens.

Il n'est peut-être pas une île, pas un rocher dans l'océan, qu'on n'ait reconnu et analysé. Dernièrement enfin, M. Durville, à force d'énergie, n'a-t-il pas fait l'impossible? N'est-il pas allé voir ce qui se passait parmi les glaces du pôle? Mais qui songe à la Tartarie? A part quelques Missionnaires français qui depuis peu y ont planté leur tente, et qui cherchent à y semer le grain évangélique, personne ne vient explorer ses déserts.

« Et il ne faut pas dire que la Tartarie est si peu de chose qu'elle n'en vaud pas la peine. Jette plutôt un coup d'œil sur la mappemonde, et considère l'espace qu'elle y occupe. La Chine, si vaste d'ailleurs, n'est presque rien comparée à nos régions de l'Asie centrale. De plus, la Tartarie a un aspect tout différent des autres pays. En Europe, par exemple, ce sont des villes, des villages, des moissons d'une variété prodigieuse, qui recouvrant le sol. Ailleurs où la civilisation n'a pas encore pénétré, on rencontre des forêts immenses, avec un luxe inouï de végétation. Dans les pays autrefois florissants et maintenant humiliés jusqu'à la servitude, ce sont des peuples étrangers qui ont pris la place des nations éteintes, et qui, moitié civilisés, moitié barbares, passent leur vie parmi des ruines et des décombres qui attes-

tent la splendeur des temps anciens. En Tartarie, rien de tout cela : ce sont de vastes prairies et des solitudes immenses. Dans chaque royaume on rencontre seulement une ville, ou plutôt une modeste habitation où le roi fait sa résidence. Les populations vivent sous les tentes sans jamais avoir de poste fixe. Elles campent tantôt ici et tantôt là, prenant pour règle de leurs migrations successives la variation des saisons et la bonté des pâturages.

« Aujourd'hui, voilà une vaste étendue de terrain qui offre l'aspect le plus vivant et le plus animé. Sur le fond vert de la prairie on voit s'élever des tentes de diverses grandeurs; tout à l'entour, dans les gorges des montagnes, sur le versant des collines, aussi loin que la vue peut s'étendre vers l'horizon, l'œil ne découvre que des troupeaux immenses de bœufs, de chameaux et de chevaux; dans la plaine, ces grands troupeaux ne se font distinguer que par leurs ondulations; on dirait la mer qui moutonne et qui commence à grossir. Cependant ce tableau est sans cesse sillonné par des Tartares à cheval, qui, armés d'une longue perche, galoppent de côté et d'autre pour réunir à la masse du troupeau les animaux qui s'en sont écartés. A l'endroit où sont les tentes, ce sont les enfants qui folâtaient et badinent, les matrones qui font cuire le lait, ou vont puiser de l'eau à la citerne qu'on a creusée la veille. Toutefois le lendemain ce paysage, aujourd'hui si pittoresque et si vivant, n'est plus qu'une vaste solitude. Hommes, troupeaux, habitations, tout a disparu : une fumée noire et épaisse qui s'élève çà et là de quelque foyer mal éteint, le croassement des oiseaux de proie qui se disputent des débris de chameau abandonné, voilà les seuls indices qui annoncent que le nomade Mongou a, la veille, passé par là. Et si tu me

demandes pour quelle raison ces Tartares ont si brusquement abandonné ce poste, je te répondrai : Leurs troupeaux avaient dévoré toute l'herbe qui couvrait cette plaine ; ils les ont donc poussés devant eux, et ils ont été chercher plus loin, n'importe où, de nouveaux et plus frais pâturages. Ces grandes caravanes s'en vont ainsi à travers le désert sans dessein formé ; elles dorment où la nuit les surprend ; et quand ces pasteurs ont rencontré un endroit à leur fantaisie, ils y dressent leur tente.

« La Tartarie offre en général un aspect sauvage et profondément mélancolique. Il n'est rien qui y réveille le souvenir de l'agriculture et de l'industrie ; les pagodes et les lamaseries ou couvents de religieux idolâtres sont les seuls monuments qu'on rencontre. Les Tartares y attachent une grande importance. La religion est tout pour eux. Le reste est à leurs yeux vain, fugitif et indigne d'occuper leurs pensées. Aussi, tout ce qui ressent la richesse et l'opulence, tout ce qui porte l'empreinte des arts, se trouve concentré dans les pagodes. Par la même raison, tout ce qui se rattache de loin ou de près aux sciences et aux lettres ne dépasse pas l'enceinte des lamaseries.

« Il ne serait pas étonnant, mon cher Donatien, que tout ce *Tartarisme* fût peu conforme à tes goûts et à tes habitudes d'avocat. Peut-être que ces gardiens de troupeaux sont à tes yeux des personnages fort bizarres, des excentriques, comme disent les Anglais. Mais je dois l'avouer que, pour mon compte, je les trouve intéressants au dernier point ; je soupire après le moment où il me sera donné d'aller vivre parmi eux, et j'espère que ces peuples naturellement religieux, quand ils connaîtront la vérité chrétienne, renonceront sans peine aux erreurs du bouddisme.

« Quoique je me sois avancé à près de deux cents lieues vers le nord de la Tartarie, je ne passe pourtant pas habituellement mes jours parmi les Mongous. C'est encore avec les Chinois que j'ai plus ou moins affaire. Dans la vaste patrie de ces derniers il y a un si grand encombrement d'hommes, que le trop plein de la population se déverse partout aux environs, dans les pays voisins. Ainsi, les Chinois du nord de l'Empire s'infiltrèrent peu à peu dans la Mongolie, où ils achètent des rois Tartares la permission de défricher quelques arpents de terre dans les gorges des montagnes. La vallée des *Eaux-Noires*, où je demeure actuellement, est cultivée par des Chinois chrétiens. Le temps que me laisse l'exercice du saint ministère, je le consacre exclusivement à l'étude des langues Mandchou et Mongole. Cependant il n'est personne qui ne sache que ce n'est pas avec des livres et des dictionnaires qu'on apprend à bien parler une langue. C'est pour cette raison que dernièrement j'allai faire une visite à une famille Tartare, qui n'est guère éloignée d'ici que d'une journée de chemin. Je vais te raconter ce voyage un peu en détail; les petits incidents, qui pourront s'y rencontrer, te mettront peut-être mieux au courant des mœurs locales, qu'un exposé sec, brusque et rapide.

« J'avais besoin, pour me conduire chez ces Tartares, d'un homme qui connût la route. Un brave chrétien se présenta. Dans sa famille le désœuvrement était son unique occupation, de plus il aimait à chevaucher. C'était bien l'homme qu'il me fallait; il me convenait d'autant mieux qu'ayant eu autrefois quelques relations avec la famille où j'avais dessein d'aller, il pouvait en quelque façon me servir d'introducteur.

« Le jour que nous avons fixé pour cette expédition étant arrivé, nous fîmes de grand matin nos petits prépa-

ratifs de voyage. J'insérai une écritoire et quelques livres dans le sac qui contenait ma couverture et mon matelas. Mon conducteur, de son côté, se chargea de faire la provision nécessaire de tabac à fumer et d'eau-de-vie, ou pour mieux dire d'un violent alcool que l'on retire, par le moyen de la distillation, de certaines céréales que produit le pays. Quand les chrétiens m'eurent solennellement souhaité bon voyage, je m'installai de mon mieux sur un petit mulet proportionné à ma taille; et mon guide, après avoir escaladé les flancs escarpés d'un grand et maigre cheval, alla s'asseoir au-dessus des bagages.

« La route que nous suivîmes est vraiment difficile à décrire. Ce sont des ravins qu'il faut traverser, des rochers, des montagnes qu'il faut gravir et descendre, des flaques d'eau, des lagunes qu'on doit passer sur la glace. Sans cesse on est obligé de faire de longs circuits pour éviter des précipices ou pour tourner des hauteurs inaccessibles; en un mot, on s'en va en zig-zag, choisissant devant soi les endroits qui offrent le moins de difficultés. Après avoir fait cinq lieues, allant toujours de cette façon par monts et vaux, mon conducteur me dit : « Nous allons nous arrêter là-bas pour dîner... » et du manche de son fouet il m'indiquait quelques maisonnettes de terre, habitées par des cultivateurs chinois. — « Plus
« loin, ajouta-t-il, ce sont les prairies; les hommes n'y
« habitent pas. » Je ne demandais pas mieux que de faire une petite halte; il était près de midi, et j'avais quelque raison de soupçonner que mon estomac ne se refuserait pas à prendre quelque nourriture.

« Arrivés à ce hameau, il ne fut pas nécessaire de délibérer sur le choix de l'auberge. Nous nous estimâmes fort heureux de rencontrer à notre disposition une sombre et sale grange. Nous nous y introduisîmes après avoir

attaché nos animaux à une perche fichée en terre, devant la porte. Les gens de l'endroit, jeunes et vieux, ne tardèrent pas de venir nous rendre visite dès qu'ils nous aperçurent. — « D'où es-tu? Où vas-tu? Quel est ton nom illustre? » Voilà les questions obligées et indispensables que l'on s'adresse. Bientôt chacun allume sa pipe; et si en pareille circonstance le pauvre voyageur n'a pas eu soin de préparer quelques provisions, après avoir fumé sa pipe, il est obligé de se remettre en route, car il est censé avoir diné. Mon conducteur avait prévu le cas; il tira de son havre-sac une bonne tranche de mouton rôti; on nous apporta un peu de sel sur un fragment de porcelaine, et dans un clin d'œil le repas fut fini. Après dîner, il est convenable de prendre le thé; c'est l'étiquette des gens comme il faut. Nous demandâmes donc aux Chinois qui nous entouraient s'ils n'auraient pas une théière à nous prêter. Ils se mirent à rire, et nous montrant leurs habits déchirés : « Est-ce que nous pouvons encore boire du thé, nous autres? dirent-ils. » Cependant un homme de bonne volonté sortit et rentra un instant après, apportant de l'eau bouillante dans un large et profond récipient. Je détachai bien vite de ma ceinture le sac à thé; je jetai une poignée de feuilles dans cette eau, et mon compagnon de voyage et moi, armés chacun d'une écuelle, nous nous mîmes à puiser dans cette théière peu élégante, il est vrai, mais proportionnée aux circonstances. Nous invitâmes la société à suivre notre exemple, et bientôt chacun arriva à la ronde puiser dans le baquet une tasse d'eau bouillante. Quand tout le monde se fut bien régalé, nous fumâmes encore une pipe, et nous reprîmes notre route avec un nouveau courage.

« Après avoir gravi une montagne assez escarpée,

nous nous trouvâmes sur le *Man-tien-dze*. On appelle ainsi un immense plateau qui s'élève au-dessus du niveau ordinaire du sol. Le *Man-tien-dze*, sur lequel nous venions de monter, a peut-être plus de cent lieues de circonférence. Là-dessus point d'habitation, point de terre cultivée, pas un seul arbre; ce n'est qu'une seule prairie qui s'étend en vaste et incommensurable plaine; c'est comme un océan de verdure qui n'a pas de limites.

« Les voyageurs courent grand risque de s'égarer sur le *Man-tien-dze*; car il est entrecoupé et sillonné par mille sentiers qui se ressemblent tous, et qui tous ont une direction différente. Si on a la maladresse de perdre celui qui seul peut vous conduire au but de votre voyage, et si pour comble de malheur le temps vient à s'obscurcir, et qu'on ne puisse se guider d'après la marche du soleil, on se trouve alors exposé à de grands dangers : on est comme un capitaine de navire qui aurait perdu, dans un coup de vent, son gouvernail, sa boussole, sa carte marine et tous ses instruments nautiques. Si c'est pendant l'hiver, on est perdu sans ressource; car sur ce terrain élevé le froid est des plus terribles. Quand le vent souffle avec violence, il n'est pas rare d'entendre dire que chevaux et cavaliers ont été gelés en traversant ce fatal labyrinthe. Malheur donc au pauvre voyageur qui s'égaré sur le *Man-tien-dze*!

« Or, nous nous égarâmes... et le soleil venait de se coucher, et nous étions vers la fin du mois de novembre! Je regardais mon conducteur qui avait l'air tout ébahi, et qui tournait la tête de côté et d'autre, comme un homme qui cherche et qui ne trouve pas. « Eh bien! lui dis-je, « est-ce que par hasard nous aurions perdu la route? — « Hélas! me dit-il, dans mon cœur il s'élève des doutes... « Depuis le temps que nous sommes en chemin, nous de-

« vrions être déjà descendus du plateau, nous devrions
 « nous trouver dans la vallée des *Mûriers*... Rebroussons
 « chemin, rebroussons chemin, s'écria-t-il avec énergie ;
 « à cette heure, *cette affaire devient blanche et luisante*
 « (c'est-à-dire, je comprends cette affaire) ; nous aurions
 « dû prendre le sentier que nous avons rencontré à
 « gauche. »

« Nous virons donc de bord et nous entrons dans ce
 sentier d'espérance, qui nous conduisit, en effet, sur les
 bords du *Man-tien-dze*. Déjà, du haut de mon petit mulet,
 je découvrais là-bas, loin dans l'enfoncement, des champs
 cultivés, et mon cœur s'épanouissait insensiblement. —
 « *Est-ce que cela peut encore passer ?* grommela mon
 « conducteur entre ses dents. Aujourd'hui, vraiment,
 « je ne suis que *mastic et colle* (je suis stupide) ! Voilà
 « que cette vallée n'est pas la vallée des *Mûriers* ! »

« Il ne fallut pas délibérer longtemps ; nous descen-
 dîmes de cheval. La nuit commençant à se faire, il était
 prudent de nous réfugier dans cette vallée, où nous pou-
 vions espérer de trouver quelque habitation, puisque nous
 apercevions des champs en culture. Cela valait infiniment
 mieux que de s'exposer à bivouaquer la nuit entière sur ce
 malencontreux *Man-tien-dze*.

« Cependant je ne pouvais considérer sans effroi cette
 descente ; longue et ardue, qui conduisait à la gorge où
 nous comptions trouver quelques renseignements. J'étais
 travaillé d'une soif dévorante, et je ne me sentais pas grandes
 forces aux jambes pour me soutenir sur le versant de cette
 montagne escarpée. — « Allons, il n'y a pas d'autre
 « moyen, disait mon homme à mastic et à colle, il faut
 « dégringoler par ici. — C'est vrai, mais je suis brisé ;
 « je meurs de soif. — Ah ! nous avons une outre toute
 « pleine ; buvons un coup d'eau-de-vie. — A la bonne

« heure, lui dis-je en riant, quoique tu te sois fourvoyé, tu sais encore donner un bon conseil... » En disant cela, je m'emparai de l'outre que j'appliquai promptement à mes lèvres. J'étais si altéré que je ne m'apercevais ni du goût ni de la force d'un si violent breuvage. J'en bus à longs traits; il me semblait que j'étais à une source d'eau fraîche et délicieuse. Je me sentis à l'instant plein de vigueur. Nous tirâmes donc nos montures par la bride, et tantôt assis, tantôt debout, tantôt nous roulant et nous culbutant, nous nous trouvâmes enfin au bas.

« Il était nuit close. Nous remarquâmes dans un enfoncement, au pied d'une colline, une lueur vers laquelle nous nous dirigeâmes comme par instinct et sans nous rien dire. C'était la cabane d'un berger. Nous approchâmes vers la fenêtre, et à travers les crevasses du papier qui, dans ces pays-ci, tient lieu de carreaux de vitre, nous vîmes un Chinois, accroupi à côté de quelques tisons, et fumant tranquillement sa pipe. « Holà ! mon vieux frère aîné, sommes-nous dans le chemin de la vallée des *Mûriers* ? » A l'instant cet homme fut à côté de nous. — « *Est-ce que cela peut encore passer ?* dit-il.... » vous vous êtes égarés sur le *Man-tien-dze*, n'est-ce pas ? » La vallée des *Mûriers* est au détour de cette gorge; il y a encore une lieue, et plus; la route est bonne. » Ces paroles du vieux frère aîné nous rassurèrent. Après l'avoir remercié et lui avoir souhaité du bonheur, nous montâmes à cheval. Nous chevauchâmes encore pendant une heure dans l'obscurité, et nous arrivâmes enfin, sans nouvel encombre, à la demeure des Tartares Mongous.

« Nous fûmes accueillis avec une expansion et une cordialité au delà de toute expression. « Voilà Takoura, le chef de famille, » me dit mon conducteur, en me montrant un homme de taille moyenne, mais d'une mai-

greur effrayante. Après nous être fait mutuellement la révérence, le vieux Takoura nous invita à nous asseoir. Il eut la bonhomie de me prendre pour un homme de quelque importance, et en conséquence il me fit mettre à la place d'honneur, c'est-à-dire au côté opposé à la porte d'entrée. Je me laissai faire, et bientôt tout le monde s'assit en rond, et à la façon des tailleurs, autour du brasier qui répandait encore plus de fumée que de chaleur.

« Après nous être offert les uns aux autres la petite fiole de tabac à priser, après avoir allumé nos pipes et en avoir fait mutuellement l'échange, le vieux Tartare m'adressa la parole. — « Tu n'es pas Chinois, me dit-il, tu es Tartare Mandchou; je comprends cela à la frange qui est au-dessus de ton bonnet; quel est ton noble royaume? — Je suis du royaume de France. — Ah! ah! du royaume de France? c'est bien... Et quelle est ta ville illustre? — Je suis de la ville de Toulouse. — Ah! ah! tu es de la ville de Toulouse... c'est bien, c'est bien. — Sans doute, lui dis-je, tu as été à la ville de Toulouse; il s'y fait un grand commerce. — Non, me répondit-il; j'ai été seulement une fois à Moukden; mais je ne suis pas arrivé à la ville de Toulouse. »

« Il n'est pas nécessaire de dire que les Tartares Mongous ne sont pas très-forts en géographie. Les bons gens s'imaginèrent, sans scrupule, que le royaume de France, la ville de Toulouse, tout cela était renfermé dans la Mandchourie. Cette croyance ne me paraissant nullement dangereuse, je la leur ai laissé tranquillement professer, en vertu de la liberté des opinions proclamée par la Charte de 1830.

« Quand on se fut paisiblement orienté de part et d'autre, voilà que la conversation s'engagea rapide et animée, comme au plus fort d'une querelle. — « Mais

« enfin , criait de toutes ses forces le chef de famille , d'ici
 « à la vallée des *Eaux-Noires* il n'y a pas loin ; com-
 « ment pouvez-vous arriver si tard ? *Est-ce que cela peut*
 « *encore passer ?* — Ah ! c'est difficile à dire , c'est diffi-
 « cile à dire , répondait sur le même ton mon conducteur ,
 « *cela ne peut pas passer ;* tiens , vois-tu , nous nous
 « sommes égarés sur le *Man-tien-dze*. — Comment , tu
 « ne connais pas encore le *Man-tien-dze*, toi ? Tu fais si
 « souvent le trajet , et tu peux t'égarer encore ? En vé-
 « rité , *cela ne peut pas passer...* N'est-ce pas que tu es
 « bien fatigué ? me disait-il en me frappant sur l'épaule.
 « — Suffisamment fatigué ; mais n'en parlons plus , me
 « voici arrivé chez toi , tout est bien. — Tiens , regarde ,
 « ajoutait-il en poussant mon conducteur avec le bout de
 « sa pipe , regarde ; toi , tu t'égares sur le *Man-tien-dze* en
 « plein jour ; moi , je puis voyager par une nuit obscure ,
 « je ne perdrai jamais la route. » Et puis c'étaient des
 éclats de rire , des soupirs et des condoléances à n'en pas
 finir.

« On avait posé sur le brasier une cruche en fer ,
 pleine de thé au lait. Pendant que la compagnie raison-
 nait à tue-tête sur les routes du *Man-tien-dze*, je buvais
 sans discontinuer de ce thé au lait à grandes rasades.
 Bientôt on apporta les petites herbes salées et l'eau-de-
 vie. C'est le prélude obligé des repas chinois et tartares.
 On se grise avant le repas ; c'est absolument l'opposé de
 la méthode anglaise. Le chef de famille prit mon petit
 verre , le remplit et me l'offrit cérémonieusement en le
 soutenant des deux mains. Je l'acceptai de la même ma-
 nière , et quand tous les verres furent remplis , Takoura
 prit le sien , et faisant à la ronde une petite inclination de
 tête , il nous invita à boire. « Mais ton vin est froid , me
 dit l'amphitryon , je vais te le changer. » Il le versa dans

la petite urne à vin qui fumait sur les charbons, et me remplit de nouveau le verre. En Chine et en Tartarie, il n'est pas d'usage de boire froid. L'eau-de-vie même, ou plutôt ce virulent esprit de vin, on nous le sert tout chaud et tout fumant.

« Ce soir-là je n'étais guère d'humeur de boire de l'eau-de-vie bouillante; je sentais comme un incendie dans mes entrailles. « Si tu as de l'eau froide, dis-je à » Takoura, pour le moment, c'est tout ce que je désire. » Je n'avais pas encore achevé d'émettre cette hasardeuse proposition, que de toutes parts on me tira des arguments à bout portant, pour me prouver qu'il n'était ni bon ni prudent de boire de l'eau froide. Mais un jeune lama de huit à neuf ans, arrivant fort heureusement avec une grande tasse d'eau fraîche, coupa court à cette altercation. Je m'emparai de la tasse; je demandai à mon argumentateur s'il en voulait boire la moitié, et pendant qu'il riait de toutes ses forces, j'avalai d'un seul trait cette eau délicieuse. Je rendis la tasse au petit lama, en lui recommandant de la remplir de nouveau. « C'est une « affaire finie, dit alors Takoura, puisque absolument tu « ne veux pas boire du vin, qu'on serve le souper. »

« Pendant que Macheke, fils aîné de la famille, enlevait les petits verres et l'eau-de-vie, Tsanmiaud, son frère, autre lama de vingt-un ans, apporta un grand plat où s'élevait en pyramide un hachis de viandes de mouton. A l'aide de mes deux bâtonnets, j'en saisis quelques morceaux, puis rejoignant les bâtonnets et les élevant horizontalement à la hauteur du front : « Mangez lentement, « dis-je aux convives; pour moi, j'ai fait. » Et comme je m'aperçus que le bon Takoura allait encore batailler, je m'empressai d'ajouter : « Tiens, écoute mes paroles et « ne va pas me quereller. Nous sommes bons amis, n'est-

« ce pas ? Tu le sais , dans ta famille , c'est comme si
 « j'étais chez moi ; pour le moment , je suis trop fatigué ;
 « mais ne crains pas , demain nous reparlerons de tout
 « cela. » Pendant que le Tartare répétait en branlant la
 tête : « *Cela ne peut pas passer* , » je me levai et j'allai
 m'étendre à l'endroit qu'on m'avait assigné pour passer
 la nuit. Je m'y enveloppai de ma couverture , et bientôt
 je m'endormis d'un sommeil de plomb.

« Le lendemain , j'eus lieu de m'apercevoir que pen-
 dant mon sommeil mon conducteur n'avait pas perdu son
 temps. Il ne s'était pas fait faute de boire quelques verres
 d'eau-de-vie , et cela l'avait rendu disert outre mesure. Il
 avait fourré dans la tête de nos Mongous , candides et in-
 génus , que j'étais un homme extraordinaire , d'une science
 à faire trembler les plus fameux lamas. Il leur avait an-
 noncé quel était le but de mon voyage : je savais à peu
 près , assurait-il , les langues des dix mille royaumes qui
 sont sous le ciel ; je désirais encore apprendre la langue
 mongole , et c'est pour cela que j'avais dessein d'habiter ,
 pendant quelques jours , chez les Tartares. Ainsi , je dus
 à la magnifique amplification de mon conducteur tous les
 témoignages d'honneur , de respect et d'affection , dont je
 fus entouré dans cette famille.

« — Docteur , me dit Takoura , puisque tu as le des-
 « sein d'apprendre les paroles mongoles , tu as très-bien
 « fait de venir ici ; le lama Tsanmiaud a beaucoup de
 « capacité , dans peu de temps il t'aura enseigné tous les
 « mots. Quand tu sauras exprimer les choses essentielles ,
 « nous ne parlerons plus chinois. » J'acceptai de bon cœur
 cette invitation , et comme mon conducteur ne m'était plus
 nécessaire , il s'en retourna le jour même dans sa famille.

« Quand nous eûmes pris le repas du matin , après
 avoir prouvé à ces Tartares , par des faits irrécusables ,

que je ne méprisais ni le vin ni les mets de leur table, j'étais sur un buffet ma petite bibliothèque. J'ouvris mes livres et je les feuilletai tous les uns après les autres. Ces bonnes gens étaient pressés autour de moi, les yeux grands, ouverts et la bouche béante comme des enfants autour de la table d'un escamoteur. A mesure que je prenais un livre, le père de famille annonçait solennellement à l'assemblée la qualité de la marchandise. « Voici, disait-il, un livre chinois ; voici un livre mandchou, voici un livre mongou... » Mais quand je fis paraître mon bréviaire doré sur tranche et relié en maroquin violet, ce fut un enthousiasme difficile à décrire. Après l'avoir ouvert, je le présentai au lama comme au plus lettré de la société. A peine eut-il aperçu les caractères européens, qu'il s'écria aussitôt : *Chara! chara!* Il fit passer le livre à la ronde, et tous, après l'avoir feuilleté, répétaient avec stupéfaction : Un livre *ehara!*

« Les lamas mongous et thibetains donnent le nom de *chara* à une certaine écriture énigmatique et mystérieuse, dont la forme ressemble beaucoup aux lettres gothiques. J'en ai remarqué sur tous les grands livres de prières qui se trouvent dans les pagodes. Il m'est venu en pensée que cela pourrait être des rubriques. Ces caractères sont tous, en effet, soulignés en rouge, et ils sont répandus çà et là dans le corps du volume, de manière à faire ressouvenir des antiphonaires et des livres de prières du moyen âge. On rencontre encore beaucoup de ces caractères disséminés parmi les peintures des voûtes des pagodes. Les lamas ne comprennent rien à cette écriture, ils ne savent pas même la lire ; de là vient qu'ils donnent le nom de *chara* à toute langue qui est pour eux inintelligible.

« Le jeune Tsanmiaud, me remettant le bréviaire, me dit d'une voix toute tremblante d'émotion : « N'est-ce pas

« que c'est du *chara*? — Si ce n'est pas du *chara*, lui
 « dis-je, que sera-ce? » Il s'assit alors à côté de moi
 avec l'air satisfait d'un homme qui vient de faire une trou-
 vaille. Il prit de nouveau le bréviaire entre ses mains, et
 il ne cessait de le tourner et de le retourner dans tous les
 sens... « Mais, dit-il, est-ce que tu connais le *chara*,
 « toi? — Oh! je suis très-fort en *chara*; tiens, regarde,
 « je le lis même plus vite que le chinois et le mandchou;
 « avec le *chara* je puis parler et écrire tout ce que je
 « veux. — Dans la pagode où j'ai étudié les livres, il y
 « a plus de huit cents lamas : aucun ne connaît cette
 « langue; il y a seulement un vieux lama qui sait en lire
 « quelques mots... Mais, ajouta-t-il, quelles paroles y
 « a-t-il dans ton livre *chara*? — Ce livre contient des pa-
 « roles saintes; c'est mon livre de prières. — Oh! est-
 « ce que tu récites des prières? s'écria le vieux Takoura.
 « — Et pourquoi n'en réciterais-je point? Je prie tous les
 « jours, et plusieurs fois par jour; tiens, maintenant je
 « vais prier encore, le moment est arrivé. » Et je me
 levai aussitôt pour réciter mon bréviaire.

« — Puisque tu veux prier, me dit Tsanmiaud, je vais
 « te conduire dans une autre tente; tu seras plus tran-
 « quille; ici il y a trop de tumulte. » J'allai donc dans
 la tente voisine accompagné du lama et de son neveu.
 Durant tout le temps que je mis à dire mon bréviaire, ils
 restèrent debout, à côté de moi, gardant un religieux
 silence. Quand j'eus terminé, Tsanmiaud me demanda si
 j'avais fini ma prière, et sur ma réponse affirmative ils
 me firent l'un et l'autre une inclination profonde, comme
 pour me féliciter de ce que je venais de faire.

« Une fois que mes hôtes se furent aperçus que j'étais
 un homme de prière, je fus décidément un ami de la fa-
 mille. Les Mongous sont essentiellement religieux. Ils

croient à une vie future , et ils s'en occupent sérieusement. Les choses d'ici-bas sont pour eux d'un intérêt secondaire. Takoura était le plus fervent de la famille. Au commencement de chaque repas , pendant que je récitais mon *Benedicite* , il trempait son petit doigt dans son verre , puis il projetait au loin quelques gouttes d'eau-de-vie. Cette pieuse libation ne l'empêchait cependant pas de se griser assez souvent. Ce bon vieillard ne savait pas prier dans les livres ; mais il avait presque toujours son chapelet à la main. Les Mongous se servent , en effet , pour prier d'une espèce de chapelet composé de cent huit grains. A chaque grain ils doivent dire : *Paix et bonheur aux quatre parties du monde...* C'est une formule que *Fo* enseigna aux hommes , disent-ils , pendant qu'il propageait les prières. Mais ses disciples ne sont pas très-scrupuleux sur ce point ; il en est beaucoup qui ne récitent rien du tout. Takoura avait adopté cet usage facile et expéditif. Il se contentait souvent de dérouler entre ses doigts les grains du chapelet , et cela ne l'empêchait pas d'entretenir la conversation à droite et à gauche avec le premier venu.

« Comme pour le moment je ne devais pas faire un long séjour parmi les Tartares Mongous , je me hâtai de rédiger un petit manuel de conversation , une espèce de dictionnaire contenant les expressions les plus usuelles. Pendant que j'écrivais en français ce petit ouvrage , ces bonnes gens étaient consternés d'étonnement ; ils ne pouvaient comprendre comment , à l'aide de ces caractères *chara* , comme ils les appelaient , je pouvais écrire des mots mongous. — « Maître , me dit le vieux Tartare , « puisque tu t'empares de toutes nos paroles , tu voudras « bien m'enseigner quelques expressions *chara...* je ne « suis pas trop vieux pour les apprendre ? Ma langue est « encore assez souple , n'est-ce pas ? » A l'instant il me

montra un couteau, puis un briquet, en me demandant le nom *chara* de ces divers objets. — « Ceci s'appelle couteau, lui dis-je, cela s'appelle briquet... Quand tu iras dans le royaume de France, si tu dis couteau, briquet, tout le monde te comprendra. » Mon homme était dans le délire de l'enthousiasme. Si quelque étranger, Chinois ou Tartare, venait le visiter, il répondait à leurs formules de politesse, en leur criant de toutes ses forces : Couteau, briquet, et puis il se prenait à rire d'un rire inextinguible.

« Ce petit succès dans ses premières études de la langue *chara* l'encouragea outre mesure. Il apprit encore à dire : *Ma pipe, fumer tabac*... Mais je m'arrêtai là ; je me gardai bien de lui en apprendre davantage ; car il me répétait à satiété ces deux ou trois mots, et je ne pouvais plus obtenir de lui qu'il me parlât mongou. La première nuit qui suivit son initiation dans la science *chara*, il lui arriva plusieurs fois de me réveiller brusquement pour me demander si c'était bien couteau, briquet, qu'il fallait dire. Je fus obligé de me fâcher et de lui répondre que la nuit était faite pour dormir, et non pas pour apprendre les langues. — « Ah ! me répondit-il, tu as dit vrai ; tes paroles abondent en raison ! » Dès lors il ne me tourmenta plus ; mais il ne se faisait pas faute de faire de temps en temps des *à parte*, et de marmoter entre ses dents : *Couteau, briquet, ma pipe, fumer tabac*. Une autre raison plus grave m'empêcha de l'introduire plus avant dans la connaissance du *chara* ; je m'étais aperçu qu'en récitant son chapelet, au lieu de dire : *Paix et bonheur aux quatre parties du monde*, il disait sans trop se gêner : *Couteau, briquet, etc.*

« Le troisième jour après mon arrivée, Takoura fut obligé de faire un voyage à un marché chinois qui se te-

nait à deux journées de sa résidence. J'avoue que cet incident ne me contraria guère; je fus dès lors plus tranquille pour continuer avec le lama mon petit dictionnaire. Tous les jours, accompagné de Tsanmiaud, j'allais faire une promenade à une petite pagode, qui n'était guère éloignée que d'un quart d'heure. Elle est située dans une position vraiment pittoresque. Figure-toi une montagne escarpée et rocailleuse, dont les flancs entr'ouverts forment une espèce d'angle aigu; c'est dans cet enfoncement qu'est érigée la pagode. Aux environs se trouvent disséminées çà et là, sans régularité et sans plan, les cellules ou habitations des lamas. Des arbres magnifiques s'élèvent parmi ces maisonnettes, et au pied de la montagne les eaux d'un torrent bondissent à travers d'énormes quartiers de roche. Quand les lamas, vêtus de leurs grandes robes rouges ou jaunes, prennent leur récréation, le tableau est vraiment ravissant.

« La pagode dont je te parle était alors en réparation; deux lamas travaillaient aux peintures de la voûte, et il m'a paru que ces artistes mongous n'étaient pas dépourvus d'habileté. Je voudrais bien pouvoir te dire en termes techniques quelque chose de raisonnable sur les décorations lamanesques, je sais que cela t'intéresserait; mais tu n'as pas oublié, je pense, que je n'entends rien en peinture. Tout ce que je puis dire, c'est que le bizarre et le grotesque dominant dans tous les dessins des pagodes. Les fruits et les fleurs sont rendus avec fraîcheur et délicatesse; mais les personnages sont tous sans vie et sans mouvement; leurs yeux ne regardent pas; la carnation est froide et morte. Les peintres de ces pays-ci n'ont pas la moindre idée du clair-obscur; dans les paysages, tout se trouve aligné sur le même plan.

« Les prêtres attachés à cette pagode sont peu nom-

breux. Il y en a tout au plus une cinquantaine ; mais ce qui en augmente le nombre , c'est que chaque lama , en général , a sous sa direction deux ou trois *chabi* ou novices , auxquels il enseigne les prières et la liturgie. Tous les jours , j'allais causer avec ces lamas qui ont toujours été pour moi pleins d'affabilité et de prévenance. Je ne sais pour quel personnage ils me prenaient ; mais ils poussaient le respect à un tel point , que par pudeur je fus obligé de leur défendre de me faire la prostration à deux genoux quand ils me saluaient. Une fois je vis le moment qu'ils allaient me creuser une niche dans leur pagode , et me placer à côté de leurs fétiches.

« Un jour que nous causions tous ensemble de différentes choses : « J'ai envie d'apprendre le thibétain ,
 « leur dis-je , est-ce bien difficile ? — Très-difficile , me
 « dit un lama ; quand on ne commence pas jeune , on
 « étudie , on étudie , et c'est vainement. — Voyons , va
 « chercher un livre thibétain. — Il courut à la pagode et
 revint un moment après chargé d'un énorme *in-folio*.
 « Lis-moi , lui dis-je , une page de ce livre ; mais lis bien
 « lentement et avec une grande clarté. »

« A mesure qu'il lisait , j'écrivais en caractère soi-disant *chara*. La page étant achevée , ils me demandèrent pourquoi j'avais écrit du *chara*. « Dans un instant vous le saurez , leur répondis-je. » Et je me mis à fumer une pipe pendant qu'ils s'amusaient à regarder mon écriture énigmatique. Quand j'eus fini de fumer , « Tenez , leur dis-je ,
 « je vais vous lire ce que j'ai écrit... — Oh ! oh ! firent-ils tous à la fois , c'est inutile , c'est inutile ; nous ne
 « comprenons pas le *chara* , nous autres. — N'importe ,
 « écoutez ; et toi , dis-je à celui qui avait lu le passage
 « thibétain , cherche l'endroit que tu viens de parcourir ,
 « et écoute si mon *chara* s'accorde ou ne s'accorde pas. »

« Pendant que je lisais, tous ces pauvres lamas retenaient leur respiration. A peine j'eus fini : « Tout s'accorde, s'écrièrent-ils ; les paroles une à une, une à une, tout s'accorde. » Et alors tout hors d'eux-mêmes ils se demandaient entre eux, en gesticulant avec vigueur : « Mais comment cela se fait-il ? on lit thibétain, il écrit *chara*... puis il lit son *chara*, et c'est thibétain. »

« Un lama, écartant alors les autres de ses deux bras, vint se placer devant moi, et me regardant fixément : « Es-tu *Fo vivant* ? me demanda-t-il.... » Cette singulière interpellation me fit crispier les nerfs. — « Tu es un insensé ! lui répondis-je avec énergie. — En vérité, » ajouta-t-il, en se frappant avec la main, en vérité, je ne sais pas, je ne comprends pas ; mais certainement les *Fo vivants* n'en savent pas tant que toi. »

« Qu'un Chinois qui ne connaît que ses caractères presque hiéroglyphiques, ne puisse pas se faire une idée juste des idiomes alphabétiques, à la bonne heure ; mais les langues mandchou, mongole et thibétaine sont purement alphabétiques, et je ne comprends pas comment ces lamas n'ont pas encore soupçonné qu'à l'aide d'un alphabet on pouvait écrire toutes les langues. Au reste, ces lamas ne m'ont pas paru grands amateurs de l'étude. J'ai eu lieu de m'apercevoir qu'ils passaient leur vie dans une oisiveté profonde ; de plus, leurs idées ne sont guère spiritualisées. Ils n'ont pas de leur état une très-haute opinion. Tous m'ont dit, il est vrai, qu'être lama valait mieux qu'être *homme noir* (c'est ainsi qu'on appelle les gens du monde, ou ceux qui ne rasant pas leur tête). Mais quand je leur ai demandé en quoi l'état de lama l'emportait sur celui d'homme noir, j'ai été surpris et choqué d'entendre toujours la même réponse. Tous m'ont dit : « Tant qu'on est *chabi*, ou étudiant, on a, il est

« vrai, beaucoup à souffrir ; mais quand on a appris les
 « prières jusqu'au bout, tout est fini, on n'a plus besoin
 « de travailler ; on peut se reposer du matin au soir ; on
 « n'a pas à se préoccuper ni du boire, ni du vêtir, ni du
 « manger. » Il ne faudrait pas pourtant généraliser ce
 que je dis ici ; peut-être qu'ailleurs les choses vont diffé-
 remment. Il pourrait bien se faire que l'esprit de relâ-
 chement se fût introduit dans la petite lamaserie dont je
 parle. Quand j'aurai visité les grandes pagodes, peut-
 être serai-je obligé de tenir un autre langage.

« Les lamas ne sont pas cloîtrés. Ils ont en général
 le caractère ambulante. Ils courent sans cesse de pagode en
 pagode, quelquefois par esprit de dévotion, souvent par
 humeur de vagabondage. C'est ce qui m'a fourni l'occa-
 sion d'en voir un grand nombre. Un soir que j'étais paisi-
 blement occupé à écrire la nomenclature des expressions
 mongoles que me dictait Tsanniaud, nous entendîmes au
 dehors comme le piétinement d'un grand nombre de che-
 vaux. Nous allâmes voir, c'était un escadron de douze
 lamas. Ils venaient de fort loin, et ils avaient encore plus
 de cent lieues à faire avant d'arriver au terme de leur
 voyage. Ils allaient en pèlerinage à la grande pagode de
Tolonor. Ces lamas étaient inconnus de la famille ; ils fu-
 rent néanmoins ébergés comme des amis et des frères. On
 leur servit d'abord le thé au lait, et après qu'on eut pré-
 paré un repas frugal, mais copieux, on leur disposa des
 tentes pour passer la nuit. Les droits de l'hospitalité sont
 inviolables chez les Tartares. Il ne s'est pas passé de jour
 sans qu'il ne vint quelque étranger, et je n'en ai pas vu
 éconduire un seul. Tous ont été accueillis avec une sincère
 et loyale générosité. Je suis moi-même une grande preuve
 du caractère hospitalier de la nation mongole. En défini-
 tive, je n'étais qu'un étranger pour ces gens-là, puisqu'ils

mé croyaient Mandchou; je ne leur avais jamais rendu aucun service; ils n'avaient rien à attendre de moi; ils voyaient clairement que c'était mon intérêt propre, mon avantage qui m'avait conduit et qui me retenait chez eux, et pourtant, il faut le dire, j'ai été traité comme ne le serait pas un bienfaiteur par ses protégés.

« Enfin, après six jours d'absence, Takoura fut de retour de son voyage à *Oula-Hada*. Quand il parut, j'éprouvai des battements de cœur; en vérité, ce fut comme si je retrouvais un vieil ami. Je lui demandai en mongou des nouvelles de sa santé, si le voyage avait été heureux, si la neige qui était tombée en abondance ne lui avait point causé de mal... Mes questions étaient rapides, animées et palpitantes d'émotion; je lui décochais sans interruption toutes les phrases sentimentales que Tsanmiaud m'avait enseignées. Mais à mon grand désappointement, je n'obtins pas un seul mot de réponse. Je me sentis alors profondément humilié, et je demeurai convaincu que je prononçais mal le mongou. Je changeai d'idiome, et sur un ton un peu plus modeste, je lui adressai en chinois les mêmes questions... Même profond silence!... Takoura était toujours immobile devant moi; ses yeux me regardaient fixément; sa figure s'enflammait et prenait peu à peu un caractère vraiment effrayant. La peur s'empara de moi, je n'osai pas hasarder d'autres questions. Je crus qu'il avait éprouvé quelque grand malheur, et que par suite son système cérébral s'était détraqué. Enfin, après un silence de part et d'autre, silence vraiment sinistres, lugubre, l'explosion eut lieu..... *Couteau! brique!* s'écria-t-il d'une voix vibrante et métallique; et puis se laissant aller sur un large tapis de feutre, comme un homme épuisé par un grand effort: — « Enfin, ajouta-t-il d'une voix sourde et étouffée, à force de penser, le

« *souvenir est monté..... Ma pipe, fumer tabac.* » Je pris vite ment sa pipe, je la garnis de tabac et je la lui offris en disant : « Tu parles admirablement le *chara.* » Cette petite flatterie ne fut pas sans effet ; elle me valut des compliments à perte de vue sur mes progrès dans la langue mongole.

« Ce jour fut comme un jour de fête pour toute la famille, et le repas du soir avait l'air d'un petit festin. Le bon Takoura, qui voulait me régaler, avait acheté quelques gourmandises à la station chinoise. Pendant que nous buvions le vin, il appuya la main sur mon épaule, et s'approchant confidentiellement de moi, il me dit à l'oreille et à voix basse : « J'ai acheté un paquet d'ognons ; nous allons en manger un, n'est-ce pas?... » Et puis prenant le ton du commandement : « Voyons, s'écria-t-il, qu'on m'apporte les ognons. »

« Les ognons de ce pays-ci ne poussent pas de bulbe grosse et renflée, comme ceux de l'Europe. Ils sont oblongs et semblables aux porreaux. La saveur est pourtant la même ; elle est également brûlante et âcre. Un oignon est pour les Tartares et les Chinois un mets très-friand, et cela m'a fait comprendre comment le souvenir des ognons d'Égypte avait pu si fortement exciter les murmures des Israélites dans le désert. Ceux que Takoura me fit servir s'étaient gelés en route ; ils étaient durs et raides comme des barres de fer. « Je m'en doutais, me dit Takoura ; mais n'aies pas peur, j'en ai inséré quelques-uns dans mes bottes, et j'espère qu'ils ne seront pas gelés. » Aussitôt il enfonça son bras dans une de ses bottes, et en retira, en effet, un oignon qui était tout fumant. Après l'avoir essuyé avec soin sur le devant de son gilet, il m'en offrit généreusement la moitié. Nous le mangeâmes sans autre apprêt, à peu près comme si c'eût été une orange.

« Après avoir passé une douzaine de jours chez ces Tartares Mongous, je songeai à revenir dans ma vallée des *Eaux-Noires*. — « Demain, au soleil levé, je pars, dis-je au chef de famille; il faut que je m'en retourne. » Il est inutile de dire quelles furent les instances et les supplications de ces bonnes gens, pour m'engager à rester parmi eux encore quelques jours. Il était dix heures du soir, et le vieux Takoura n'avait pas encore achevé ses harangues. — « Il est tard, lui dis-je, le temps de dormir est arrivé; tu dis des paroles toutes *blanches* (vaines); demain il faut que je m'en retourne. — Tu as raison, il est tard; disons seulement une parole, que ce soit une parole droite et raisonnable : Est-ce que demain au soleil levé tu dois absolument partir? — Absolument; j'en ai pris la résolution. — Dans ce cas-là... Macheke, fais chauffer l'eau-de-vie; fais frire quelques tranches de chevreau. — Est-ce que tu vas encore manger? — Tais-toi, me dit-il; tiens, je n'écoute plus tes paroles... Comment! tu pars demain, et avant de dormir nous ne boirions pas encore ensemble un verre de vin! » Je dus me résigner et subir cette intempestive collation.

« Le lendemain, quand le jour parut, je me hâtai d'empaqueter ma bibliothèque de voyage. « Le déjeuner n'est pas encore prêt, me dit Takoura, tu n'as pas besoin de tant te presser, attends un instant, je vais dehors examiner le temps. » Il rentra quelques minutes après, et me dit avec l'air et le ton d'un homme convaincu : « C'est affreux! le temps est abominable; aujourd'hui on ne peut pas voyager, il est impossible de traverser le *Man-tien-dze*; en vérité, ce temps est affreux! » Takoura me disait tout cela avec un sérieux vraiment admirable. Le ciel était pourtant pur et serein;

pendant l'hiver on ne pouvait désirer un plus beau jour. « Cela n'est pas bien, Takoura, je vois que tu dis des « paroles creuses, tu éparpilles des mensonges... Puisque « tu ne veux pas me lester le cœur, je partirai sans déjeuner. » — « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ; je sais « bien que tu veux partir ; mais tu ne peux pas t'en aller « seul ; Tsanmiaud t'accompagnera ; je vais faire seller les « chevaux : quand on est deux, vois-tu, la route est « riante et animée. »

« Cette proposition me plut assez ; mais Takoura était toujours d'une lenteur insupportable ; le déjeuner n'en finissait pas, c'était toujours à recommencer. Le temps faisait pourtant son chemin, et je n'avais pas envie de me trouver en route pendant la nuit. Au lieu de hâter avec moi les préparatifs du départ, mon hôte était comme pétrifié ; il avait toujours quelque méchante raison à m'objecter pour me retenir encore quelques minutes. « Qu'as-tu peur, me disait-il, le temps est magnifique, « le soleil est chaud et brillant, la soirée ne peut pas être « froide... » Enfin, après nous être salués le plus affectueusement possible, ou, en d'autres termes, après nous être fait les adieux en braillant, je me mis en route accompagné du lama.

« Quand nous eûmes gravi une haute montagne, nous nous trouvâmes sur le *Man-tien-dze*. Le vent, qui ne se faisait pas remarquer dans la vallée, était pourtant glacial et violent ; il passait sur la figure, tranchant et aigu comme des lames de rasoir. La neige, qui était tombée en abondance les jours précédents, ajoutait encore à la rigueur du froid. Pendant l'hiver elle est ici permanente ; l'orage la disperse et la balaie de côté et d'autre ; quelquefois elle va s'accumuler dans quelque enfoncement, et alors elle devient inamovible, les chaleurs de l'été n'en

fondent que la superficie. Ce jour-là le vent enlevait en tourbillons cette neige glacée, et nous la lançait avec violence ; c'était à peu près comme si on nous eût jeté au visage des poignées d'épingles. Nous ne rencontrâmes pas un seul voyageur sur le *Man-tien-dze* ; nous aperçûmes seulement au loin quelques troupeaux de brebis jaunes et de bouquetains qui s'enfuyaient à notre approche, et des outardes qui se laissaient emporter dans les airs par la rapidité du vent. Le soleil venait de se coucher quand nous entrâmes dans la vallée des *Eaux-Noires*, où les bons offices des chrétiens chinois qui attendaient mon retour, nous firent bientôt oublier les petites incommodités de la route.

« Sans doute, mon cher Donatien, qu'en lisant les quelques pages que je viens de t'écrire, tu t'es formé une idée quelconque de cette famille Tartare-Mongole, où j'ai reçu une si franche et si cordiale hospitalité. Cependant j'ai bien peur que cette idée ne soit pas très-exacte ; je vais donc encore ajouter quelques mots et essayer de la rectifier. Il faut maintenant appeler les choses par leur nom. Pendant douze jours j'ai donc eu pour habitation un palais ; les Mongous, avec lesquels je t'ai fait faire connaissance, sont tous membres de la famille royale du royaume de Péjé ; le bon Takoura n'est ni plus ni moins qu'un prince du sang ; les fils et les petits-fils du prince Takoura, tous ces enfants sales et morveux sont des ducs, des comtes, des barons, des marquis, que sais-je ? C'est que les familles princières ne sont pas par ici dorées et rubanées comme en Europe. Il m'est venu en pensée que tous les monarques de l'antiquité, tous ces rois magnifiques qu'Homère a eu l'extrême complaisance d'habiller si richement, pourraient fort bien avoir été des personnages à la façon du prince Takoura. Quand je voyais la duchesse

Macheke, aux habits tout reluisants de graisse et de beurre, se traîner maussadement à la citerne voisine et charrier avec effort l'eau nécessaire au ménage, je me figurais ces grandes et illustres princesses d'autrefois qui, au dire des poètes, ne dédaignaient pas de porter leurs pas sur les bords des fontaines, et de purifier de leurs royales mains les tissus de lin et de soie...

« Et pour te bien persuader que le prince Takoura est en effet un haut et puissant personnage, un grand seigneur s'il en fut jamais, je dois ajouter que sur sa terre féodale, autour de sa royale habitation, il possède quelques familles d'esclaves. Oh ! je t'en prie, ne va pas t'effaroucher ; que cette idée d'esclavage ne resserre pas trop fort tes entrailles constitutionnelles. L'esclavage, tel que je l'ai vu mis en pratique dans la vallée des *Mûriers*, ne m'a pas paru quelque chose de bien affreux ; le plus rigide républicain n'y trouverait certainement rien à redire : les princes et les esclaves traitaient toujours d'égal à égal ; ils prenaient ensemble le thé, s'offraient mutuellement la pipe quand ils fumaient ; les enfants jouaient et se battaient ensemble, le plus fort assommait le plus faible, qu'il fût comte ou esclave... et voilà tout.

« Je dois pourtant avouer qu'ils rougissaient et avaient honte de dire qu'ils étaient esclaves : ce burlesque sobriquet n'avait pas trop l'air de les flatter. C'est qu'en effet l'esclavage, si mitigé qu'on le suppose, ne se trouve pas à la hauteur de la dignité humaine, et voilà pourquoi il a été insensiblement aboli partout où l'Évangile a pénétré. Si plus tard il vient à être chassé du sol de la Tartarie, ce sera encore l'œuvre du christianisme.

« Avant de clore cette lettre, il est peut-être bon que je prévienne une observation que tu pourrais me faire, sur ce que ma lettre ne rappelle pas souvent le souvenir

d'un Missionnaire apostolique. Usant de ton privilège de chicane, tu pourrais me demander comment il se fait qu'étant parti de France avec mission de prêcher l'Évangile et de combattre l'idolâtrie, j'aie jusque dans les pagodes, vivre familièrement avec des lamas, être témoin de leurs cérémonies idolâtriques, me coudoyer, pour ainsi dire, avec les statues de *Fo*, respirer en un mot un atmosphère d'erreur, et pourtant retenir la vérité captive... Il est écrit : *Quomodò credent ei, quem non audierunt? quomodò autem audient sine prædicante? quomodò verò prædicabunt nisi mittantur* (1)? Et s'il m'était permis d'ajouter un mot aux paroles de saint Paul, je pourrais encore dire : Et comment prêcheront-ils, s'ils ne savent pas parler? Avant donc que de prêcher aux Mongous, je dois chercher à apprendre la langue mongole. La petite pagode où j'ai été me paraît un endroit très-favorable; mais si de prime abord j'allais dire à ces lamas : « Brûlez ce que vous adorez, » je me priverais, sans contredit, du moyen d'apprendre une langue qui m'est pourtant indispensable, et que je ne puis étudier que chez les païens. Quand je saurai le mongou, je n'aurai plus rien à ménager; les persécutions qui pourront s'élever ne me feront pas reculer, je l'espère. Ainsi donc, patience encore quelque temps; dans ma prochaine lettre tu recevras, si Dieu le veut, des détails apostoliques. Au mois de mai j'irai me fixer dans cette petite pagode, et je n'en sortirai que lorsque je serai capable de parler correctement et rondement la langue mongole. Nous avons fait nos conventions avec le sous-supérieur qui m'a paru le plus instruit et le plus studieux

(1) Comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche? Et comment leur prêchera-t-on, si on n'est envoyé? (S. Paul aux Rom. X. 14 et 15.)

de la communauté. Je logerai dans sa maisonnette ; il s'est chargé de m'apprendre le mongou et le thibetain : en revanche j'ai pris l'engagement de lui donner des leçons de mandchou et de chinois. Quoique je ne sois pas fort dans ces deux langues, ce sera une bonne occasion pour moi d'y faire quelques progrès ; car on n'apprend jamais mieux une chose que lorsqu'on est obligé de l'enseigner aux autres.

« Adieu, mon cher Donatien. Ne soyez nullement en sollicitude sur mon compte. Je vous embrasse tous de toute l'affection de mon cœur.

« E. Huc, *Missionnaire apostolique.* »

MISSIONS DU BRÉSIL.

Lettre du P. Joseph Satò, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. (Traduction de l'espagnol.)

Porto-Alegre (Province de Rio-Grande du Sud dans le Brésil).

27 juin 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« C'est au retour d'une Mission que nous venons de donner dans le nord de cette province , que j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait bien du plaisir, et pour vous en témoigner toute ma reconnaissance, je m'empresse de vous envoyer une petite relation de cette course apostolique, qui a été pour moi la première dans le nouveau monde.

« Nous étions partis, le P. Martos et moi, le 11 avril, pour nous rendre aux *Champs de Vacaria* , situés à une distance d'environ soixante lieues de Porto-Alegre. Vous serez sans doute étonné d'apprendre , mon révérend

Père , que malgré la vitesse des chevaux et notre marche accélérée , il nous a fallu sept jours pour arriver à notre destination ; mais votre étonnement cesserait bientôt , si vous pouviez voir ces chemins et ces déserts. En allant et en venant, nous dûmes traverser par deux fois des forêts habitées par des Indiens féroces : la première où nous nous engageâmes n'avait pas moins de cinq lieues , et la seconde était de trois lieues environ. Le sentier est très-scabreux et triste sous tous les rapports ; on ne fait que gravir et descendre des montagnes très-élevées , couvertes de toutes sortes d'arbres sauvages ; à chaque pas les pierres et les rochers vous barrent le passage ; et quand ils laissent une issue , elle est si étroite , que bien souvent un homme à cheval a de la peine à en suivre les détours sans se blesser ; à droite et à gauche vous n'avez qu'une masse d'arbres qui vous empêchent de rien voir à quelques pas de distance. Dans certains endroits , engagé sous une sombre voûte de feuillage qui ne permet pas même de découvrir le ciel , on doit traverser de si grands bourbiers , qu'il y a danger pour le cheval et le cavalier d'y rester ensevelis , à la première méprise ou distraction des guides. Il faut enfin s'ouvrir de temps en temps de nouveaux passages en se jetant dans l'épaisseur du bois, après avoir mis pied à terre et coupé quelques arbres.

« Ajoutez à tout cela la crainte continuelle de tomber dans quelque embuscade des Indiens , qui se trouvent là chez eux , et font de fréquentes sorties contre les passants qu'ils poursuivent de leurs flèches pour les tuer , ou les obliger du moins à quitter la forêt avec précipitation. Le pis est que dans ces malheureuses rencontres il est bien difficile d'échapper de leurs mains ; car à travers ces arbres , ces rochers , ces bourbiers et ces ravins dont j'ai parlé , et mille autres obstacles contre

lesquels il faut lutter à la fois, on ne peut ni courir à pied, ni précipiter sa fuite à cheval.

« Nous avons ainsi marché, les uns à la suite des autres, pendant une journée tout entière, quand la nuit, avec ses ténèbres qui paraissaient au milieu de ces bois bien plus épaisses que partout ailleurs, vint nous surprendre. Il n'était pas possible de continuer notre marche, et force nous fut d'attendre sous un arbre le retour du soleil. Nous allumâmes un grand feu pour nous défendre du froid et pour épouvanter les bêtes fauves qui parcourent ces forêts. Le profond silence qui y règne le jour et la nuit, silence qui n'est interrompu que par les rugissements de quelque tigre ou de quelque panthère par les cris du bugio (c'est une espèce de singe rouge) par le bruit d'un grand nombre de sangliers qui rôdent ensemble, ou par le vent qui agite les branches de ces arbres majestueux ; enfin la proximité des Indiens qui sont presque toujours en observation : tout cet ensemble inspire une certaine horreur qui n'est pas facile à décrire, et qui se fait sentir même au cœur du Missionnaire. Cependant avec l'aide du ciel nous sortîmes sains et saufs de ce mauvais pas.

« Le jour suivant, après avoir traversé deux grandes rivières, dont l'une est très-dangereuse par la rapidité de son cours, nous parcourûmes trois lieues de désert sous une pluie torrentielle, qui nous trempa jusqu'aux os, et nous obligea de mettre pied à terre, de crainte de tomber dans d'affreux précipices avec nos chevaux qui glissaient continuellement. C'est ainsi que nous marchâmes jusqu'à la nuit, presque sans avoir pris la moindre nourriture, et nous arrivâmes avec peine à une cabane, où une pauvre femme nous reçut avec grande charité, et nous logea de son mieux. Le lendemain, malgré la pluie

nous résolûmes de continuer notre voyage, et nous atteignîmes enfin le lieu désigné pour commencer la Mission.

« Vous savez, mon révérend Père, que ce pays porte le nom de *Champs de Vacaria* (de vacherie) parce que c'était dans ces parages que nos anciens confrères faisaient élever les troupeaux destinés à l'entretien et à la nourriture de leurs néophytes, les Indiens *Guaranis*. Vous comprendrez facilement combien la vue de ces forêts et de ces champs, jadis témoins des efforts et des vertus de nos Pères, devait nous suggérer des réflexions de tout genre. Elles s'offraient en foule à notre esprit. Le souvenir de leurs immenses travaux, par lesquels ils étaient parvenus à adoucir les mœurs féroces de ces sauvages, à les civiliser, à les instruire si parfaitement dans les vérités de la foi, qu'ils firent l'admiration du monde par leur piété, produisait en nous un charme inexprimable, et nous encourageait à surmonter tous les obstacles pour devenir, sur le théâtre de leurs succès, les imitateurs fidèles d'un aussi noble dévouement.

« Les forêts qui entourent de toute part le territoire connu sous le nom de *Champs de Vacaria*, sont habitées par des Indiens plus ou moins sauvages. Parmi eux on distingue deux nations d'un caractère très-cruel : l'une se compose des *Botecudos*, ainsi appelés à cause d'un trou qu'ils se forment sous la lèvre inférieure, par lequel ils sifflent d'une manière horrible, soit en attaquant leurs ennemis, soit pour se demander mutuellement du secours dans les rencontres difficiles ; l'autre porte le nom de *Coronados*, parce qu'ils ont sur la tête une couronne ou tonsure semblable à celle de nos prêtres. Ces deux tribus irréconciliables se font une guerre atroce ; leurs armes sont des flèches et de petites lances ; chez les *Botecudos*, les arcs et les flèches sont d'une dimen-

sion bien plus grande que chez les *Coronados* : les uns et les autres ont , du reste, grand soin de les orner avec toute la recherche possible.

« Ces Indiens ne font usage d'aucun vêtement ; ils sont très-forts, et sortent rarement de leurs forêts. Ils n'assailent les passants que quand ils sont sûrs de leur coup , ce qui les oblige à rester quelquefois plusieurs jours en observation pour mieux atteindre leur but : les malheureux qui tombent entre leurs mains sont toujours impitoyablement massacrés ; mais leurs effets sont laissés intacts , à moins qu'ils ne contiennent du fer. Ce métal étant l'unique objet de leur convoitise , ils l'enlèvent avec empressement : couteau , clou , serrure , tout est bon pour eux ; ils l'arrangent et s'en servent pour leurs flèches et leurs lances. Le reste, et même l'argent, est abandonné, excepté peut-être quelques pièces de monnaie pour orner le cou des Indiennes.

« Mais il est bien temps , mon révérend Père , de revenir à notre Mission de *Vacaria*. Arrivés à l'endroit où elle devait commencer, c'est-à-dire à une petite cabane formée de roséaux , nous eûmes le bonheur d'y réunir en peu de jours environ quatre cents personnes. Cet auditoire qui, sans doute, vous paraîtra bien petit , surpassa cependant de beaucoup nos espérances ; car le pays est presque désert et les habitants demeurent très-éloignés les uns des autres. Pendant treize jours que nous restâmes là , notre principale occupation fut d'apprendre à ces pauvres gens les premières vérités de notre sainte Religion , ignorées d'un grand nombre : leur abandon avait été si absolu, que la plupart ne s'étaient jamais approchés des sacrements, et que plusieurs n'avaient pas même reçu le baptême. Nous eûmes la consolation d'en régénérer près d'une centaine ; nous fîmes aussi quelques mariages,

et nous arrangeâmes les différends qui existaient entre les familles.

« De là nous nous rendîmes au point central des *Champs de Vacaria*, à une distance d'environ quatorze lieues vers l'ouest, où l'on trouve une petite église qui tombe en ruines ; nous y employâmes quinze jours aux mêmes travaux et avec le même fruit que dans la Mission précédente.

« Pour vous former une idée de l'ignorance de ces pauvres Indiens et de leurs besoins spirituels, il suffira de vous dire qu'ils passent plusieurs années sans voir d'autre ecclésiastique que quelque prêtre en voyage : peut-être s'arrêtera-t-il un ou deux jours parmi eux ; mais quand la nouvelle arrive aux habitants les plus rapprochés de la cabane qui a eu le bonheur de le recevoir, ce prêtre est déjà parti pour continuer son itinéraire. Aussi les mauvaises herbes poussent-elles de fortes racines dans un champ si inculte, et il faut bien de la patience pour les en arracher. Cependant le Missionnaire, appelé à cette œuvre difficile, n'est pas sans consolation au milieu de ses fatigues et de ses embarras ; la joie la plus pure inonde son cœur en voyant les effets admirables de la grâce divine sur ces esprits simples et dociles. Rien ne peut les détourner de la Mission : pour y assister ils abandonnent leurs cabanes ; ils font plusieurs lieues de chemin chargés de leurs provisions, et portant sur leurs épaules les petits enfants qui ne peuvent pas marcher ; ils supportent le froid, la pluie et des privations de tout genre. J'ai été extrêmement touché de leur constance à se rendre à nos instructions, et du recueillement avec lequel ils nous écoutaient, malgré un froid si intense que je ne me souviens pas d'en avoir jamais éprouvé de pareil ; ils manquaient d'ailleurs de tout abri pour s'en défendre, car ils sont dans le dénuement le plus complet.

« Nous avons eu le bonheur de remettre ces pauvres gens dans la voie de la vertu et de la religion ; ils se sont approchés des sacrements de pénitence et d'Eucharistie ; les ennemis se sont publiquement réconciliés ; la récitation journalière du chapelet a été introduite dans toutes les familles , et nous avons enfin terminé la Mission par la plantation solennelle de la croix , que ces néophytes se font un devoir de visiter fréquemment. Voilà , mon révérend Père , le fruit de nos fatigues. Depuis notre retour , j'ai repris l'exercice du saint ministère dans cette ville ; et le Père Coris , dont la santé nous avait donné des craintes , se dispose , maintenant qu'il est rétabli , à recommencer ses excursions avec le Père Martos. Ces deux Pères vous présentent leurs respects , et je vous prie aussi , mon révérend Père , d'agréer l'assurance , etc.

« JOSEPH SATÒ ,

Missionnaire de la compagnie de Jésus. »

Lettre du P. Michel Cabeza, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. (Traduction de l'espagnol.)

Do Desterro (Province de Ste-Catherine dans le Brésil)

le 10 août 1844.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Je ne saurais vous exprimer la joie que votre lettre est venue m'apporter au milieu de mes montagnes. Elle a été pour moi ce qu'ont toujours été vos instructions : ma force, ma consolation et ma lumière. Vous jugerez du besoin que j'ai de vos conseils, au récit des circonstances difficiles où me place l'exercice de mon ministère.

« Sainte-Catherine, où je débarquai le 30 avril 1843, est une des provinces méridionales de l'empire du Brésil située entre Rio-Janeiro et Rio-Grande. Elle est divisée en deux parties, — le continent et l'île du même nom, — séparées par un bras de mer de trois cents pas de largeur. Dans toute la province il n'y a que dix-sept paroisses, six dans l'île et onze sur la terre ferme, très-étendues, mais peu peuplées et mal distribuées. Les naturels, pauvres pour la plupart, sont disséminés dans les montagnes et les déserts, et habitent des maisons de terre couvertes en chaume, où il n'y a d'autre meuble qu'une simple natte. Un pantalon de toile, une chemise de coton, un chapeau de paille, voilà tout leur habillement.

ment; ils ont pour chaussure une espèce de sandale appelée *Tamango*, formée d'une semelle de bois et d'une empeigne de cuir qui embrasse la moitié du pied. Leur nourriture consiste en *Parotas* ou haricots, en maïs et en viande sèche quand ils peuvent s'en procurer. Malgré l'ignorance où il croupissent, on découvre en eux un fonds de foi et de religion qui présente de grandes ressources aux ouvriers évangéliques. Il suffit de leur proposer les vérités du salut pour les ramener à la pratique du bien.

« Aussitôt après mon arrivée à la capitale, mon premier soin fut d'étudier la langue portugaise qu'on parle dans ce pays. Au bout d'un mois je commençai à faire le catéchisme aux enfants dans l'église du Rosaire, qui appartient aux nègres, et même de petites instructions que j'étais obligé d'écrire et d'apprendre par cœur. Je trouvai d'abord tant de difficultés dans cette étude, que si le motif de la gloire de Dieu et du salut des âmes ne m'avait soutenu, l'amour-propre m'aurait fait tout abandonner; je surmontai toutefois ma répugnance naturelle, dans l'espoir qu'avec l'exercice je parviendrais enfin à me faire bien comprendre. Dieu voulut récompenser cette constance qu'il me donnait lui-même; le concours augmentait chaque jour et remplissait la petite église, où j'établis la dévotion journalière du chapelet, si propre à toucher le cœur de la sainte Vierge.

« Sur ces entrefaites, les PP. Vilà et Lopez arrivèrent et s'associèrent à mes travaux. Ce renfort m'encouragea. Pendant quelque temps encore, prêcher, confesser, visiter les prisons et les hôpitaux furent nos occupations ordinaires, jusqu'à ce qu'ayant acquis assez de facilité dans la langue, nous conçûmes un plan plus vaste. Nous étions bien informés du malheureux état du pays par rapport à la religion; et, pour y remédier, nous prîmes

la résolution de faire des Missions dans toute la province , d'abord dans les paroisses de l'île , ensuite dans celles du continent , et enfin dans la capitale.

« Vous n'attendez pas que je vous donne tous les détails de nos excursions ; ce serait trop pour une lettre. Je me contenterai de dire un mot du nombre des Missions que nous avons faites, de l'empressement du peuple à y assister, des difficultés qui ont éprouvé notre zèle , et du succès dont nos fatigues ont été couronnées.

« Nous avons parcouru jusqu'à présent quinze paroisses ; dans ce nombre , il en est qui ont une étendue de quatre, cinq, et même de vingt-deux lieues. Les chemins sont bordés de précipices ou entrecoupés de rivières et de marais. Vous concevez par là que les habitants, surtout les plus pauvres qui allaient à pied , devaient essayer de grandes fatigues pour assister aux exercices religieux ; les autres y venaient par eau dans des pirogues, ou à cheval, ou sur des chars quand la route le permettait. Pour leur épargner cette peine , nous faisons quelquefois de petites Missions dans des bourgades intermédiaires.

« Mais la plus grande difficulté pour eux , c'était de se procurer un habit convenable. Dans les montagnes , où ils sont presque toujours , un vêtement ordinaire leur suffit, et ils n'en ont point d'autre pour assister à de semblables réunions , dans lesquelles ils ne veulent cependant pas se présenter en pauvres. Or , pour avoir cet habit, ils vendent quelquefois les fruits qui leur sont nécessaires pour subvenir aux premiers besoins , ou ils l'achètent à crédit , ou ils l'empruntent au moins pour recevoir les sacrements. Dans une occasion je disais à un pénitent de revenir dans trois ou quatre jours, et il me répondit : « Mon Père , je ne puis pas ; cet habit appartient à

« un autre, qui m'a dit de le lui rendre tout de suite, car il doit communier demain. » Cet usage est très-général ; et, soit orgueil, soit bienséance, ils y tiennent beaucoup, et il n'est pas possible de les y faire renoncer.

« A ces obstacles se joignent les intempéries de la saison ; mais, pour leur salut, ces bons fidèles se condamnent à tous les sacrifices. Quelquefois nous voulions suspendre la Mission, dans la pensée que l'orage les empêcherait de se rassembler ; mais lorsque nous pouvions respirer un peu, nous voyions arriver des groupes de vingt ou trente personnes, toutes trempées et couvertes de boue, et nous étions forcés de continuer notre travail. L'auditoire a toujours été nombreux ; nous y avons compté jusqu'à trois ou quatre mille âmes. Dans ces grands concours, l'église ne pouvant pas contenir tout le monde, il fallait placer la chaire près de la porte, afin que ceux qui étaient dehors pussent nous entendre.

« Nos prédications, grâce à Dieu, ont porté leurs fruits : elles ont amené autour de nos confessionnaux une multitude de pénitents, dont la persévérance, nous l'espérons, nous fera oublier nos fatigues.

« Partout le ciel a répandu ses bénédictions sur nos travaux ; partout il y a eu des scandales réparés, des haines invétérées assoupies, des désordres détruits. Aussitôt que la Mission s'ouvrait dans un village, les ennemis savaient déjà qu'ils devaient se réconcilier ; et, chose admirable ! peu de jours après, des hommes qui avaient conservé pendant plusieurs années un ressentiment mortel, s'embrassaient publiquement ; il arrivait souvent que l'offensé allait chercher l'agresseur avec le même désir de se réconcilier avec lui, que s'il avait été lui-même le coupable. Telle est la force d'en haut ! Des

personnes, témoins de ces changements, ne savaient comment nous en exprimer leur admiration.

« Quant à nous, mon révérend Père, en présence de ces prodiges de la grâce, nous sentons à peine les privations, les fatigues, les souffrances, au prix desquelles le Seigneur veut bien les accorder. Il est vrai que souvent les choses les plus nécessaires nous manquent : un peu de riz et des haricots cuits à l'eau ont été notre nourriture la plus ordinaire ; il faut souffrir de la chaleur, du froid, des orages et des insectes ; mais tout cela devient léger à un ministre de Jésus-Christ crucifié pour le salut des âmes. Et d'ailleurs, quels sacrifices auraient pu nous coûter, en voyant ces généreux fidèles venir avec tant de confiance et d'émotion chercher à nos pieds le remède à leurs maux ?

« Pour la plus grande gloire de la divine bonté qui opère partout des prodiges de sa miséricorde, laissez-moi vous dire, entre autres spectacles de vertu que nous avons rencontrés au fond de ces forêts, la constance admirable d'un pauvre esclave. Un jour que je lui demandais s'il ne fréquentait pas les assemblées trop souvent funestes des autres nègres de sa condition : « Non, me répondit-il ; « quand mes camarades m'invitent à prendre part à « leurs fêtes dissolues, je m'y refuse en leur disant que « j'ai une âme que je dois rendre à mon Créateur, et « que je ne veux pas la perdre. » J'hésitais à croire à une vie si pure dans un esclave. Je lui demandai s'il récitait le chapelet ou quelque autre prière. « Oui, mon Père, « ajouta-t-il ; je sais lire, et tous les soirs, avant de me « coucher, je dis le petit office de la sainte Vierge. » Je compris alors que sa conduite exemplaire était l'effet d'une protection spéciale de la Mère de Dieu.

« Le chiffre total des confessions que nous avons en-

tendues dans toutes nos excursions, est de quatorze mille environ. Elles auraient été plus nombreuses, s'il y avait eu plus de confesseurs. Nous avons administré le baptême à plus de soixante enfants et adultes : parmi ceux-ci, il y avait un protestant allemand qui est rentré dans le sein de l'Église. La plupart des enfants baptisés appartenaient au district le plus abandonné de la province ; c'est un désert, regardé comme un lieu d'asile pour les criminels. Les émigrés de tous pays, qui y habitent au nombre de quatre cents familles, subsistent de la pêche et de la chasse, et manient le fusil et le poignard avec une dextérité qui devient une source de meurtres. Sans temple, sans prêtre, sans autorité capable de les contenir, ils vivent dans une espèce d'indépendance du ciel et de la terre. L'église la plus prochaine est à dix lieues de distance.

« Les tristes renseignements qu'on nous donna sur ces malheureux colons, nous appelèrent parmi eux. Une vieille maison de chaume nous servit de logement et de chapelle ; nous avions pour cloche un pistolet dont l'explosion, comme un signal convenu, appelait aux offices ces pauvres gens, que l'on voyait aussitôt accourir du haut de leurs montagnes. Cette Mission, dont bien des circonstances semblaient devoir rendre le succès très-incertain, a parfaitement réussi ; nos néophytes étaient si contents, qu'ils ne savaient comment montrer leur gratitude pour le bienfait que nous leur avons procuré. Maintenant ils ont l'intention de bâtir une église, pour avoir auprès d'eux un prêtre qui les dirige et leur enseigne les devoirs qu'ils avaient toujours ignorés, ou qu'ils n'avaient jamais remplis.

« Dans le cours de nos Missions nous n'avons rien reçu, pas même la plus légère aumône, afin d'éloigner de nous

tout soupçon d'avarice. Par là , ces gens connaîtront que ce que nous cherchons dans leurs montagnes , ce sont uniquement leurs âmes.

« D'après tout ce que je viens de vous dire , mon révérend Père, il vous sera facile de comprendre l'affection et la reconnaissance de ces habitants pour nous. A notre départ de chaque paroisse , la douleur se peignait sur leurs visages. Tous voulaient que nous restassions avec eux. S'ils ont compris que cela était impossible, du moins nous ont-ils conjurés de ne pas sortir de la province , dans l'espoir de nous entendre encore. Leur plus grand plaisir est de recevoir de notre main une petite médaille, une croix , une image ou un chapelet. Partout les autorités ecclésiastiques et civiles ont favorisé nos travaux, et contribué au succès de nos Missions. Les curés nous ont donné des preuves de leur dévouement. L'un d'eux , âgé de trente-trois ans , prêtre de beaucoup de moyens et d'une rare vertu , fut si ému à notre séparation , que les sanglots étouffèrent sa voix. Il écrivit au président de la province de nous conserver au pays, pour le plus grand bien des âmes. En effet , aussitôt que nous rentrâmes à la capitale , M. le gouverneur accompagné de son aide-de-camp vint nous voir , nous remercia de ce que nous avions fait pour les habitants de Sainte-Catherine, et nous promit sa protection. L'assemblée provinciale a voulu aussi montrer sa gratitude , en nous allouant une pension annuelle d'environ cinq cents francs , pour le loyer de notre maison ; elle est même dans l'intention de l'augmenter plus tard , dans le double intérêt des Missions et de l'instruction publique. Qu'en sera-t-il ? je l'ignore ; chaque fois qu'on nous parle de cette affaire , nous répondons que nous dépendons de nos supérieurs qui , bien informés , ordonneront ce qui sera plus agréable à Dieu et plus convenable à l'utilité de ce bon peuple.

« Voilà, mon révérend Père, l'état des choses dans cette contrée. Il me reste à vous dire que le mois d'octobre prochain nous partirons pour le nord, où nous passerons trois ou quatre mois; ensuite nous reviendrons faire la Mission à Do Desterro, et nous aurons ainsi parcouru toute la province de Sainte-Catherine.

« Agréez, etc.

« MICHEL CABEZA, Missionnaire de
la Compagnie de Jésus. »

*Extrait d'une lettre du P. Samuel de Lodi, Capucin,
au P. André d'Arezzo, Procureur général des Capucins
à Rome.*

Bahia, le 16 mars 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Le Père Louis de Livourne, homme vraiment apostolique, dont le nom est répété avec éloge et avec amour en Italie comme au Brésil, s'est décidé à sortir momentanément des forêts qui sont le théâtre ordinaire de son zèle, pour venir passer deux mois dans notre hospice. J'ai profité de sa présence au milieu de nous pour recueillir, sur les sauvages indigènes de la province de Bahia, toutes les notions qu'un séjour de vingt ans parmi eux avait pu fournir à son esprit observateur; et ces renseignements, écrits en quelque sorte sous sa dictée, je me fais un devoir d'en envoyer à votre Révérence un résumé fidèle, dans l'espoir qu'elle les lira avec le même plaisir que nous les avons entendus.

« Ces Indiens occupent, entre les fleuves *Rio-Pardo* et *Taype*, un territoire d'environ trois cents milles de long sur deux cents milles de large, tout couvert de forêts encore vierges, tout hérissé de montagnes, ou coupé par des vallées marécageuses. Ils forment quatre tribus distinctes, connues sous les noms de *Camacans*, de *Botecudos*, de *Pataxos* et de *Mongoios*. Sans doute, ces enfants

dégénérés appartiennent comme nous à la grande famille humaine ; mais on a souvent de la peine à reconnaître des hommes dans ces créatures rebelles ou étrangères aux grâces de l'Évangile.

« La chasse, la pêche, des fruits sauvages et quelques racines alimentaires qu'ils trouvent dans les bois, fournissent aux premiers besoins de leur existence. Ils mangent à toute heure, et prennent plus ou moins de nourriture selon qu'ils ont pu s'en procurer, sans mettre rien en réserve pour le lendemain. Presque toujours vagabonds, le plus qu'ils s'arrêtent dans un même lieu est l'espace de quelques jours ; une cabane dressée à la hâte pour se défendre de la pluie, est le seul établissement qu'ils élèvent dans la vallée qui a su fixer un instant leur vie errante. Le caractère traditionnel de la tribu se perpétue et se transmet, invariable et uniforme, des vieillards aux enfants ; le fils imite son père, la fille se modèle sur celle qui lui a donné naissance, et c'est là toute l'éducation de la jeunesse.

« Dans leurs mariages, ils ne respectent ni l'unité ni l'indissolubilité de cette union. S'il suffit d'un consentement mutuel et de l'aveu des parents pour former le contrat, il suffit aussi de la volonté capricieuse des époux pour le dissoudre : le caractère difficile d'une femme, sa stérilité, ou quelque infirmité habituelle, sont autant de motifs qui autorisent le divorce. Ils n'en ont pas moins en horreur l'adultère, et toute femme convaincue d'un tel crime est sévèrement châtiée ; quelquefois on l'attache à un arbre, et son mari vient lui-même venger son injure, en l'immolant à coup de flèches.

« Quand une femme est sur le point de donner le jour à son enfant, elle se retire au bord d'un torrent solitaire, afin de pouvoir l'y baigner aussitôt qu'il sera né. Plus tard, ce souvenir rattachera par un lien religieux le jeune in-

dien à son premier berceau ; ce torrent sera pour lui une eau sacrée, l'objet du culte le plus affectueux ; rarement il s'éloignera de ses rives, et s'il s'en écarte jamais, ce sera pour y revenir avec un nouvel amour ; il croit même retremper sa vigueur affaiblie chaque fois qu'il boit à cette source, où dès son enfance il s'est désaltéré.

« Comme tous les sauvages, ceux de la province de Bahia sont excessivement jaloux de leur indépendance ; il n'y a parmi eux ni supérieurs, ni lois, ni administration qui règle, en la restreignant, la liberté des individus. Chacun est maître de lui-même et de ses actions. La seule autorité qu'ils reconnaissent est celle de l'âge ; encore leur soumission au vieillard qu'ils ont élu, est-elle une pure déférence qui exclut toute contrainte. En temps de guerre ils se choisissent un chef, dont le pouvoir expire aussitôt la campagne terminée.

« Entre eux, ces guerres sont rares, et n'ont jamais pour origine l'esprit de conquête, ni l'avidité du butin ; quelquefois c'est une injure personnelle qui la provoque, d'autres fois une atteinte au droit de propriété.* Que des étrangers, par exemple, viennent chasser sur le territoire d'une autre tribu, la peuplade offensée déclare alors la guerre, non par des ambassadeurs ou par de bruyants défis, mais de la manière suivante : L'indien qui croit avoir à se plaindre, place une flèche en travers sur le sentier que doit parcourir l'étranger. Celui-ci, arrivé là, reconnaît à ce signal que sa faute est découverte, et il se hâte de consulter sa tribu, pour savoir s'il doit donner satisfaction ou accepter la guerre. Si les avis sont pour la paix, il dépose une autre flèche parallèlement à celle qu'il a rencontrée sur son passage ; si au contraire les Indiens acceptent le combat, leur flèche sera placée en face de la première, et les deux pointes tournées l'une contre l'autre.

« A son tour, le sauvage offensé revient observer la direction des flèches pour savoir la réponse de l'ennemi. Si c'est la paix, il se garde de toute représaille ; si au contraire la guerre est déclarée, ses compatriotes s'y disposent sans délai , ou si leur nombre est insuffisant pour assurer la victoire, ils vont [en diligence chercher du renfort chez leurs alliés. Les femmes suivent leurs maris au combat, soit pour porter les flèches , soit pour recueillir les traits que lancent les deux armées ; il en est même qui , dans le moment du péril surtout, se mêlent aux guerriers, et manient l'arc aussi bien que les hommes. A l'exception des femmes âgées ou de celles qui allaitent de petits enfants, toutes se rendent sur le champ de bataille.

« Vous savez que tous les guerriers sauvages cherchent, en se défigurant plus ou moins, à se donner un air terrible. Les *Botecudos* sont peut-être ceux qui y ont le mieux réussi. Ils ont coutume de porter dès l'enfance un morceau de fer introduit dans la lèvre inférieure et aux lobes des oreilles ; ils y attachent un anneau de bois peint, de quatre à cinq pouces de diamètre, dont le poids allonge nécessairement ces parties ; la lèvre surtout se replie et pend sur le menton. Ils coupent leurs cheveux bien près par le bas, et les laissent croître dans la partie supérieure de la tête ; puis à force de gomme ils les fixent dans une direction horizontale. Cette forme hérissée de leur chevelure, jointe à sa coupe circulaire, lui donne assez l'aspect d'un chapeau. Les paupières et les sourcils ont aussi leur préparation particulière ; ils les teignent, ainsi que le reste du visage, avec le suc d'un fruit nommé *acafroa*, qui donne un jus couleur de sang. De là cet aspect horrible de leur physionomie, qui ne laisse pas d'imprimer une certaine frayeur à leurs ennemis.

« Ils mangent par fois de la chair humaine, non par un excès de férocité, mais, ce qui paraîtra incroyable, par

un sentiment exagéré de tendresse. Il y a peu de temps qu'une mère mangea son enfant que la mort venait de lui ravir, soit qu'elle voulût s'incorporer la substance de ce fils bien-aimé, soit qu'elle ne pût se résoudre à le confier à la terre pour y devenir la pâture des vers. D'autres, et ce sont les guerriers, dévorent leurs ennemis; ils pensent protéger ainsi leur vie contre la vengeance du mort, et même se rendre invulnérables aux flèches de toute la tribu.

« Cette manière étrange de traiter les morts tient sans doute à l'idée qu'ils se sont faite de l'état des âmes dans une autre vie. Voici un fait assez curieux qui vous en dira sur ce sujet plus qu'un long commentaire; je le rapporte tel que le Père Louis me l'a raconté.

« Il y a environ deux ans qu'il entendit, à la porte de sa cabane, une grande rumeur de voix confuses, comme un cri d'alarme poussé en tumulte par des gens surpris par un assaut. C'était sur les dix heures du soir; le ciel était serein, et les étoiles scintillaient sur un ciel sans nuages; la lune seule refusait sa clarté. Attiré par ce bruit inattendu, le Père quitte sa demeure, et trouve une foule de *Camacans* plongés dans la stupeur et l'effroi, et faisant à la hâte leurs préparatifs de défense. « De quoi s'agit-il donc? leur demande le Missionnaire. — Comment! lui répondent-ils, vous ne voyez pas, à l'obscurcissement de la lune, le malheur qui nous menace! Cet astre est le rendez-vous des âmes séparées de leurs corps; aujourd'hui elles y sont en si grand nombre, que leur multitude voile son disque tout entier. Qui sait si *Oueggiahara* (l'Être suprême) ne les renverra pas parmi nous, pour rendre à la lune sa lumière? Alors ces esprits s'incorporeront aux tigres, aux serpents venimeux et aux bêtes féroces, pour dévorer les vivants..... »

« Le Père Louis fit de son mieux pour les tranquilliser, leur assurant qu'il n'y avait rien à craindre, et que ce qui causait leur effroi était un phénomène tout naturel, connu sous le nom d'éclipse; mais ils n'entendaient rien à ses explications, et leurs vieux préjugés l'emportant dans leur esprit sur ses paroles, ils continuaient de se tenir sur la défensive. Alors il imagina, pour les tirer d'angoisses, une expérience qui lui réussit : il alluma un flambeau, et prenant deux corps sphériques, il montra aux sauvages comment ces globes pouvaient, dans leurs évolutions, projeter tour à tour leur ombre l'un sur l'autre; ce qui expliqua à ces bonnes gens la cause de leurs vives inquiétudes et finit par les détromper.

« Nos Indiens portent un grand respect aux morts, et les ensevelissent avec toutes les marques d'un deuil profond. Quand un membre de la peuplade vient de fermer les yeux, son plus proche parent se place en pleurant à ses côtés, et lui exprime tous les sentiments que la douleur inspire à ceux qui aiment. Ses doléances finies, un autre parent le remplace et fait de même; ensuite chacun des assistants témoigne à son tour l'affliction qu'il éprouve, et ces larmes ne tarissent souvent qu'au bout de six ou sept heures. Pendant ce temps, on prépare le cercueil, qu'on recouvre de feuillage après que le corps y est placé, et le convoi marche vers le lieu de la sépulture, où on le dépose doucement et en silence. Un des parents veille tout armé auprès du tombeau, afin d'en écarter les bêtes féroces. Cette garde funèbre est ainsi continuée durant neuf à dix jours par chacun des parents. Dans cet intervalle, il y a toujours avec la sentinelle quelques amis du défunt qui viennent gémir sur sa tombe, et s'entretenir avec son âme qu'ils croient présente bien qu'invisible, car ils supposent qu'elle s'éloigne peu du corps qu'elle anima.

« Je tromperais votre attente, mon révérend Père,

si je terminais cette lettre sur nos Indiens sans vous dire où en est l'œuvre de leur conversion. Jusqu'ici le zèle de nos confrères a rencontré des obstacles presque insurmontables ; et cependant le ciel a déjà reçu, comme tribut de ces forêts séculaires, plusieurs centaines d'enfants ou d'adultes, que le Père Louis a baptisés au moment de leur mort.

« L'année dernière j'ai eu la consolation d'apprendre que la tribu des *Botecudos* demandait à s'instruire de la Religion chrétienne ; aussitôt je lui ai envoyé le Père Antoine de Falerne, dont le dévouement n'est pas resté sans succès, puisqu'il compte déjà quarante catéchumènes parmi ces sauvages. En m'annonçant cette heureuse nouvelle, il y joignait l'espérance de voir bientôt ce nombre se multiplier ; mais pour cela il implore l'assistance de nos prières, sachant bien que vainement les Apôtres plantent et arrosent, si Dieu ne fait croître, n'affermir et ne perfectionne.

« Veuillez agréer, mon révérend Père, etc.

F. SAMUEL de Lodi, *Miss. apost.* »

P. S. « Le P. Louis de Livourne a quitté l'hospice de Bahia dès que ses forces l'ont permis ; il lui tardait de revoir ses chers Indiens qu'il évangélise depuis vingt-quatre ans. On n'est pas surpris de son empressement à retourner dans leurs sombres forêts, quand on sait tout le bien qu'il y a déjà opéré, et celui, plus grand encore,

qu'il est peut-être au moment d'accomplir. Les sauvages qu'il a convertis en grand nombre, vivent sous sa direction comme une grande famille sous la tutelle révérée d'un père. Il est tout pour eux : apôtre, grand-chef, médecin, architecte et organisateur du travail ; sous sa conduite, les hommes se sont formés à l'agriculture, et les femmes ont appris à tisser des étoffes. Bientôt, si les espérances du zélé Missionnaire ne sont pas trompées, l'œuvre de civilisation chrétienne s'étendra à plusieurs tribus ; un désarmement général des Indiens est sur le point de se conclure par sa médiation, et il se flatte qu'après les avoir réconciliés, il aura aussi le bonheur de les convertir. »

MISSION DE L'ILE MAURICE.

Lettre communiquée à MM. les Membres du Conseil central de Lyon, par Mgr Allen-Collier, Vicaire apostolique de l'île Maurice.

15 mars 1845.

« MESSIEURS,

« Au sein de la vaste mer des Indes, il est une île que sa beauté et son importance signalent à l'intérêt du voyageur. Vos compatriotes l'appelèrent *île de France*. Elle a repris maintenant le nom d'*île Maurice*, qu'elle portait avant l'occupation française. La nature s'est plu à réunir sur ce point de l'océan des avantages dont peu de pays ont été favorisés; elle lui a donné des sites pittoresques d'une rare magnificence, un sol d'une fertilité inépuisable, et un climat dont nul autre ne surpasse la salubrité.

« Mais la Sagesse incréée l'a dit : La terre avec tous ses trésors ne peut suffire au cœur humain. Il lui faut un plus noble aliment pour le nourrir et le vivifier; il faut que la

parole de l'éternelle Vérité descende, comme un rayon qui les échauffe, sur les œuvres mortes de la nature, et leur communique ce charme qui les anime, nous captive et nous enchante. Sans cette effusion de la lumière infinie, la création, cette servante de Dieu, ressemble au corps de l'homme, au moment où l'ouvrier suprême venait de le former : elle peut bien offrir par elle-même un spectacle flatteur à l'œil qui la contemple ; mais tant que le souffle de l'esprit régénérateur n'a point passé sur elle, ses tableaux, même les plus brillants, ne disent rien à l'âme ; ils sont froids et sans mouvement ; ce n'est qu'une peinture inanimée ; ce n'est qu'une demeure construite par un architecte habile, mais privée des habitants qui devaient donner de l'intelligence à ses murs et de la vie à sa solitude.

« Tel est le sort de l'île de France ; elle est belle sans doute, mais elle le serait au centuple, si ses grâces naturelles étaient ennoblies par l'influence sacrée de la Religion. Aujourd'hui c'est un corps sans âme ; mais il faut le dire, son triste état est plutôt le fruit d'un malheur que celui d'une faute.

« A la fin du siècle dernier, lorsque l'île appartenait à la France, le christianisme avait presque disparu de la face du pays ; un gouvernement, qui proscrivait chez lui le culte de Dieu, ne pouvait être disposé à le propager dans ses colonies. Quelques prêtres, dont le nombre dépassa rarement dix ou douze, luttèrent contre les progrès du mal, et répondaient de leur mieux aux besoins spirituels de la population. Il est vrai qu'alors elle ne s'élevait probablement pas à la moitié du chiffre qu'elle atteint aujourd'hui.

« En 1811, les deux îles de France et de Bourbon cédèrent aux forces de la flotte britannique, et furent occupées par les troupes anglaises qui, à l'issue des hostilités,

rendirent Bourbon à ses anciens maîtres, et gardèrent l'île de France qui reprit son nom hollandais de Maurice.

« A en juger par le nombre annuel des baptêmes, la population catholique doit dépasser quatre-vingt mille âmes. La grande majorité se compose de noirs, dont la profonde ignorance est le résultat du malheur de leur condition. Pour une Eglise aussi considérable, le gouvernement a reconnu et rétribué d'abord huit prêtres, et plus tard dix. Ce chiffre n'a pas été dépassé depuis que la colonie appartient à l'Angleterre.

« Les esclaves, dont le nombre s'élevait à soixante mille, furent émancipés en 1839. Avant leur affranchissement, ils étaient généralement traités avec humanité et presque avec bienveillance. Bien qu'ils vécussent dans l'ignorance de la doctrine chrétienne, faute de prêtres et de catéchistes pour les instruire, ils étaient presque tous baptisés. Aujourd'hui encore la plupart d'entre eux, tout en se disant catholiques, ne connaissent pas les premiers éléments de la Religion, et ne savent pas même réciter le *Pater*, ni faire le signe de la croix.

« Il est certain que depuis l'émancipation leur condition n'a fait qu'empirer : indolents par caractère, ils se refusent au travail dès qu'il n'est plus pour eux une nécessité. Leur unique ambition se borne à se procurer un petit coin de terre pour y semer du maïs et se construire une méchante cabane ; tout leur bonheur consiste à passer leur temps couchés à terre sous ce chétif abri. Un peu de riz suffit à leur nourriture, et le labeur d'un jour leur en fournit assez pour vivre une semaine entière.

« Ils aiment beaucoup les cérémonies religieuses ; et de toutes les fêtes, celle qui émeut le plus leur piété est la commémoration des morts. Le soir, ils se rendent au cimetière et y brûlent des cierges sur les tombeaux de leurs

amis défunts ; l'enceinte funéraire ressemble alors à un champ en feu, dominé par une croix lumineuse elle-même. Au centre s'élève un grand crucifix ; des flots de lumières se pressent à ses pieds, et le serrent de si près que la base en est toute noircie et presque à demi brûlée. C'est un spectacle singulier et vraiment saisissant de voir ce lugubre séjour des morts, inondé ainsi d'êtres vivants qui, vêtus les uns à l'euro péenne, les autres à la mode bizarre des Orientaux, viennent se courber tristement sur des tombes, au milieu d'une forêt de torches embrasées.

« Dans la ville de Port-Louis, il y a un prêtre, M. l'abbé Laval, qui se dévoue exclusivement à l'instruction des nègres. Ses travaux sont excessifs, mais Dieu a daigné les bénir. Dans l'espace de vingt mois qui se sont écoulés depuis son arrivée dans l'île, il en a préparé cinq cents au sacrement de confirmation. Chaque soir il passe deux heures et demie à les instruire, à réciter avec eux le rosaire, à chanter des cantiques dans l'église, où ils ne manquent jamais de se trouver réunis au nombre de deux ou trois cents. De l'état d'ignorance et de dégradation profonde où ils étaient plongés, il les a élevés à la dignité des vrais enfants de Dieu, à la connaissance de leurs devoirs ; il en a fait non-seulement des hommes honnêtes et industrieux, mais de bons catholiques. N'est-il pas déplorable qu'un si petit nombre ait eu jusqu'ici la possibilité de se faire instruire ? Combien n'avons-nous pas à gémir sur le sort de tant de milliers d'autres, égarés encore dans les ténèbres et le vice, et qui cependant profiteraient aussi bien que les premiers des bienfaits d'un enseignement religieux ! Ils sont tous disposés à le recevoir, ils le désirent même ; mais ils n'ont personne qui puisse le leur donner. Ils prouvent suffisamment leur bonne volonté par l'empressement avec lequel ils apportent leurs enfants au baptême.

« Naguère l'Evêque avait annoncé qu'il irait donner ce sacrement dans le district de Savanne, qui est à l'extrémité de l'île la plus éloignée de Port-Louis. La nouvelle s'en répandit aussitôt, et tous les habitants des localités environnantes accoururent pour présenter leurs enfants à l'eau sainte de la régénération. Nous connaissons le pays et la route que Sa Grandeur eut alors à parcourir. Laisant Port-Louis au nord, on arrive bientôt à *Grand-River*, torrent rapide, qui comme toutes les rivières de l'île coule dans un ravin non moins escarpé que profond. Son lit est encombré d'énormes blocs de rochers, à travers lesquels il se précipite avec fracas. Souvent il se dérobe aux regards sous les massifs de verdure qui ombragent ses rives ; mais alors même que ses eaux disparaissent, on les entend mugir, elles s'indignent et frémissent contre les obstacles qui semblent vouloir les empêcher de courir vers l'océan.

« Ces ravins, que l'on rencontre fréquemment dans l'île, sont tellement abruptes et vont se perdre si loin, que les oiseaux du ciel peuvent seuls en visiter les gouffres inaccessibles. Le voyageur en voit souvent voltiger, au-dessus de ces abîmes, de nombreuses tribus aux ailes blanches et rouges : paisibles habitants de ces solitudes, dont le brillant plumage contraste heureusement avec la sombre verdure de la végétation. L'éclat d'un ciel admirablement pur ajoute à ce paysage un charme ravissant, et lui donne l'aspect d'une terre enchantée. Plus loin on traverse une plaine qui s'élève par gradation à mesure qu'elle s'éloigne de l'océan. Elle offre à sa surface, comme tout le reste du pays, des traces de son origine volcanique, que les siècles ne peuvent effacer.

« Dans l'intérieur de l'île, on rencontre une forêt traversée dans sa longueur et sa largeur par une bonne route. Les arbres qui la bordent, interceptent la vue dans

toutes les directions, au point que le voyageur n'aperçoit plus rien devant lui ni au-dessus de sa tête, si ce n'est par intervalle le sommet âpre et sauvage de quelques montagnes qui, comme la chaîne dont elles dépendent, présentent les formes les plus irrégulières. Elles semblent braver les lois de l'équilibre ; on dirait qu'agitées par quelque génie malfaisant qui s'est enfui soudain, mais qui va revenir leur rendre le mouvement, elles attendent son retour pour précipiter leur chute un moment interrompue.

« Un ruisseau souterrain et un lac formé dans le cratère d'un volcan éteint se font remarquer à peu de distance de chaque côté de la route : ce sont encore, au milieu d'autres indices si nombreux, comme des témoins irrécusables des agitations convulsives qui ont autrefois bouleversé le pays. Des lits de corails, des stratifications sous-marines, trouvées dans le centre de l'île, attestent que les points les plus élevés gisaient autrefois dans les profondeurs de l'océan.

« Après un trajet de douze ou quatorze milles, on sort de la forêt et l'on arrive à l'extrémité de l'île, dans un pays ouvert et bien cultivé. C'est là qu'est situé le village de Port-Souillac, dont la population est considérable. L'Evêque avait fait annoncer qu'il viendrait y donner le baptême. Aussi tous les habitants, jeunes gens et vieillards, étaient-ils accourus de plusieurs lieues pour assister à la cérémonie. On avait choisi une place à l'abri des ardeurs du soleil, pour y réunir les ouailles autour du pasteur ; elles se serraient de si près autour du Pontife, qu'à peine lui restait-il l'espace nécessaire pour se tenir debout. Après une instruction sur la nature et les obligations du baptême, Monseigneur commença l'administration de ce sacrement, et au bout de quelques heures il avait régénéré cent soixante et dix personnes. Ces fidèles sont à

trente ou quarante milles de la chapelle la plus rapprochée, et jamais ils n'ont eu de prêtre résidant au milieu d'eux. Ceux qui peuvent supporter la dépense d'un voyage, amènent leur jeune famille de l'extrémité de l'île à Port-Louis, et ils y séjournent tout le temps nécessaire pour instruire et préparer leurs enfants à la première communion. Ensuite ils retournent avec eux dans leur pays où, suivant toute probabilité, le reste de leur vie s'écoulera sans qu'il se présente pour eux une nouvelle occasion de voir un prêtre et de s'approcher des sacrements : heureux si à leur dernière heure la Providence leur ménage cette consolation !

« On ne s'étonnera pas qu'il en soit ainsi, quand on saura qu'à Port-Louis même, où le clergé est comparativement nombreux (puisqu'il y a quatre ecclésiastiques) il est impossible de procurer les secours de la religion à tous les mourants qui les réclament. En face des trente à quarante mille catholiques de cette capitale, les prêtres sont réduits à voir un grand nombre d'infortunés, arrivés au dernier période de la misère et de la maladie, implorer en vain leur assistance et mourir sans sacrements, parce que nos confrères se trouvent dans l'impossibilité absolue de donner leurs soins à tous ceux qui les sollicitent dans le même moment. Peut-on, sans verser des larmes, songer au triste sort d'un malheureux qui, à son heure suprême, supplie le ministre du salut de venir, pour l'amour de Dieu, le préparer à paraître devant son juge éternel, et qui s'entend dire pour toute réponse : « Faites de votre mieux pour vous disposer vous-même ; le prêtre que vous attendez ne peut venir ! » Et quelle pénible situation pour un pasteur, forcé de faire un choix au milieu des demandes multipliées dont son ministère est l'objet, sans savoir quelle direction il doit prendre, vers

quel agonisant il portera ses pas , n'ignorant pas qu'au moment même où il va administrer un malade, il en laisse derrière lui un ou deux autres qui expireront peut-être dans le désespoir ! Ah ! daigne le Seigneur avoir pitié de cette multitude de pauvres catholiques, condamnés à un si cruel malheur dans cette île abandonnée !

« Au milieu de ce dénûment de secours spirituels , les ennemis de l'Eglise ne restent pas oisifs ; à peine y a-t-il dans toute l'île un village ou même un hameau un peu considérable, où les méthodistes n'aient érigé , pour les enfants du peuple, une école gratuite, dont la direction est confiée à des maîtres et maîtresses venus d'Angleterre. Les enfants de la classe émancipée, qui vont y chercher l'instruction, s'inoculent en même temps les préjugés dont leurs maîtres sont imbus , et quoiqu'ils aient été baptisés, ainsi que leurs parents, dans l'Eglise catholique, aussitôt qu'ils ont fréquenté ces écoles, les ministres les considèrent comme appartenant à leur communion.

« De notre côté, nous avons aussi à Port-Louis une école gratuite, soutenue principalement par l'Evêque ; mais elle ne peut contenir que cinquante élèves, ce qui nous oblige presque tous les jours à refuser ceux qui se présentent. Il n'est pas douteux qu'en donnant à cette institution un développement plus convenable, on prévient la chute de plusieurs centaines d'enfants catholiques qui, pour se faire instruire, n'ont d'autre ressource que les établissements méthodistes du gouvernement colonial. Pourquoi faut-il que notre pauvreté nous condamne à les voir périr, quand ils tendent vers nous leurs mains suppliantes, et nous conjurent de les arracher au péril imminent dont leur religion est menacée !

« Un collège royal a été fondé pour l'éducation des enfants d'origine européenne. Sa direction, confiée d'abord

à un prêtre catholique, a passé entre les mains d'un protestant irlandais.

« On y donne un soin tout particulier à l'étude de l'anglais, dont on se sert pour l'explication des auteurs classiques. Les efforts du gouvernement tendent à introduire l'usage de cette langue, aussi bien que l'esprit et les coutumes anglaises : il est très-probable que l'entreprise réussira, elle ne demande que du temps pour atteindre son but. Mais avec sa langue le gouvernement espère (et nous croyons qu'il s'en flatte vainement) que la colonie adoptera la religion nationale de la Grande-Bretagne.

« Sans considérer quelles funestes conséquences entraînerait pour l'ordre social le conflit de tant d'églises qui, pour être toutes protestantes, n'en sont pas moins rivales, on chercherait vainement parmi les naturels de l'île un seul homme sensé qui ne regrettât de voir son pays, où la seule religion professée jusqu'ici était celle qui compte dans son sein deux cents millions d'âmes, se partager en mille sectes opposées, dont les doctrines contradictoires ont aussi peu la charité pour résultat que la vérité pour principe.

« Une mortalité progressive a décimé la population nègre depuis son émancipation ; la cause en est surtout dans la funeste habitude de l'ivrognerie, vice qui, dans un climat chaud, est toujours fatal. Plus d'une fois on a trouvé le long des chemins quelques-uns de ces malheureux morts des suites de l'ivresse. Il a été constaté que dans le cours de l'année plus de quarante noirs avaient succombé, victimes de leur intempérance, avant d'arriver à la porte de l'hôpital et avant d'avoir reçu les premiers secours du médecin. A cet égard, la dégradation des nègres, il faut en convenir, s'est accrue depuis leur affranchissement.

« Sans doute, l'esclavage est une plaie de l'humanité dont la Religion s'afflige; il ne devrait pas être toléré par un peuple chrétien, et tout gouvernement qui protégerait un tel système par des considérations d'intérêts matériels ou politiques, mériterait la flétrissure des nations civilisées. Néanmoins, il est maintenant démontré par l'expérience que son abolition dans les colonies britanniques, faite d'avoir été accompagnée de ces mesures sages et prudentes qui seules pouvaient en assurer le bienfait, est devenue un véritable malheur pour cette classe infortunée, en faveur de laquelle on l'avait si généreusement conçue et si loyalement exécutée. Pour remplacer les bras dont l'agriculture, et particulièrement la culture de la canne à sucre, se trouvaient privées par l'émancipation, on introduisit dans l'île, l'année dernière, plus de vingt mille *coolies* amenés ici des différentes présidences de l'Inde. Ce sont des hommes de couleur cuivrée, de haute taille et d'une maigreur affreuse; ils portent pour tout vêtement une ceinture de toile autour des reins, et un lambeau de même étoffe roulé autour de la tête; ce qui leur donne une étrange tournure aux yeux d'un Européen. Quelques-uns recherchent avec une prédilection toute particulière les vieilles vestes que nos soldats ont jetées au rebut; ce sont pour eux des habits de luxe. Rien n'est divertissant comme de voir l'air de satisfaction avec lequel ils posent et s'admirent sous cet accoutrement favori, avec un turban à la tête, et autour du corps un misérable haillon rouge, d'où s'échappe une longue paire de jambes noires et toutes nues. Cette classe d'hommes est encore païenne; elle a conservé l'usage de brûler ses morts. Jusqu'ici il n'a pas été possible d'entreprendre sa conversion; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, le nombre des prêtres est si limité, qu'il ne peut même suffire à l'administration des catholiques.

« Dans un climat où la chaleur est excessive, la distance à parcourir pour se rendre à l'église, distance qui, en Europe, serait comptée pour rien, devient souvent un obstacle] très-sérieux. A ce sujet, je ne puis résister au plaisir de citer la conduite édifiante d'une pauvre femme, dont la demeure est située à plus de vingt milles de l'église la plus rapprochée. Cette pieuse insulaire avait l'habitude de se rendre à Port-Louis, à des époques fixes, pour participer aux sacrements. Il lui fallait pour y arriver une journée entière de marche; et ce qui augmentait encore la fatigue d'une course déjà au-dessus de ses forces, par la longueur du trajet et la chaleur de la température, c'est qu'elle avait à traverser un torrent dont les eaux débordées avaient emporté le pont. Seule, elle n'aurait pu le passer à gué; elle se faisait donc accompagner par son mari qui, après lui avoir aidé à franchir cette rivière en ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, retournait à ses travaux, laissant la fervente voyageuse continuer sa route avec ses vêtements tout mouillés.

« Dans cet état elle avait encore seize milles à parcourir pour n'être point surprise par la nuit. Mais au déclin du jour, lorsque le ciel avait perdu sa couleur azurée pour revêtir une nuance de lilas éclatant, lorsque les nuages se coloraient de cette teinte verdâtre, inconnue peut-être en tout autre climat, en ce moment notre voyageuse arrivait ordinairement à la ville. Terme de son pèlerinage, l'église recevait sa première visite. Le lendemain matin, elle s'approchait toujours de la sainte table, et, ce pieux devoir accompli, elle se remettait en route. Arrivée au passage de la rivière, elle y trouvait son mari qui la portait à l'autre bord, et rentrait avec elle au logis.

« La Mission de Maurice a sous sa dépendance différentes îles, dont les habitants catholiques ont bien lieu de

déplorer leur malheur. L'île Rodriguez, située à une distance de quatre cents milles du côté de l'est, a été peuplée par des familles qui autrefois émigrèrent de l'île Maurice. Elles professent notre foi, et se composent d'environ cinq cents personnes. Ces infortunés, non-seulement n'ont pas de pasteur au milieu d'eux, mais on dit qu'ils n'ont jamais reçu la visite d'un prêtre; ils vivent sans secours religieux et meurent abandonnés à leur sort, quel qu'il puisse être, pour l'éternité.

« A six cents milles, dans une autre direction, l'île d'Agalega compte quelques centaines d'habitants condamnés au même abandon. Cinq cents milles plus loin, et à plus de trois cents lieues de Port-Louis, on trouve le groupe des îles Seychelles. Là aussi, les principales familles sont originaires de Maurice, et revendiquent le nom de catholiques, parce que leurs pères s'honoraient de le porter. Jamais, depuis qu'elles existent, ces îles n'ont joui de la présence d'un prêtre, bien que leur population soit d'environ six mille âmes, y compris les nègres qu'on y a transportés des côtes d'Afrique. A diverses reprises, leurs habitants ont adressé des pétitions au gouvernement local pour obtenir un ministre de leur culte; mais ces demandes étaient toujours restées sans résultat. A la fin cependant on leur donna à entendre qu'il serait fait droit à leurs justes réclamations; une lueur d'espoir brilla un instant à leurs yeux, la satisfaction était peinte sur tous les visages et semblait un présage assuré du bon accueil réservé au pasteur si longtemps attendu. Enfin le vaisseau arrive et leur amène, non pas un prêtre catholique, mais un ministre protestant; pour me servir du texte sacré: « Ils avaient demandé du pain, on leur donnait une pierre! »

Quelques-uns de ces pauvres gens sont si bien disposés pour la Religion, qu'on les a vus, comme cela est encore

arrivé l'année dernière, entreprendre le voyage de l'île Maurice pour recevoir le baptême des mains d'un prêtre catholique ; ils s'en retournaient ensuite en bénissant Dieu de leur avoir accordé cette faveur, qu'ils ne croyaient pas avoir achetée trop chère par un trajet de sept cents lieues sur l'Océan. Puisse le Seigneur, qui voit les besoins spirituels et l'abandon de ces bons insulaires, inspirer à quelques âmes généreuses la pensée de les secourir ! Oui, peuple affligé, ne désespère pas encore ! Jusqu'ici le nom de catholique a toujours été chér à ton cœur ; ce titre glorieux ne te sera pas enlevé : il a été ton soutien dans la détresse, ton appui dans la tribulation, comme il est encore ton espoir au milieu de ton délaissement ; cette confiance ne sera pas trompée, le prêtre de Dieu viendra te visiter il viendra habiter sur tes rivages, tu entendras de sa bouche les paroles de l'éternelle vie, ses bénédictions descendront sur toi et sur tes enfants, et tu apprendras à chanter avec lui l'hymne de la reconnaissance au Dieu qui t'a délivré. *Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.*

BAPTÊME DES ENFANTS D'INFIDÈLES.

Longtemps on n'avait pu régénérer les enfants d'infidèles que sur des points isolés ; le nombre de ceux qui passaient du berceau dans la tombe avec le sceau du baptême était encore peu considérable, et voilà pourquoi nous en avons parlé rarement aux pieux Lecteurs de nos Annales. Mais depuis quelques années, ce bienfait s'est développé dans des proportions plus consolantes. Nos Missionnaires, avec les aumônes de l'Association, sont parvenus à le généraliser dans les principales chrétientés de l'Asie ; bientôt on aura peine à compter les jeunes prédestinés dont ils peupleront le ciel ; déjà même, le tableau de ceux

qu'ils lui ont donnés, est assez riche pour provoquer la reconnaissance et l'admiration de notre foi. Aussi l'offrons-nous aux membres de l'OEuvre avec un religieux empressement. Il ne se composera que de chiffres; mais des chiffres sont assez émouvants lorsqu'ils représentent une multitude d'âmes conquises au bonheur éternel!

« C'est par millions, écrit Mgr Pérocheau, Vicaire apostolique, que chaque année en Chine les parents tuent leurs propres enfants. Quand ils ne les étouffent pas à leur naissance, ils exposent ces malheureuses créatures sur la voie publique, où leurs corps servent de pâture aux chiens et aux loups. L'autorité le sait, et ne punit point; personne n'improove, personne ne blâme même les riches qui n'ont pas, comme la classe pauvre, le prétexte de la misère pour excuser un si grand crime. Il n'y a que la charité chrétienne qui s'en alarme. Grâce aux aumônes de la Propagation, nous avons déjà sauvé un grand nombre d'orphelins, qui vous doivent le baptême et la vie.

« — (1) Aux époques de disette, on dirait que la nature perd tous ses droits sur le cœur des Chinois païens. Alors on a vu des pères et mères refuser de partager leur dernière poignée de riz avec leurs propres enfants qui, après avoir poussé à leurs oreilles des cris lamentables pendant quelques jours, se sont éteints dans une maigreur effrayante. D'autres, pires que les tigres, ont tué les enfants qui venaient de naître, surtout les filles, ou les ont jetés à la voirie, comme chez nous on jette un petit chien qu'on ne veut pas élever. Ces pauvres créatures exposées sur le bord des rivières, au milieu des broussailles, ou dans quelques trous fangeux, font entendre des cris déchirants; et l'égoïste

(1) Extrait d'une lettre de M. Bertrand, Missionnaire apostolique.

Chinois qui les voit ne s'en émeut point : que dis-je ? il en rit comme si c'étaient de vils animaux. Pauvre peuple ! que de fois j'ai senti mes entrailles émues à la vue de tant de malheurs ! « Que n'avons-nous la liberté ? me suis-je dit bien des fois. Je ferais au moins en petit ce qu'a réalisé saint Vincent de Paul en France. » Vœux inutiles ! Ne pouvant sauver la vie du corps à ces petits enfants, j'ai cherché à procurer le salut de leurs âmes... Deux hommes instruits et quelque peu médecins que j'emploie à cette bonne œuvre depuis huit mois, en ont baptisé six cent vingt-quatre, dont plus de cinq cents sont déjà montés au ciel.

« — (1) La Mission du Su-Tchuen poursuit son œuvre du baptême des enfants païens en danger de mort, et le Seigneur continue à la bénir. Chaque année le nombre de ceux qu'on régénère va toujours croissant.

« Il était en 1839, de 12,483 ;

en 1840, de 15,766 ;

en 1841, de 17,825 ;

en 1842, de 20,068 ;

en 1843, de 22,292 ;

« Il s'élève cette année à 24,381.

« Nous avons observé que les deux tiers de ces enfants environ meurent dans l'année même de leur baptême. C'est ainsi que sur le chiffre de 1844, seize mille sept cent soixante-trois ont pris peu après leur vol pour la félicité éternelle. Ces âmes bienheureuses régénérées par nous dans les eaux salutaires du baptême, pourront-elles nous oublier ? Pourront-elles oublier la généreuse Association, qui, après Dieu, leur a ouvert les portes du ciel ?

(1) Extrait d'une lettre de Monseigneur Pérocheau, vicaire apostolique du Su-Tchuen.

« Nous payons des fidèles, hommes et femmes, qui connaissent les maladies des enfants, pour aller chercher et baptiser ceux qu'ils trouveront en danger. Il leur est facile d'en rencontrer, surtout dans les villes et dans les bourgs où affluent, les jours de foire, une foule d'indigents réduits à la dernière détresse, qui viennent là demander l'aumône. C'est surtout l'hiver que le nombre en est plus grand, parce que la misère est plus pressante. On voit alors partout, sur les routes, aux portes des villes et des villages, ou entassés dans les rues, des pauvres sans nombre privés presque entièrement d'habits, n'ayant ni feu ni lieu, couchant en plein air, si exténués par les longues tortures de la faim qu'il ne leur reste que la peau et les os. Les femmes, qui sont ici les plus à plaindre, portent sur le dos des enfants réduits à la même extrémité qu'elles. Nos baptiseurs et baptiseuses s'en approchent avec les douces paroles de la compassion, offrent gratis des pilules pour ces petits agonisants, donnent souvent aux parents quelques liards, toujours avec une grande bonté et avec l'expression du plus vif intérêt.

« Pour ces malheureux, c'est un spectacle ravissant, presque inouï. Ils permettent volontiers que nos gens examinent l'état de l'enfant, et leur versent sur le front quelques gouttes d'eau, qu'ils assurent leur être salutaire, en même temps qu'ils prononcent les paroles sacramentelles.

« Nos chrétiens baptiseurs sont divisés en deux classes. Les uns sont ambulants et vont au loin chercher les enfants moribonds. Les autres, attachés à des postes fixes, dans les villes et les bourgs, se consacrent à la même œuvre dans leur voisinage. Je viens de faire imprimer des règles distinctes pour les diriger et les stimuler tous dans leurs belles fonctions.

« Les hommes forment une association spéciale qui a pour nom *Association Angélique*. Chaque année, de vive voix et par écrit, je presse tous les prêtres de donner plus d'extension à cette œuvre qui me tient fort au cœur. J'espère pouvoir, l'an prochain, lui donner un développement beaucoup plus considérable, si le Seigneur nous conserve dans notre petite tranquillité. C'est seulement depuis quatre ans qu'existe l'*Association Angélique*, et c'est à son zèle concours que nous devons d'avoir levé sur le paganisme une si abondante moisson. Plus elle fera d'efforts, plus il y aura de dépenses; mais l'argent peut-il être mieux employé? Nous comptons sur la charité des Directeurs et des Associés de l'OEuvre si admirable de la Propagation de la Foi.

La même Association, récemment établie au Yun-Nan par Mgr Ponsot, porte déjà ses fruits : 2,000 enfants d'infidèles ont été baptisés pendant les six premiers mois de 1844.

Au Tchè-Kiang, il ne se passe pas d'année qu'on n'en baptise au moins 400.

Dans le Xan-Si, les infidèles sont dans l'usage d'inviter eux-mêmes les chrétiens à baptiser leurs enfants, lorsqu'ils sont en danger de mort.

Vicariat apostolique du Chan-Si. — (1) « Il s'est éveillé parmi nos néophytes un esprit d'émulation qui nous comble de joie; tous rivalisent de zèle pour le baptême des enfants moribonds ou exposés; quand on peut leur conserver la vie, c'est à qui aura le bonheur de les élever pour l'amour de Jésus-Christ. Nos médecins ont la plus grande part à cette bonne œuvre; les uns en baptisent dix, les autres trente par an, les plus habiles ou les plus heureux vont même jusqu'à cent et au delà. Une vierge chrétienne,

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Alphonse, Vicaire apostolique du Chan-Si.

nommée Angélique Sung, appartenant à une riche famille, a consacré, pendant vingt ans, sa fortune à sauver les enfants de son sexe. Afin de prévenir le meurtre si commun de ces pauvres créatures, elle promettait une prime aux mères qui conserveraient leurs filles, s'engageant, de plus, à les nourrir et à les élever à ses frais. Les âmes dont elle a peuplé le ciel, l'ont appelée, il y a peu de temps, à recevoir l'éternelle récompense; ses filles qui lui ont survécu, pleurent encore cette mère adoptive, et ma douleur sera longue à se calmer.

Province du Hou-Kouang. — (1) « J'encourage partout le baptême des enfants abandonnés; mais je ne puis développer autant que je le désirerais cette œuvre intéressante, parce que je suis très-pauvre. Cependant, avec l'aide de vos aumônes, j'obtiens des résultats bien précieux. Une seule femme chrétienne en a baptisé 403 dans l'espace de dix mois.

Ile de Hong-Kong. — (2) « On élève aussi dans l'île de Hong-Kong une maison pour recueillir les enfants chinois, si cruellement abandonnés et en si grand nombre dans ce malheureux empire. Et ce qui doit redoubler notre ardeur pour la diffusion de la sainte OEuvre de la Propagation de la Foi, c'est qu'on doit aux aumônes des Associés, non-seulement cette pieuse fondation, mais encore tout le bien qui se fait dans l'île. Le fruit qu'on espère de toutes ces dépenses est d'autant plus grand, qu'ici les pauvres Chinois sont affranchis du joug tyrannique du céleste empereur, et qu'ils peuvent, dans toute la liberté de leur conscience, rendre à Dieu le seul culte d'agréable odeur.

« — (3) Pour la consolation de vos Associés, laissez-moi

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-Kouang.

(2) Extrait d'une lettre du Père Cherubino, Missionnaire franciscain.

(3) Extrait d'une lettre du P. Gabriel Moretta, Mineur observantin.

vous dire l'usage que nous faisons de leurs aumônes ; elles ne pouvaient pas , ce me semble , recevoir une destination plus conforme aux inspirations de leurs cœurs généreux.

« Vous savez quel est , dans ces contrées infidèles , le sort d'une multitude d'enfants exposés sur la voie publique : leurs corps sont dévorés par les plus vils animaux , et leurs âmes restent privées pour toujours du bonheur céleste... Ce que vous aurez peine à croire, c'est que l'avarice des parents soit la cause la plus ordinaire de ces infanticides. Il est d'usage ici que le futur époux achète sa femme. Or , plus un père a de filles à marier , moins il peut les vendre cher , parce qu'on suppose qu'obligé de faire beaucoup de dépenses pour les nourrir , il est pressé de s'en défaire. D'après ce monstrueux calcul , il sacrifiera donc sans pitié cinq ou six enfants à l'espoir de placer plus avantageusement une fille unique.

« Déjà depuis plusieurs années , la charité des Vicaires apostoliques avait recueilli quelques-unes de ces infortunées créatures , qui sont devenues plus tard de ferventes chrétiennes et d'excellentes mères de famille. Mais l'expérience a fait voir que , faute de lait , leur aliment naturel , plusieurs d'entre elles étaient enlevées par une mort prématurée ; c'est pourquoi l'on a conçu l'année dernière le projet , qu'on exécute celle-ci , de construire un hospice , où , réunies toutes ensemble , elles pourront au moins être allaitées par des brebis , notre pauvreté ne nous permettant pas de faire mieux.

« Cet hospice est situé dans un bourg tout composé de chrétiens. Assis sur une gracieuse colline , il est protégé contre la violence des vents par une ceinture de montagnes hautes et incultes , qui servent de pâturage aux brebis nourricières.

« Notre intention était de ne recevoir au plus qu'une douzaine d'orphelins. Mais quand cet asile sera connu

dans le reste de la province, les parents qui conservent encore quelques sentiments d'humanité, préféreront sans doute nous apporter en secret leurs pauvres enfants, que de les jeter en pâture aux bêtes. Alors, faudra-t-il les laisser périr à la porte de l'hospice construit pour être leur refuge ? Nous n'aurons jamais cette cruauté. Quoique le nombre de ceux que nous avons reçus soit déjà supérieur à nos ressources, nous accueillerons encore ceux qu'on viendra nous offrir ; le cœur plein de confiance en Dieu, et les regards tournés vers l'Europe, nous adopterons ces nouveau-venus au nom de votre sainte Association.

Siam. « — (1) Il y a parmi nous une foule de gens qui exercent la médecine. Quand l'occasion se présente à eux, ils ne manquent pas d'administrer le baptême aux enfants moribonds ; mais combien la moisson ne serait-elle pas plus abondante, si l'on pouvait en députer dans les villes voisines et même au loin, en leur donnant un secours annuel de quarante à soixante francs, tant pour les remèdes que pour frais de courses ! Un des médecins que nous avons à *Juthia*, parvenait à baptiser de 60 à 100 enfants chaque année ; de sorte que, s'il nous est permis de le dire, on sauverait une âme au prix du plus léger sacrifice. Certes, y a-t-il meilleur moyen d'employer les aumônes de l'OEuvre ? Depuis quelques années, le nombre de ces petits anges monte à quatre ou cinq mille.

En Mongolie, le dernier chiffre que Mgr Mouly nous ait fait connaître, était de 6,000 enfants païens régénérés à l'article de la mort.

Cochinchine. « — (2) Vous recevrez avec plaisir quelques détails sur une de nos œuvres, petite en appa-

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam.

(2) Extrait d'une lettre de M. Fontaine, missionnaire apostolique.

rence, mais qui a de grands résultats pour le salut des âmes; je veux parler des enfants païens baptisés à l'article de la mort. Tout le monde peut s'en occuper, mais on peut dire que c'est principalement l'œuvre des femmes; elles s'introduisent plus facilement dans les maisons, et on s'en défie moins que des hommes. Par leurs charitables soins un nombre considérable de ces petites créatures reçoivent à peine la vie, qu'elles l'échangent avec les joies sans fin du paradis.

« Dans un village dont le maire est chrétien, il existe une maison de Religieuses, que Monseigneur envoie de côté et d'autre à la recherche de ces infortunés enfants. Elles vont ordinairement deux à deux, une vieille et une jeune; et pendant que la plus âgée lie conversation, l'autre qui doit, selon les convenances, lui céder la parole, s'approche de la mère qui tient l'enfant malade, ou s'assied près de la natte sur laquelle il est abandonné; elle le flatte, le prend dans ses bras, et tandis qu'elle lui prodigue les caresses, elle parvient à faire dégoutter sur son front un peu d'eau d'un flacon qu'elle tient caché dans sa longue et large manche. L'an dernier ces Religieuses en ont régénéré 145, et depuis environ un mois elles ont déjà atteint le chiffre de 96.

« Un jour elles en baptisèrent 18; quelquefois elles n'en rencontrent que 3 ou 4; mais quand elles se mettent en quête, il n'est pas de jour qu'elles ne fassent des bienheureux. Il arrive parfois qu'elles ne reviennent au logis qu'après une semaine de courses. Elles s'arrêtent en voyage chez les chrétiens qui les respectent beaucoup. Toutes leurs dépenses sont aux frais de la Mission.

« Lorsque vient le temps des maladies pour ces enfants, que de parents offrent à nos Religieuses leurs

nouveau-nés pour quelques ligatures et même pour moins ! Quand ils ont déjà quatre ou cinq ans, et qu'on trouve des chrétiens qui veulent s'en charger, on en achète quelques-uns. Combien d'autres familles les donneraient pour rien, à l'âge de quelques jours, ou de quelques mois ! Ah ! si nous avions les mêmes avantages que la France ! Si, comme vous, nous avions des Hospices vastes et en grand nombre, ils seraient bientôt remplis de ces pauvres délaissés.

« On ne peut être que profondément affligé, en voyant le peu de cas que les païens font de ces petites créatures. Dès qu'elles sont dangereusement malades, ce n'est plus pour eux qu'un fardeau. On les enveloppe dans des lambeaux de natte, et on les éloigne de sa vue ! — Une de ces personnes que Monseigneur envoie baptiser, rencontra ainsi un enfant de quelques jours, jeté non loin d'une maison sur le fumier, la figure enfoncée dans la fange. Heureusement il vivait encore, et put recevoir le baptême !

« — (1) Les païens ne peuvent concevoir le zèle de nos néophytes à rechercher les enfants en danger de mort. Pour l'expliquer, ils forgent mille contes absurdes : les uns disent que les chrétiens enlèvent leurs âmes et se les approprient ; d'autres, qu'ils jettent sur les enfants des sorts pour les faire mourir à leur place, et se prolonger ainsi la vie à eux-mêmes.

« Si puérides que soient ces suppositions, elles ne laissent pas que de prévenir contre nous certains esprits. Ainsi, une chrétienne de cette province fut arrêtée, il y a quelques mois, par la mère de l'enfant qu'elle venait de baptiser, et traînée devant deux petits mandarins militaires qui se trouvaient dans la commune.

(1) Extrait d'une lettre de Mgr Cuenot, évêque de Métellopolis.

Ils lui demandèrent ce qu'elle avait fait à ce petit moribond : elle l'avoua sans détour ; et ces mandarins, loin de la punir, louèrent au contraire le zèle généreux qui la portait à faire du bien aux âmes des enfants.

« Voici le résultat de nos efforts pendant une série de neuf ans, c'est-à-dire de 1835 à 1844 :

en 1835,	133,	
en 1836,	498,	dont 47 ont survécu.
en 1837,	1,027,	104
en 1838,	663,	110
en 1839,	729,	60
en 1840,	770,	94
en 1841,	1,881,	300
en 1842,	2,565,	534
en 1843,	8,273,	1,457

Dans la Cochinchine occidentale, nouvellement érigée en Vicariat apostolique, plus de mille enfants moribonds ont aussi reçu le baptême en 1843.

Le total des enfants baptisés, pendant l'année 1843, dans la Mission espagnole du Tong-King, est de 11,260.

Au Tong-King occidental, Monseigneur Retord, groupant les chiffres des vingt dernières années, porte à 32,558 le nombre des enfants de païens baptisés en danger de mort. « La plupart d'entre eux ont succombé peu après, ajoute le Prélat, et jouissent dans le ciel de la félicité suprême. »

« (1) — Le zèle entreprenant de Monseigneur de Metellopolis, qui avait donné une si heureuse impulsion à l'œuvre du baptême des enfants en danger de mort, vient de compléter ce premier bienfait en dotant la Cochinchine d'une fondation nouvelle en faveur des enfants trouvés. Plusieurs maisons pour l'un et l'au-

(1) Extrait d'une lettre de M. Miche, Missionnaire apostolique.

tre sexe sont déjà élevées à cet effet, et remplies de jeunes innocents qui y trouvent, outre les secours nécessaires à la vie, la grâce du baptême et une solide instruction. Un jour ils béniront la divine Providence de les avoir arrachés du sein de leurs mères dénaturées, pour les placer entre les mains d'un père adoptif qui, sans négliger les soins du corps, veut avant tout en faire des enfants de Jésus-Christ. Dans ce moment, Sa Grandeur avise aux moyens de multiplier ces pieux asiles qui promettent d'autant plus pour l'avenir, qu'ils seront placés, non pas hors du royaume, mais sur les lieux mêmes où les enfants sont recueillis. Cette œuvre entraînera sans doute de grandes dépenses; mais la Providence y pourvoira.

« Voilà les fruits de votre OEuvre, — écrivaient, il y a quelque temps, MM. les Directeurs des Missions étrangères dans une lettre collective adressée aux deux Conseils; — c'est vous qui peuplez ainsi le Ciel de ces innocentes créatures qui en auraient été exclues, si vous n'étiez venus leur en ouvrir l'entrée. Par vous, ces enfants sont devenus les amis de Dieu, et leur reconnaissance vous assure leur protection.

« Il nous est doux de vous répéter que personne ne s'intéresse plus que nous au succès de l'OEuvre que vous dirigez, parce que vous êtes pour nous une seconde Providence, et que nous n'existons, pour ainsi dire, que par vous. Aussi, Messieurs, nous aimons à nous associer à ce concert de bénédictions qui montent sans cesse vers le ciel pour appeler sur vos têtes une rosée de grâces, à ces *nûces de petits enfants* qui vous doivent le bonheur de voir Dieu, et à tous ces martyrs qui, sous la hache du bourreau, vous léguaient tant de précieux souvenirs, et vous firent pour le ciel tant de promesses, qu'ils n'auront pas manqué de réaliser.

NOUVELLES.

Lettre du P. François de Ploughe, préfet des Capucins de Syrie, à M. le président du Conseil central de Lyon.

Beyrouth, 10 juin 1845.

« MONSIEUR,

« Je viens aujourd'hui, plutôt avec mes larmes qu'avec la plume, retracer les cruautés et les infamies de tout genre commises dans la Syrie au mois de mai dernier, et particulièrement dans le Liban..... Huit jours avant ces scènes déplorables, Abéi se trouvait déjà occupé par les soldats du gouvernement turc, et le commandant de ces troupes, au lieu d'empêcher les désordres, se montra ouvertement hostile aux Maronites et partisan des Druses, puisqu'il enlevait aux chrétiens tous moyens de défense en leur ôtant leurs armes, tandis qu'il laissait à leurs ennemis tous les moyens d'attaque.

« Sur ces entrefaites j'étais retourné d'Abéi à Beyrouth, persuadé que la paix allait se rétablir. Mais au contraire, le 8 mai, les Druses, d'accord avec les soldats turcs, projetèrent la destruction d'Abéi. Le vendredi 9, les Druses au nombre de plus de deux mille entourent ce village de tous côtés, et l'assailent presque à l'improviste; ils tuent tous ceux qu'ils rencontrent, et mettent le feu aux maisons des chrétiens: pas une n'échappa à l'incendie. Les Maronites se défendirent autant qu'ils purent; mais étant en très-petit nombre, ils se réfugièrent dans la maison d'un prince chrétien où ils firent encore quelque résistance. A la fin ils dûrent céder, et lorsqu'ils se furent rendus, les Druses, en présence du commandant des troupes turques, en égorgèrent treize. Puis un chef nommé Hammud-

Abu-Nachat, suivi de ses gens, vint attaquer notre couvent où se trouvait le Père Charles-de-Lorette. A la vue de ces barbares, le Missionnaire se mit à fuir ; mais poursuivi et atteint, il fut renversé à coups de sabre sur la tête et sur les épaules. Ses assassins l'achevèrent à coups de fusil, lui ouvrirent le ventre et brûlèrent son cadavre. Ils enlevèrent ensuite les vases sacrés et les linges de l'autel, déchirèrent un tableau représentant l'assomption de la Vierge, et mirent la cloche de l'église en mille pièces. Le professeur arabe de l'école, un moine maronite et deux jeunes élèves âgés de douze ans, périrent avec le Père Charles. Les missionnaires américains ont trois maisons à Abéi, elles furent respectées, et eux se montrèrent tout à fait indifférents au désastre des catholiques.

« Dans la province de Meten, les chrétiens avaient d'abord été victorieux ; mais plus tard les Druses brûlèrent toutes leurs maisons et saccagèrent notre couvent de Solima, où ils prirent tout ce qu'y avaient laissé nos deux Missionnaires, lesquels prévoyant ce qui pouvait arriver, étaient descendus à Beyrouth, depuis quelques jours. On ne voit plus dans ce pays une seule maison ni une seule église ; il y a eu grand massacre des chrétiens et surtout des ecclésiastiques. Ceux qui ont pu éviter la mort, et en particulier les femmes et les enfants, fugitifs et dispersés à Beyrouth et ailleurs, tirent les larmes des yeux à ceux qui les voient ainsi languir de misère ; et les cruautés qui ont eu lieu à Gézin et aux environs font horreur à entendre. Les Druses attaquèrent ces localités, quoiqu'on y eût placé des soldats pour maintenir le bon ordre ; mais ceux-ci firent tout le contraire, car ils ne permirent pas aux chrétiens de se défendre. Ces fanatiques, ainsi déchaînés et libres, commirent les plus horribles cruautés et

les barbaries les plus exécrables, tuèrent autant de chrétiens qu'ils purent en trouver, mutilèrent de jeunes filles, égorgèrent des enfants dans les bras de leurs mères, et assassinèrent les prêtres et les moines qui n'eurent pas la possibilité de fuir. Ensuite ils saccagèrent le pays, de concert avec les soldats du gouvernement, mirent le feu aux maisons, aux églises, et livrèrent aux flammes les cadavres des prêtres et des religieux.

« Tout est détruit, on ne trouve plus rien d'entier de ce qui appartenait aux chrétiens. On compte plus de 40 prêtres et moines massacrés, 120 églises incendiées et démolies, et avec elles douze monastères. Quant aux maisons brûlées et en ruines, elles sont innombrables. On voit clairement que ceci est une guerre contre la Religion, et si les souverains de l'Europe ne mettent pas un frein à cette persécution, je ne sais comment la chose finira pour tous les Missionnaires. Depuis trente-neuf ans, je suis dans cette Mission de Syrie, et je n'ai jamais rien vu de pareil. Ici, dans les villes de Beyrouth et de Seyde, nous avons un grand nombre de chrétiens que l'intervention des consuls a délivrés. Ils sont à demi nus, privés de tous leurs biens, exposés aux rigueurs de la saison, et si les Européens et MM. les consuls n'en avaient eu pitié et n'étaient venus à leur secours par des aumônes dignes de leur générosité, ils auraient certainement péri de misère et de faim.

« A l'instant même, j'apprends que dans le village de Gézin, quarante Maronites, hommes et femmes, qui y étaient demeurés cachés dans les décombres, ont été découverts par les Druses, et obligés de se faire musulmans pour échapper à la mort. »

MISSIONS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

CANADA.

*Lettre du R. P. Chazelle, de la Compagnie de Jésus, à
MM. les Membres du Conseil central de l'Œuvre de la
Propagation de la Foi, à Lyon.*

Sandwich (Haut-Canada), 17 avril 1845.

« MESSIEURS,

« La nouvelle Mission du Canada, établie dans le diocèse de Toronto, vous remercie des secours qui viennent de lui être accordés. Unis à près de huit cents sauvages catholiques qui sont nos enfants en J.-C., nous offrons pour vous et pour tous les membres de votre Association, à Celui qui récompense en cette vie et en l'autre, le saint sacrifice de la messe, nos prières et nos faibles travaux, avec les heureux résultats que la grâce leur donne.

« Ainsi, Messieurs, vous arrive des extrémités de l'Amérique du Nord et des derniers rangs de la famille

des nations , ce même tribut de reconnaissance que vous recevez de toutes les parties du monde et de tant de peuples divers. Que cette communication réciproque des trésors de la charité est un beau spectacle !

« Plus d'une fois , sous ce point de vue , je me suis arrêté à contempler l'OEuvre de la Propagation de la Foi , et bientôt , entraîné par le cours naturel de mes réflexions , je la voyais , dans l'esprit qui l'anime , dans les prodiges qu'elle opère , dans son organisation et dans son histoire , m'offrir plusieurs de ces traits divins auxquels on reconnaît les institutions que Dieu inspire et bénit.

« Rien de plus obscur et de plus faible que les commencements de cette Association. Et , cependant , née d'hier , elle remplit aujourd'hui le monde. Par elle , les nations sont bénies. Ce n'est pas des grands et des riches qu'elle tire ses puissantes ressources , mais des petits et des pauvres. Combien de fois , chaque jour , à chaque heure , l'obole de la veuve est offerte , par les motifs les plus élevés , avec une courte mais fervente prière ! Volontiers je croirais que les Anges président à l'harmonie qui règne dans une Association dont les parties , si nombreuses et si diverses , sont toujours unies et agissantes dans un accord parfait. Ils en éloignent les obstacles , et s'appliquent surtout à faire circuler , dans tous les membres de ce vaste corps , le principe de zèle qui lui donna naissance.

« L'époque est encore récente , où l'Eglise , à qui toutes les nations ont été promises et qui a tant de pertes douloureuses à réparer , porta ses regards sur tant d'îles éloignées , jusqu'alors inconnues , et , les voyant couvertes de peuples infidèles , elle fut touchée d'un vif sentiment de compassion , elle cria vers le Seigneur et

fut exaucée : l'Œuvre de la Propagation de la Foi existe.

« Et c'est dans la ville qui, après Rome, est la ville des Martyrs, que ce magnifique don fut fait à l'Eglise. On le comprend : un si puissant secours pour propager le christianisme devait se trouver là, où si abondamment fut répandu le *sang qui est la semence des chrétiens*. Vous savez, Messieurs, quel est celui qui écrit, et il n'est pas nécessaire de vous dire si son cœur est touché de cette nouvelle gloire de sa patrie.

« En vous offrant aujourd'hui l'hommage de leur reconnaissance, les missionnaires du Haut-Canada désirent vous faire connaître les principaux résultats qu'ils se promettent de vos secours, sur lesquels reposent toutes leurs espérances. Il est juste et bien naturel que vous sachiez où tend une œuvre qui est la vôtre.

« Je crois que le zélé Prélat, à qui la Providence a confié la fondation du diocèse de Toronto, vous a fait part de ses désirs et de ses projets pour la conversion des sauvages. Dans ce but, quelque chose a été commencé ; je vous dirai ces premiers essais. Mais auparavant il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les peuples que nous avons à évangéliser.

« L'Amérique, avec ses sauvages, offre un spectacle digne d'occuper les esprits observateurs et solides, de même qu'il a intéressé toutes les imaginations. Mais, depuis que les froids calculs du commerce et de la colonisation se sont emparés principalement de l'Amérique du Nord, l'espèce de prestige qui s'attachait à ses forêts, vaste domaine d'une race presque mystérieuse, a disparu, et ce grand phénomène a été négligé par la science et la philosophie, comme par la curiosité publique.

« D'autres causes, telles que l'obscurité des traditions

locales, ont encore contribué à détourner l'esprit européen de tout ce qui pouvait l'intéresser à l'homme primitif du Nouveau-Monde; et peut-être l'Eglise elle-même ne trouve pas, dans l'histoire de ses grandes entreprises apostoliques, la page que méritent les Missions du Canada.

« Je ne prétends pas répandre quelque lumière sur un sujet peu connu. Mais j'habite le pays des anciens peuples américains : il est peu changé; je vois leurs descendants dispersés autour de moi : ils sont encore sauvages, ils sont encore presque tous hors de la voie du salut; et, par conséquent, lorsque je cherche à acquérir les connaissances dont un Missionnaire a besoin, le passé ne peut que se mêler au présent dans mes études, et, l'un par l'autre, ils se manifestent et s'expliquent.

« Je dirai d'abord quels sont ces débris de nations vers lesquels nous sommes envoyés. Dans les diocèses de Québec et de Montréal, qui renferment le Bas-Canada, se trouvent des sauvages de trois ou quatre tribus principales. Ils errent presque tous au nord, loin des lieux où il y a un commencement de civilisation. Peu nombreux, ils vont s'affaiblissant sous le poids d'une misère extrême.

« Le Haut-Canada ou Canada-Ouest est divisé en deux diocèses : le diocèse de Kingston et celui de Toronto. Le premier n'a que mille sauvages environ. C'est dans le second qu'habitent ceux pour lesquels notre Mission a été établie : ils sont plus de neuf mille.

« Deux langues forment la grande division entre les races indiennes de ce pays : la langue iroquoise et la langue algonquine. La première, appelée Mohawk par les Anglais, est celle des Six-Nations, établies depuis 1776, sur la Grande-Rivière, ou Rivière-Ouse, qui se jette dans

le lac Erié. Cinq de ces nations sont les mêmes qui formèrent autrefois cette confédération, que les sanglantes défaites de tant de tribus sauvages et les malheurs de la Nouvelle-France ont rendue célèbre. On les appelait ordinairement les *cinq cantons iroquois*. Voici les noms qui leur furent donnés par les Français : les Agnins, les Oncyouthes, les Onontagués, les Guyogouins et les Tsonnonthouans. Aujourd'hui les Anglais disent : les Mohawks, les Oneidas, les Onondagas, les Cayagas et les Sénécas. Ces peuples habitaient le pays qui est maintenant l'état de New-Yorck, au N.-O., principalement le long du lac Ontario. Comme la plupart restèrent fidèles à l'Angleterre, durant la guerre de l'indépendance, Georges III leur accorda une étendue de terres considérable sur les bords de la rivière Ouse. Les autres, après avoir vendu ce qu'ils possédaient, sont allés s'établir, pour le plus grand nombre, dans le voisinage d'une baie du lac Michigan, la Baie-Verte; ils sont connus sous le nom d'Indiens de New-Yorck.

« Ces Iroquois, qu'on peut appeler les Romains de l'Amérique du Nord, s'incorporaient quelquefois les nations vaincues. Une d'entr'elles a conservé son nom : les Tuscaroras. Voilà pourquoi on dit maintenant les Six-Nations. L'année dernière je les visitai : je parcourus les bords de la Grande-Rivière. Cette population se monte à deux mille trois cents âmes; et sur ce nombre deux mille environ sont encore infidèles : ils ont conservé le sacrifice du chien-blanc.

« Sous le rapport de la civilisation, le progrès est à peu près nul. Encore quelques années et l'on ne trouvera plus ces sauvages sur les bords riches et pittoresques de la Grande-Rivière; ils s'éloignent et le gouvernement veut les éloigner. Tels sont les Iroquois d'au-

jourd'hui. Le nom qu'ils tiennent de leurs ancêtres, fait encore trembler les autres sauvages, tandis que l'abaissement auquel ils sont réduits inspire au voyageur l'étonnement et la compassion. Comme Dieu a visité l'iniquité des pères sur les enfants ! Est-ce assez ? Le sang des martyrs ne demande-t-il pas aussi miséricorde ? Et n'y aura-t-il point, parmi ces nations barbares, comme autrefois, du moins quelques âmes choisies ? Nous l'espérons et nous prions le Seigneur d'envoyer et de remplir de son esprit ceux à qui cette œuvre d'apôtre est destinée.

« L'autre langue, dont il a été question, n'a rien de commun avec celle des Iroquois. Elle est presque universelle, depuis la baie d'Hudson jusqu'aux Montagnes-Rocheuses : c'est la langue du commerce. Elle a plusieurs dialectes, mais peu différents. Nous l'appelons Algonquine, quoique le peuple de ce nom ne parle peut-être qu'un dialecte.

« Je ne rapporterai ici que les deux grandes divisions, sous lesquelles les Anglais et les Américains comprennent presque toutes les tribus indiennes qui parlent l'Algonquin : les Ottawas et les Chippewais. Ce sont-là les sauvages qui, avec les Mohawks, se trouvent dans le Haut-Canada, et forment une population de plus de 10,000 âmes. Il y en a environ 8,000 dans l'état du Michigan, dans le diocèse du Détroit.

« Le gouvernement anglais a partagé ceux qui sont sous sa domination en *surintendances*. Il y a un département indien qui administre le produit des terres vendues à la couronne. Le revenu annuel de ces fonds est employé à bâtir des églises, des écoles et des maisons dont souvent les sauvages ne veulent point. Il sert aussi à ce qu'on appelle les *Présents*, c'est-à-dire à une distri-

bution annuelle d'armes et de munitions , de couteaux , de couvertures de laine et de quelques morceaux d'étoffes.

« Ce ne fut qu'en 1830 qu'on vit , dans le Haut-Canada , des missionnaires hérétiques cherchant à convertir les sauvages. Ces missionnaires étaient des méthodistes. A peine ont-ils pu fonder trois établissements bien faibles. Mais , par leurs courses et leurs *Camp-Meetings*, ils ont obtenu une influence qui est devenue en quelques endroits un grand obstacle, le seul, à proprement parler, que nous présente le protestantisme. Car , avec toutes ses ressources , l'église d'Angleterre n'est point une rivale dangereuse. Nous ne lui demandons que la liberté, qui d'ailleurs nous est garantie par les traités les plus solennels.

« Je ne saurais dire ce que le catholicisme a fait pour ces pauvres sauvages du Haut-Canada , pendant près d'un siècle , alors qu'ils étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui et qu'ils aimaient , en général , à se rappeler les *Robes-Noires*. Le diocèse n'avait point assez d'apôtres pour leur en envoyer. Voici seulement la septième année depuis que M. Proulx , prêtre canadien , rouvrit le premier une Mission indienne, et s'établit dans la Grande-Manitouline. Enfin , après bien des événements , nous que la Providence a appelés , nous voici heureux de ce que la porte nous a été ouverte. Il convient de dire un mot de nos vues , de nos désirs et de nos travaux commencés.

« Sandwich est une paroisse presque entièrement composée de Franco-Canadiens. Elle fut divisée en deux il y a dix-huit ans. Ces deux paroisses , Sandwich et Amhostburg , sont les seules qu'il y ait dans toute cette partie du Haut-Canada qui est un pays de Missions. Sandwich et

la ville du Détroit, capitale de l'état du Michigan, ne furent dans l'origine que deux villages sauvages. Les Jésuites y avaient réuni les Hurons catholiques, qui ne descendirent point à Québec après la sanglante catastrophe qui, jointe à la famine, détruisit presque toute cette nation puissante. Le dernier Missionnaire, le P. Pothier, mourut ici en 1781. Ses successeurs furent des prêtres de Québec. Mais déjà vers les dernières années du P. Pothier, presque tous les Hurons étaient partis.

« Cette paroisse, appelée autrefois l'Assomption du Détroit, en nous offrant un ministère important à remplir auprès des catholiques d'origine française et des Irlandais du voisinage, devient le premier poste d'où nous nous élançons au-devant des tribus sauvages qui nous attendent.

« Sandwich est situé à neuf milles du lac St-Clair et à soixante-quatorze du lac Huron, sur la rive gauche du fleuve du Détroit. La première Mission que nous avons fondée est dans une île, à l'entrée du lac St-Clair, appelée l'Île-du-Sud ou l'île Walpole. Cette île n'est habitée que par les Indiens. Quoiqu'ils soient un mélange de diverses nations, ces sauvages sont prodigieusement unis dans un esprit de nationalité dont on ne trouve ailleurs aucun exemple. Ils se glorifient d'être les seuls des *Peaux-Rouges* qui soient restés fidèles aux coutumes de leurs ancêtres. Ennemis par conséquent de tout ce qui a l'apparence du christianisme, ils nourrissent et fortifient leur éloignement pour la *prière* et même pour la civilisation, par les pratiques habituelles de la jonglerie ou magie sauvage. Depuis près d'un an que nous sommes dans l'île Walpole, le Seigneur nous a envoyé bien des épreuves, mais il ne nous a pas laissés sans consolations.

« A vingt-cinq milles de l'île Walpole, près du lac

Huron, est ce qu'on appelle une *Réserve indienne*, c'est-à-dire une certaine étendue de terres que le gouvernement a laissée aux sauvages. Cette réserve est de quatre milles carrés sur la rive gauche du fleuve St-Clair. Les méthodistes y ont une mission établie depuis 1831. Là, tous les ans au mois de septembre ou d'octobre, se renouvellent dans un *camp-meeting* les hurlements et les convulsions de la plus fanatique des sectes. Là, cependant, Dieu nous a aussi donné un petit troupeau de néophytes.

« De Port-Sarnia à la plus grande des îles du lac Huron, appelée Manitoualine ou Manitouline, la distance est d'environ deux cents milles. Cette île appartient aux sauvages. Le nombre de ceux qui l'habitent se monte à onze cents. Il y a cinq villages. Dans un seul, on voit des cabanes bien bâties, une église, une école, des ateliers; c'est celui où l'église d'Angleterre a réuni tous ses convertis. Ils ne sont pas plus de cent soixante, quoiqu'on donne un logement et d'autres gratifications à quiconque veut se faire protestant. Les catholiques ne reçoivent rien, et cependant ils sont près de sept cents. Vaste, riche et admirablement située pour des sauvages, la Grande-Manitouline pourrait être considérée comme une terre promise, où le Seigneur appelle les tribus algonquines dispersées et errantes. Il semble que leurs infortunes ont fait monter vers le ciel un long cri de détresse qui a touché le cœur de Dieu.

« Depuis 1648, époque où les Jésuites fondèrent leur première Mission à Manitouline, que de changements sur l'un et l'autre hémisphère! Et la grande île du lac Huron n'a pas changé! Ses rivages, ses forêts, ont conservé leur beauté primitive, et c'est la vieille race américaine qui l'habite encore. Les brillants steamboats et les hauts

navires de tout genre qui sillonnent le lac Huron, ne l'ont point encore visitée. Elle n'aime et ne reçoit que la petite barque, l'arbre creusé en canot et la nacelle d'écorce.

« Au mois de juillet, époque des *Présents*, vous voyez ces canots arriver par centaines de tous côtés, principalement du lac Supérieur. Bientôt les tentes, les cabanes de joncs, de feuillage, sont élevées, et deux ou trois camps principaux existent sur les bords pittoresques de quelque baie. Vous apercevez bien, ici et là, quelques hommes et des choses qui annoncent la civilisation; mais ce n'est que comme un faible contraste. Le grand spectacle c'est la vie sauvage, en temps de paix et dans ses jours solennels. Alors la *Robe-Noire* peut, comme il lui plaît, se promener autour de ces camps, entrer dans les cabanes, s'asseoir sur la natte du chef; elle peut causer, prêcher, se faire tout à tous, sauvage même pour gagner les sauvages. Une chose néanmoins lui manque, une grande chose! le temps; car aussitôt que la distribution des présents est finie, cette foule se disperse. Cependant on conçoit les heureux résultats que le saint ministère peut avoir dans une réunion si nombreuse.

« L'année dernière, le P. Choné s'y est trouvé avec M. Proulx. Il venait d'arriver de Sandwich. Depuis lors ce Missionnaire n'a cessé de travailler, non sans quelque succès, auprès de ses chers insulaires catholiques ou infidèles. Manquant presque de tout, il semble n'éprouver d'autre besoin que celui d'avoir des collaborateurs, parce qu'il voit ce qu'on peut espérer et ce qu'on devrait faire. Le Seigneur lui enverra sans doute bientôt des secours spirituels et temporels; son troupeau ira croissant, et la Grande-Manitouline deviendra le centre des Missions que nous avons à fonder. Tel est notre espoir.

« Au sujet de ces Missions à fonder , je dois dire que Mgr l'Evêque du Détroit, d'accord avec celui de Toronto, nous appelle au Saut-de-Ste-Marie où nos Pères avaient jadis une chrétienté florissante. J'ajouterai que le même Prélat nous presse aussi d'aller sur le lac Supérieur, qu'il nous indique l'endroit où nous devons nous établir, et qu'il nous présente, avec quelques néophytes, une foule d'infidèles à qui il ne peut envoyer de Missionnaire. A cette invitation de Mgr l'Evêque du Détroit répondent tous nos désirs ; car les Missions dont je viens de parler, importantes par elles-mêmes, le deviendront surtout par celles qui en continueront la chaîne : elles doivent nous conduire bien loin. Quand, sur les bords du lac St-Clair, l'année dernière, nous dressions notre tente, déjà nous songions à la transporter sur le rivage de quelque une des baies du plus grand lac du globe, en face de cette immensité de forêts, de prairies et de lacs, qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses.

« Cette pensée, ce désir tiennent au fond même de notre entreprise et sont impérieusement commandés par les circonstances ; et, en effet, les nations indiennes les mieux conservées, les plus nombreuses, sont répandues dans cet immense Ouest qui touche au lac Supérieur. La plupart n'ont jamais eu de Missionnaires catholiques, et depuis assez longtemps elles sont visitées par des prédicants méthodistes. Quand on s'arrête à cette pensée, il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de zèle pour sentir ses entrailles émues.

« Je dirai encore une chose : ces sauvages, tels que nous les connaissons, depuis le lac St-Clair jusqu'au lac Supérieur, ont de quoi intéresser vivement quiconque a quelques sentiments apostoliques, non-seulement à cause de leurs grandes infortunes nationales et de leur

misère privée, qui est quelquefois extrême, non-seulement par leur déplorable situation aux yeux de la Foi, mais encore par des qualités estimables qui se révèlent à un sage observateur, par un certain penchant au catholicisme et par l'autorité puissante, paternelle, divine, qu'ils aiment à reconnaître dans la *Robe-Noire*.

« Je sais qu'on a dit : Le sauvage est, dans l'espèce humaine, au dernier degré. Mais cette proposition, à cause de sa généralité et dans le sens qu'on lui donne ordinairement, est fausse. Car l'Indien a son type de beauté physique assez remarquable : on en est quelquefois singulièrement frappé. Or, est-ce là tout ce que Dieu lui aurait donné ? Est-ce là tout ce qu'on admire dans un guerrier de la race rouge ? Si les formes et les manières peu attrayantes ne sont pas un signe de l'absence des belles qualités de l'esprit et du cœur, pourquoi les habitudes de la forêt le seraient-elles ? Il faut qu'on apprenne à mieux juger les sauvages.

« On dit encore : L'Indien n'est pas ce qu'il fut autrefois. — Dans le conseil de guerre et sur le champ de bataille, cela est vrai ; mais, s'il a moins de sagesse et de valeur, il a aussi moins de fourberie et de férocité. On peut dire qu'il n'est pas méchant. Ses défauts ont été singulièrement affaiblis et ses bonnes qualités ne sont pas éteintes. Le sauvage est un véritable enfant. Toute éducation ne lui convient pas. Vouloir l'élever et le civiliser comme un Européen, c'est presque vouloir changer la couleur de sa peau.

« Seule, l'Eglise catholique, cette sage et tendre mère de tous les habitants du globe, sait donner à chaque peuple, comme à chaque individu, ce qu'il lui faut pour cette vie et pour l'autre. Elle peut, modifiant la nature et les habitudes de l'Indien, le rendre chrétien

fervent et heureux, sans qu'il cesse d'être sauvage. Au contraire, moins il aura de rapports avec l'habitant des cités, plus sa régénération sera aisée et durable.

« Voilà pourquoi la Grande-Manitouline nous paraît être un refuge, un sanctuaire pour nos sauvages. Dans cette île, loin des sectes et des vices des hommes civilisés, loin des marchands et sur tout des vendeurs de boissons enivrantes, nous avons l'espoir de recueillir un bon nombre de ces pauvres enfants de la forêt, que poursuit, jusque dans leurs plus éloignées et leurs plus âpres solitudes, cette cruelle civilisation qui les a dispersés et presque anéantis.

« Ici, une pensée se présente bien naturellement. Voilà donc à quel degré de misère et d'abaissement sont descendus les maîtres de ce riant et magnifique pays ! Sans doute une parole de châtiment et de mort fut envoyée d'en haut contre ces nations barbares : elle a eu son accomplissement. Mais la miséricorde suit la justice ; le Seigneur a pitié de ceux qui souffrent, et un jour arrive où il a surtout pitié des peuples sur lesquels son bras s'est appesanti, et qui n'existent plus que dans quelques restes dispersés et mourants.

« Ces restes, d'ailleurs, appartiennent à l'Eglise, puisqu'elle acheta, il y a deux siècles, cette nouvelle terre, au prix des sueurs et du sang de ses Missionnaires. Alors, autour de ces lacs et de ces forêts immenses, elle recueillit de belles prémices. Nous le disons même aux sauvages païens ou protestants : « Vos pères furent catholiques. » Ils nous écoutent, et il y a parmi eux assez de souvenirs pour que ce fait ne soit pas contesté, assez d'intelligence pour qu'il soit compris.

« Par conséquent, dans ceux qui furent autrefois ici le peuple de Dieu, toute cette postérité sauvage doit trou-

ver des bénédictions. C'est notre pensée, c'est notre espoir, et c'est aussi un encouragement accordé à notre faiblesse. Car, aussi bien que nos néophytes, nous avons besoin de nous rappeler le passé et d'y voir nos pères. Il est vrai que, par la comparaison, ce passé nous humilie et pourrait nous abattre; mais aussi, sous tant d'autres rapports, il est bien propre à nous donner des forces.

« Que Dieu soit béni! Il a daigné nous appeler, et nous sommes venus avec joie et confiance; nous avons commencé cette œuvre de salut, et nous la continuons, animés des mêmes sentiments, parce que nous comptons sur les grâces si puissantes de l'Eglise, sur celles de notre vocation spéciale, et sur les prières que fait pour nous l'Association, véritable miracle de Providence opéré pour être un nouveau et puissant auxiliaire du miracle toujours subsistant de la propagation de la foi.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, Messieurs,

« Votre très-humble et obéissant serviteur,

« P. CHAZELLE. »

COLOMBIE.

*Extrait d'une lettre de M. Bolduc , Missionnaire
apostolique, à M. Cayenne.*

Cowlitz, le 15 février 1844.

« MONSIEUR ,

« Voilà près d'un an que je n'ai pas eu la satisfaction de pouvoir vous écrire. Depuis cette époque j'ai fait encore, parmi nos sauvages, de nouvelles excursions dont je me propose de vous rendre compte , après vous avoir dit quelques mots sur les vastes solitudes que nous évangélisons.

« D'après les rapports des premiers navigateurs anglais qui visitèrent les côtes de l'Amérique, au nord du fleuve Colombia, il paraît que le territoire portant le même nom fut anciennement découvert et habité par des Espagnols ; l'on voit encore aujourd'hui des ruines en briques, restes de ces premiers établissements, formés dans la vue d'attirer les nations sauvages à la connaissance de l'Evangile. Parmi les indigènes on a trouvé ici des reliques attestant ce fait ; un crucifix de cuivre, tout usé, est de temps immémorial au pouvoir d'une tribu. Comment, par qui fut-il apporté? voilà ce qu'elle ne peut dire. C'est très-

probablement vers le temps où ils s'emparèrent de la Californie, que les Espagnols formèrent un établissement sur l'île Vancouver, séparée de la terre-ferme par le détroit de Juan de Fuca. Gray découvrit le fleuve Colombia; Vancouver le remonta jusqu'à la pointe où est bâti le fort qui porte son nom, et prit possession du pays environnant.

« La vaste contrée qui s'étend entre les Montagnes-Rocheuses et l'Océan pacifique, se divise en deux zones distinctes par leur climat, par leur aspect, par leurs productions; la ligne de séparation court parallèlement aux rivages de la mer du sud, dont elle se tient éloignée d'environ deux cents milles. Moins boisée que les régions de l'ouest, la partie orientale s'élève par plateaux, dont les plus éloignés servent de base aux monts Hood, Sainte-Hélène, Reignier et Baker. Les cimes de ces montagnes s'élancent dans les airs à une hauteur de quinze à seize mille pieds, et sont couronnées de neiges éternelles. L'année dernière, les monts Baker et Sainte-Hélène sont devenus volcaniques; et même depuis quelques mois, le premier a éprouvé des changements considérables de forme, du côté où se trouve le cratère. Dans la zone orientale, le climat est sec et sain; en hiver comme en été la pluie y est très-rare; la neige ne s'élève jamais à plus d'un pied. On n'y voit ni marais ni plaines inondées par les grandes eaux; point de brumes; aussi les fièvres n'y sont pas connues.

« Dans la partie inférieure, depuis octobre jusqu'en mars, les pluies sont presque continuelles; des nuages épais, dont l'atmosphère est constamment chargée, cachent le soleil pendant des semaines entières, et il n'est pas rare de passer jusqu'à quinze jours sans qu'on puisse l'apercevoir. Cependant, dès qu'il peut se faire jour à travers les vapeurs, il répand aussitôt dans l'air une chaleur

douce et vivifiante. Cet hiver a été tout à fait remarquable par le peu de pluie que l'on a eu ; pendant une grande partie de février et vers le commencement de mars le temps a été magnifique ; c'était comme au mois de mai ; l'herbe croissait dans les prairies , les fraisiers étaient en pleine floraison.

« En mars, les pluies sont plus rares ; un soleil ardent réchauffe la nature, qui se pare d'une verdure naissante. Le blé semé en automne, peut déjà en avril rivaliser de beauté avec celui qu'on voit dans le Canada au mois de juin. Dès lors et pour tout l'été, temps clair et fortes chaleurs. Quelquefois cependant d'épais nuages s'amoncellent ; on dirait qu'ils vont se fondre en torrents de pluie ; mais bientôt ils se dissipent sans avoir fait entendre de coups de tonnerre , sans même donner la moindre ondée, que les moissons paraissent désirer si ardemment.

« Dans le mois de juin, les rivières gonflées par la fonte des neiges sur les montagnes, inondent les plaines basses, et augmentent encore les dépôts d'eau croupissante formés par les pluies d'hiver. Les vapeurs qui s'en élèvent sous un soleil brûlant , occasionnent ou entretiennent les fièvres tremblantes, plus fréquentes dans les années où les rivières ont été plus débordées.

« Cette maladie règne dans presque tout le pays depuis la fin d'août jusqu'à la mi-octobre. Il est généralement assez rare que ceux qui en sont une fois atteints, ne le soient pas plusieurs années de suite ; et comme je l'ai eue cette année pendant plus d'un mois, j'ai tout lieu de craindre encore pour l'avenir quelques nouveaux accès.

« Vous ne sauriez croire combien ont été épouvantables les ravages que ces fièvres ont portés parmi les nom-

breuses tribus qui habitaient autrefois les bords du Columbia. Il suffit de dire qu'on a trouvé de gros camps indiens entièrement détruits par ce fléau. Quand les sauvages se sentaient attaqués, ils allaient sans perdre de temps se précipiter dans les eaux froides des rivières, et ils mouraient sur-le-champ. Les blancs, avec les soins convenables, n'en meurent jamais.

« Il me semble que l'année dernière, je vous ai annoncé que je devais faire une Mission dans Puget-Sound, et pénétrer, si je pouvais, jusque dans l'île Vancouver; cette Mission a eu lieu et je vais vous en dire quelques mots.

« Pour parvenir à mon but, il eût été peut-être dangereux de pénétrer seul dans la grande île Vancouver; aucun prêtre ne s'y était encore montré, et les sauvages de cet endroit ne sont pas encore bien familiarisés avec les blancs. Or, en ce temps-là, l'honorable compagnie de la baie d'Hudson se préparait à aller bâtir un fort à l'extrémité sud de cette île. M. Douglas qui devait diriger cette expédition m'invita généreusement à prendre passage à bord de son vaisseau. J'acceptai bien volontiers ses offres, et je quittai Cowlitz le 7 mars pour me rendre à Skwally.

« Le steamboat *le Beaver* (le *Castor*) nous attendait depuis quelques jours; cependant, comme il y avait plusieurs préparatifs à faire pour le voyage, nous ne montâmes à bord que le 13 au matin. Après avoir marché toute la journée du 13, nous ancrâmes dans un remous formé par une pointe de l'île Whidbey, appelée Pointe-Perdrix. Des lignes furent aussitôt préparées, et, pendant la veillée, nous eûmes le plaisir de prendre, pour le dîner du lendemain, une grande quantité d'excellents poissons, assez semblables pour la forme et pour le goût

à la morue du Canada; j'en ai remarqué plusieurs de quatre pieds de long.

« Les eaux de la baie de Puget sont richement peuplées. Le saumon y abonde, c'est la plus grande ressource des indigènes. Dans les mois de juillet, d'août et de septembre surtout, ils en prennent à ne savoir qu'en faire. On trouve ici une espèce de poisson bien plus petit que ceux dont je viens de parler, et qui paraît être particulier à la côte du Nord-Ouest. On le voit remonter les rivières au printemps en quantité prodigieuse. Il contient une telle abondance de graisse, que quand il a été pris dans la bonne saison et qu'il est un peu sec, on peut l'allumer par le bout de la queue et il brûle comme une chandelle jusqu'à la tête. Les sauvages en font une excellente huile qui leur sert à assaisonner leurs aliments.

« Le 14, de bon matin, nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course vers l'entrée du détroit de Juan de Fuca. Nous allâmes à terre, et, après avoir visité un petit camp de sauvages de la grande tribu des Klalams, nous nous portâmes sur la pointe sud de l'île Vancouver. Il était à peu près quatre heures du soir, lorsque nous y arrivâmes. Nous n'aperçûmes d'abord que deux canots; mais ayant tiré deux coups de canon, nous vîmes les indigènes sortir de leurs retraites et entourer le steamboat. Le lendemain, les pirogues arrivèrent de tous côtés. Je descendis alors à terre avec le commandant de l'expédition et le capitaine du vaisseau; cependant ce ne fut qu'au bout de quelques jours, c'est-à-dire lorsque j'eus des preuves non équivoques des bonnes dispositions des Indiens que je me rendis à leur village, situé à six milles du port, au fond d'une charmante petite baie.

« Comme presque toutes les tribus d'alentour, celle-ci possède un petit fort en pieux d'environ cent cinquante

pieds carrés. On se fortifie ainsi pour se mettre à l'abri des surprises des Yongletats, tribu puissante et guerrière, dont une partie campe sur l'île Vancouver elle-même; le reste habite sur le continent, au nord de la rivière Fraser. Ces féroces ennemis tombent ordinairement de nuit sur les villages qu'ils veulent détruire, massacrent autant d'hommes qu'ils peuvent, et prennent les femmes et les enfants pour esclaves.

« A mon arrivée, toute la tribu, hommes, femmes et enfants, se rangea sur deux lignes pour me donner la main, cérémonie que ces sauvages n'omettent jamais. Je les assemblai tous dans la plus grande loge, celle du chef; et là je leur parlai de l'existence d'un Dieu créateur de toutes choses, des récompenses qu'il promet aux bonnes actions, et des châtimens éternels dont il punira le crime. Mes instructions furent souvent interrompues par les harangues de mes auditeurs. En voici une que j'ai crue propre à vous intéresser. Au milieu de la foule je vis un homme d'environ trente ans qui se leva précipitamment et me dit : « Chef (1), écoute-moi. Il y a bien dix
« ans, j'ai entendu dire qu'il y avait un maître en haut
« qui n'aimait point le mal, et que, parmi les Français,
« il se trouvait des hommes qui apprenaient à connaître
« ce maître. J'ai aussi entendu dire qu'il viendrait un
« jour de ces hommes-là sur nos terres. Depuis ce temps,
« mon cœur, qui auparavant était très-méchant, est
« devenu bon; je ne fais plus de mal. Maintenant que
« tu es arrivé chez nous, tous nos cœurs sont contents. »

« Un jour que je leur parlais du baptême et que je leur

1) Ils donnent généralement le nom de chef, dans leur langue *siab*, à tout personnage de distinction.

disais que déjà plusieurs nations avaient fait régénérer leurs enfants, un vieillard se leva et me dit : « Tes paroles sont
 « bonnes ; mais on nous a rapporté que ceux qui ont été
 « baptisés chez les Kwaitlens et les Kawitshins (à la rivière
 « Fraser) sont morts presque aussitôt ; cependant, comme
 « tu dis que c'est une bonne chose, nous te croyons.
 « Puisque l'eau sainte leur fera voir le maître d'en haut
 « après leur mort, baptise tous ceux de notre camp ; fais-
 « leur cette charité, car ils meurent presque tous. » Je
 leur promis que je reviendrais, le dimanche, pour conférer
 ce sacrement et que tous devaient s'y trouver.

« Cependant le bruit de mon arrivée s'étant répandu, plusieurs nations voisines arrivèrent en masse. »

« Le 18, qui était un samedi, fut employé à la construction d'une espèce de vaste reposoir pour célébrer à terre le jour du Seigneur. M. Douglas me donna plusieurs de ses hommes pour m'aider dans cet ouvrage. De longues branches de sapin formèrent les côtés de cette chapelle agreste, et les tendelets du steamboat, la couverture.

« Le dimanche au matin, plus de douze cents sauvages des trois grandes tribus Kawitshins, Klalams et Isamishs étaient rassemblés autour du modeste temple. Notre commandant n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à rendre la cérémonie imposante ; il me donna liberté entière de choisir à bord tout ce qui pouvait servir de décoration. Lui-même, il assista à la messe, ainsi que quelques Canadiens et deux dames catholiques. Ce fut au milieu de ce concours nombreux que, pour la première fois, nos saints Mystères furent célébrés sur cette plage depuis tant d'années en proie aux abominations de l'enfer. Fasse le ciel que le sang de l'Agneau sans tache ende cette terre fertile, et lui donne de produire une abondante moisson.

« Ce jour étant celui que j'avais fixé pour le baptême des enfants, je me rendis au village principal, accompagné de toute la foule qui avait assisté au service divin. En arrivant, il fallut encore donner la main à plus de six cents personnes. Les enfants furent disposés sur deux lignes au bord de la mer ; je leur distribuai à chacun un nom, écrit sur un petit bout de papier, et je commençai la cérémonie. Il pouvait être environ dix heures du matin, et lorsque j'eus fini il était presque nuit. Alors, je comptai les nouveaux chrétiens et j'en trouvai cent deux. J'étais épuisé de fatigue, et néanmoins je dus faire encore plus de deux lieues à pied pour revenir au steambot.

« Suivant le plan de voyage tracé avant notre départ, nous ne devions rester ici que quelques jours, et poursuivre ensuite notre course de fort en fort, jusqu'à l'établissement des Russes à Sitka ; mais le petit navire qui portait les provisions destinées aux divers établissements de la côte, était attendu de jour en jour et n'arrivait point. Ce retard me contrariait beaucoup. M. le Grand-Vicaire m'avait dit que son intention était d'établir, au commencement de l'été, une Mission dans l'île Widbey, et que je devais en faire partie. Voyant donc qu'à la suite de la caravane, je ne pourrais pas être de retour assez tôt pour remplir ses vues, je me décidai à revenir sans délai sur mes pas. J'achetai un canot, et, ayant engagé le chef des Isamishs et dix de ses gens à me conduire directement à l'île Widbey, je quittai Vancouver le 24 de mars, emportant avec moi les plus vifs sentiments de reconnaissance pour tous les égards du commandant de l'expédition et du capitaine Brotchie, dont j'avais eu tant à me louer pendant la traversée des îles Sandwich au fort George.

« La mer était bien calme, mais le temps était couvert

d'une brume épaisse. Par précaution, j'avais pris un compas, sans quoi je me serais indubitablement égaré, ayant une traversée de vingt-sept milles à faire. Le premier jour nous atteignîmes une petite île qui se trouve entre l'extrémité de Vancouver et le continent. Nous y passâmes la nuit. Mes Indiens qui avaient tué un loup marin d'un coup de fusil, firent grand festin le soir. Vous ne sauriez croire combien un sauvage peut manger dans un seul repas ; mais, s'il est vorace dans l'abondance, il sait aussi jeûner plusieurs jours de suite, sans en éprouver beaucoup de fatigue.

« Le 25, il faisait une forte brise du Nord-Ouest ; mes rameurs avant de s'éloigner du rivage, montèrent sur une colline pour reconnaître si la mer était bien grosse au milieu du Déroit. Ils firent assez long-temps à se décider. Enfin ils dirent qu'avec l'aide d'une voile on pourrait se tirer d'affaire. Un mât fut donc préparé, une couverture servit de voile, et nous voilà à la merci des flots. Vers trois heures de l'après-midi, nous abordâmes à l'île Widbey, non sans avoir couru quelque danger.

« Un grand nombre de sauvages Klalams et Skadjâts vinrent me recevoir sur le bord de la mer. Je connaissais de réputation le premier chef des Skadjâts et je demandai à le voir : on me répondit qu'il était parti depuis deux jours pour l'île Vancouver, afin de m'y rencontrer. A sa place, on me présenta ses deux fils. L'un d'eux, en me serrant la main, me dit : « Mon père Netlam n'est pas « ici, il est allé à Kamosom (nom de la pointe sud de « l'île Vancouver) pour t'y voir ; mais s'il apprend que « tu es ici, il va revenir à la course. Il sera bien content si tu restes parmi nous, car il est fatigué de dire « la messe tous les dimanches et de prêcher à ses gens! » J'ai su plus tard que sa messe consistait à expliquer aux

sauvages de sa tribu l'échelle chronologico-historique de la religion , à faire force signes de croix et à chanter quelques cantiques avec le *Kyrie, eleison*.

« Je dressai ma tente près de la croix que M. Blanchet avait plantée dans cette île en 1840 , lorsqu'il y aborda pour la première fois. Le lendemain , tout le camp des Skadjâts se rendit près de moi pour entendre la parole de Dieu. Pour vous donner une idée de la population de cette tribu , il suffit de vous dire que je donnai la main à une file de six cent cinquante personnes , et ce n'était pas tout ; plus de cent cinquante Indiens qui avaient passé la nuit près de ma tente , n'étaient point de ce nombre , et presque tous les vieillards , les femmes âgées et beaucoup d'enfants étaient restés dans leurs cabanes. Après l'instruction , plusieurs cantiques furent chantés avec un tonnerre de voix étourdissant.

« Plusieurs parents m'avaient prié de baptiser leurs enfants ; je me rendis au village et demandai qu'on me présentât tous les jeunes Indiens , au-dessous de sept ans , qui n'avaient pas encore reçu la grâce de la régénération. Aucun d'eux ne fut oublié ; ils étaient au nombre de cent cinquante. Cette fois , la cérémonie eut lieu dans une petite prairie , entourée de hauts sapins séculaires. Il n'était pas midi lorsque je commençai et je ne finis qu'au coucher du soleil. J'étais mort de fatigue ; le ciel avait été sans nuages et le soleil ardent , ce qui m'avait causé un violent mal de tête. De plus , un bien mince déjeuner que j'avais pris de bon matin , dut me soutenir jusqu'à la nuit close.

« Le 27 , le chef des Skadjâts me déclara qu'il ne convenait point que je fusse logé dans une maison de toile (sous une tente) : « C'est pourquoi , ajouta-t-il , demain
« tu me diras où tu veux que nous te construisions une

« demeure , et tu verras combien ma parole est puissante
 « quand je parle à mes gens. » Voyant la bonne volonté
 de ce chef, je lui indiquai une petite éminence , et aussitôt je vis arriver plus de deux cents travailleurs ; quelques-uns avaient des haches et étaient destinés à couper le bois ; les autres devaient le charrier sur leurs épaules. Quatre des plus habiles se mirent en devoir d'ajuster la charpente. En deux jours tout fut terminé , et je me trouvai installé dans une maison de vingt-huit pieds de long sur vingt-cinq de large. Bien entendu que le bois était brut ; mais le toit était couvert en écorce de cèdre , et l'intérieur revêtu de nattes de jonc. Pendant toute la semaine , je fis plusieurs instructions à ces sauvages , et leur appris des cantiques ; car , avec eux , si on ne chante pas , les meilleures choses ne valent rien ; il leur faut du bruit.

« J'avais terminé les exercices de la Mission, lorsqu'arrivèrent plusieurs sauvages du continent. Dès qu'ils m'aperçurent, ils se jetèrent à genoux près de moi, et s'exprimèrent ainsi : « Prêtre, voilà quatre jours que nous sommes
 « en chemin pour te venir voir, nous avons marché la
 « nuit comme le jour et presque sans manger. Mainte-
 « nant que nous te voyons, nos cœurs sont dans une
 « grande joie. Aie donc pitié de nous ; nous avons ap-
 « pris qu'il y a un maître en haut, mais nous ne savons pas
 « lui parler. Viens chez nous , tu baptiseras nos enfants
 « comme tu as baptisé ceux des Skadjâts. » J'étais attendri par ces paroles. Assurément, je n'aurais fait aucune difficulté de les suivre dans leurs forêts ; mais je n'avais que peu de jours pour me rendre à Skwally où j'étais annoncé. Il fallut partir.

« Je quittai ces bons Indiens le 3 d'avril. Pendant mon séjour au milieu d'eux, je n'ai éprouvé que des con-

solutions. Ce sont eux qui m'ont nourri, et bien certainement ils sont allés au delà de mes désirs.

« Vous voyez, Monsieur, par cette relation que les sauvages de la baie de Puget montrent assez de zèle pour la religion; cependant ils ne comprennent guère l'étendue de ce mot. S'il ne s'agissait que de savoir quelques prières et de chanter des cantiques pour être chrétien, il n'y en aurait pas un qui ne voulût le devenir. Mais il est un point capital qui les retient, c'est la réforme des mœurs. Aussitôt qu'on touche cette corde, leur ardeur se change en indifférence. Les chefs ont beau faire à ce sujet de véhémentes harangues à leurs gens, quelle impression peuvent-ils produire, eux qui sont les plus coupables! Je ne me défie nullement de la Providence; mais on peut dire, sans trop s'exposer à commettre d'erreur, que nos principales espérances ne reposent pas sur les tribus qui habitent les bords de l'Océan, ou qui sont fixées à l'embouchure des nombreuses rivières qui s'y jettent.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur,

« J.-B.-Z. BOLDOC, *Miss. apost.* »

Extrait d'une lettre du P. de Smet, de la compagnie de Jésus, à M. de Smet, son frère, à Gand (1).

Sainte-Marie du Wallameite, 9 octobre 1844.

« MON CHER FRÈRE ,

« C'est après une navigation de près de huit mois que, le 28 juillet, nous découvrîmes les côtes de l'Orégon. Oh ! quelle joie alors ! quels transports d'allégresse ! quelles actions de grâces dans nos cœurs et sur nos lèvres ! Tous, nous entonnâmes l'hymne de la reconnaissance, le *Te Deum* ; mais à peine nous étions-nous livrés aux premiers sentiments de bonheur, que l'idée de nouveaux périls à affronter vint renouveler toutes nos inquiétudes : nous approchions du *Colombia*. L'embouchure de ce fleuve est d'un accès difficile et dangereux, même pour les marins pourvus de bonnes cartes ; et nous savions que notre capitaine, n'ayant pu en aucune manière s'en procurer, ne connaissait pas les rochers et les brisants, qui rendent

(1) On sait que les PP. De Smet et Vercreyusse, accompagnés de quatre autres membres de la même Compagnie et de six sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, quittèrent le port d'Anvers le 12 décembre 1843 pour se rendre aux *Montagnes-Rocheuses*. Le navire l'*Infatigable* qui les portait, après avoir traversé l'Océan Atlantique, doublé la pointe méridionale de l'Amérique du sud et remonté l'Océan Pacifique, arriva le 28 juillet 1844 en vue des côtes de l'Orégon, et le 5 août suivant il mouilla au fort *Vancouver* situé sur la rive du fleuve *Colombia*.

l'entrée du fleuve presque infranchissable dans la saison où nous étions.

« Nous aperçûmes bientôt le cap *Désappointement*, qui semble indiquer aux voyageurs la route qu'ils doivent suivre. Comme il était déjà tard, le capitaine prit la résolution de virer de bord, pour éviter les côtes pendant la nuit. Pendant que le vaisseau s'éloignait de la terre ferme, nous considérions de loin les hautes montagnes et les vastes forêts de l'Orégon. Çà et là, nous vîmes s'élever la fumée des cabanes de nos sauvages. A cette vue une foule de sentiments s'emparèrent de notre âme; les redire ici ne me serait pas possible. Il faut avoir été dans notre position pour comprendre ce que nous sentîmes alors; notre cœur palpait de joie à l'aspect de ces pays immenses, où se trouvent tant d'âmes abandonnées, naissant, vieillissant et mourant dans les ténèbres de l'infidélité, faute de Missionnaires; malheur auquel nous allions mettre un terme, sinon pour tous, du moins pour un grand nombre.

« Le 29, tous les Pères célébrèrent le saint Sacrifice; nous voulions faire une dernière violence au ciel. Le commencement de ce jour fut sombre, nos esprits l'étaient aussi; vers dix heures le temps s'éclaircit et nous permit d'approcher, avec précaution, de cette vaste et affreuse embouchure du Colombia. On ne tarda pas à découvrir d'énormes brisants, signe certain d'un banc de sable de plusieurs milles d'étendue. Les écueils traversent le fleuve dans toute sa largeur, et présentent une barre qui semble en interdire l'entrée. Cette vue nous jeta vraiment dans la consternation; on sentait qu'il était inutile de tenter le passage, et qu'inafailliblement nous y trouverions notre perte.

« Dans cette triste situation, que faire, que devenir, où aller?.....

« Le 30, le capitaine se trouvant au haut du mât pour faire quelques découvertes, aperçut un navire qui longeait le cap pour sortir du fleuve. On ne le vit que peu de temps, car il alla jeter l'ancre derrière un rocher, en attendant le vent favorable. Nous conjecturâmes alors que le fleuve était encore praticable, et nous espérâmes pouvoir nous diriger sur la course de ce navire.

« Vers trois heures, le capitaine envoya le lieutenant avec quatre matelots pour sonder les brisants et chercher une voie pour entrer le lendemain, 31 juillet, jour de la fête de saint Ignace : cette heureuse coïncidence ranima nos espérances et releva nos courages. Nous attendions tout de la protection de notre fondateur, et nous le priâmes, avec toute la ferveur dont nous étions capables, de ne pas nous abandonner dans ce péril extrême. Ce devoir rempli, on n'eut rien de plus pressé que d'aller sur le tillac, pour découvrir la chaloupe montée par le lieutenant. Vers les onze heures, elle rejoignit l'*Infatigable* ; les visages tristes et découragés des matelots nous annonçaient de mauvaises nouvelles, on n'osait les interroger... Cependant le lieutenant dit au capitaine qu'il n'avait pas trouvé d'obstacles, et que la veille, à onze heures du soir, il avait traversé la barre avec cinq brasses d'eau (30 pieds). Alors on déploya les voiles, et l'*Infatigable* s'avança à la faveur d'une légère brise. Le ciel était pur, le soleil brillait de tout son éclat, depuis longtemps nous n'avions pas eu une aussi belle journée.

« Il ne manquait plus, pour la rendre la plus belle de notre voyage, que l'heureuse entrée dans le fleuve. A mesure qu'on approchait, tous redoublèrent leurs prières, chacun se recueillait et se tenait prêt à tout événement. Cependant le vigilant et courageux capitaine ordonna de jeter le plomb. Un matelot s'attache au dehors du vaisseau

et sonde; on entend le cri : 7 brasses. De cinq en cinq minutes le cri se renouvelle; puis 6 brasses... 5 brasses... le nombre diminuait toujours. On devine combien chaque cri devait faire palpiter nos cœurs. Mais quand on cria 3 brasses, tout espoir s'évanouit; car c'était le minimum de l'eau nécessaire au navire. On crut un instant que le vaisseau allait se briser contre les récifs. Le lieutenant dit au capitaine : « *Nous sommes entre la vie et la mort; mais il faut avancer.* »

« Le Seigneur voulait mettre notre foi à l'épreuve, il n'avait pas résolu notre perte. Le cri de 4 brasses se fait entendre, on respire, on prend courage; mais le danger n'était pas passé. Nous avons encore deux milles de brisants à franchir. Un second cri de 3 brasses vint de nouveau nous remplir d'épouvante. Le lieutenant dit alors au capitaine : « *Nous nous sommes trompés de route.* » — *Bah!* reprit le capitaine, *ne voyez-vous pas que l'Infatigable passe partout? Avancez...* Le Ciel était pour nous! Sans lui, ni l'habileté du capitaine, ni la bonté du navire, ni l'activité de l'équipage n'eussent pu nous préserver d'une perte certaine. Nous étions à plus de cent mètres de la bonne voie, au milieu du canal du Sud, que jamais vaisseau n'avait traversé. Quelques moments après, nous apprîmes d'une manière positive que nous avions échappé comme par miracle.

« En effet, notre vaisseau avait pris, d'abord, une bonne direction à l'entrée du fleuve; mais à peu de distance de son embouchure, le Colombia se divise en deux branches formant comme deux canaux; l'un au Nord, non loin du cap *Désappointement*, est celui que nous devons suivre; l'autre, au Sud, n'est point fréquenté, à cause des brisants qui en barrent l'entrée, et sur lesquels nous avons passé les premiers et probablement les derniers. Nous

sûmes encore que le gouverneur du fort *Astoria*, nous ayant aperçus depuis deux jours, s'était rendu à l'extrémité du cap avec quelques sauvages et que, pour nous attirer de ce côté, il avait allumé de grands feux, élevé un drapeau et tiré quelques coups de fusil. Nous avons, il est vrai, remarqué ces signaux; mais nul d'entre nous n'en avait compris le motif. Dieu sans doute voulait nous montrer qu'il est assez puissant pour nous exposer au danger et nous en retirer ensuite sains et saufs. Que son saint nom soit béni! gloire aussi à saint Ignace qui a protégé si visiblement ses enfants le jour de sa fête.

« Vers quatre heures et demie, un canot se dirigea vers nous; il était monté par des sauvages *Clapsops*, ayant à leur tête un Américain établi sur les côtes; leurs cris étonnèrent beaucoup nos Pères et les sœurs de Notre-Dame. Nous ne pûmes distinguer que le mot *Catche* qu'ils répétaient à l'infini. On leur fit signe d'approcher, et le capitaine leur permit de monter à notre bord. Aussitôt l'Américain m'aborde et m'expose le danger que nous avions couru; il ajoute qu'il avait voulu venir à notre secours, mais que les sauvages, voyant le péril, n'avaient pas osé s'y exposer.

« De leur côté, les Indiens nous racontaient par signes quelles avaient été leurs craintes, comment à chaque instant ils s'attendaient à voir le navire renversé et brisé; ils avaient pleuré, et déchiré leurs vêtements, sûrs que, sans l'intervention du Grand-Esprit, nous n'eussions jamais échappé au péril. En vérité, ces braves sauvages ne s'étaient pas trompés. C'est le témoignage de tous ceux qui connaissent l'histoire de notre passage; ils ne cessent de nous en féliciter, comme d'une chose unique et merveilleuse.

« La seconde visite, que nous reçûmes à bord, fut celle

de quelques *Tchinouks*, peuplade établie dans l'immense forêt qui s'étend sur la rive septentrionale du fleuve. Les *Clapsops* occupent la rive méridionale, et forment une population d'environ cent cinquante hommes. Les *Tchinouks* habitent trois grands villages au delà de la forêt ; ces deux nations, quoique voisines, sont ennemies l'une de l'autre. Les hommes s'enveloppent d'une couverture pour paraître devant les blancs. Ils mettent toute leur vanité dans leurs colliers et leurs pendants d'oreilles ; ils donneraient tout ce qu'ils possèdent pour s'en procurer. Ces sauvages se mettent extrêmement à leur aise ; il faut être très-réservé avec eux, afin d'empêcher la trop grande familiarité. Il leur suffit qu'on ne les chasse point ; contents pour lors, ils n'exigent pas qu'on s'occupe autrement d'eux ; ils sont d'un naturel paisible, leur physionomie ne diffère en rien de celle des peuples civilisés ; ils sont robustes et bien faits ; trouvant facilement de quoi satisfaire à leurs besoins, ils mènent pour la plupart une vie fainéante et oisive ; leur unique occupation est la pêche et la chasse. Le saumon abonde dans leurs fleuves, et le gibier dans leurs forêts. Après s'être pourvus chaque jour de ce qui leur est nécessaire, ils se couchent au soleil des heures entières, sans bouger. Ils vivent du reste dans l'ignorance la plus grossière de la religion.

« Le lendemain matin nous vîmes une chaloupe qui s'efforçait de nous rejoindre ; elle portait M. Burney, le même qui les jours précédents s'était, du haut du cap, si vivement intéressé à notre sort. Il nous aborda avec toute la bienveillance possible ; c'est à lui que la garde du fort *Astoria* est confiée ; il y fait sa résidence avec sa famille, et il était chargé, de la part de son épouse et de ses enfants, de nous inviter à descendre chez lui, pour leur procurer le plaisir de nous voir. Persuadé qu'après un si long sé-

jour sur mer, cette visite serait très-agréable à chacun de nous, j'y consens. Pendant que cette honorable famille nous préparait à dîner, nous fîmes une petite excursion dans la forêt voisine. Nous y admirâmes des sapins d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Il n'est pas rare d'en rencontrer de deux cents pieds de haut sur quatre pieds et demi de diamètre. On nous montra un tronc de sapin qui avait quarante-deux pieds de circonférence. Après une course de deux heures, M. Burney nous conduisit au fort.

« Dans une seconde promenade, plusieurs d'entre nous admirèrent des tombeaux de sauvages. Le corps du défunt est placé dans une espèce de canot, fabriqué d'un tronc d'arbre; on le couvre de nattes ou de peaux, puis on le suspend à un arbre, ou on l'expose sur les bords de la rivière. Nous vîmes jusqu'à douze tombeaux semblables, réunis dans un même endroit; ils se trouvent ordinairement dans des lieux de difficile accès, afin d'être ainsi plus à l'abri des animaux féroces. Non loin de ce cimetière, un de nos Pères plus curieux que les autres, ayant aperçu à l'écart le museau d'un ours qui n'avait pas l'air trop apprivoisé, s'en revint saisi d'une panique assez plaisante.

« Le 2 août, je résolus de devancer mes compagnons au fort *Vancouver*, pour informer le Rév. M. Blanchet de notre heureuse arrivée. Du reste, voici pour nos Pères ce qui concerne le reste de leur voyage : le 3 et le 4, la marche du navire fut retardée faute de vent; d'un coup d'œil on pouvait apercevoir le chemin qu'on avait fait en trois jours. Vers le soir une légère brise se leva et permit de continuer la route. Au bout de quelques heures, on fut au delà des écueils qui se prolongent l'espace de six lieues. Cette distance une fois parcourue, on peut tenir

constamment le milieu du fleuve ; il s'y trouve toujours une quantité d'eau suffisante , mais les nombreuses sinuosités exigent une manœuvre continuelle.

« Ici la rivière est des plus belles : surface unie comme un cristal , courant intercepté à la vue par le rétrécissement du lit et des rochers , mugissement sourd des chutes et des cascades ; rien n'est plus varié ni plus agréable que le *Colombia*. On ne se lasse pas d'admirer la richesse , la variété et la beauté des sites , que la nature offre dans ces régions solitaires ; des forêts vierges bordent les deux rives , dans presque toute leur longueur ; elles sont couronnées de montagnes également boisées. En remontant le *Colombia* , on rencontre çà et là d'assez larges baies , au milieu desquelles de jolies petites îles , semées sur les flots comme des groupes de fleurs et de verdure , présentent un coup d'œil charmant ; c'est ici que les artistes devraient venir étudier leur art , ils y trouveraient les vues les plus pittoresques et les plus gracieuses qu'on puisse imaginer : les couleurs les plus variées , les sites les plus ravissants sont prodigués sur cette terre. Plus on avançait , plus les perspectives étaient grandes et majestueuses. Enfin le 5 août , le navire arriva au fort *Vancouver* , vers les sept heures du soir. M. le gouverneur , homme plein de religion , accompagné de son épouse et des personnes les plus notables , se trouvait sur la rive pour nous recevoir. Nous jetâmes l'ancre ; nous nous rendîmes aussitôt au fort , où nous fûmes accueillis et traités avec toute la cordialité possible.

« Le 12 , après huit jours d'attente , arriva le Rév. M. Blanchet. Il n'avait pas reçu la lettre que je lui avais écrite ; mais aussitôt que la nouvelle de notre arrivée lui fut parvenue , il se hâta de nous rejoindre , accompagné d'un bon nombre de ses paroissiens. Il avait voyagé tout

un jour et une nuit sans s'arrêter. Sa présence nous combla de joie. Quoique nous fussions très-bien au fort, nous désirions au plus tôt parvenir à l'endroit que la divine Providence nous avait destiné ; les religieuses de leur côté soupiraient après leur nouveau couvent de *Wallamette*. En conséquence M. Blanchet ordonna les préparatifs du départ, et le 14 nous quittâmes le fort *Vancouver*.

« Un adieu bien sensible nous restait à faire au capitaine de notre navire ; il nous attendait au bord du fleuve. L'émotion fut vive de part et d'autre : lorsque pendant huit mois on a partagé les mêmes dangers, et qu'ensemble on a vu si souvent de près la mort, on ne se sépare pas sans larmes.

« Notre petite escadre se composait de quatre canots, montés par les paroissiens de M. Blanchet, et de notre chaloupe ; nous remontâmes le fleuve, et bientôt nous entrâmes dans la rivière *Wallamette*, qui se jette dans le *Columbia*.

« Aux approches de la nuit, nous amarrâmes nos barques et nous allâmes camper sur le bord. Là nous nous réunîmes autour du feu en table d'hôte assez pittoresque ; puis nous nous livrâmes au repos ; mais les maringouins vinrent par milliers interrompre notre sommeil ; les religieuses, auxquelles on avait cédé la tente, ne furent pas plus épargnées que ceux qui dormaient à la belle étoile. Vous comprenez sans peine que la nuit nous parut un peu longue ; aussi fûmes-nous sur pied au premier rayon du jour. J'aidai les religieuses à dresser un petit autel ; c'était le 15 août, jour de l'Assomption, fête qu'on ne célèbre toutefois ici que le dimanche suivant. M. Blanchet offrit le saint Sacrifice, tous les autres communierent.

« Enfin le 17, à onze heures du matin, on aperçut la chère Mission de *Wallamette*. M. Blanchet eut soin de

faire transporter nos bagages ; les religieuses furent conduites en charette à leur demeure , éloignée d'environ cinq milles de la rivière ; à deux heures nous étions tous rassemblés et prosternés dans l'église de *Wallamette*, pour y adorer et remercier notre divin Sauveur, par un *Te Deum* solennel qui fut chanté avec une vive émotion.

« Le dimanche 18 , ici fête de l'Assomption , dès huit heures du matin on vit arriver en foule les cavaliers canadiens , qui avaient amené de loin leurs femmes et leurs enfants pour assister à la solennité. A neuf heures la foule se pressa dans l'église , les hommes d'un côté , les femmes de l'autre , dans un ordre parfait. Vingt-enfants de chœur environnaient l'autel ; le Rév. M. Blanchet célébra le saint Sacrifice. Quant à ses paroissiens , à peine civilisés , ils nous édifièrent beaucoup par leur piété.

« Depuis mon arrivée dans l'Orégon , j'ai fait une grande maladie ; Dieu m'a accordé la guérison , et aujourd'hui , 9 octobre , date de ma lettre , j'ai le bonheur de me mettre en route pour les *Montagnes Rocheuses*.

« Je suis,

P. J. de Smet, S. J.

« P. S. Dès le 9 septembre , en attendant que leur maison fût habitable , les Sœurs commencèrent à instruire en plein air les femmes et les enfants qui se disposaient à la première communion. Le 12 , elles avaient déjà dix-neuf élèves , âgées de 16 à 60 ans ; toutes ces personnes viennent de loin , apportent des vivres pour plusieurs jours et couchent dans la forêt , exposées à toutes les injures de l'air. On ne peut concevoir combien ces pauvres gens sont avides d'instruction ; on consacre jusqu'à six

heures par jour à leur enseigner le signe de la croix et les prières ordinaires. Un jour, on apprit qu'une femme était depuis deux jours sans manger; les chiens avaient dévoré sa petite provision, et elle n'avait pas voulu retourner chez elle, afin de ne pas perdre la leçon du catéchisme.

« On ne saurait croire combien les Sœurs sont chéries et respectées, et quelles démonstrations de reconnaissance ces Indiennes leur témoignent; les unes leur apportent des melons, les autres des pommes de terre, du beurre, des œufs, etc.

« Le couvent n'ayant encore, le 24, ni portes, ni châssis, à cause de la rareté des ouvriers, on vit ces bonnes Sœurs, les unes s'essayer au maniement du rabot, les autres placer les vitres, peindre les portes et les fenêtres, etc. Ce qui leur fait désirer si ardemment leur nouvelle habitation, c'est que déjà on leur a présenté une trentaine de pensionnaires Canadiennes, qui leur procureront le moyen de nourrir gratuitement les jeunes orphelines qui se trouvent abandonnées dans les bois. Ces petites malheureuses, recueillies chez les Sœurs, pourront ainsi recevoir des soins spirituels et corporels; mais, pour réaliser ce projet qui promet de si beaux résultats, il faudrait quelque secours qui permît de fournir des habillements à ces pauvres enfants, le produit du pensionnat ne pouvant servir qu'à leur nourriture. Voici, du reste, le brillant prospectus de ce pensionnat :

« *Par trimestre* : 100 livres de farine, 25 livres de lard ou 36 de bœuf, 4 livres de sain doux, un sac de pommes de terres, 3 galons de pois, 3 douzaines d'œufs, un galon de sel, 4 livres de chandelles, une livre de thé, 4 livres de riz.

« C'est au mois d'octobre que les Sœurs sont définiti-

vement entrées dans leur couvent ; le Rév. M. Blanchet vint peu après bénir leur chapelle avec toute la solennité possible. Depuis ce moment elles ont le bonheur d'avoir tous les jours la sainte Messe, qu'un des Pères missionnaires établis au lac Ignace, vient y célébrer. Dès les premiers jours de leur installation, elles ont eu encore la douce consolation de voir faire la première communion à une trentaine de femmes, qu'elles avaient instruites et préparées. Ces succès obtenus en si peu de temps ont fait concevoir le projet de former une seconde maison de ce genre au village de la *Cuhute*. M. Blanchet et le P. de Vos pensent que la disparition des ministres protestants, qui vient d'avoir lieu après d'infructueux essais, est une circonstance bien favorable à ce nouvel établissement des religieuses. Malheureusement la station de sainte Marie de Wallamette fournirait à elle seule de quoi occuper douze Sœurs, et elles ne sont que six.

« Nous apprenons avec plaisir, qu'aussitôt après son sacre, Mgr Blanchet se rendra en Europe, afin de faire de nouvelles démarches pour obtenir encore douze autres religieuses. Fasse le ciel qu'il réussisse, et que le défaut de moyens pécuniaires ne mette pas un obstacle insurmontable au grand sacrifice que, cette fois encore, la pieuse Congrégation des sœurs de Notre-Dame s'imposerait avec la même générosité. »

DIOCÈSE DE DUBUQUE.

*Extrait d'une lettre de M. Cretin, Missionnaire apostolique,
à sa sœur.*

Fort Atkinson, le 22 juin 1845.

« MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

« Comme je vous l'avais annoncé dans ma dernière lettre, je suis depuis quelques mois parmi les sauvages *Quinébégo* ou *Puants*. Ces pauvres Indiens paraissent très-bien disposés; ils ont adressé au gouvernement pétitions sur pétitions pour en obtenir des prêtres catholiques; mais on ne fait nulle attention à leurs instances, et malgré eux on continue à leur imposer des ministres protestants, qu'ils sont obligés de payer vingt-cinq mille francs par an, bien qu'ils ne les écoutent pas.

« L'année dernière, je crus un instant que leurs vœux, si long-temps méconnus, allaient enfin être exaucés. La fête de saint Jean-Baptiste avait été fixée pour l'ouverture d'un grand conseil de la nation; tous les chefs des *Puants* et la plupart de leurs guerriers devaient s'y trouver réunis, pour entendre les propositions d'un commissaire du gouvernement, chargé de traiter avec eux de la vente de leurs terres.

« Les sauvages convoqués dans l'enceinte du fort, refusèrent d'y tenir leur séance, déclarant que leur coutume n'était pas de se réunir en tel lieu ; qu'enfants des champs et des forêts, ils ne savaient délibérer librement qu'en pleine campagne, et non sous des remparts, en face du soldat et à la gueule du canon. Aussitôt on donna ordre de construire une immense tente de feuillage, à un quart d'heure du fort ; des sièges y furent convenablement préparés, et deux jours après, à dix heures du matin, par un temps superbe, la première assemblée s'ouvrit au bruit de l'artillerie.

« Tous les sauvages étaient en grande tenue indienne, parés de plumes et de panaches, et la face tatouée avec des variations infinies. Le commissaire qui était le général Doge, gouverneur du Wisconsin, prit la parole et leur dit quel était son message ; il leur fit entendre qu'on leur donnerait un très bon prix de leurs propriétés. Ce prix se réduisait à payer environ cinquante centimes l'arpent de leur excellente terre, qu'arrosent six rivières considérables, et dont l'étendue comprend deux millions trois cent mille arpents. En leur enlevant ce vaste territoire, on avait pour but d'en transporter les possesseurs à l'est du Missouri. Les sauvages ayant écouté cette proposition, demandèrent un jour pour en délibérer entr'eux ; ainsi la séance fut levée et renvoyée au lendemain.

« Cette fois, le concours des spectateurs fut encore plus nombreux que la veille ; beaucoup de colons des rives du Chien encombraient la place du conseil, lorsque parut le premier chef, le grand orateur de la nation appelé *Wakou*. Bien qu'il ne fût pas chrétien, on voyait avec surprise briller sur sa poitrine un grand crucifix de dix pouces environ. Ce vieillard à cheveux blancs s'avance

avec dignité et avec une politesse peu connue des sauvages ; il salue les dames qui se pressent sur son passage en grand nombre, leur tend la main, et leur adresse ces paroles : « Je suis bien aise, mes sœurs, que vous assistiez
 « à cette conférence ; votre présence nous prouve l'intérêt
 « que vous prenez à notre sort ; je vous en remercie au
 « nom de tous les hommes de ma tribu. » Puis, se tournant vers le général Doge : « Mon frère, lui dit-il, je te
 « revois ici avec plaisir ; en te députant près de nous,
 « notre grand père (le Président des Etats-Unis) ne
 « pouvait faire un meilleur choix, car nous t'aimons
 « tous ; tu as déjà présidé plusieurs fois à nos traités avec
 « les blancs, et nous nous sommes applaudis de ta
 « loyauté ; tu as toujours été un ami pour notre nation,
 « nous espérons que tu seras encore notre défenseur
 « auprès de notre grand père. Si je parle seul aujourd'hui,
 « garde-toi bien de croire que je sois seul
 « capable d'exprimer les sentiments de ma tribu ; tous
 « les chefs ici présents savent manifester leurs pensées ;
 « mais habitué dès ma jeunesse à porter la parole dans les
 « conseils, on m'a élu comme le plus ancien pour défendre,
 « au nom de tous, nos intérêts communs.

« Tu viens, dis-tu, de la part de notre grand père,
 « nous demander la cession de notre territoire ? Mais
 « aurait-il oublié les magnifiques promesses qu'il m'a
 « faites à Washington, à deux époques différentes ? Pour
 « moi, il m'en souvient comme si c'était aujourd'hui ; je
 « reçus dans cette ville le plus gracieux accueil ; tout le
 « monde était enchanté de me voir, de me montrer ce
 « qu'il y avait de curieux dans les cités que je traversais ;
 « les marques du plus entier dévouement nous étaient
 « prodiguées ; on nous disait qu'on ne nous inquiéterait
 « plus sur les terres où nous nous retirerions, et en

« signe d'une inaltérable alliance on me donna une médaille d'argent, représentant deux mains enlacées. —
 « Comptez sur moi, me disait le grand père; je vous
 « défendrai toujours; vous serez mes enfants; si l'on
 « vous fait quelque tort, adressez-vous toujours à moi,
 « vos sujets de plainte cesseront dès qu'ils me seront
 « connus, et je vous défendrai. — Et moi, simple enfant
 « de la nature, qui n'ai qu'une langue, je croyais à la
 « sincérité de ces promesses; mais, voilà que malgré nos
 « réclamations, toutes nos affaires ont été administrées
 « sans même nous consulter. On a renvoyé des agents
 « que nous aimions pour nous en donner d'autres, sans
 « prendre notre avis. Nous avons adressé des pétitions
 « auxquelles on n'a eu aucun égard. On nous avait bien
 « promis qu'on nous laisserait toujours sur les terres
 « que nous occupons, et déjà on veut nous envoyer je ne
 « sais où? Mon frère, tu es notre ami, dis à notre grand
 « père qu'avant de prendre le chemin d'un nouvel exil,
 « ses enfants ont besoin de faire ici une halte plus
 « longue : l'arbre qu'on transplanterait sans cesse, ne
 « tarderait pas à périr.

« Pour se dispenser d'être juste envers nous, on
 « nous accuse d'être la nation la plus perverse qui soit
 « sous le ciel. Si le reproche nous était fait par des
 « Indiens, je montrerais qu'il est exagéré. Mais ce sont
 « les Blancs qui nous l'adressent, et je me borne à ré-
 « pondre qu'il retombe sur eux. Pourquoi nous imputer
 « des vices que vous mêmes avez fomentés? pourquoi
 « venez-vous nous tenter jusqu'à la porte de nos cabanes
 « avec votre eau de feu, si destructive de notre tribu?
 « s'il se commet des crimes parmi nous, c'est par suite
 « de l'ivresse; et qui nous enivre? qui? des hommes
 « avides qui nous vendent du poison au prix de nos
 « dépouilles.

« Comme tu m'as invité à te faire toutes les demandes
 « que je croirais utiles à ma nation, permets qu'avant de
 « finir je t'en adresse une de la plus haute importance.
 « Notre grand père nous avait dit : — Je vous enverrai
 « des hommes qui vous apprendront à bien vivre. —
 « Ces hommes sont venus en effet ; mais quoiqu'ils
 « soient assez bons, nos enfants ne les écoutent pas
 « mieux que nous. C'est que nous voulons des Prêtres
 « catholiques. Ceux-là se feront mieux écouter, sois-en
 « sûr. Je prends Dieu à témoin que ce que je dis est
 « l'expression des vœux de ma nation ; j'en prends
 « aussi à témoin les chefs ici présents. » Et tous les chefs
 firent entendre un murmure approbatif, sans qu'il
 s'élevât aucune réclamation. Alors le commissaire déclara
 que sa mission était remplie, et qu'il rendrait au grand
 père un compte exact de tout ce qui s'était passé.

« Le lendemain, les sauvages demandèrent encore une
 assemblée. Plusieurs autres chefs prirent la parole, et
 ne firent que confirmer ce qui avait été dit la veille ;
 mais avant l'ouverture de la séance, le grand orateur
 ayant exprimé le désir que je vinsse m'asseoir à côté du
 président, je fus invité à prendre la place du comman-
 dant du fort, ce qui n'a pas peu étonné beaucoup de
 protestants. Si Dieu lève enfin les obstacles qui s'op-
 posent à mes desseins, j'espère avec sa grâce contribuer
 à améliorer la condition de ce pauvre peuple.

« Je suis encore seul ici, avec une famille sauvage
 dont la mère, très-bonne chrétienne, parle un peu
 français ; logé dans une maison formée de troncs d'arbres
 couchés horizontalement l'un sur l'autre, et recouverte
 d'écorcé, j'ai à peu près le nécessaire. Les deux plus
 plus grands inconvénients du pays sont les serpents à
 sonnette et les cousins. On ne peut marcher avec assu-

rance dans les bois et les prairies, surtout près des rivières, où à chaque pas on entend bruire la queue de cet affreux reptile; il est très rare cependant qu'il morde; il n'attaque jamais, à moins qu'on ne l'ait prévenu en le foulant du pied dans l'herbe.

« Les cousins sont encore plus inquiétants; j'en suis dévoré depuis trois jours, sans avoir un instant de repos ni le jour ni la nuit. Ils sont ici par myriades. Mes pauvres chevaux se roulaient ce soir à terre pour s'en débarrasser; ne pouvant plus tenir dehors, ils ont cassé leurs harnais et sont venus se cacher dans l'étable, où ils ne se sont pas mieux trouvés. Je porte des gants de soie, je chausse des bottes, je couvre ma face d'une gaze pour éviter la piqûre de cet insecte incommode; mais pendant la messe il s'attache à mon chef dépouillé, alors sans défense; et bientôt ma tête enfle d'un demi-pouce au moins, pour une demi-journée.

« Je termine ma lettre à la prairie du Chien, ce 9 juillet. Je ne dis rien des divers dangers que j'ai courus, et auxquels j'ai échappé par la grâce de Dieu. Continuez bien de prier pour moi.

« Votre tout affectionné frère ,

« J. CRETIN, *Miss, apost.* »

DIOCÈSE DE VINCENNES.

*Extrait d'une lettre du P. Sorin, de la Société de
Notre-Dame de Sainte Croix, à M. le Supérieur de la
même Société, au Mans.*

Notaouassibi. 22 janvier 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'arrive, et je bénis le ciel de me ramener au milieu de mes chers néophytes. Les sauvages sont à cinq lieues d'ici, dans les bois; dans deux ou trois heures ils vont être avertis de mon retour; ils seront auprès de moi cette nuit même. J'ai dû m'informer tout d'abord de leur persévérance; voici la réponse que l'on m'a faite : « Père, le
« changement de cette tribu est devenu le sujet de toutes
« les conversations du pays. Jusqu'à l'hiver dernier
« c'était une bande d'ivrognes et de voleurs, le scandale
« et l'effroi de tout le voisinage. Depuis leur baptême, ce
« ne sont plus les mêmes hommes : tout le monde admire
« leur sobriété, leur honnêteté, leur douceur, et surtout
« leur assiduité à la prière; leurs cabanes retentissent
« presque continuellement de pieux cantiques. »

« C'est un mystère pour moi, me disait tout à l'heure
« un vieux chasseur canadien, que le spectacle de ces

« Indiens tels qu'ils sont aujourd'hui. Croiriez-vous que
 « j'ai vu de mes yeux ces mêmes sauvages , en 1813 et
 « 1814 , livrant au pillage et aux flammes les habita-
 « tions des blancs , saisissant les petits enfants par le
 « pied et leur écrasant la tête contre les murailles , ou
 « les jetant dans des chaudières bouillantes ? Et mainte-
 « nant, à la vue d'une robe noire, ils tombent à genoux,
 « baisent sa main comme des enfants celle d'un père; ils
 « nous font rougir nous-mêmes ? »

« La cruauté paraît avoir été, en effet, la plus saillante
 de leurs inclinations naturelles. Lors du fameux traité
 de Harisson avec la nation indienne en 1815, quand le
 Président de l'Union, après avoir reproché au chef de la
 tribu son ancienne barbarie, lui fit demander s'il oserait
 bien encore commettre quelque acte du même genre :
 « A la première occasion que j'en trouverai, » répondit
 fièrement le sauvage. L'armée des Etats-Unis parvint,
 après mille dangers, à les refouler dans leurs forêts, et
 finalement à leur imposer la loi; mais il n'appartenait
 qu'aux ministres de Jésus-Christ de changer ces cœurs
 farouches, et d'en faire des hommes en en faisant des
 chrétiens.

« Je viens de visiter un de leurs anciens cimetières.
 On voit encore distinctement chaque tombe. Avec eux
 on enterrait leur carabine, leur casse-tête, leur corne à
 poudre, leur pipe et leur plus bel habit. D'après une vieille
 tradition ils demandaient, en mourant, qu'on ne fit
 pas passer la charrue sur leurs corps. Moins heureux que
 leurs descendants, ils ignoraient encore qu'il y eût
 quelque chose de meilleur à solliciter de ceux qui leur
 survivaient. Cette réflexion me fait souvenir d'un fait
 récent, dont nous avons tous été beaucoup édifiés. Une
 veuve indienne vint à perdre l'ainé de ses deux fils, à

vingt-huit lieues de South-Bena. Elle sacrifia le peu qui lui restait pour faire apporter les restes du cher défunt dans le cimetièrre de Notre-Dame du Lac. Pauvre mère ! il y avait treize jours que le convoi funèbre était en marche, quand il arriva à l'église. L'infidèle qu'elle avait gagé pour lui rendre ce service, ne pouvait s'empêcher lui-même d'admirer, dans une femme sauvage, un pareil acte de religion.

« Quand un Indien a embrassé la *prière*, vous diriez presque qu'il ne pense plus à autre chose. Il y a deux mois, un de ceux que nous avons convertis avait cru me voir passer dans la diligence, à quelque distance de Nataouassibi ; deux heures après, tout le village était accouru de plusieurs lieues à l'endroit où ils supposaient que je devais m'arrêter. Cinq jours entiers, m'assure-t-on, ils restèrent là à m'attendre, pensant toujours que j'allais venir. Pauvres sauvages ! si j'avais soupçonné leur méprise ! Aujourd'hui je les attends à mon tour, et plus heureux qu'ils ne l'ont été, je ne serai pas frustré du plaisir de les voir.

« Ne suis-je pas trop heureux aussi, mon révérend Père, de trouver une si belle occasion de vous écrire, après avoir en vain cherché quelques heures pour le faire, depuis cinq ou six semaines ? Je vais donc, puisque j'en ai le temps, passer en revue toutes nos œuvres, vous entretenir de nos projets, et vous confier toutes nos espérances.

« Je ne vous parlerai point du collège que vous connaissez ; nous y avons déjà trente-deux élèves, qui eussent inutilement cherché ailleurs, à plus de deux cents milles à la ronde, une éducation chrétienne. Le manque presque total de récolte, l'année dernière, nous prive d'en avoir davantage. Je mentionnerai à peine notre nouveau noviciat de frères, quelque délicieux qu'il paraisse à tous

ceux qui le visitent. C'est déjà beaucoup qu'il soit fondé dans l'île Sainte-Marie, qui, de l'aveu de tous ceux qui y pénètrent, est un des plus beaux sites qu'on puisse imaginer. Ces humbles murs, dont la construction n'a pris que huit jours de travail, sont aussi riches d'avenir que ceux du collège. C'est là que je demeure depuis deux mois avec seize novices, dans une petite cellule de sept pieds sur six, plus content et plus heureux que jamais.

« Toutefois, ce qui nous rend cette île Sainte-Marie si chère à tous, ce n'est pas tant sa beauté naturelle, que la richesse inestimable des privilèges dont elle est dotée. L'Archiconfrérie vient d'y être canoniquement érigée pour tous les catholiques du pays; j'allais aussi ajouter pour les protestants; et pourquoi non? Si cette Association de prières a pour but la conversion des pécheurs, chacun d'eux ne peut-il pas dire avec saint Paul : *Quorum primus ego sum?* Nous avons achevé il y a quelques semaines une chapelle dédiée au cœur immaculé de la sainte Vierge; Marie ne l'a pas laissée vide de témoignages sensibles de sa protection et de son amour. Le jour de l'Épiphanie, une famille respectable du pays (le père et six enfants), guidée par l'étoile du salut, venait chercher à Notre-Dame du Lac sa régénération dans les eaux sacrées du baptême; quelques jours après, la mère de cette famille, cédant aussi à l'empire de la grâce, demandait à jouir du bonheur de ses enfants, en abjurant à son tour ses erreurs.

« Le reste de la nuit ne me suffirait pas, mon révérend Père, pour vous décrire tous les pieux monuments que je vois d'ici se grouper autour de la chapelle du saint et immaculé cœur de Marie. Que n'aurais-je pas à vous dire, d'abord, de ces modestes ateliers, où tant de petits malheureux, sans ressources, vont trouver, avec une pro-

fession honorable, des exemples et des leçons qui feront d'eux, un jour, la consolation de l'Eglise catholique, et l'honneur de la société.

« Voyez, un peu plus loin, ces chers petits orphelins dans leur asile. Ils sont venus à Notre-Dame couverts de haillons, transis de froid et mourant de faim. Les eussiez-vous repoussés, bon Père? et quand vous n'auriez point eu de pain assuré pour le lendemain, n'auriez-vous pas partagé celui du moment avec ces petits affamés?

« Que je vous montre encore une chose que Dieu a faite au sein de ce désert, et que je ne puis considérer, d'ici même, sans que mes yeux se remplissent de larmes. Nous sommes au milieu de la nuit, le spectacle n'en sera que plus beau. Voyez-vous sur les bords de ce lac qu'on vous a tant vanté, voyez-vous ces trois lumières? Ce sont les lampes solitaires des trois chapelles que le Seigneur a fait élever à sa gloire par les mains de vos enfants. Ne vous semble-t-il pas entendre Jésus-Christ répétant le jour et la nuit à notre communauté naissante : « Ne crai-
« gnez pas, petit troupeau. Je ne vous laisserai point
« orphelins. Voici que je suis avec vous. *Delicia meæ esse*
« *cum filiis hominum?* »

« Si on m'avait dit, il y a deux ans, lorsque nous arrivions sur les rives de ce lac alors couvertes de neige, que sitôt les arbres d'alentour auraient fait place à tout ce qu'on y voit aujourd'hui; si l'on avait ajouté que dans deux ans, du même coup d'œil on pourrait voir briller, au milieu de l'obscurité de la nuit, ces trois lampes allumées devant trois différents tabernacles du Dieu vivant, l'aurions-nous pu croire? Aujourd'hui que les résultats ont dépassé toutes nos espérances, ne devons-nous pas dire avec le Psalmiste : « Ce changement est l'œuvre du Très-Haut? » Si nous n'avions le calice du salut à offrir

chaque matin, que rendrions-nous au Seigneur pour tant de bienfaits dont il nous a comblés? Oui, fussions-nous encore plus dépourvus et plus souffrants, si Jésus-Christ est si près de nous, nous sommes assez riches, assez bien gardés. Celui dont la main nourrit les petits oiseaux, et qui donne aux lis des champs leur parure, sait bien ce qui nous est nécessaire. Depuis plus de trois ans que nous sommes sur cette terre étrangère, aux soins journaliers du Sauveur Jésus, que nous a-t-il manqué? Rien, Seigneur, rien.

« Il est vrai que le retard des secours sur lesquels nous comptions, joint au manque de récolte, nous a jetés dans de grands embarras; mais j'aurais honte de craindre. Personne ne mourra de faim à Notre-Dame du Lac. Nos espérances ne seront point confondues; nos églises s'élèveront; le mouvement donné, de jour en jour ira progressant; les infidèles, les protestants et les sauvages seront évangélisés; le nom de Dieu, mieux connu, sera aussi plus aimé et béni dans nos solitudes.

« Et cependant, si la confiance avait dû nous manquer, c'eût été aux premiers jours de notre établissement. Qui d'entre nous a oublié ce long voyage de Saint-Peters à Notre-Dame, où nous cheminions sur une neige qui n'avait pas moins de cinq pieds d'épaisseur? La rigueur du froid était extrême. Nous couchions sur le plancher; une seule couverture servait pour trois; l'un de nous veillait à l'entretien du feu, et alimentait le foyer pendant la nuit. Et malgré toutes les fatigues et les contre-temps, notre petite colonie était heureuse, et personne ne laissa échapper une plainte. Lorsque la faim nous saisissait en route, nous nous adressions au frère Vincent, notre économiste; alors il prenait un pain, le plaçait sur un tronc d'arbre, et parvenait après trois ou quatre vigoureux coups de hache,

à en détacher quelques morceaux, que nous mangions avec autant d'appétit que les mets les plus friands.

« Adieu, bon Père, recevez l'assurance du respect, de la reconnaissance et du dévouement de votre chère famille de Notre-Dame du Lac. Bénissez-la du fond de votre cœur paternel ; c'est l'ardente prière de votre affectionné fils,

« E. SORIN. »

Dans une autre relation, le même Missionnaire donne les détails suivants sur les sauvages soumis à sa direction spirituelle.

« La plupart des Indiens qui nous avoisinent sont de la prière, c'est-à-dire catholiques. Il n'y a que douze ans qu'ils sont convertis, et bien qu'ils aient eu beaucoup à souffrir de la part des blancs, je ne sache pas qu'un seul ait abandonné la religion. Quoique naturellement mous et indolents, une fois qu'ils sont instruits, ils se montrent zélés et ardents pour les pratiques de l'Eglise ; la seule chose qu'ils paraissent avoir à cœur, c'est d'être bons chrétiens ; le commerce, les richesses ou les plaisirs de la vie présente ne semblent leur faire aucune impression. Pourvu qu'ils puissent recueillir quelques épis de maïs, tuer quelques chevreuils ou quelques chats sauvages, et puis venir saluer *quaniale* (la robe noire) ils sont contents.

« Ils sont communément d'une taille élevée et même majestueuse. Leur caractère d'aujourd'hui me semble très-doux ; et cependant je sais qu'il y a dix ans, ils ne tenaient pas plus à la vie de leurs camarades qu'à celle de leurs chevaux. D'après le portrait digne de foi, que

plusieurs personnes m'en ont fait, ces mêmes sauvages que je trouve si bons maintenant, étaient d'une cruauté à faire frémir. On me parlait dernièrement d'une Indienne qui, pour une légère injure, avait froidement fait asseoir sa propre sœur sur un billot devant elle, pour lui fendre la tête, à son aise, d'un coup de hache.

« A la barbarie ils ajoutaient une incroyable superstition. Quelquefois au plus fort de l'hiver, ces hommes si fiers et si cruels étaient tellement épouvantés d'un songe, que dans la crainte d'avoir déplu au *Grand-Esprit*, ils s'imposaient à eux-mêmes les pénitences les plus sévères, comme, par exemple, de monter au haut d'un grand arbre de la forêt, et d'y rester sans boire ni manger, pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'un nouveau songe vint leur apprendre que la colère du maître de la vie était passée. Alors ils descendaient, reprenaient leurs fusils, et le premier gibier qu'ils rencontraient, devait faire les frais d'un festin pour tout le voisinage, sans qu'il fût permis au chasseur d'en rien goûter. Ce n'était que de la seconde pièce qu'il pouvait rassasier sa faim. Depuis que la lumière de l'Eglise a brillé sur eux, ils sont devenus aussi doux, aussi humains, quelquefois même aussi pieux que les meilleurs chrétiens d'Europe. Le vol est inconnu parmi eux, ainsi que le mensonge; ils ignorent de même la plupart des vices des peuples civilisés.

Statistique de l'Eglise catholique aux Etats-Unis en 1845, adressée par Mgr Purcell, Evêque de Cincinnati, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Ohio, 10 mars 1845.

« L'almanach catholique de cette année vous aura, sans doute, déjà annoncé qu'il y a maintenant dans les Etats-Unis, sans comprendre le Texas qui va nous être annexé, 21 diocèses et un vicariat apostolique, 675 églises et 592 chapelles, 572 prêtres engagés dans les Missions, 137 prêtres dans les collèges et séminaires, 22 institutions ecclésiastiques, 220 séminaristes, 28 collèges et écoles supérieures pour les jeunes gens, 29 communautés religieuses, 94 sociétés catholiques de bienfaisance, et une population catholique évaluée à 1,300,000 âmes; peut-être même va-t-elle considérablement au delà.

« Les statistiques comparatives présentent des résultats qui ne sont pas moins intéressants, car elles constatent les progrès continus de notre sainte Religion dans ce pays. Ainsi en 1835 il y avait aux Etats-Unis 13 diocèses, 14 Evêques, 272 églises, 327 prêtres, 12 séminaires et 9 collèges; et dès l'année 1840 on comptait déjà 16 diocèses, 17 évêques, 454 églises, 482 prêtres, 18 séminaires et 11 collèges; enfin en 1845 il y a 21 diocèses, 1 vicariat apostolique, 26 Evêques, 675 églises, 709

prêtres, 22 séminaires et 15 collèges, sans parler de l'accroissement des communautés de femmes et des écoles pour les demoiselles.

« Ce calcul, Messieurs, vous montrera que vos dons généreux ne tombent pas sur une terre stérile, et que les fidèles de nos diocèses sont disposés à rivaliser avec leurs frères d'Europe, avec cette contrée si éminemment catholique, qui nous prodigue depuis tant d'années ses aumônes avec une piété au-dessus de tout éloge.

MISSIONS DU LEVANT.

Lettre de Mgr Hillereau, archevêque de Petra, et vicaire apostolique de Constantinople, à M. l'abbé Bouy, chapelain des Dames-Carmélites, à Marseille.

Constantinople, le 4 mai 1844.

« MON CHER ABBÉ,

« Depuis mon retour de France à Constantinople, des occupations de tout genre ne m'ont pas permis de remplir les promesses que je vous avais faites. Vous comptez sur une longue lettre, car vous m'avez répété plusieurs fois : *Ecrivez-moi longuement* ; je veux satisfaire vos desirs, je le dois même, puisque votre obligeance ne se refuse à aucune peine quand il s'agit de me rendre service.

« Pour trouver du charme au récit des événements, pour suivre et comprendre les moindres incidents dont ils se compliquent, il faut préalablement connaître bien des choses sur le pays dont on parle. Ainsi, vous suivez avec beaucoup d'attention et d'intérêt tout ce que les journaux publient sur les diocèses de France, parce que la con-

formité dans les usages religieux, l'analogie et l'unité dans l'organisation ecclésiastique, font que vous êtes tout de suite comme sur les lieux, et placés au point de vue favorable pour bien juger de l'action. Quant aux missions, il n'en est pas ainsi : le plus souvent l'imagination erre en quelque sorte dans des régions idéales ; ni les instruments, ni les agents des faits ne sont assez connus pour donner une couleur fixe au tableau que l'esprit se représente. Je vais donc commencer, en vous donnant des notions précises, par vous mettre en état de tout lire à l'avenir sur ces Missions avec autant d'intelligence que vous le feriez si vous aviez séjourné longtemps dans le Levant, si vous aviez tout vu et observé avec autant de soin que le plus infatigable touriste.

« Je sortirais de mon sujet si je vous parlais de l'état de ces contrées dans les temps anciens ; c'est à l'histoire à vous dire ce qu'elles étaient à l'époque où le paganisme et la fable y avaient établi leur empire ; et, plus tard, ce qu'elles devinrent quand les courageux chrétiens d'Europe vinrent, avec leur redoutable épée, tracer au milieu de ces provinces une route qu'ils parcouraient par centaines de mille, pour aller retremper leur foi au berceau du christianisme. Je vous renvoie aux mêmes sources pour apprendre ce qu'étaient ces contrées, lorsque le vieux trône de l'empire romain s'y desséchait jusque dans ses dernières racines. Il faut parler de l'Orient tel qu'il est aujourd'hui, et de l'organisation qu'il a subie après quatre siècles d'occupation par un peuple qui est resté à côté des vaincus sans rien faire, ni pour le pays, ni pour les hommes ; qui a laissé au temps la peine de détruire tous les monuments anciens sans presque rien élever à leur place, et qui a établi sur des décombres un trône qui s'est promptement assimilé lui-même à des ruines. Aujourd-

d'hui on peut venir en Orient pour y contempler des ruines immenses, pour exhumer les souvenirs d'un passé plein de grandeur, et en quelque sorte pour y voir, dans le mélange des peuples et dans la confusion des institutions contraires, une autre Babel, dont la construction semble plus avancée que ne l'était celle dont parle Moïse.

« Dans cette lettre sur la Turquie, je ne vous entretiendrai que de sa constitution religieuse et de l'organisation civile qui en découle.

« A Constantinople et dans le reste de l'empire, tous ceux qui font profession de l'islamisme composent la famille turque; de quelque race ou pays qu'ils soient originaires, dès qu'ils embrassent le Coran, ils sont par ce seul fait considérés comme membres de la nation. Seuls, les Turcs sont aptes à remplir les emplois que donne le gouvernement et à porter les armes; bien plus, il n'y a qu'un musulman dont le témoignage soit reçu en justice contre un musulman, même dans le cas où le débat serait entre un ture et un raya. Ainsi, un chrétien, dans un procès avec un mahométan, doit nécessairement trouver des témoins qui professent la religion de la partie adverse: les titres écrits ne compteraient pour rien; le témoignage des chrétiens n'est admis que dans les affaires des chrétiens entre eux.

« Sous l'autorité et dépendance des musulmans, se trouvent ensuite autant de nations qu'il y a de croyances religieuses; et, parmi les chrétiens, ces nationalités se fractionnent en autant de catégories qu'il y a de rites ou de liturgies différentes; enfin, au sein de chaque rit, ceux qui professent la foi catholique forment une nation distincte, et les hérétiques en font une autre. Chaque corps ou lambeau de nation conserve sa langue, a un

chef particulier , élu par les notables, et autorisé par la Porte à gouverner ses nationaux.

« Voici la nomenclature de ces nations : ce sont 1^o les *Frans*. On entend par là tous les sujets des puissances européennes, domiciliés ou de passage, soit à Constantinople, soit sur quelque autre point de l'empire; ils ne relèvent que des ambassadeurs respectifs, ou des consuls et agents consulaires, dans les différents lieux où ils se trouvent. 2^o Les *Rayas*. Ce mot désigne tous ceux qui sont sujets du sultan, mais qui ne professent pas l'islamisme. Parmi eux on compte : — Les *Latins-Rayas*, ou catholiques qui sont du rit latin; ils ont un chef à Constantinople, quoiqu'ils soient peu nombreux : — les *Grecs*, qui ont à Constantinople un patriarche chargé de leurs affaires nationales et particulières; dans les provinces, les Evêques sont, pour les intérêts temporels, des espèces de sous-gouverneurs qui relèvent de lui.

« Dans la nation grecque se trouve la subdivision des Grecs *melchites*, qui habitent la Syrie et autres provinces voisines; les uns sont hérétiques, et ceux-là sont administrés par les Evêques que leur envoie le patriarche hérétique de Constantinople; les autres professent notre foi et ont à leur tête un prélat qui a le titre de Patriarche d'Antioche, bien qu'il ne soit reconnu par la Porte Ottomane que comme simple *métropolitain*. Il a sous lui une douzaine d'évêques, à l'aide desquels il gouverne son peuple pour le temporel et pour le spirituel, indépendamment de tout autre chef *raya*. 3^o Les *Arméniens*. Leur supérieur, fixé à Constantinople, est qualifié par la Porte Ottomane de patriarche, mais dans l'Eglise nationale il n'en a ni le rang ni le titre; le vrai patriarche est l'Evêque d'Esmiazim, aux confins de la Géorgie,

aujourd'hui du domaine de la Russie. Le patriarche arménien de Constantinople gouverne sa nation pour le temporel et pour le spirituel par l'entremise d'Evêques et vicaires, ses subdélégués. Au sein de la nation arménienne existe la subdivision des catholiques, qui forment un corps à part. Grâce aux gouvernements européens, et spécialement à la France, ils ont été détachés de la nation hérétique par un *Firman* ou décret impérial donné en 1831. Depuis lors, ils ont un supérieur ecclésiastique, simple prêtre, qui est accrédité auprès de la Porte comme patriarche, et en exerce l'autorité quant au temporel; il fait administrer, hors de Constantinople, par des subdélégués, partout où il y a des catholiques de son rit. 4° Les habitants du Mont Liban appelés *Maronites*. Ils ont été jusqu'ici, pour le temporel, sous le gouvernement d'un prince portant le titre d'*émir*; pour le spirituel, ils relèvent d'un patriarche assisté de plusieurs Evêques, qui n'ont eu jusqu'à ce moment aucune relation avec la Porte Ottomane. 5° Les *Syriens*. Un patriarche reconnu par la Porte, gouverne pour le temporel et le spirituel les hérétiques de cette nation, auxquels on donne ordinairement le nom de *Jacobites*: sa résidence habituelle est à Merdin, en Mésopotamie. Ceux d'entre les Syriens qui professent notre foi ont un patriarche à Alep; c'est lui, avec les Evêques qu'il nomme, qui dirige ce petit troupeau. 6° Les *Chaldéens*. Les membres hérétiques de cette nation, connus sous le nom de *Nestoriens*, ont un chef chargé du temporel et du spirituel avec le titre de *Patriarche*; sa résidence était naguère à quelque distance de Mossul, où dernièrement il a dû se retirer et fixer son séjour. Les Chaldéens catholiques ont à leur tête un patriarche résidant à Bagdad. Son autorité, n'étant pas reconnue par la Porte, ne s'est exercée jusqu'ici que sous la dépendance directe des pachas des provinces; mais on

agit actuellement auprès du pouvoir pour le faire agréer comme chef d'une nation , et on y réussira sans doute. 7° Enfin les *Juifs* mêmes forment une catégorie à part , sous la Présidence de leur *grand rabin*, qui a, lui aussi, ses subdélégués et agents, au religieux comme au civil.

« Dans les grandes villes, ces diverses populations occupent des quartiers différents , parlent chacune leur langue, et n'ont de relations que celles que les affaires et les besoins de la vie nécessitent ; chaque individu s'occupe de sa petite nation, comme si elle était seule dans le pays ; chacun traite de ses intérêts auprès de l'autorité musulmane, et quelquefois avec plus de rivalités et de jalousies que les royaumes entre eux.

« Vous pouvez maintenant , après ce que je viens de vous dire, vous former une idée de l'organisation religieuse et ecclésiastique de ces contrées. Chaque langue ancienne forme une Eglise , et chaque Eglise une nation. Nous avons donc en Orient, d'abord des Latins qui ont des Eglises à Constantinople et dans quelques autres villes de la Roumélie. Au même rit appartiennent diverses chrétiens en Moldavie, en Valachie, en Bulgarie, en Serbie, en Bosnie et en Albanie, sous la direction d'Evêques qui relèvent directement de Rome. Après la liturgie latine, viennent les liturgies proprement orientales : la liturgie grecque, l'arménienne, la syrienne, la chaldéenne et la copte ; c'est-à-dire les Eglises où l'on se sert des langues grecque, arménienne, syriaque, chaldéenne et copte.

« Voulez-vous maintenant savoir comment les affaires de ces Eglises sont traitées auprès du gouvernement , quand son intervention est nécessaire ? Si les Eglises dont il s'agit appartiennent aux Européens ou Francs , c'est l'ambassade de France ou l'ambassade d'Autriche qui doit agir directement, et sans que les supérieurs ec-

clésiastiques aient à paraître. S'agit-il de personnes *rayas* ou d'églises appartenant aux *rayas*? l'affaire doit être portée au *reis-effendi*, ou ministre des affaires étrangères; toutes les questions religieuses sont de sa compétence, et elles doivent être poursuivies auprès de lui par les patriarches respectifs résidants à Constantinople, de concert avec les parties intéressées qui doivent aussi se transporter à la capitale, s'il y a à débattre de grands intérêts. Quant à la manière dont elles sont traitées et terminées, je n'entrerai pas dans le détail; il y aurait trop de choses à dire sur les lenteurs de l'instruction, et sur les moyens de lever les difficultés.

« La multiplicité des affaires religieuses portées à Constantinople, fait penser à organiser les divers rites dont se compose le catholicisme en Orient, pour en former un seul corps; c'est une œuvre à laquelle l'ambassade de France donne toute sa sollicitude, et de son côté la Porte Ottomane y prête volontiers la main, pour soustraire ses *rayas* aux influences d'une intervention étrangère. On profite de ce que les chefs des principales nations orientales sont ici, pour traiter d'une combinaison et la rendre la moins mauvaise possible: celle à laquelle on paraîtrait s'arrêter de préférence, serait de prendre le chef orthodoxe de la nation arménienne pour chef temporel de tous les *rayas* catholiques, en le chargeant de résoudre, d'intelligence avec un agent particulier de chaque corps, toutes les questions qui demanderaient le concours du gouvernement. A la fin de l'année prochaine, je pourrai vous faire connaître le résultat de cette grande et importante mesure.

« Voilà pour ce qui regarde le catholicisme en général. Quant à ce qui nous concerne en particulier, je n'ai rien d'extraordinaire à vous apprendre. Le bien s'est

continué tout petitement ; des conversions ont eu lieu à la dérobee, car il n'y a pas d'autre moyen de les opérer, les hérétiques ayant en main la force du gouvernement et l'autorisation de s'en servir contre ceux qui voudraient embrasser la foi catholique. La liberté du culte accordée par le sultan, cette tolérance dont les journaux ont fait tant de cas, se réduit en réalité à pouvoir allonger de quelques pas les processions, qui de temps immémorial se font autour des églises, à pouvoir sonner quelques cloches, et à porter les morts aux cimetières avec autant de pompe qu'on le veut. Il est vrai qu'en cela le gouvernement a fait une concession qui a dû lui coûter beaucoup ; mais les instances des ambassades de France et d'Angleterre réunies ont été telles, que les préjugés religieux ont dû plier, et il a été établi en droit que les chrétiens qui ont embrassé l'islamisme pourront, s'ils le veulent, sans danger pour leur vie, retourner à leur religion primitive, et faire de nouveau profession du christianisme. J'ai dit qu'on l'a établi *en droit* ; car pour *le fait*, il faudra encore bien du temps avant que les renégats revenus à la profession publique de l'Évangile, puissent habiter Constantinople sans que leur vie soit menacée.

« Le point sur lequel il y a eu réellement amélioration notable, est l'instruction de la jeunesse. Les Frères de la doctrine chrétienne ont jusqu'ici un plein succès ; ils réunissent autant d'enfants que leurs classes peuvent en contenir. Leur nombre dépasse trois cents. Les Sœurs de la charité jouissent également d'une faveur qui ne laisse rien à désirer ; elles ont dans leur maison une réunion assez considérable de petites orphelines, et en outre un pensionnat composé d'une centaine de demoiselles. Leurs classes pour les externes sont fréquentées par plus de

trois cents enfants ; elles assistent les infirmes, distribuent des remèdes gratis ou à bas prix, donnent et font donner par des médecins qui veulent bien les seconder dans cette bonne œuvre, des consultations gratuites aux pauvres malades, dont le nombre s'élève quelquefois jusqu'à deux cents par jour ; elles prodiguent aux indigents des secours de tout genre, et leur industrieuse charité ne néglige aucun moyen de soulager les misères. Cependant ces deux Congrégations vouées à l'instruction de la jeunesse, ne font encore qu'une partie du bien qu'il y aurait à faire, parce que leurs établissements se trouvent placés loin du centre de la population, à laquelle elles sont appelées à rendre service. Nous espérons qu'avec le temps elles pourront s'en rapprocher par des fondations nouvelles.

« L'éducation, du reste, tend à prendre des développements en Turquie. Les catholiques d'Andrinople m'ont fait plusieurs demandes pour avoir une maison de religieuses ; ceux de Salonique ont le même désir, et ont fait à cet effet plusieurs démarches. M. Boré, déjà connu par ses ouvrages et ses écrits scientifiques et religieux, a fondé à Angora (l'ancienne Ancyre) une école qui doit porter des fruits. La maison d'éducation que dirigent les Lazaristes, donne aussi de la satisfaction à tous les parents par la manière dont les enfants sont élevés.

« Telle est ici la faible moisson qui croît parmi les ronces et les épines ; et c'est encore beaucoup au milieu de l'abondante ivraie semée par tant de mains dans ce champ du père de famille. Voulez-vous que je vous dise encore en peu de mots ce que font ici les puissances européennes en faveur du christianisme ? où en sont à notre égard les dispositions des musulmans ? en quelles voies marchent les hérétiques, grecs et arméniens ?

« Deux gouvernements européens, la France et l'Autriche, agissent en faveur du catholicisme, et l'appuient de toute leur influence : l'Autriche à Constantinople et dans les provinces limitrophes de ses états ; et la France dans la capitale et dans tout le reste de l'empire. L'Angleterre et la Prusse aident à répandre le protestantisme ; mais la terre n'est pas bonne pour cette semence. La Russie dirige occultement l'église grecque, et prépare sous main une suprématie plus directe ; elle accorde des décorations aux évêques, et des subventions aux membres du clergé qui peuvent la servir ; elle cherche à intervenir dans l'élection du patriarche de Jérusalem, pour pouvoir accroître son influence et son action sur les lieux saints. L'église grecque est toujours dans le même état d'attachement à ses vieilles erreurs ; cependant les liens de la subordination se relâchent , et les métropolitains des grandes provinces marchent à grands pas vers l'indépendance ; déjà l'église de Grèce se gouverne par elle-même ; la Servie veut son primat indépendant ; la Bulgarie agit auprès de la Porte pour se donner elle-même des évêques de sa propre nation. A Constantinople, le patriarche accepte en secret l'appui et les faveurs de la Russie, qu'il renie auprès du Divan par crainte d'une déposition ; le clergé grec paraît peu satisfait de ses supérieurs , et, si au moindre signe de mécontentement, le patriarche n'envoyait au Mont-Athos les évêques et les Prêtres qui lui résistent , pour les y tenir à la chaîne et sous le bâton, il y aurait fréquemment des dissensions ecclésiastiques. En même temps, par complaisance pour son puissant protecteur du nord, le synode de l'église grecque défend l'étude de la langue française, comme source de corruption morale , et favorise l'étude de la langue russe, que beaucoup de prêtres prévoyants cultivent avec soin.

« Nos Arméniens semblaient , il y a quelques mois, vouloir tendre la main aux catholiques , et se laisser attirer à l'unité ; mais ils ont changé de direction. Les chefs voyant le bon accueil que l'empereur de Russie a fait au patriarche de leur nation , qui réside actuellement sur ses terres , paraissent pour le moment disposés à sympathiser avec les Moscovites ; et pour en donner une preuve extérieure , le patriarche vient de changer la coiffure de son clergé , et de lui en faire adopter une qui , pour la forme , se rapproche beaucoup du bonnet des prêtres russes.

« Quant aux Musulmans, le christianisme n'a jusqu'ici opéré sur eux aucun effet, et dans les régions où les lumières de la civilisation commencent à pénétrer , le changement qu'on remarque dans les idées se réduit à un léger dégoût, à une certaine teinte d'indifférence pour la Religion. Du reste, le peuple turc professe toujours le même attachement pour ses croyances, et se montre fidèle à ses moindres pratiques. Le pouvoir, de son côté, veille à l'accomplissement des préceptes de la loi musulmane ; il vient même d'établir une censure sévère, chargée d'examiner tous les livres écrits en langue turque ou arabe, pour s'assurer qu'ils ne renferment rien de contraire à la religion et au gouvernement. Il est vrai, le fanatisme n'a pas fait de victimes cette année-ci comme l'année dernière, où un renégat a eu la tête tranchée à Constantinople pour être retourné au christianisme , et un autre a été pendu pour le même motif à Bilégik ; mais pourtant il a montré par la démolition du couvent des Dominicains à Mossul, par les mauvais traitements exercés sur les Missionnaires qui s'y trouvaient , par l'usurpation violente et à main armée d'un terrain appartenant aux catholiques de Mardin, par la démolition d'une église dans

le faubourg de Constantinople , sous le seul prétexte qu'elle était au milieu d'un quartier musulman , où cependant elle existait depuis nombre d'années, il a montré, dis-je, qu'il est toujours vivant, et même sanguinaire dans l'occasion.

« Voilà ce que je puis extraire aujourd'hui de mes mémoires ecclésiastiques ; à la fin de 1845, je vous ferai le récit de ce que l'année aura présenté d'événements propres à servir d'aliment à votre piété. Veuillez toujours nous continuer le secours de vos bonnes prières, et agréez l'assurance de mon bien sincère et affectueux attachement.

« † J. M. HILLEREAU, *Archevêque de Pétra*,
Vic. apost. de Constantinople. »

MISSIONS

DE LA COCHINCHINE.

*Lettre de Mgr Dominique Lefebvre, Evêque d'Isauro-
polis, Vicaire apostolique de la Basse-Cochinchine, à
Mgr Etienne Théodore Cuenot, Evêque de Métellopolis,
Vicaire apostolique de la Cochinchine orientale.*

10 décembre 1844.

« MONSEIGNEUR,

« Il convient que je fasse à Votre Grandeur le récit de nos souffrances; car, quoiqu'on ait déjà publié au loin les principaux événements qui nous concernent, il est, sans doute, bien des circonstances qui vous sont encore inconnues, ou qu'on vous a faussement exposées. Je vais autant que possible retracer les faits dans toute leur exactitude.

« Je commence par la cause qui, après Dieu, m'a conduit sur la grande scène, où j'attends en paix le dénoûment. Votre Grandeur sait que, d'après ses instructions, j'avais institué *Thây-Phuòc* (1) catéchiste en titre.

(1) Le mot *Thây* signifie maître. *Phuòc* est le nom propre de ce catéchiste.

L'année dernière il me demanda une lettre testimoniale en texte annamite, outre celle que je lui avais donnée l'année précédente en langue latine. J'hésitai un instant devant les inconvénients de cette mesure ; mais sa demande était juste, car sa lettre en latin, comme il m'en fit l'observation, ne lui servait de rien aux yeux des indigènes qui ne comprennent pas cette langue, et n'autorisait pas suffisamment sa mission. Je lui délivrai donc la lettre qu'il sollicitait, non sans craindre les suites funestes qui pouvaient en résulter.

« Le caractère de ce catéchiste est de faire les choses trop en grand pour les circonstances actuelles. Il acheta une barque et se fit suivre partout par deux servants. Il prêchait hardiment dans quelque lieu qu'il allât, et sans prendre aucune des précautions commandées par la prudence, bien disposé qu'il était à tout souffrir pour la meilleure des causes.

« J'avais soin de l'envoyer au loin, de peur qu'il ne me compromît. Vers le mois d'août, je désignai à son zèle un village tout païen, appelé *Côn-ngao*, à deux ou trois journées de ma résidence : ses instructions furent bien écoutées, il forma plus de trente catéchumènes ; mais l'ennemi de tout bien lui suscita des difficultés inattendues. Trois des principaux habitants du village ne goûtèrent pas sa doctrine, et cherchèrent le moyen de lui tirer de l'argent, qu'ils estimaient plus que ses belles paroles. En conséquence ils se saisirent de sa personne, de deux chrétiens qui se trouvaient là par circonstance, et d'un de ses servants. Ils exigèrent cinquante ligatures de leur prisonnier, lui promettant la liberté à ce prix. *Thây-Phuoc* refusa de les donner : ils en demandèrent vingt, sans qu'il voulût entendre parler de rançon. Pour dix, le catéchiste aurait pu se tirer d'affaire, et obvier aux tristes suites de son arrestation, qu'il ne prévoyait

pas. Sur son refus obstiné, on le chargea de la cangue, et on porta son affaire au chef du canton, qui se rendit sur les lieux, fit dresser le catalogue de tous les effets contenus dans la barque de *Thây-Phuòc*, et informa l'*ông-huyen* (1) de cette prise.

« Ce fonctionnaire évoqua l'affaire à son tribunal, et interrogea le catéchiste pour savoir s'il était prêtre, et par qui il était envoyé. *Thây-Phuòc* satisfait à toutes les questions sans compromettre personne, même quand il fallut rendre compte de la feuille qui portait mon nom. Je crois néanmoins que, malgré ses réponses évasives, le mandarin ne laissa pas de soupçonner fortement la présence d'un Missionnaire européen dans la contrée. Il paraît même, d'après les rapports les plus plausibles, que le servant du catéchiste arrêté avec lui leva tous les doutes, en déclarant positivement le lieu de ma résidence.

« *Thây-Phuòc* resta plus d'un mois à la sous-préfecture, annonçant les vérités du salut à qui voulait l'entendre, et faisant admirer ses connaissances et sa fermeté au mandarin lui-même. Après avoir pris ses informations aussi exactes que possible, celui-ci alla faire son rapport au premier magistrat de la province. Ordre fut aussitôt donné d'amener *Thây-Phuòc* au chef-lieu; et en conséquence il y fut conduit sous bonne escorte avec son servant. Les deux autres chrétiens arrêtés avaient été mis en liberté pour une somme modique, quoiqu'ils eussent constamment refusé d'apostasier.

« Depuis longtemps je sentais tout le danger de ma position; le maître et la maîtresse de la maison que j'habitais, étaient morts l'un et l'autre, et j'étais resté seul possesseur des bâtiments et du jardin, sans avoir personne

(1) *Ong-huyen* veut dire *Chef de sous-préfecture*.

pour me couvrir de son nom. Il est vrai qu'on avait placé un néophyte du village dans cette demeure ; mais c'était un pauvre jeune homme qui passait beaucoup plus pour être logé chez moi, comme il l'était en effet, que pour le propriétaire. J'étais donc trop connu pour être bien caché dans un moment si critique. Il paraît aussi qu'un païen de l'endroit avait eu vent de ma présence en ces lieux, et qu'un jour, dans un mouvement de mauvaise humeur contre les chefs du village, échauffé d'ailleurs par les fumées du vin dont il avait l'habitude, il avait dit publiquement devant un grand nombre de soldats païens et d'officiers subalternes, que le hameau recelait un maître de religion européen. Ce discours, ayant été porté aux oreilles des grands mandarins de la province, leur fit prendre des informations précises ; ils furent aidés dans leurs investigations par le servent même de *Thây-Phuóc*, qui apostasia, et dès lors ne cacha plus ce qu'il savait. Fixés par ses aveux, les mandarins se réunissent en grand conseil, il est décidé qu'il faut se saisir de ma personne, et plus de deux cents soldats se mettent en campagne, commandés par *l'ong-lanh-binh* ou *chef de la milice*.

« Sur-le-champ je fus informé de cette expédition. Le 28 octobre, après avoir célébré le saint sacrifice, sinon pour la dernière fois, au moins pour ne plus l'offrir de longtemps, je cherchai une retraite plus sûre dans une autre maison, en attendant l'arrivée des satellites pendant la nuit : ils ne vinrent pas encore. Le lendemain 29, on eut le temps de cacher tous mes effets ; les Religieuses et tous mes élèves prirent la fuite, et moi-même je me réfugiai dans un village voisin, où on ne m'aurait jamais découvert. J'y passai la nuit et la journée du 30 dans les alarmes, songeant aux maux qui allaient désoler la pauvre chrétienté qui m'avait donné asile.

« En effet, la soldatesque était arrivée vers le com-

mencement de la nuit. Un enfant de treize ans, fils du chef de canton, qui connaissait ma demeure, conduisit la troupe tout droit à la maison que j'avais quittée. On lui mit trois épées nues devant les yeux, et on lui ordonna de déclarer si c'était là qu'habitait le maître de religion européen : l'enfant l'affirma ; on lui demanda encore pourquoi il ne s'y trouvait plus : il répondit que son père et deux des principaux du village qu'il nomma, l'avaient emmené ailleurs, mais qu'il ne savait où ils l'avaient conduit.

« Là-dessus, le mandarin envoya ses soldats prendre le premier chef du village, vieillard septuagénaire, appelé *Ca-ngò*. Le chef du canton *Tông-loc* et un autre chef nommé *Câu-Thiên* se rendirent à la maison qu'on fouillait, pour répondre aux envoyés. On se saisit de leurs personnes et on les conduisit devant le mandarin, chargés de la cangue. Ils soutinrent la première question avec assez de constance. Trois néophytes qui étaient nouvellement installés dans ma demeure, et qui s'en disaient les maîtres, subirent aussi courageusement les premières épreuves ; mais ils avaient à faire à un mandarin qui ne se laisse pas vaincre aisément. Quelques enfants lui avaient déclaré le secret qu'il cherchait ; on n'avait d'ailleurs pu si bien détruire tous les indices de mon séjour en cet endroit, qu'il n'en restât encore des signes peu équivoques ; et après maints et maints coups de rotin vigoureusement assésés, mes catéchistes eux-mêmes furent contraints de faire des aveux.

« Restait à découvrir le lieu où je m'étais retiré : cette révélation coûtait beaucoup à mes gens, mais le mandarin menaçait, tempêtait, frappait ; il ne cessait de répéter, comme il me l'a dit depuis, que si je ne paraissais pas, plus de cinquante personnes du village périraient ; que je devais me sacrifier moi-même pour le salut du peuple.

Il tenait le même langage qu'autrefois Caïphe, sans mieux comprendre le sens de ce qu'il disait. Mes catéchistes cédaient peu à peu à la force de son raisonnement, surtout quand il en venait aux arguments physiques ; n'y pouvant plus tenir, ils résolurent d'indiquer ma retraite.

« Cependant, je me croyais en sûreté dans mon asile ; sans rien savoir de ce qui se passait entre le mandarin et les catéchistes dans l'intérieur de la maison, je recevais seulement de temps à autre quelques nouvelles de ce qu'on pouvait observer au dehors et de loin. Le soir, on m'avertit que plusieurs embarcations se dirigeaient vers le lieu de ma retraite. Aussitôt je cherchai mon salut dans la fuite, je traversai le champ voisin, et m'enfonçai dans l'épaisseur du bois, avec deux jeunes gens qui me suivaient. J'entendais le bruit des barques qui abordaient sur la rive du fleuve, et les cris des soldats qui menaçaient du rotin les personnes de la maison que je venais de quitter. Bientôt je distinguai leurs pas qui se dirigeaient dans la plaine vers l'endroit où je me tenais blotti ; ils avaient pu, à la faveur du clair de lune, suivre mes traces à travers les champs ; déjà l'un de la troupe s'était avancé tout près de moi, lorsqu'un caporal lui cria : « N'entre pas dans la forêt. » Cette parole me sauva du danger pour cette fois. Après avoir parcouru le terrain dans tous les sens, les soldats se retirèrent. Je restai encore longtemps à mon gîte ; j'étais même disposé à y passer la nuit, quitte à être dévoré par le tigre que j'entendais parfois rôder à peu de distance ; mais je le redoutais moins que mes persécuteurs.

« Enfin une voix se fait entendre : je reconnais une voix amie ; j'y réponds, et je me dirige vers l'endroit d'où l'on m'appelait : c'étaient trois néophytes qui venaient me chercher. Je m'informe si les soldats sont partis ; on me répond affirmativement, mais on exige que je me

livre. « Eh bien ! répondis-je, s'il le faut, je le ferai volontiers ; retournons d'abord à la maison , et voyons clairement ce dont il s'agit. »

« Arrivé là , je trouve toute une famille plongée dans l'affliction , et versant un torrent de larmes ; je lui adresse quelques paroles de consolation, et me montre disposé à supporter avec une parfaite égalité d'âme tout ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner. Alors on me raconte que les satellites avaient saisi quelques effets, et frappé une ou deux personnes ; puis, ajoute-t-on, ce qu'il y a de plus désolant, c'est notre chef de canton qui a amené lui-même cette troupe de furieux ; il a fortement réprimandé le maître de la maison de vous avoir fait évader, et il a déclaré hautement que, sans délibérer davantage, vous n'aviez qu'à vous remettre à la discrétion du mandarin.

« Après un instant de réflexion et de prières , je compris que je n'avais pas d'autre parti à prendre. Une considération m'embarrassait, c'est que j'allais abandonner le soin de la Mission, sans en avoir chargé personne à ma place : je désirais m'aboucher avec M. Fontaine , tant pour lui demander une dernière absolution de mes fautes, que pour remettre les rênes de l'administration entre ses mains. Je dis au maître de la maison que si on venait de nouveau pour me prendre, comme on n'en doutait pas, il fallait déclarer que je me livrerais dans l'après-midi du 31 ; que je demandais seulement une demi-journée pour mettre ordre à mes affaires. Il paraît, à en juger par l'événement, que cet homme, ou ne fit pas la déclaration, ou ne fut pas cru de ceux qui la reçurent.

« Aussitôt je me dirigeai, avec le père *Thiêng* et quelques guides, vers la chrétienté où résidait notre cher confrère. Il fallut nous frayer une route à travers des champs incultes , où l'herbe dépassait notre tête : après avoir ainsi voyagé pendant toute la nuit, l'espace de trois

ou quatre lieues, nous arrivâmes au point du jour près du village dont j'ai parlé. Le père *Thiêng* et deux de mes guides prirent les devants, pour savoir en quel lieu du village se trouvait M. Fontaine, car je l'ignorais, et pour chercher une barque destinée à me conduire secrètement auprès de lui. Pendant ce temps, je restai assis derrière un buisson, avec un jeune écolier et un membre de la famille que je venais de quitter; je récitai là mon chapelet, demandant que la volonté de Dieu s'accomplît.

« A peine avais-je fini ma prière, qu'un homme à figure sinistre parut, armé d'une lance; puis deux le suivirent, puis trois autres accoururent. « Ce sont ceux qui vous cherchent, » me dirent mes compagnons. Je me lève à l'instant, et marche gravement à leur rencontre: ils reculent d'un pas, d'un air timide, en me présentant leurs piques: ils me croyaient muni de pouvoirs extraordinaires pour leur nuire, et ils se mettaient en défense. Je leur tends les bras, en leur disant qu'il était inutile de venir à moi avec des sabres et des piques, qu'ils pouvaient me prendre aisément, puisque j'étais sans arme. Rassuré par ces paroles, un des plus hardis s'avance, me saisit par le bras, me fait mettre à genoux, et me lie les mains avec une corde, sans bien serrer le nœud. Il m'épargna les trois ou quatre coups de rotin qui sont d'usage toutes les fois qu'on se saisit d'un malfaiteur.

« On me demanda pourquoi je ne m'étais pas livré plus tôt, pour faire cesser les vexations qui accablaient mes chrétiens. Je répondis que ma résolution en avait été prise, du moment où j'avais été informé de ces rigueurs; que si telle n'avait pas été ma disposition, j'aurais encore pu échapper aux poursuites de mes ennemis. Un des chefs de la troupe m'assura que son dessein n'était pas de m'arrêter; mais que l'affaire de *Thây-Phuôc* ayant mis les gouverneurs dans la nécessité d'agir,

on avait voulu seulement me donner la chasse. Du reste, les mêmes protestations m'ont été répétées plus d'une fois par d'autres mandarins : à leurs yeux, m'avouaient-ils, je n'étais coupable d'aucun crime ; mais les édits de Minh-Menh parlaient plus haut que mon innocence ; il avait bien fallu me traiter en proscrit, autrement on n'aurait plus été l'ami du César annamite.

« Tous ces mandarins m'assuraient, d'ailleurs, que je ne serais pas envoyé au supplice, et que j'en serais quitte pour retourner en Europe. Néanmoins, malgré ces paroles officieuses, et quoique je les priasse de se contenter de mon arrestation et de ne plus tourmenter personne à mon sujet, ils recherchèrent encore mes deux compagnons cachés tout près de là, et les prirent l'un et l'autre. Mais leur captivité fut très-courte, et sur quelques instances que je fis au mandarin, il les relâcha tous les deux. Pour moi, à l'aide d'une barque qui se trouvait dans le voisinage, on me transféra à *Cai-Nhum* où résidait le grand mandarin militaire, avec une partie considérable de la force armée. Le chef de l'escorte me traita avec beaucoup d'humanité et d'égards ; après avoir ordonné qu'on ôtât mes liens, il me fit asseoir sur sa natte et manger à sa table : c'était me faire des honneurs dont je me serais passé volontiers.

« Vers les neuf heures du soir, nous arrivâmes au chef-lieu de la province. On me conduisit sans délai au palais du premier mandarin, qui s'avança aussitôt dans la cour pour me voir et m'adresser quelques questions : « Etes-vous Européen ou Annamite ? me dit-il. — Je suis Européen. — Mais, dit le mandarin, il parle comme un homme de ce pays. » Alors il quitte son siège, vient me considérer de près, et, à la faveur d'un flambeau, il n'a pas de la peine à me reconnaître pour un étranger ; il retourne donc s'asseoir, et continue ainsi son inter-

rogatoire : « Quel âge avez-vous ? — Trente-cinq ans. —
 « Trente-cinq ans, et vous êtes *duc-thay* (1) ? — Oui,
 « mandarin, je suis maître de la religion. — Depuis com-
 « bien de temps êtes-vous arrivé dans ce royaume ? —
 « Depuis neuf ans. — D'où êtes-vous venu ? par où êtes-
 « vous entré ? — Je suis venu de Macao et je suis entré
 « par le nord du royaume. — Et ensuite quelle pro-
 « vince avez-vous traversée, où avez-vous établi votre
 « résidence ? — Je ne me suis fixé dans aucun endroit,
 « j'ai logé partout, mais seulement en passant, jusqu'à
 « ce que j'aie pénétré dans la région du midi. — De-
 « puis combien de temps êtes-vous dans cette contrée ?
 « — Depuis trois ans. » Cette durée de mon séjour
 avait déjà été déclarée par les personnes du village de
Cai-Nhum ; je ne pouvais plus refuser cet aveu.

« Après ces questions, le mandarin dit qu'il ne vou-
 lait pas me presser davantage ; il me fit asseoir sur
 une natte, m'offrit un cigare et donna ordre de me
 préparer un lit dans son palais. Dès que je le pus,
 j'allai m'asseoir sur ce lit, où je fus suivi d'une foule
 de curieux ; enfin ils se retirèrent pour me laisser re-
 poser, et je dormis d'un profond sommeil : la nuit
 précédente avait été mauvaise.

« Le surlendemain, 2 novembre, je fus appelé à
 comparaître devant le grand mandarin pour reconnaître
 mes effets, qui étaient tombés entre les mains des sa-
 tellites. Les trois catéchistes compromis, *Tông-loc*, *Cá-
 ngô* et *Cáu-Thiên* venaient d'arriver, chargés de la can-
 gue : le juge trouva mauvais que le *Thôn-trường* (2)

(1) *Duc-thay* est le nom qu'on donne en Cochinchine aux Evêques ; il signifie *Souverain maître*.

(2) Chef ou maire d'un *thon*, c'est-à-dire d'une commune de second ordre.

ne fût pas au nombre des captifs, et le lendemain on alla prendre avec lui les trois hommes qui avaient géré les affaires du village depuis que j'y avais cherché un asile.

« Vint ensuite la visite de mes effets. On avait pris quatre grands vases pleins de farine, et un autre contenant du vin pour le saint sacrifice. « N'est-ce pas avec cela, dit le juge, que vous enchantez les chrétiens? » Je protestai hautement contre cette calomnie, et le mandarin lui-même parut n'y pas croire fortement, car il accepta un verre de vin, et convint, après l'avoir bu sans craindre de se laisser enchanter, que c'était un breuvage fortifiant. Plusieurs des assistants suivirent son exemple, et le vase fut bientôt vide. La farine me fut rendue pour mon usage ; car j'avais déclaré que c'était l'aliment ordinaire des Européens, et on croyait que je m'en nourrissais habituellement. Parmi mes effets, se trouvaient deux ornements pour le saint sacrifice : le mandarin me commanda d'en revêtir un : je m'y refusai en disant que ce vêtement béni étant destiné au culte divin, je n'osais le prendre pour satisfaire une vaine curiosité. Ordre fut alors donné à un homme de la foule d'endosser une chasuble ; il la mit sans devant derrière, et je lui criai tout irrité, qu'il ne devait pas se mêler de ce qu'il ne connaissait pas, et qu'il eût à me rendre mon habit ; il le fit sur-le-champ.

« Le grand mandarin examina ensuite ma boîte aux saintes huiles : « Quelle est la liqueur contenue dans ce vase? demanda-t-il. — C'est, répondis-je, de l'huile ordinaire d'Europe. — A-t-elle quelque vertu particulière? — Elle a la vertu de procurer aux malades qui reçoivent la sainte onction, des grâces de salut. — N'arrachez-vous pas les yeux aux enfants morts pour composer cette huile? — Non, c'est encore une calomnie inventée par les ennemis de notre sainte

« Religion : si nous avons ces horribles pratiques, pour-
 « rions-nous faire un seul adepte? Vous savez que nous
 « faisons aux plus petits enfants des funérailles honora-
 « bles; comment donc supposer que nous profanions
 « leurs corps par de révoltantes cérémonies!»

« Le peu d'effets qu'on m'avait pris, fut porté sur
 le catalogue. Je voulus retenir mon bréviaire, ainsi qu'un
 nouveau Testament et deux ouvrages de piété, dont
 la lecture m'aurait consolé dans ma prison : ils me
 furent refusés, sous prétexte que je n'avais plus per-
 sonne à instruire, et partant plus besoin de livres.

« Des feuilles, sans nom et sans date, destinées à
 accréditer la mission des catéchistes, étaient tombées
 sous la main des soldats; elles furent examinées avec
 attention; on me demanda qui les avait composées.
 Pour toute réponse, je priai le mandarin de ne jamais
 me faire de pareilles questions, parce que je ne pourrais
 le satisfaire, ma Religion me défendant de rien dire
 qui pût être préjudiciable à mon prochain. « — Mais,
 « ajouta-t-il, si l'on vous livrait à la torture, parle-
 « riez-vous alors? — Frappez, torturez comme il vous
 « plaira, lui répondis-je; vous ne m'arracherez aucun
 « aveu de ce genre. » On ne poussa pas les interro-
 gations plus loin. Mes effets furent scellés et confiés à
 la garde d'un mandarin subalterne. Si je suis libéré,
 ces effets devront m'être rendus, sinon ils seront con-
 fisqués. Mais ce qui est une fois entre les mains de
 ces juges avides, a bien de la peine à en sortir jamais.

« Ce même jour, je fis dire au mandarin que, tout
 honoré que j'étais de loger dans son palais, je désirais
 qu'il m'assignât une autre demeure, parce que mes chré-
 tiens n'oseraient jamais approcher de moi dans un lieu
 peuplé d'officiers et de soldats païens. En conséquence,
 on me fit préparer un gîte à la caserne. Je ne m'y trou-

vai pas mieux, et au bout de quelques jours, sur de nouvelles demandes, on me conduisit à la prison publique, où je resterai vraisemblablement jusqu'à mon départ pour la capitale. L'accès jusqu'à ma loge est un peu plus facile, quoique je sois loin de pouvoir correspondre librement avec mes néophytes. Au reste, j'ai l'honneur d'être compté, chaque jour, au nombre des criminels et des brigands qui partagent ma captivité : *Et cum iniquis reputatus est*. Qu'il est beau d'avoir au moins ce trait de ressemblance avec notre divin Maître!

« Il me reste à rendre compte de ma troisième comparution devant le grand mandarin. Dans cette séance, qui eut lieu le 5 novembre, il s'agissait de faire mon rapport en règle, afin de l'envoyer au roi. Après avoir écrit mon nom, mon âge, et l'époque de mon arrivée dans la Cochinchine, on me questionna de nouveau sur les lieux par où j'avais passé. Je répondis que je m'en tenais à ce que j'avais déclaré déjà; que j'étais arrivé par le nord du royaume, et que j'étais venu peu à peu jusqu'au midi; que jamais je ne désignerais aucun des villages qui m'avaient donné asile; que je ne pouvais d'ailleurs me les rappeler tous; qu'on était libre de me torturer comme on voudrait, mais que jamais je ne ferais de déclarations plus précises. Là-dessus, le mandarin me demanda si je sentirais la souffrance sous la verge des bourreaux. — « Je n'en sais rien, répondis-je, je n'ai pas encore été « soumis à la question; mais je pense que j'éprouverais « quelque douleur. »

« Mon interrogatoire fini, le juge reprocha à *Thây-Phuoc* d'être cause des suites de mon arrestation, et lui proposa de fouler aux pieds la croix. Ce brave chrétien n'hésita pas, il déclara que les sentiments de la Religion avaient pénétré jusqu'à la moelle de ses os, et qu'il ne pouvait y renoncer. C'était la quatrième ou cinquième

fois qu'il faisait cette généreuse confession. On interrogea ensuite *Ca-ngo* : il allait faire une dissertation pour motiver son refus d'apostasier ; mais comme je n'aime point ces longs raisonnements de la part de gens peu instruits, qui parlent ordinairement d'une manière peu claire et peu exacte, je pris la parole et je représentai au mandarin que mes néophytes ne pouvaient se prêter à une abjuration ; que les vérités de notre religion sainte étaient si incontestables, que les renier serait un des crimes les plus difficiles à pardonner. On ne me permit pas d'en dire davantage, et on m'ordonna de laisser répondre ceux qu'on interrogeait.

« Après m'avoir imposé silence, on somma de nouveau mes trois compagnons de captivité de déclarer, oui ou non, s'ils oseraient marcher sur le crucifix. *Noi Khong dam* (*Nous n'oserions pas*) leur criai-je, et il firent tous trois cette réponse, même *Tông-loc* dont la foi était si chancelante. Quelques mandarins me reprochèrent, en présence d'une foule nombreuse, de ne pas prendre les intérêts de mes chrétiens en leur défendant de fouler la croix, puisqu'ils auraient ainsi évité les tourments dont ils étaient menacés. Je répondis qu'en effet cet acte d'apostasie les aurait délivrés de quelques maux passagers, et leur aurait fait trouver grâce devant un roi de la terre ; mais qu'il leur aurait fait encourir la disgrâce du grand roi du ciel, et les aurait rendus dignes de supplices sans fin ; tandis qu'en se dévouant à souffrir ici-bas les tourments et la mort, ils acquéraient pour l'éternité un poids immense de gloire. « Mais, dirent-ils, on ne voit pas ce
 « ciel dont vous parlez. — Il n'est pas nécessaire de le
 « voir, il suffit de savoir avec certitude qu'il existe :
 « tous les jours vous croyez des choses que vous n'avez
 « pas vues. » J'en vins à parler du châtement réservé au crime, et des récompenses promises à la vertu ; et j'ai

ainsi prêché trois ou quatre fois mes juges. Mais quel fruit espérer de ces esprits étroits, dont tous les désirs se bornent aux choses de la terre ! ils ne voient que leurs places ; et pour embrasser l'Évangile, il faudrait s'exposer à les perdre ! En général, ils aiment et estiment notre Religion sainte ; souvent je les ai entendus dire dans leurs conversations particulières : « Cette doctrine est vraie ; « ce maître est dans la voie droite. » Mais qu'ils sont loin de tirer la conséquence naturelle de pareils aveux !

« Le village où je résidais a beaucoup souffert et court risque d'être entièrement détruit, surtout si les chefs principaux sont longtemps retenus prisonniers. Heureusement, le *Quan Phu* (chef de la préfecture) qui craint de se trouver en faute pour ne m'avoir pas arrêté, depuis si longtemps que j'habite des lieux soumis à sa juridiction, a épousé la cause de cette malheureuse chrétienté, et il va faire le procès aux mandarins qui m'ont pris. Je ne sais encore ce qui résultera de ces débats ; je présume que le roi fera grâce au village, et qu'on pourra le rétablir. M. Fontaine en a été quitte pour la peur ; il n'a pas même abandonné sa résidence ordinaire, seulement il est plus au secret qu'autrefois.

« Ce confrère pourra satisfaire Votre Grandeur sur les diverses demandes qu'elle m'adresse ; il m'est impossible, pour le moment, de faire un tableau exact des besoins de ma Mission. J'ai habituellement quinze ou vingt écoliers à nourrir. C'est le premier objet de mes dépenses. Après mes élèves, ce sont des milliers de chrétiens dans la détresse qu'il est indispensable de secourir, des familles sans nombre engagées pour dettes au service des païens, et qu'il faudrait racheter. Enfin ce sont des enfants d'infidèles moribonds à régénérer dans les eaux du baptême. Depuis que la prison me sépare de tous ces né-

cessiteux, je n'ai plus que des prières à leur donner ; mais c'est pour moi une consolation bien sensible de voir que, privés de mes soins, ils en deviennent pour Votre Grandeur l'objet d'une plus tendre sollicitude.

« Veuillez agréer, Monseigneur, etc.,

« † DOMINIQUE,
Evêque d'Isauropolis et coadjuteur. »

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que M. le contre amiral Cécille, commandant les forces navales françaises stationnées dans les mers de l'Inde et de la Chine, vient d'écrire au roi Thieu-Tri, pour obtenir la liberté de Mgr Lefebvre, et la cessation des cruautés auxquelles les chrétiens sont en butte. Espérons que sa lettre, dictée sous l'inspiration de la foi et de l'humanité, fera une salutaire impression sur le prince persécuteur, et que le nom de M. Cécille, déjà si cher aux apôtres et aux néophytes de l'Océanie, sera prononcé avec la même reconnaissance par nos frères de la Cochinchine et du Tong-King.

NOUVELLES DIVERSES.

Au mois d'avril dernier, dans une réunion tenue à Sidney pour la Propagation de la Foi, Mgr Polding qui présidait, a annoncé qu'il avait reçu de son vénérable ami Mgr Pompallier une lettre datée du 13 mars : le saint Evêque de la Nouvelle-Zélande lui marquait qu'il était entouré de ruines de tous côtés, mais que, dans la dernière insurrection des naturels contre les Européens, où un si grand nombre de ces derniers avait péri, sa maison épiscopale, ses chapelles et tout ce qui lui appartenait avait été religieusement respecté par les insulaires, que ni lui ni aucun de ses Missionnaires n'avaient reçu la moindre injure, et qu'ils avaient les plus vives actions de grâces à rendre à Dieu de ce que, au milieu de si terribles désastres, il avait daigné veiller sur eux, et protéger d'une manière si visible la Mission de la Nouvelle-Zélande. Mgr Pompallier dit dans sa lettre que les chefs des naturels étaient venus le trouver, et lui avaient dit : « Evêque ! n'aie pas peur. Nous savons que tu n'es venu « ici parmi nous que pour nous faire du bien. Nous savons aussi que tu « ne te mêles pas des affaires politiques. Continue d'en agir ainsi, et tu « n'as rien à craindre. » Le Prélat affirme qu'à sa connaissance aucun des indigènes qui avaient embrassé la foi chrétienne, n'avait eu part aux outrages exercés contre les Européens. Cette conduite de leur part, ajoute l'Archevêque de Sidney, prouve que les vraies maximes de la foi catholique exercent déjà une puissante influence sur les esprits des nouveaux convertis.

Mgr Brady, qui avait exercé le ministère apostolique pendant douze ans à l'île Bourbon, avant d'être appelé auprès de Mgr l'Archevêque de Sidney en qualité de Vicaire général, a été sacré à Rome, en mai dernier, Evêque de Perth dans l'Australie. Outre son vaste diocèse, Mgr Brady est chargé des deux Vicariats apostoliques de Port-Essington et de la Sonde, qui comprennent la moitié de la Nouvelle-Hollande, et renferment une population considérable d'indigènes.

Ce Prélat s'est embarqué à Londres, sur le navire l'*Elisabeth*, emmenant avec lui 27 personnes, dont 6 Sœurs de la miséricorde, de Dublin ; 2 Bénédictins espagnols : les PP. Giuseppe Serra du diocèse de Barcelone, et Rosendo Salvado du diocèse de Pampelune ; et un Prêtre élève de la Propagande, M. Angelo Confalonieri, du diocèse de Trente. On ne sait pas les noms des autres Missionnaires.

Mgr Collier, Vicaire apostolique de l'île Maurice, s'est embarqué le 10 juin à Gravesend (Angleterre) pour son Vicariat. Il emmène avec lui deux Prêtres, trois Etudiants en théologie, et huit Religieuses de la

maison de Lorette, de Dublin. Trois Ecclésiastiques s'étaient déjà embarqués à Londres, il y a quatre mois, pour cette intéressante Mission.

Quatre Prêtres du Séminaire des Missions étrangères se sont embarqués à Bordeaux, le 6 juin, pour Pondichery ; ce sont : MM. Dépommier, du diocèse de Chambéry ; Couderc, du diocèse de Quimper ; Godet, du diocèse de Versailles, et Moncourrier, du diocèse de Tulle.

Le 14 août, deux Prêtres et trois Clercs de la Congrégation des Oblats de Turin sont partis de Civita-Vecchia pour les Missions d'Ava et (de Pégu, dans l'empire birman ; ce sont : MM. Vincent-Martin de Mezzé (province d'Yvrée) Esprit Farnelli de Cirée (province de Turin) Candido Parazza de Scimio (province d'Albe) Charles Pregni d'Isola (province d'Asti) et Jean Bazalla de Partula (province de Bielle).

Noms des Prêtres et des catéchistes de la Congrégation de Piepus, qui se sont embarqués à Brest sur le *Creisquëar*, le 29 juillet 1845, pour les Missions de l'Océanie orientale.

Prêtres MM. Favens, du diocèse de Cahors.

Dordillon	de Tours.
Mouret	de Mende.
Holbein	de Rennes.
Hébert	de Coutances.
Coulon	de Versailles.
Pouzot	d'Orléans.
Jaussen	de Viviers.
Fournon	de Rouen.

Sous-Diacres MM. Migorel de Séez.

Moreno Espagnol.

Catéchistes MM. Gabriac de Rodez.

Vallée de Chartres.

Darteil de Cahors.

Guerric de Cahors.

Prévost de Viviers.

Carbonnier de Cahors.

D'Arriola Espagnol.

Delpech de Cahors.

Darque de Tulle.

André de Viviers.

Dumas de St-Flour.

Et un jeune Sandwichois appelé Evariste Lohéolé.

TABLE DU TOME DIX-SEPTIÈME.

Compte-rendu, *pag.* 161.

Mandements et nouvelles, 78, 270, 367, 531.

Départ de Missionnaires, 78, 79, 271, 272, 368.

MISSIONS D'ASIE.

CHINE.

Extrait d'une lettre de M. Laribe, lazariste, 207.

Suite de la lettre du même, 286.

TARTARIE MONGOLE.

Lettre de M. Huc, lazariste, 369.

COCHINCHINE ET TONG-KING.

Lettre de Mgr Lefebvre, 515.

Lettre du R. P. Raymond Barcelo, dominicain, 334.

Extrait d'une lettre du même Père, 344.

Lettre du même Père, 346.

Extrait d'une lettre du R. P. Marti, 351.

Lettres du même Père, 353, 359, 362, 364.

SIAM.

- Lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, 111.
 Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, 117.
 Notice sur le mandarin Benoît par le même Prélat, 119.
 Lettre de M. Raymond Albrand, Missionnaire, 124.
 Notice sur le baptême des enfants d'infidèles, 434.

MISSIONS DU LEVANT.

ARABIE.

- Extrait d'une lettre de Mgr Guasco, évêque de Fez, 81.
 Autre lettre du même Prélat, 89.
 Lettre du R. P. Joguet, Religieux espagnol, 65.
 Mémoire de M. Eugène Boré, 93.
 Lettre du P. Riccadonna, 106.

CONSTANTINOPLE.

- Lettre de Mgr Hillereau, 503.

GÉORGIE.

- Lettre du R. P. Damien de Varreggio, Capucin et Préfet apostolique, 316.

MISSIONS D'AFRIQUE.

ABYSSINIE.

- Lettre de M. de Jacobis, Missionnaire lazariste, 273.
 Lettre de M. Antoine d'Abbadie, 279.

ILE MAURICE.

- Lettre de Mgr Allen-Collier, Vicaire apostolique de l'île Maurice, 422.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

CANADA.

Notice sur la Société des Oblats de Marie Immaculée, 239.

Lettre du R. Bourrassa, Missionnaire oblat, 243.

Extrait d'une lettre du R. P. Fissette, 253.

Extrait d'une lettre du R. P. Laverlochère, 257.

Extrait d'une lettre transmise au Conseil central par Mgr l'Evêque de Montréal, 265.

Lettre du P. Chazelle, Missionnaire jésuite, 449.

COLOMBIE.

Lettre de M. Bolduc, 463.

Lettre du P. de Smet, 475.

ÉTATS-UNIS.

Lettre de M. Cretin, Missionnaire, 487.

Lettre de Mgr Purcell, Evêque de Cincinnati, 501.

Lettre du P. Sorin, Missionnaire, 493.

BRÉSIL.

Lettre du P. Joseph Satò, Jésuite, 399.

Lettre du P. Michel Cabeza, Jésuite, 406.

Extrait d'une lettre du P. Samuel de Lodi, Capucin, 414.

MISSIONS DE L'OcéANIE.

AUSTRALIE.

Extrait d'une lettre du P. Louis-Marie Pesciaroli, 73.

OcéANIE OCCIDENTALE.

Tonga.

Lettre du P. Jérôme Grange, 5.

Lettre du P. Chevron, 29.



WALLIS.

- Lettre du P. Roudaire, 31.
Lettre de Mgr Bataillon, Evêque d'Enos, 40.

NOUVELLE CALÉDONIE.

- Lettre du P. Rougeyron, 42.
Lettre de Mgr Douarre, Vicaire apostolique, 48.
Extrait d'une lettre du même Prélat, 52.

NOUVELLE ZÉLANDE ET FUTUNA.

- Extrait d'une lettre du P. Servant, 54.
Extrait d'une lettre du P. Reignier, 58.
Extrait d'une lettre du P. L. Rozet, 62.

OCÉANIE ORIENTALE.

- Lettre du P. François d'Assise Caret, 129, 158.
Lettre du P. Cyprien Liausu, 140.
Lettre du P. Désiré Maigret, 143.
Lettre du P. Desvault, 146.
Lettre du P. Armand Chausson, 154.



